NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE,

OU

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

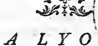
Suivant l'Esprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Conseiller & Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE sur la derniere édition latine, par M. GOUVION, Docteur en Médecine.

ON a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoise à côté.

TOME CINQUIEME.



A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



SOMMAIRE

DE LA SIXIEME CLASSE.

DÉBILITÉS.

CARACTERE. C'eſt une impuiſſance de ſentir clairement & diſtinctement, de déſirer, de mouvoir les membres & les organes avec la force ordinaire, d'imaginer, de veiller, &c.

ORDRE I. DYSESTHÉSIE. *Affoibliſſement dans les ſenſations.*

I. CAtaracte, affoibliſſement de la vue, occaſionné par une tache opaque derriere la prunelle.

II. Obſcurciſſement de la vue, *Caligo*, affoibliſſement de la vue, cauſé

par des obſtacles opaques hors de la prunelle.

III. Amblyopie, *Amblyopia*, affoibliſſement de la vue relativement à la ſituation, le degré de lumiere, la diſtance de l'objet, ſans aucun vice dans l'œil.

IV. Goutte ſerene, *Amaurosis*, privation abſolue de la vue, ſans aucun défaut manifeſte dans l'organe.

V. Perte d'odorat, *Anoſmia*, affoibliſſement de l'odorat, ou impuiſſance de flairer les odeurs.

VI. Dégoût, *Agheuſtia*, affoibliſſement du goût, ou impuiſſance de goûter les ſaveurs.

VII. Dureté d'oreille, *Dyſecæa*, foibleſſe de l'ouie, occaſionnée par des obſtacles ſitués hors du labyrinthe.

VIII. Fauſſe ouie, *Paracuſis*, difficulté ou impuiſſance d'ouir les paroles articulées.

IX. Surdité ou dureté d'oreille, *Cophoſis*, difficulté ou impuiſſance d'ouir les ſons les plus ſimples, occaſionnée par un obſtacle placé audedans ou au-dehors du labyrinthe.

X. Anesthésie, privation de tout sentiment, ou impuissance de connoître l'action des objets extérieurs sans stupeur ni assoupissement.

ORDRE II. ANÉPITHYMIE. *Affoiblissement notable, ou suppression extraordinaire des appétits sensitifs.*

XI. Anorexie, défaut d'appétit, qui fait qu'on n'a aucun désir pour les alimens.

XII. Défaut de soif, *Adipsia*, dégoût pour telle espece de boisson que ce puisse être.

XIII. Impuissance virile, *Anaphrodisia*, impuissance d'accomplir l'acte vénérien, par le peu de plaisir qu'on y trouve.

ORDRE III. DYSCINÉSIE. *Incapacité de mouvement & souvent de sentiment dans les organes soumis à la volonté, tels que la langue, le larynx, les membres.*

XIV. Mutité, *Mutitas*, impuissance de parler d'une manière articulée.

XV. Perte de voix, *Aphonia.*

XVI. Bégaiement, *Psellismus*, impuissance de prononcer certaines syllabes.

XVII. Vice de la voix, *Paraphonia*, impuissance de parler comme on avoit accoutumé.

XVIII. Paralysie, *Paralysis*, privation ou diminution du sentiment ou du mouvement, ou de l'un & l'autre ensemble, dans quelque membre, accompagnée de son relâchement.

XIX. Hémiplégie, *Hemiplegia*, diminution du sentiment ou du mouvement, ou de tous les deux ensemble, dans le côté droit ou gauche du corps.

XX. Paraplexie, *Paraplexia*, diminution du sentiment & du mouvement des deux côtés du corps, qui n'affecte point les parties supérieures.

ORDRE IV. DÉFAILLANCES. (Leipopsychiæ) *Affoiblissement des mouvemens & des forces vitales.*

XXI. Foiblesse des membres, *Asthenia*, affoiblissement graduel ou successif de tout le corps, qui laisse les sens dans leur entier.

XXII. Lipothymie, *Lipothymia*, diminution subite de forces musculaires de tout le corps, qui n'influe aucunement sur le pouls.

XXIII. Syncope, *Syncope*, défaillance subite & considérable de toutes les forces, & des fonctions animales & vitales, dans lequel les malades deviennent tout d'un coup pâles & froids.

XXIV. Asphyxie, *Asphyxia*, privation subite du pouls, du sentiment & du mouvement, qui fait qu'on reste comme mort.

ORDRE V. ASSOUPISSEMENS.

Léthargies, Affections soporeuses (Comata), *privation de tout sentiment, de l'appétit, du mouvement volontaire, de l'imagination & de la mémoire.*

XXV. Catalepsie, *Catalepsis*, affection soporeuse, dans laquelle les membres conservent leur flexibilité,

& restent dans la situation qu'on leur fait prendre.

XXVI. Extase, *Extasis*, état soporeux, produit tout-à-coup par une passion violente, dans lequel le malade reste dans la situation où il se trouve, sans aucune disposition à la catalepsie.

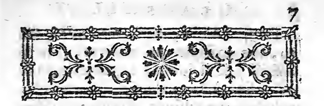
XXVII. Typhomanie, *Typhomania*, état soporeux, dans lequel le malade marmotte entre ses dents, ou rêve, & conserve sa mémoire & son imagination.

XXVIII. Léthargie, *Lethargus*, état soporeux accompagné de fievre, dans lequel la mémoire & l'imagination sont dans un engourdissement extrême.

XXIX. *Cataphora*, maladie soporeuse sans fievre, ni délire, ni oubli.

XXX. Assoupissement carotique, *Carus*, assoupissement profond sans ronflement.

XXXI. Apoplexie, *Apoplexia*, assoupissement profond, accompagné de ronflement, ou d'une respiration sonore.



NOSOLOGIE *MÉTHODIQUE.*

THÉORIE *DE LA SIXIEME CLASSE.*

PARALYSIES *OU DÉBILITÉS.*

1. FÉLIX PLATERUS définit la paralysie, une impuissance de mouvement, & une abolition du sentiment, (*motûs impotentia, & sensûs abolitio*); Juncker, *Tab. 143*, un défaut de mouvement (*motuum defectus*), & il met dans ce rang le marasme & le catarrhe suffocatif.

Prosper Alpin, *medic. methodica, lib.* 10, une maladie qui resserre, (*morbi adstricti*) & il joint à l'apoplexie, à la paralysie, à la catalepsie, au carus les maladies convulsives, l'asthme & différentes autres maladies.

Fréd. Hoffmann *tom.* 4. une résolution des nerfs (*Resolutio nervorum*), & il joint aux maladies soporeuses & à la privation du sentiment, la folie, la cachexie, &c.

Jonsthon, *de morbis capitis*, des symptomes des sens (*symptomata sensuum*), & il exclut l'apoplexie, le carus, la paralysie, &c. du nombre des maladies.

On entend communément par *paralysie* une privation du sentiment & du mouvement, ou une abolition de l'un ou de l'autre. Ce mot vient du grec *paraluo*, je relâche, & celui de *paralytodei* qu'on donne à ces maladies, de *oides*, semblable, & *paralysis* résolution, comme qui diroit maladies qui tiennent de la paralysie. Les François l'appellent *paralysie*, *foiblesse des nerfs*; les Anglois, *Palsyes*.

2. La *débilité* des sens, par exemple, de la vue, du toucher, est une

impuissance de former des idées claires & distinctes des objets qui agissent sur les organes.

3. La *débilité des membres*, une impuissance de les mouvoir conformément au désir ou à la volonté qu'on a de le faire.

4. La *débilité d'appétit*, par exemple, de la faim, de la soif, des désirs amoureux, une impuissance d'appéter les alimens, les boissons, les plaisirs vénériens, &c. de la maniere & dans le temps qui conviennent à la santé.

5. La *débilité du pouls* est une quantité de mouvement dans le cœur ou les arteres, moindre que dans l'état de santé.

Le défaut de sentiment, de mouvement, d'appétit consiste dans leur extrême foiblesse ou dans leur obscurité, & c'est mal-à-propos qu'on l'appelle *abolition*, tant qu'on peut les recouvrer; celui de *suppression* leur convient mieux.

6. Le *caractere* de cette classe est une foiblesse partielle ou totale des sentimens, des appétits, des mouvemens tant libres que naturels qui tomboient auparavant sous les sens.

7. Comme l'imagination & la mémoire ne peuvent défaillir, à moins que les facultés supérieures qui en dépendent, telles que l'entendement, la volonté, ne se dépravent, & que ces dépravations appartiennent à la folie, il s'ensuit qu'on doit mettre dans ce rang la suppression ou l'abolition de l'imagination & de la mémoire.

8. L'impuissance de se mouvoir qui est occasionnée par la douleur, la fievre, la phlegmasie, ou telle autre maladie grave, ou qui n'est point un symptome principal dans ces maladies, appartient à d'autres classes.

Théorie des Débilités.

9. L'ame fait des efforts continuels pour changer son état. Wolff. *Psychologia.*

10. Lorsque le corps est en santé, l'ame, en conséquence des impressions qui se font sur les organes, par exemple, de la vue, du toucher, de l'ouïe, peut se former des idées des couleurs, des corps, des sons, &c. & si ces impressions sont vives, elle ne peut s'empêcher de se les représenter, & dans

ce cas, ce que les sensations ont de formel, est lié avec ce qu'elles ont de matériel.

11. La faculté par laquelle l'ame se représente les idées est si limitée, que lorsqu'elle réfléchit attentivement à une idée, produite par l'imagination ou la sensation, elle ne fait aucune attention aux autres impressions qui sont plus foibles, ainsi qu'on en a un exemple dans l'extase & l'épilepsie.

12. La force de l'ame, ou l'effort qu'elle fait pour changer continuellement son état, dépend tellement de la disposition du cerveau, que si le fluide nerveux cesse d'affluer dans un muscle donné, elle ne peut plus agir sur lui, ou du moins elle n'agit qu'imparfaitement, d'où s'ensuit son immobilité; témoins les plaies & les ligatures des nerfs.

13. La force représentative de l'ame dépend tellement de la disposition des fibres nerveuses & médullaires, que si un nerf vient à être comprimé ou blessé dans son origine, ou dans son corps, l'organe auquel ce nerf aboutit, perd aussi-tôt le sentiment, au point que l'imagination & la mémoire ne

peuvent se former une idée de cette sensation, parce que le fluide nerveux ne peut refluer de l'organe externe dans le siege de l'ame.

14. Il s'ensuit donc que pour affoiblir le sentiment & le mouvement, il faut que le passage du fluide nerveux soit intercepté, je veux dire, qu'il ne puisse plus affluer ni refluer du siege de l'ame dans l'organe, ni réciproquement de celui-ci dans l'autre.

15. Cela arrive, ou parce que la force de l'ame qui agit sur le fluide nerveux diminue, ou parce que ce fluide rencontre une résistance qui s'oppose à son cours.

16. La force de l'ame qui pousse le fluide nerveux dans les nerfs, peut s'affoiblir, ou s'éteindre totalement. 1°. Lorsque la volonté n'agit point, comme dans les mouvemens libres, & les paralysies simulées. 2°. Si l'ame est dans un besoin pressant, ou affectée de quelque passion violente, comme dans l'extase, la terreur soudaine, le chagrin, ou tel autre cas semblable, qui la tiennent en suspens, ou la rendent insensible, ainsi qu'il arrive dans la plupart des défaillances.

17. La *résistance* qui s'oppose au cours du fluide nerveux vient, ou 1°. de sa disette, comme dans l'abstinence, la diarrhée, le vomissement, une maladie longue ou aiguë, qui épuise les forces. 2°. De la destruction ou de l'absorption de ce même fluide par des vapeurs venimeuses, narcotiques, méphitiques, qui lui ôtent son électricité. 3°. De la dépression des fibres médullaires de la substance corticale, ou médullaire du cerveau, d'une humidité aqueuse, qui intercepte le cours de ce fluide, comme il arrive à celui qui électrise. 4°. Des dépressions, des ligatures, des sections, de l'endurcissement & autres vices semblables dans le cours des nerfs.

18. Les organes des sens sont incapables d'exciter aucune sensation, lorsque les impressions extérieures, par exemple, celles de la lumiere, du son, &c. ne peuvent point parvenir jusqu'à l'organe immédiat de la vue, de l'ouie, &c. à cause de la résistance de ces organes, telle que l'opacité de la cornée, du crystallin, &c. telle que différens vices de l'oreille extérieure, du conduit auditif, du tympan, du labyrinthe, &c.

19. Comme l'ame eſt continuellement occupée de la ſanté du corps & de la conſervation de la vie, à moins qu'elle ne ſoit agitée de quelque paſſion violente, elle effectue toujours les mouvemens néceſſaires à la vie préférablement aux autres, & elle envoie autant qu'elle peut le fluide nerveux dans les organes de la circulation, & enſuite dans ceux de la reſpiration, à proportion des forces qui lui reſtent; ou, ſi elle ceſſe de le faire, ces intermiſſions ſont d'autant plus courtes, que l'action de ces organes eſt plus néceſſaire au maintien de la vie actuelle.

20. Mais comme la force, ou le réſervoir des forces eſt limité, elle ne peut envoyer une plus grande quantité de fluide nerveux dans les organes vitaux, qu'il ne manque dans le beſoin dans les autres organes qui ſont moins néceſſaires à la vie actuelle, ce qui rend leur mouvement & leur ſentiment plus foibles. Il faut donc que quelques organes ſe reſſentent de cette diſtribution inégale du fluide nerveux, & qu'ils deviennent plus foibles, comme je l'ai dit en parlant des fievres.

21. La *débilité* de l'organe est en raison composée, 1°. de l'inertie, ou de la langueur de l'ame, de sa stupeur & de son extase; 2°. de la disette du fluide nerveux; 3°. de la petite distribution qu'il s'en fait dans l'organe; 4°. de la résistance qui s'oppose à son cours; 5°. de l'insensibilité de l'organe à cause de sa structure vicieuse.

Le *sommeil* est un état dans lequel toutes les sensations sont très-obscures, & les mouvemens vitaux fort lents.

Le *Rêve* est un état dans lequel toutes les sensations sont très-obscures; tandis que l'imagination conserve sa force & sa vivacité.

22. L'*Assoupissement* est un état dans lequel le sommeil est profond, & dans lequel l'imagination, & conséquemment les mouvemens vitaux & naturels sont interrompus par des songes; il a lieu dans l'apoplexie, l'épilepsie, l'éphialte, le somnambulisme, &c.

23. On appelle maladies soporeuses les maladies dont les paroxysmes sont accompagnés de l'assoupissement, comme l'apoplexie, le carus.

24. Ces maladies affectent considérablement le cerveau, comme cela pa-

roît par leurs principes procatartiques, par exemple, la fracture, la commotion du crâne, ou par l'ouverture des cadavres, dans lesquels on trouve des plaies, des abcès, des tumeurs, des épanchemens de sérosité & de sang dans le cerveau. Comme celui-ci est le principe de toutes les forces corporelles, que c'est là que se fait la secrétion du fluide nerveux, & que l'ame réside, il ne peut être offensé ou lésé; que le fluide nerveux, dont la secrétion s'est faite, ou doit se faire, ne diminue considérablement, qu'il ne cesse de circuler, & que l'ame, qui connoît le danger qui menace son domicile, n'emploie tout ce qui en reste pour prévenir sa ruine, & ne déploie toutes ses forces vitales pour soutenir ses efforts aux dépens des autres.

25. L'analogie me persuade que les choses se passent comme je viens de le dire. En effet, lorsque les autres organes sont affectés de quelque maladie, & qu'elle s'en apperçoit ou clairement, ou confusément, elle témoigne par la douleur, le chagrin, la crainte, par des mouvemens fébriles, convulsifs, évacuatoires & par d'autres efforts sem-

blables, qu'elle ſupporte avec peine cet état du corps, & qu'elle n'a rien plus à cœur que de le changer. On ne doit donc pas douter qu'elle n'apperçoive également ce qui ſe paſſe dans l'organe où elle réſide, & qu'elle ne ſupporte ſa léſion avec peine, vu qu'il eſt doué d'un ſentiment très-exquis vers la moelle alongée, quoiqu'il paroiſſe n'en avoir aucun dans ſon écorce.

26. C'eſt à faux qu'on avance que les animaux meurent beaucoup plus vîte lorſqu'on leur enleve le cervelet, que lorſqu'on leur ôte le cerveau; & ce ſentiment eſt démenti par les expériences que j'ai faites ſur de jeunes chiens & de jeunes chats. J'ai même obſervé que les mouvemens vitaux continuent pendant quelques minutes, lorſqu'on leur enleve l'un & l'autre, pourvu qu'on ait ſoin d'empêcher l'hémorragie. Il y a donc lieu de croire que l'ame envoie par les nerfs qui ſe rendent du cerveau & du cervelet au cœur, ou, lorſque ceux-ci ſont enlevés, des ganglions de ces nerfs, tout ce qui reſte du fluide nerveux, pour retarder la mort le plus qu'il eſt poſſible; & c'eſt à tort que *Willis* avance que c'eſt le

cervelet qui diſtribue aux organes vitaux le fluide nerveux dont ils ont beſoin.

27. Si l'on enfonce par le trou qu'a fait le trépan une aiguille dans l'écorce du cerveau dépouillé de ſa méninge, il eſt vrai que l'animal ne ſent aucune douleur; mais cela ne prouve point que l'écorce n'ait point de ſentiment, car le ſentiment & la douleur ſont deux choſes différentes; mais ſi l'on enfonce l'aiguille un peu plus avant, juſqu'à ce qu'elle atteigne les origines médullaires des nerfs qui ſont en de-çà de la baſe du cerveau, alors l'animal exprime la douleur qu'il reſſent par des cris & des convulſions; & qui plus eſt, ſi l'on dirige l'aiguille vers la moelle épineuſe, il tombe ſouvent dans des convulſions & il meurt.

28. Il eſt faux que le cervelet ſoit plus ferme que le cerveau, & quand même cela ſeroit, il ne ſeroit pas moins ſujet aux engorgemens, & j'ai trouvé dans ſon milieu un abcès dans le cadavre d'un homme qui s'étoit fracturé l'occiput en tombant, il y avoit huit jours, & qui pendant tout ce temps-là avoit eu une céphalalgie. *Willis* a donc

tort de dire que les nerfs du cervelet ne servent qu'aux mouvemens vitaux & non point au sentiment, & ceux du cerveau à ce dernier, & la théorie des maladies soporeuses à laquelle cette opinion a donné lieu est mal fondée.

29. Comme la lésion du cerveau, ou du cervelet, est très-considérable dans l'apoplexie (24), que le domicile de l'ame est dans un danger imminent, & qu'étant chargée de sa conservation & de la guérison des maladies, elle ne peut éloigner la mort, qu'en envoyant tout ce qui reste du fluide nerveux dans les nerfs qui font mouvoir les organes vitaux, elle ménage autant qu'elle peut les mouvemens de ces organes qui sont nécessaires, comme cela paroît par la plénitude du pouls, par la force de la respiration & le râlement qui l'accompagne; elle néglige les mouvemens les moins propres à éloigner la mort, & n'envoie que peu ou point de fluide nerveux dans les autres organes, d'où s'ensuit l'abolition du sentiment & du mouvement, qui sont les symptomes pathognomoniques de l'apoplexie. Si la résistance & la lésion des nerfs qui aboutissent au cœur sont si

grandes, qu'aucun de ces nerfs, qui ſont en grand nombre, & qui ont leur origine dans pluſieurs endroits, ne puiſſe tranſmettre le fluide nerveux, il en réſulte une aſphyxie, ou une mort inévitable.

30. Voici pluſieurs phénomenes qui prouvent que l'ame agit dans l'apoplexie & conſerve ſon ſentiment, leſquels ne pourroient avoir lieu ſi la machine étoit tout-à-fait inanimée, & que l'ame fût dans l'inertie. 1°. Une irritation ſuffiſante, telle que celle que cauſe un émétique cathartique, excite ſouvent le malade à des efforts pour vomir & aller à la ſelle; or il paroît par la théorie de l'action des médicamens qu'ils ne produiſent au dehors aucune opération ſenſible, qu'autant que les organes ſur leſquels ils agiſſent ont du ſentiment. (Voyez la diſſert. *de medicamentorum facultatibus*). 2°. Les apoplectiques, à moins qu'ils ne ſoient prêts de mourir, avalent, ont la reſpiration plus forte ou plus fréquente, ce qui prouve les efforts du principe mouvant, ou de l'ame. 3°. Les apoplectiques reviennent à eux par la force des émétiques, ils crient, ils ſe plai-

gnent de douleurs dans le ventricule, comme je l'ai vu moi-même, d'où il suit que la force & le sentiment ne sont point entiérement éteints en eux, mais seulement amortis; & puisque *Descartes* prétend que la pensée est essentielle à l'ame, à plus forte raison doit-on lui attribuer la force motrice du cœur & de la poitrine, qui est plus évidente.

31. Ceux qui prétendent que le cœur & la poitrine se meuvent d'eux-mêmes sans le concours de l'ame, passent avec raison pour des ignorans, auprès de ceux qui sont versés dans la Mécanique. On peut en dire autant de ceux qui, dans les cas où le cœur oppose le plus de résistance, attribuent l'augmentation de ses efforts à la seule disposition de la machine. De deux opinions différentes sur un sujet obscur & difficile, il paroît qu'on doit choisir celle qui ne répugne à aucune vérité, ni à aucune proposition démontrée, quand même elle ne résoudroit pas toutes les difficultés; & l'on doit rejetter celle qui combat des propositions démontrées; & comme l'opinion des Machinistes ne répugne pas moins aux principes de la Mécanique qu'à ceux de

l'Anatomie (26, 28), il s'ensuit qu'on doit la rejeter.

32. Le cœur a deux mouvemens, l'un *systaltique*, par lequel ses parois s'approchent alternativement de l'axe du ventricule, ce qui produit la *systole*; & s'en éloignent ensuite, ce qui produit la *diastole*; & ce mouvement n'est point local, vu que l'axe ne change jamais de place.

33. Le second est un mouvement de soubresaut, par lequel le cœur s'approche des côtes en montant, & ensuite du médiastin en descendant; & ce mouvement est local.

34. Ces mouvemens sont parfaitement combinés entr'eux dans l'état de santé; celui de soubresaut augmente la systole du cœur, & imprime plus de vîtesse au sang qui passe dans les arteres; mais dans l'état morbifique où il est plus fort que la systole, comme dans la palpitation, où le mouvement systaltique est le seul qui se conserve, & le soubresaut devient presque nul, comme lorsque le cœur est dans une extrême foiblesse; car alors le pouls s'évanouit & devient vermiculaire.

35. Le cœur est une pompe double,

dont le muſcle qui reſſerre ſa cavité dans la ſyſtole, & qui la dilate dans la diaſtole, fait l'office d'un piſton; & il eſt conſtant par les lois de l'hydrodynamique, qu'il faut infiniment moins de force pour faire paſſer une grande quantité de ſang dans l'aorte, lorſque l'état de cette machine eſt parfait, ou lorſque la vîteſſe avec laquelle le cœur agit ſur le ſang, eſt triple de la vîteſſe avec laquelle il en ſort. (Euler, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, *1752*, *maxime 7.*)

36. Soit la force qui preſſe les parois des arteres dans l'état de ſanté égale à une hauteur donnée; par exemple, de ſeize pouces, (*Mémoires de Berlin*, *1755*,) ſi la force qui contracte le cœur augmente, la quantité de ſang qui paſſera des arteres dans les veines, ſera d'autant moindre en proportion, que la preſſion ſur les parois de l'aorte ſera plus grande, ce qui occaſionne une dépenſe de forces inutiles, & détruit peu à peu la machine, (*ibidem*, *maxime 9.*)

37. Lors, au contraire, que le mouvement du cœur eſt plus lent ou plus vîte qu'il ne convient, ſoit parce que la réſiſtance du ſang & des arteres eſt

plus grande ou plus petite qu'à l'ordinaire, dans l'un & l'autre cas, la quantité de sang qui circule, ou qui passe du cœur dans les arteres, est plus petite, eu égard à la dépense des forces, que dans l'état de santé, (*ibidem, maxime* 11.)

38. Si le mouvement de contraction du cœur est plus tardif, alors avec la même dépense de forces, il passera une plus grande quantité de sang dans les vaisseaux; mais il pourra arriver que la chaleur requise pour les fonctions manque, & que l'attrition mécanique du sang n'ait pas lieu, parce qu'elle exige une certaine contraction de la part du cœur. Que si le cœur se contracte plus promptement qu'à l'ordinaire, dans ce cas la dépense des forces, pour faire passer le sang des arteres dans les veines, deviendra inutile; mais la chaleur & le frottement augmenteront, comme il arrive dans les maladies inflammatoires.

39. On voit par là d'où vient que dans les syncopes, & lorsque les forces vitales languissent, la nature veille à la circulation du sang, & ménage en même temps ses forces, en ralentissant

la contraction du cœur; ce qu'elle ne peut faire que la chaleur & le frottement ne diminuent, & que le corps ne devienne pâle. Cette pâleur vient de ce que les artérioles cutanées se vuident par la contractilité élastique de la peau, & de ce que le sang passe partie dans les veines, & partie dans les grosses arteres, lorsqu'il n'a pas assez de force pour les dilater, quoique cette force suffise pour entretenir la circulation dans les plus grosses arteres.

40. Comme il faut infiniment plus de force pour faire monter & descendre le cœur, que pour entretenir son mouvement systaltique, & qu'avec moins de forces, la quantité de sang qui circule approche davantage de ce qu'il en faut; dans le cas où le soubresaut du cœur cesse ou diminue, son mouvement systaltique se conserve dans les syncopes; mais on sent à peine le battement des arteres, & la peau perd une grande partie de sa couleur naturelle.

41. Ceux-là donc se trompent, qui s'imaginent qu'à cause qu'on ne sent point le pouls, le sang ne circule plus, & le cœur n'agit plus, vu qu'il est

arrivé quelquefois qu'ayant ouvert la poitrine des animaux, & même celle des hommes qui étoient dans cet état, on a vu leur cœur palpiter & conserver encore son mouvement systaltique; car toute dilatation des arteres n'est pas sensible, on ne s'apperçoit que de celle qui est forte & prompte; d'où il suit que lorsque cette dilatation est lente & foible, on ne doit presque pas sentir son battement, quoiqu'il existe réellement.

42. La ruine ou la destruction de la machine humaine dans les maladies, de même que celle des machines hydrauliques, peut arriver de deux façons; 1°. par la trop grande pression des vaisseaux, laquelle est cause qu'ils frottent, qu'ils s'usent, qu'ils se rompent, qu'ils se distendent, &c. & cette cause a lieu dans les maladies dans lesquelles le cœur agit avec trop de force. Dans ce cas, plus la pression du sang sur le cœur & les vaisseaux augmente, moins la quantité de sang qui circule est proportionnée à la dépense des forces; de sorte qu'elles s'épuisent inutilement; & telle est la ruine mécanique du corps.

43. L'autre est physique. Lorsque la

contraction du cœur est trop foible, qu'elle est moins étendue ou moins fréquente, ou l'un & l'autre ensemble, non-seulement le pouls languit, la chaleur diminue, la pâleur s'empare du corps; mais il est encore à craindre, premiérement, que le sang qui a de la disposition à se coaguler, ne se coagule effectivement, ce qui augmente la résistance, occasionne des concrétions polypeuses & la mort; ou bien il est à craindre que la lymphe ne s'extravase, que les fibres ne se ramollissent, & qu'il n'en résulte des œdemes, des hydropisies, des sphaceles causés par l'infiltration & autres maux semblables.

44. Il y a donc une force du cœur & une vîtesse du sang moyenne, qui fait qu'avec moins de force, il circule une plus grande quantité de sang dans les vaisseaux, & que la machine se conserve; mais comme il est utile lorsque le mouvement vital est affoibli, que l'action du cœur augmente, pour prévenir l'engorgement des vaisseaux; de même il est avantageux, lorsque l'action du cœur augmente, & que les vaisseaux souffrent une trop grande pression, que le mouvement du cœur

ſe ralentiſſe; d'où vient que les Médecins emploient l'abſtinence & les ſaignées dans les maladies aiguës, pour l'affoiblir.

45. Il ſuit des principes d'hydrodynamique que nous venons d'établir, que c'eſt à tort qu'on penſe que le ſang ne circule point dans la ſyncope, vu qu'on peut démontrer par les principes des pompes, que la quantité de ſang qui circule dans ce temps-là, eſt beaucoup plus grande, eu égard aux forces qui contractent le cœur, que lorſqu'elles ſont trop fortes. Quelque frayeur qu'inſpire la ſyncope, il n'eſt pas moins certain que les Anciens en ont connu l'utilité dans les maladies dans leſquelles ils ſaignoient les ſujets juſqu'à défaillance, & qu'elle previent des hémorragies abondantes, qui ſeroient ſouvent funeſtes, qu'elle appaiſe les douleurs les plus violentes; & que celles qui ſurviennent ſans aucune cauſe conſidérable aux perſonnes qui craignent la ſaignée, aux hyſtériques, &c. ſont faciles à diſſiper.

46. L'ame a une ſi grande influence ſur le cœur, que les Philoſophes Grecs les plus célebres ont cru qu'elle y fai-

ſoit ſa réſidence, & que les Orateurs lui imputent les paſſions & les mœurs des hommes, le regardant comme une choſe entiérement différente de l'entendement. Quant à moi, quoique je croye avec les autres que l'ame réſide dans le cerveau, vu qu'elle eſt cenſée réſider là où elle exerce ſes principales opérations, & que c'eſt en cela que conſiſte la réſidence d'un être immatériel; il n'eſt pas moins certain que l'on rapporte au cœur les premieres impreſſions de toutes les paſſions de l'ame; en effet, l'expérience nous apprend que les forces & les mouvemens de cet organe augmentent, diminuent, ſelon les déſirs & les paſſions qui nous agitent, de ſorte que le pouls eſt plein, mollet, égal dans la colere & dans la joie, petit & tardif dans la triſteſſe, & qu'il n'agit plus dans les paroxyſmes violens de la joie & de la douleur.

Les DD. *Solano*, *Nihel*, *Bordeu*, & quantité d'autres modernes, ont obſervé que dans les criſes, que les Anciens ont regardées comme des efforts de la nature, pour procurer la guériſon des maladies, il n'y en a pas une qui n'ait un pouls qui lui eſt propre; de

forte que le pouls concentré, qui nous effrayoit autrefois dans les adultes, n'indique aujourd'hui qu'une diarrhée critique; celui qui eſt ondoyant, une ſueur; de ſorte qu'on ne doute plus que la même puiſſance motrice, qui opere les criſes, n'agiſſe ſur le cœur, & ne dirige ſes mouvemens que pour une bonne fin.

48. J'avoue que l'ame n'eſt pas plus maîtreſſe de ſoi dans les maladies, que la liberté & la raiſon dans les affaires morales; car comme celle-ci dans les grands dangers tombe quelquefois dans le déſeſpoir, reſte dans l'inaction, & ne tente rien pour ſon ſoulagement; de même la nature, épouvantée du danger qu'elle court dans les maladies, n'oſe point, comme dit *Galien*, meſurer ſes forces avec celle de la matiere morbifique; & de là, les ſyncopes, les lipothymies, dont l'homme eſt délivré dès que l'ame eſt avertie des ſecours qu'elle peut attendre de ceux qui ſont préſens. Cette opinion eſt tellement répandue, qu'on exhorte ceux qui ſe trouvent dans ce cas d'avoir bon courage, ce qui ſeroit ridicule, ſi l'on n'étoit convaincu; & cela eſt effecti-

vement, que le courage rappelle les forces, ainſi qu'on en eſt convaincu par une infinité d'obſervations. Il n'y a point de Médecin qui ne ſe ſoit apperçu que le pouls du malade, qui étoit foible & languiſſant, reprend ſa force, lorſqu'il paroît devant ſon malade avec un viſage gai, & qu'il lui annonce la ſanté; & qu'il baiſſe au contraire, lorſqu'il ſe préſente devant lui avec un air triſte, & qu'il garde le ſilence. Je laiſſe aux Mécaniciens à chercher la raiſon mécanique de ce phénomene, ils ſe verront forcés de l'attribuer à l'ame.

49. Il y a d'autres circonſtances où les principes de la ſyncope ſont mécaniques. Par exemple, il faut une certaine quantité de fluide nerveux dans le cerveau, qui, agiſſant ſur le cœur & le contractant, puiſſe lui faire ſurmonter la réſiſtance que le ſang & les vaiſſeaux lui oppoſent. Pour produire cette quantité néceſſaire de fluide nerveux, il faut que le ſang qui la fournit, circule à proportion dans les vaiſſeaux du cerveau, & s'il arrive qu'il n'y circule point en aſſez grande quantité, ou qu'il y cir-

cule trop lentement, il faut de toute nécessité qu'il fournisse une plus petite quantité de fluide nerveux.

50. Lorsque la résistance du sang est plus grande ou plus petite qu'à l'ordinaire (37), dans l'un & l'autre cas il passe une moindre quantité de sang dans les parties & dans le cerveau, eu égard à la dépense des forces; lors au contraire qu'elle est trop grande, comme dans la pléthore & les obstructions, pourvu que le cerveau ne soit pas obstrué, il suffit que les forces du cœur augmentent, qu'on diminue le volume du sang, ou qu'on retranche la nourriture, pour l'y faire circuler de nouveau en telle quantité qu'il faut. Lors, au contraire, que les forces du cœur n'augmentent point, ou que les résistances subsistent, le pouls devient petit & rare à proportion des résistances, le froid s'empare du corps, la secrétion du fluide nerveux diminue, & la machine languit.

51. Lorsque la résistance du sang est plus petite qu'à l'ordinaire, la cause en est que sa quantité a diminué par une hémorragie, l'abstinence, des sueurs

colliquatives, & autres ſemblables évacuations, ou qu'il eſt trop fluide, ce qui occaſionne des ſueurs, des diureſes, ou autres évacuations ſéreuſes; & dans l'un & l'autre cas, l'action du cruor ſur le ſang diminue; & le ſang ſe portant dans l'aorte preſque avec la même vîteſſe que le cœur ſe contracte, le cœur ne preſſe point ſur lui autant qu'il le faudroit, & il ne peut par conſéquent diſtendre & remplir les petits vaiſſeaux autant qu'il eſt néceſſaire, pour procurer la ſecrétion du fluide nerveux; de ſorte que la circulation languit, le pouls devient fréquent, petit & mollet, d'où réſultent enfin des ſyncopes, à moins qu'on ne répare les forces avec des analeptiques, & qu'on ne rende aux fluides leur viſcoſité avec des incraſſans.

52. C'eſt donc à tort que les Pathologiſtes prétendent qu'il faut détruire la viſcoſité du ſang dans les maladies, au lieu d'augmenter ſa fluidité, vu qu'il eſt infiniment plus aiſé de remédier à la foibleſſe qui provient de la trop grande réſiſtance du ſang, qu'à celle qui provient de ſa trop grande fluidité, ou de ſon peu de réſiſtance.

53. S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, comme lorſque la contraction du cœur eſt retardée, il ſe fait une moindre dépenſe de forces, que la preſſion ſur les parois des vaiſſeaux eſt moindre, & que la machine ſubſiſte plus long-temps, (Euler, *Mémoires de Berlin*, *1752*, *maxime 10*), & que le ſang trouve moins de retraite, on ne ſauroit dans ce cas attribuer la ſyncope à une cauſe mécanique, & ce n'eſt que par des principes mécaniques qu'on peut ſavoir d'où vient qu'elle eſt plus fréquente dans ce cas que dans la fievre, & le même raiſonnement a lieu dans le cas où la réſiſtance du ſang diminue; d'où il ſuit que dans l'un & l'autre cas, à moins que la réſiſtance ne ſoit très-forte ou très-petite, on ne peut attribuer la ſyncope qu'à des principes pſychologiques.

54. Il paroît ſingulier que les habitans des Indes Orientales & Occidentales, ſoient dans l'opinion que l'ame quitte volontairement le corps à la mort, d'où vient que les habitans de Corſier, les Africains, les Américains s'adreſſent à celui qui vient de mourir,

& lui demandent la raiſon pour laquelle il les quitte ; il y a toute apparence que cette opinion vulgaire doit ſon origine aux Philoſophes de l'antiquité.

55. L'obſervation nous apprend que la ſyncope ſuſpend tous les mouvemens libres & vitaux. Seroit-il donc beſoin pour cauſer la veille que le ſang agiſſe ſur les fibres médullaires du cerveau, qu'il réveille leur vertu électrique, ou qu'il leur donne une tenſion convenable ? Faut-il pour procurer cette tenſion, ou pour exciter cette vertu électrique, outre le mouvement ſyſtaltique du cœur, une eſpece de ſoubreſaut, qui non-ſeulement preſſe, mais qui frappe encore ces parties avec une certaine force ? Ceux qui tombent en ſyncope & qui en reviennent, ne ſe ſouviennent point d'avoir eu aucune idée pendant tout le temps qu'elle a duré, ils ne ſe ſouviennent point d'avoir penſé ou agi ; le principe de la vie ne paroît point auſſi inactif dans l'apoplexie, on ne connoît pas mieux la cauſe de la mort de l'homme, que celle de ſa naiſſance.

56. Il paroît par les obſervations de *Winſlow* & de *Bruyier*, qu'on ne peut

diſtinguer la mort de l'aſphyxie, qu'au bout d'environ trois jours, & que lorſque les chairs commencent à ſe corrompre; d'où il ſuit que pendant tout ce temps-là, on ne peut ſavoir ſi le ſujet eſt vivant, c'eſt-à-dire, ſi l'ame continue d'exercer ſes fonctions.

57. La ſyncope paroît dépendre de trois cauſes, 1°. des paſſions de l'ame, qui lui font préférer la mort à la vie; de ce nombre ſont l'indignation, le dégoût de la vie, une joie extrême, une colere indomptable; 2°. des réſiſtances que le cœur rencontre de la part d'un polype, d'un poiſon qui coagule le ſang, d'un froid exceſſif, de la ſubmerſion, de la ſuſpenſion, &c. 4°. De l'inanition des vaiſſeaux, du peu de réſiſtance que fait le ſang, de ſa diſſolution, d'un flux immodéré, de l'abſtinence, &c.

58. Lorſque la ſyncope eſt cauſée par la crainte, la frayeur, la cardialgie, l'affection hyſtérique, & que le malade eſt d'ailleurs robuſte, elle fait beaucoup plus de peur que de mal, & le malade en revient aiſément. Il ſuffit de l'aiguillonner, de l'appeller à haute voix,

de lui faire ſentir une odeur forte, de lui faire avaler quelque choſe d'âcre, de lui frapper la joue ou la paume de la main, de lui irriter le pylore, & de le réveiller de ſon ſommeil. L'eau froide jetée ſur le viſage ou avalée, l'odeur du vinaigre, un peu de bouillon, font revenir l'ame de ſon aſſoupiſſement. Mais pour empêcher enſuite que ſes forces ne s'épuiſent inutilement, il faut faire coucher le malade horizontalement, tant afin que le ſang ſe porte plus abondamment dans le cerveau, ce qu'il ne peut faire à cauſe de ſa peſanteur, lorſqu'il eſt debout, qu'afin que le malade ainſi couché, ſoit exempt de tout effort de la part des muſcles qui agiſſent néceſſairement dans toute autre ſituation, ce qui épuiſeroit ſes forces; & c'eſt ainſi qu'on fait revenir de leur ſyncope, ceux que la crainte de la ſaignée, ou d'une opération de Chirurgie y a jeté.

59. Si ces moyens ne ſuffiſent point, il faut faire reſpirer au malade un air plus froid & plus pur, afin que le ſang circule plus facilement dans les poumons, ou pour que le fluide électri-

que s'insinue plus aisément dans la masse du sang; & cela est sur tout nécessaire à ceux qui tombent en défaillance dans un appartement clos, dans une étuve, dans un lieu où la foule est grande, mal-propre, méphitique, souillé par la fumée du charbon, à ceux qui sont tombés de la potence, dans l'ardeur de la fievre, dans un transport de colere, &c.

60. Si la syncope est causée par la pléthore ou la trop grande résistance que le cœur rencontre, comme dans les premiers cas, & qu'elle continue, il faut avoir recours aux substances spiritueuses, aromatiques & volatiles, aux cordiaux, que l'on fera boire ou flairer au malade, qu'on lui appliquera en forme de topiques, ou dont on lui fera humer la vapeur; c'est le moyen d'exciter & de ranimer le principe vital, de rendre le fluide nerveux plus abondant, & le sang plus fluide; à quoi les frictions & l'agitation du corps contribuent aussi beaucoup. Il y a des cas où la syncope est causée par la pléthore & la suppression de la fievre, & pour lors il convient d'ouvrir la veine, ce

qu'on doit également faire à l'égard de ceux qu'on a pendus, des aſthmatiques & des apoplectiques.

61. Si la ſyncope eſt hyſtérique, il faut s'abſtenir des odeurs agréables, telles que l'ambre, le muſc, les tubereuſes, les narciſſes, les roſes, &c. & s'en tenir aux fortes, telles que la fumée des ſubſtances animales, le caſtoreum, la matricaire, la rhue, & en venir même aux irritans & aux cardiaques. Au cas que le froid ſe ſoit emparé des membres, on emploiera l'eau de canelle, l'eau de méliſſe composée, celle de la Reine d'Hongrie, l'eſprit volatil de corne de cerf, de lis, la confection d'alkermès, d'hyacinthe, &c. & ſi elle eſt compliquée avec une cardialgie cauſée par les ſaburres, on joindra les vomitifs aux cordiaux.

62. Enfin, ſi la foibleſſe eſt cauſée par une hémorragie abondante, un écoulement exceſſif, par la diete, en un mot, par le peu de réſiſtance des fluides, il faut que le malade ſe couche horizontalement, & qu'il tienne ſon eſprit & ſon corps dans une aſſiette tranquille; on lui preſcrira des analep-

tiques, des ſubſtances gélatineuſes, aigrelettes ou aſtringentes, telles que l'eau de Rabel, l'eſprit de ſoufre acidulé, les crêmes incraſſantes, commençant par les ſecours mécaniques & phyſiques, dont l'application peut arrêter ces flux immodérés; à l'égard des cordiaux & des volatils, ils ſont ſouvent ſuſpects dans ces ſortes de cas.

63. Le cerveau eſt la ſource des forces tant vitales que libres, & les nerfs ſont les canaux par leſquels ces forces ſe tranſmettent aux muſcles, & par leſquels les impreſſions ſenſitives parviennent à l'ame. Lors donc que les nerfs ſont obſtrués, il faut néceſſairement qu'ils perdent leur ſentiment & leur mouvement, & que les autres fonctions, de même que les appétits qui en dépendent ceſſent. La cauſe de ces ſymptomes eſt la même qui obſtrue les nerfs, & c'eſt elle qui fait que la réſiſtance qui s'oppoſe au cours de ce fluide, l'emporte ſur les forces qui le font circuler. Ce cas eſt très-fréquent dans les paralyſies partielles, telles que l'hémiplégie, la paraplégie, l'amauroſe, l'impuiſſance, & dans la réſolution de

quelques organes, tels que la langue, la verge, &c. ce qui fait qu'il demande une méthode curative-générale.

64. Cette obſtruction & cette compreſſion des nerfs, de même que l'interception du fluide nerveux, ſont enveloppées de beaucoup de ténebres dans la pratique, à moins qu'elles n'ayent pour cauſes une fracture, une luxation, ou tels autres principes évidens. Mais comme leurs principes ſont cachés & internes, il faut conſulter l'âge, le ſexe, le tempérament, le régime, examiner les principes prédiſpoſans & procatartiques, qui ſeuls peuvent nous faire découvrir la cauſe particuliere de la maladie.

65 On juge que l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires répandus dans les tuniques de la moelle épineuſe ou des nerfs, eſt cauſée par la pléthore, par les ſignes qui indiquent que les alimens qu'on a pris excedent ce qu'on en a rendu, tels que la plénitude, la force du pouls, la chaleur, la rougeur, le ſoulagement que procure la ſaignée, l'augmentation de la maladie que cauſe la crapule, la ſuppreſſion des menſtrues,

la ſuppreſſion de la perſpiration, le défaut de ſaignée ; & dans ce cas, il faut avoir recours à la ſaignée, aux ſangſues, à la diete, aux potions délayantes qui augmentent la perſpiration, &c.

66. Si l'obſtruction ou la compreſſion eſt cauſée par la viſcoſité du ſang, & celle-ci par les ſaburres qui ont paſſé dans ſa maſſe, les ſignes qui l'indiquent, ſont l'anorexie, les nauſées, la ſaleté de la langue, l'exacerbation de la fievre, la peſanteur de la tête, indépendamment de ce qui a précédé & ſuivi ; & pour lors, il faut avoir recours à la diete liquide, à l'abſtinence, aux émétiques, aux cathartiques, & enſuite aux ſtomachiques.

67. Si les parties nerveuſes ſont imbues de ſéroſité, ou les vaiſſeaux engorgés par une pituite lente, la ſuppreſſion des flux ſéreux, la pâleur du viſage, l'adypſie, le froid, la molleſſe, le tempérament pituiteux, l'âge décrépit ou puéril, la conſtitution ſcrophuleuſe, la condition de vie cachectique, telle que celle des Lavandieres, des Pêcheurs, des Baigneurs, des Corroyeurs, la diſpoſition héréditaire, feront les

ſignes qui indiqueront que cela eſt; & pour lors, après avoir commencé par les cathartiques, on aura recours aux diurétiques, aux apéritifs, aux réſolutifs, tels que les racines apéritives, les ſels neutres, les cloportes, les bois ſudorifiques, & ſur-tout aux eaux thermales, dont on uſera en forme de boiſſon, de fomentation, de bain & d'embrocation.

68. Parmi ces eaux, il y en a de ſalines, comme celles de Balaruc; d'autres qui ſont ſulphureuſes, comme celles de Barege, de Bagnols, de Saint-Laurent, &c. Les premieres conviennent aux tempéramens muqueux, froids, pituiteux; les ſecondes, aux tempéramens ſalins, âcres, ſecs & irritables; cependant les unes & les autres ſont bonnes pour la paralyſie, qui eſt cauſée par les principes ſuſdits, tels que la pléthore, les ſaburres, & elles conviennent d'autant plus, que ſouvent après avoir ſurmonté la pléthore & les ſaburres, il reſte un relâchement dans la partie affectée, qui exige des réſolutifs & des toniques.

69. On commence ordinairement par

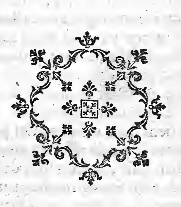
les remedes généraux, tels que la saignée, lorsque le sujet est adulte & robuste; on passe ensuite à la purgation, on résout les humeurs épaissies avec des bouillons ou des apozemes, & l'on délaye celles qui sont seches. Si c'est des eaux salées dont on doit user, on en boit six livres tous les matins pendant trois jours, on se baigne ensuite les jours suivans à jeun, & l'on reste plus ou moins dans le bain, selon le degré de chaleur de l'eau & du malade, & dans les heures d'intervalle, on use d'embrocation & de topiques.

70. La chaleur des eaux de Balaruc est ordinairement de quarante degrés, mesurés sur le thermometre de M. de Reaumur, & on ne peut la supporter plus d'une minute sans tomber en défaillance; le visage devient rouge, s'enfle, s'échauffe & se couvre de sueur, le battement des arteres devient plus fort & plus fréquent, la respiration est aussi courte que dans l'asthme. Cependant, lorsqu'on a soin de transporter l'eau demi-heure d'avance dans la baignoire, on peut y rester environ douze minutes, & en ajouter quelques autres pour

les embrocations que l'on fait avec celle qui sort de la source. On transporte ensuite le malade dans son lit, où, lorsque l'accès de la fievre continue, on le laisse suer pendant demi-heure & plus; on lui donne un bouillon, & on l'essuye avec des linges secs.

71. Les eaux de Bagnols, suivant *Mimat*, ont trente-huit degrés de chaleur dans leur source; elles n'ont aucun principe salin, mais on les croit sulphureuses; elles sont cependant plus douces & plus supportables, lorsqu'on les prend au même degré que celles de Balaruc. Elles ne purgent point lorsqu'on les boit; les bains sont plus tiedes à quelques pas de la source, & on les supporte pendant demi-heure ou une heure. Lorsqu'on saigne l'eau le soir, le lieu tient lieu d'étuve. On présente à la source la partie affectée de douleur ou de paralysie, & on a soin de la frotter; les phthisiques respirent pendant une heure les vapeurs qui s'élevent de la chaudiere. On prend ordinairement ces bains dans le mois d'Août, de même que ceux de *Lamalou*, près de Beziers; mais ces dernieres sont plus tiedes.

72. Dans les maladies aiguës de cette classe, par exemple, dans l'apoplexie, les forces sont plutôt opprimées qu'épuisées, ce qui cause la foiblesse; dans ce cas, lorsqu'on peut les rétablir par la saignée, les cathartiques & les émétiques, ces secours loin de les épuiser les réparent; ce qui fait qu'on doit les employer dans les maladies aiguës de cette classe, lorsque rien ne s'y oppose.





CLASSE SIXIEME.

DÉBILITÉS

OU PARALYSIES.

LA Débilité n'eſt autre choſe qu'une impuiſſance de mettre en action ſes forces ordinaires ; les Grecs l'appellent *adynamia;* & la faculté ou la puiſſance d'agir, *dynamis.*

La ſanté, proprement dite, ne conſiſte point dans une action quelconque, mais à pouvoir agir avec la vigueur qui eſt propre à chaque genre d'animal, lorſqu'il a atteint l'âge convenable pour pouvoir employer ſes forces. Cette vigueur, lorſque l'âge & le ſexe ſont les mêmes, eſt à peu près proportionnée au volume du corps, & à l'activité ou au courage de l'ame.

Il y a deux ſortes de facultés; l'une *animale*, ou dont les actions ſe rapportent à l'ame dont elles ſont de ſimples modifications, comme la faculté de connoître, de déſirer; l'autre a rapport aux changemens qui arrivent au corps, & on l'appelle *faculté motrice.*

La faculté de connoître ou d'exciter des idées eſt d'autant plus forte, que l'ame s'eſt fait une habitude plus conſtante d'en produire de claires & de diſtinctes, qu'elle s'en occupe & en conſerve plus long-temps le ſouvenir; plus au contraire elles ſont obſcures & confuſes, rares & paſſageres, moins la faculté & cette action de l'ame ont de force.

L'ame répare par le repos & le ſommeil les forces qu'elle a perdues; il produit à ſon égard le même effet que par rapport aux forces motrices. C'eſt le temps pendant lequel la faculté intelligente & mouvante agiſſent le moins & qu'elles ſe repoſent; il ſuppoſe donc une débilité actuelle d'autant plus grande, que le ſommeil eſt plus paiſible & plus profond; les deux facultés réparent d'autant mieux leurs forces, & en ſont plus diſpoſées à agir, après que le

le ſommeil a ceſſé. Le déſir eſt toujours proportionné à la vivacité & à la force de l'idée qui nous repréſente le bien, & plus cette idée eſt forte, plus le déſir eſt violent, comme au contraire plus l'idée du mal eſt forte, plus l'averſion qu'on a pour lui eſt forte auſſi.

La débilité des actions animales eſt une ſuite de l'impuiſſance de connoître & de déſirer, & de l'obſcurité & de la confuſion de la connoiſſance & du déſir, & par conſéquent de l'aſſoupiſſement du tout, auſſi-bien que des membres & des organes.

On comprend par ce qui précede, que l'affoibliſſement de la vue eſt beaucoup plus conſidérable dans la goutte ſereine, que dans le ſimple obſcurciſſement de la vue. De même l'anorexie conſiſte dans la débilité de la faculté qui déſire les alimens, comme l'impuiſſance virile dans la foibleſſe du déſir de l'acte vénérien.

C'eſt l'appétit qui détermine le mouvement, & les muſcles n'agiſſent qu'autant que l'ame eſt elle-même déterminée à agir par quelque motif. Le mouvement eſt *libre* ou *naturel*, ſelon que l'ame eſt déterminée à agir par la vo-

lonté, ou, comme disent *Duret* & *Dulaurent*, par choix (*cata proairesin*), ou par cupidité, ou par instinct (*cata ormen*). C'est l'entendement, ou la connoissance claire & distincte du bien ou du mal, qui détermine la volonté; au lieu que la cupidité n'est que l'effet de l'instinct, ou de la connoissance obscure & confuse que l'on a de l'un & de l'autre.

Pour que les muscles puissent agir, il faut que l'ame communique au fluide nerveux une force suffisante, que celui-ci soit en suffisante quantité; que les nerfs lui donnent passage, que les muscles soient flexibles, que la structure soit saine, l'articulation, la figure, le volume des membres, tels que le souverain Architecte les a créées, & qu'elles ne résistent pas plus qu'il ne faut à l'action du fluide nerveux.

Il s'ensuit donc que la foiblesse du mouvement musculaire dépend, ou de celle du désir qui le détermine, ou de la disette du fluide nerveux, ou de l'obstruction des nerfs, & de la trop grande résistance des muscles & des membres.

Comme l'ame est chargée de la conduite du corps, ou de l'économie de

la machine animale, qu'elle veille à sa conservation & à son bien-être, il s'ensuit que ce principe actif & intelligent doit observer certaines lois dans la distribution de ses forces, & les communiquer aux divers organes de maniere qu'il lui en reste assez pour les besoins pressans. Or, comme la vie est ce qui nous importe le plus, & qu'elle ne peut se conserver qu'à l'aide du mouvement du cœur & de la poitrine, elle doit donc y veiller sans cesse & en tout temps, tant qu'elle a assez de force pour entretenir les mouvemens vitaux. De là vient que dans le temps que l'action des organes sans lesquels on ne peut vivre, languit, ou est presque entiérement éteinte, le cœur continue de se mouvoir & la respiration d'agir proportionnellement au besoin où l'on se trouve, & à la vigueur qui nous reste.

Les Grecs appellent *aisthésie* la faculté de connoître par l'entremise des organes de la vue, de l'ouie, du toucher, de l'odorat & du goût, afin que nous recherchions ce qui flatte ces sens, & que nous évitions ce qui leur déplaît. L'obscurcissement, la confusion, l'af-

foibliſſement de ces ſens eſt ce que les Grecs appellent *Dyſeſthéſie.* Lorſqu'on n'a aucune connoiſſance, aucune réminiſcence des couleurs, des ſens, des ſaveurs, des odeurs, on ne ſauroit déſirer les corps qu'elles repréſentent; d'où il ſuit que la *Dyſeſthéſie* diminue ou abolit ſouvent entiérement l'appétit de ces objets. Les objets qui émeuvent le plus nos déſirs ſont ceux de la faim, de la ſoif, de la volupté charnelle, & par conſéquent on doit mettre l'affoibliſſement de ces appétits au rang des débilités que les Grecs appellent *anépithymies.*

La faculté motrice eſt appellée par les Grecs *Kinetiche dynamis*; j'appellerai ſon affoibliſſement *Dyskinéſie*, & je comprendrai dans cet ordre les maladies qui ôtent la faculté de remuer les membres, leſquelles ſont ſouvent accompagnées de l'obſcurciſſement du ſentiment & de l'appétit qui déterminent cette faculté à agir. Par exemple, l'impuiſſance virile eſt ordinairement compliquée de *l'atechnie*, la goutte ſereine de la mydriaſe, & de l'immobilité de la prunelle, & la mutité du dégoût. Pour ne pas multiplier inutile-

ment les genres des maladies, je n'en ferai quelquefois qu'un de l'anesthésie & de la dyskinésie du même organe.

Les maladies qui causent un affoiblissement dans tout le corps, sont infiniment plus dangereuses, & par conséquent elles different des partielles qu'on a indiquées, dont les unes sont soporeuses, & abolissent tout mouvement & tout sentiment arbitraire; les autres, quoique sans assoupissement, affoiblissent toute la machine, sans en excepter le mouvement du cœur. Je donne aux premieres le nom d'assoupissement ou de *coma*, & je mets les secondes au nombre des défaillances ou des *découragemens*; car l'expérience nous apprend que l'ame, effrayée du danger dont la vie est menacée, tombe dans un si grand découragement, qu'elle paroît renoncer au soin de la vie, ainsi qu'il arrive dans les affaires morales & dans les grands chagrins; car faute d'espoir & de courage nous refusons d'y faire attention, dans le temps que la raison nous conseille de nous en occuper tout entiers.

Ce que les Grecs appellent *lypopsychie* & les François *découragement*, est

un relâchement de la faculté qui nous excite à ſupporter courageuſement les travaux les plus durs & les plus pénibles; ce qui vient de ce que nos premieres tentatives n'ont eu aucun ſuccès, ou de ce que nous les croyons au-deſſus de nos forces. Ce *découragement* eſt produit par la crainte, dont le propre eſt d'exagérer les maux & les obſtacles, & par la puſillanimité, qui augmente la défiance que nous avons de nos propres forces.

On trouve dans *Borrichius*, *Pechlin*, &c. quantité d'exemples d'un découragement produit par une cauſe morale : en voici un entr'autres que je tire de *Nicholls*. *Caliſte*, auſſi connue par ſa beauté, que par l'élévation de ſes ſentimens, ayant eu le malheur d'être ſurpriſe en adultere, crut devoir prévenir par ſa mort la répudiation dont elle étoit menacée. Le repentir & le chagrin qu'elle conçut de ſa faute, lui cauſerent une fievre ſi violente, qu'on déſeſpéra de ſa guériſon. Son mari, touché de ſon état, promit de lui pardonner, & cette eſpérance jointe aux ſoins de ſon médecin lui rendit la ſanté. Elle ne douta point après qu'elle fut

guérie de pouvoir fléchir ſon mari, & de l'engager à la garder, & elle eſpéroit que ſon repentir & ſes charmes auroient aſſez de pouvoir ſur lui pour l'obliger à lui pardonner ſa faute, & à oublier le paſſé: mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque ſon mari lui dit en partant pour la campagne, qu'il croyoit faire aſſez de lui conſerver la vie, qu'il la lui avoit promiſe & qu'il la lui accordoit; mais qu'il vouloit abſolument ſe ſéparer d'elle, & que c'étoit la ſeule vengeance qu'il voulût tirer de l'affront qu'il avoit reçu. Je mourrai donc, lui répondit-elle, & ſur le champ, elle tomba dans une foibleſſe & une oppreſſion ſi violentes, qu'elle mourut au bout de quelques heures. Nicholls *oratio de animâ medicâ, pag. 17.*

On définit l'homme *un animal raiſonnable*, & cette définition mal entendue, a fait croire à quelques-uns que l'ame ne pouvoit jamais agir que d'une maniere conforme aux lois de la raiſon; mais ils ſe trompent, & il n'y a point de folie, de méchanceté, d'ineptie dont elle ne ſoit capable. C'eſt elle & non le corps qui rend l'homme obſtiné, orgueilleux, colere, vindicatif,

injuste, léger, chagrin. Ce sont là des vices de l'ame, & les Théologiens & les Jurisconsultes s'accordent unanimement sur ce point. Aveuglée par ces passions, elle prend pour un bien & pour un mal réel ce qui n'en a que l'apparence, elle tombe dans une infinité d'erreurs & de méprises, & peche tous les jours contre les lois de la saine raison. Les *Animistes* attribuent à l'ame les erreurs que l'on commet dans le régime de la vie; mais ceux qui se moquent d'eux, paroissent ignorer la nature de l'ame, & sont par conséquent infiniment plus dignes de risée. Faut-il un long discours pour prouver la fragilité, les caprices, la méchanceté, l'inconstance de l'ame humaine? si elle erre dans les choses qui sont du ressort de l'entendement, combien plus doit-elle errer dans les affaires vitales, ou dans la conduite de ce qui se passe dans l'intérieur du corps humain, vu que ces choses sont cachées aux sens, & ne sont apperçues que de l'instinct? « Telle est cependant l'ame qui est préposée à la » conservation du corps humain. Si » elle étoit parfaitement sage, & qu'in-

» différente pour les frivolités & les » bagatelles qui occupent les hommes, » elle ne s'occupât que de la conser- » vation du corps, elle retarderoit la » vieillesse, & prolongeroit la vie plu- » sieurs milliers d'années, en détrui- » sant les causes internes qui peuvent » l'abréger. S'il arrivoit jamais que » l'ame abandonnât le soin du corps, » la millieme partie des hommes seroit » hors d'état de résister pendant une » année aux maladies & aux incom- » modités qui affligent la nature humai- » ne, & le corps semblable à un navire » que le Pilote a abandonné, ne tar- » deroit pas long-temps à faire nau- » frage. Telle est la maîtresse que le » Médecin est obligé de servir, & » c'est à lui, lorsqu'elle s'acquitte mol- » lement de son devoir, à employer » les moyens qu'il juge les plus propres » à la tirer de son assoupissement. » *Nicholls*.

L'ame est si foible & si imprudente, que le plus léger accident suffit pour lui faire négliger le soin du corps, & même pour le lui faire abandonner entiérement. Lors, dit Galien, *lib. 3. de crisibus*, que la maladie est plus forte

qu'elle, elle ne tente pas même de la combattre. Par exemple, s'il survient une gangrene dans le bas-ventre, & qu'elle ne puisse ni la résoudre ni la prévenir, elle suspend aussi-tôt la fievre, la douleur cesse tout-à-coup; mais l'on voit au visage & à la contenance du malade l'inquiétude & l'effroi que lui causent les dangers dont le corps est menacé; & de-là vient, que la veille du jour que le malade doit mourir, les fontanelles, les vieux cauteres par le moyen desquels la nature se déchargeoit de ses mauvaises humeurs, se ferment d'eux-mêmes.

Je prie ceux qui regardent l'affoiblissement du mouvement du cœur, l'assoupissement, &c. comme des symptomes toujours funestes, & qui ne peuvent se persuader qu'ils soient occasionnés par le relâchement spontané de la faculté sensitive, de lire avec attention ce qui suit. Je traitois une femme qui souffroit des douleurs cruelles dans le bas-ventre; elles augmenterent au point, qu'elle tomba tout-à-coup en syncope, & après qu'elle eut repris ses sens elle s'en trouva délivrée, sans le secours d'aucun remede, ni d'au-

cune évacuation. Elle dut à cette ſyncope momentanée la délivrance de ſes douleurs.

Nous craignons l'aſſoupiſſement au commencement de la petite vérole, des aphtes, de la rougeole, de la miliaire, parce que nous le regardons comme une complication de maux; cependant la matiere morbifique ne s'évacue jamais mieux, & les puſtules ne ſont jamais plus abondantes, que lorſque la peau ſe trouve relâchée par le ſommeil, & diſpoſée à laiſſer ſortir ce venin.

Les ſymptomes les plus terribles ne ſont quelquefois que des efforts ou des artifices que la nature emploie pour procurer notre guériſon. Lors, par exemple, que dans le cours de la petite vérole, le ſommeil ne ſuffit point pour chaſſer le venin au-dehors, la nature entreprend de le faire ſortir par force, elle augmente la fievre & y joint les convulſions, & l'éruption ſe fait le lendemain de grand matin, au rapport de *Sydenham.*

Lorſqu'une femme eſt à terme, le fœtus ſe préſente, & preſſe la matrice par ſon propre poids; mais que cette

force eſt inférieure aux réſiſtances qui s'oppoſent à ſa deſcente ! La nature, qui ſait que les fibres de l'uterus ſont ſuſceptibles d'un alongement conſidérable, lorſqu'on les tire peu-à-peu & ſans trop de violence, redouble inſenſiblement ſes efforts, & ſachant encore que ce qui manque de repos, ne ſauroit durer long-temps, elle les ſuſpend de temps à autre & jette la malade dans un profond ſommeil, afin d'avoir le temps de réparer ſes forces de même que celles du fœtus. Elle ſuſpend donc lorſque le beſoin l'exige tout ſentiment dans le corps, après quoi, faiſant un dernier effort, elle chaſſe le fœtus dehors, & enſuite les ſecondines, & ſe replonge de nouveau dans le ſommeil pour être plus attentive à ce qui la concerne, pour lever les ſtagnations, & réparer les accidens inſéparables de l'accouchement. Nicholls, *pag.* 26. L'ame, comme dit *Hippocrate*, veille pendant que le corps dort; elle veille à ce qui le concerne, & s'acquitte de toutes les fonctions qui intéreſſent la vie.

J'ai obſervé qu'un homme n'eſt pas plutôt mort d'une fievre maligne,

que le bas-ventre s'enfle considérablement, sans qu'on puisse attribuer cet accident à la raréfaction des flatuosités que la putréfaction occasionne, d'autant plus que le froid est plutôt capable de la retarder que de la hâter. Je ne vois donc d'autre raison de cette enflure subite, sinon que l'ame ne s'oppose plus au progrès de la putréfaction, au lieu que pendant la vie, & à notre insçu, elle entretient le ton & la contraction des parties, comme du sphincter & des autres muscles, laquelle venant à cesser, le bas-ventre s'enfle, les excrémens s'écoulent par l'anus, & il sort souvent quantité de mucosité écumeuse par les bronches.

Quelque oisive que l'ame paroisse pendant le sommeil, elle n'en est pas moins occupée des fonctions vitales, par exemple, du mouvement du cœur & de la respiration, elle est même susceptible des impressions que les corps du dehors font sur elle. Par exemple, quelque profondément qu'un homme dorme, il ne laisse pas de sentir les mouches qui lui courent sur le visage, il les chasse avec les mains, il prend la situation qui lui est la plus commode, &

tout cela sans s'éveiller. Si les parties internes du corps souffrent & courent quelque danger, insensible aux impressions externes, elle les méprise, & ne s'occupe que des premieres, d'où s'ensuit un assoupissement apparent.

Il est vrai que ceux qui ont des maladies sérieuses, encore qu'ils songent quelquefois aux choses qui ont rapport à leur état, ne laissent pas quelquefois de s'occuper en dormant de plusieurs autres qui lui sont étrangeres ; d'où quelques-uns concluront que l'ame n'est point alors occupée des fonctions vitales ; mais je les prie de faire attention que l'ame exerce souvent ses fonctions ordinaires, sans s'en appercevoir, sans y faire attention, dans le temps même qu'elle s'occupe de toute autre chose. Combien de fois nous arrive-t-il en priant Dieu, de penser à nos affaires, sans que cela nous empêche de continuer nos prieres ? Il n'est donc pas étonnant que pendant que l'imagination agit dans les rêves, la nature, qui est une autre faculté de l'ame, exerce ses fonctions sans s'en appercevoir ; car, comme nous faisons plusieurs choses, auxquelles la vue, l'ouie, ni la

mémoire n'ont aucune part, que nous clignotons les yeux, nous avalons & nous marchons en dormant sans le savoir, de même la faculté motrice agit indépendamment de plusieurs autres facultés de l'ame.

Il y a des intermissions de mouvemens *forcées*, il y en a aussi de *volontaires*. L'intermission du sentiment & du mouvement est forcée par rapport à l'ame, lorsque l'organe dont elle se sert est vicié; par exemple, l'aveuglement est forcé, lorsque le nerf optique est obstrué, coupé ou comprimé; la mutité est forcée, lorsque les nerfs de la langue sont paralysés. Il est vrai que l'intermission de la vue & du tact est quelquefois spontanée, témoin ce Prêtre d'*Hyppone* dont parle Saint Augustin, qui suspendoit ses sens toutes fois & quantes qu'il lui plaisoit, témoin encore le Colonel *Towshend*, qui, au rapport de *Cheyne*, suspendoit en lui tout sentiment & tout mouvement vital, lorsque l'envie lui en prenoit. Vous trouverez quantité d'autres exemples semblables dans l'histoire de la catalepsie.

On raconte des choses étonnantes

de l'impuissance magique, mais qui sont confirmées par des observations journalieres. L'ame de ceux qui ajoutent foi à ces sortes de prestiges est si foible, que ce que le préjugé, la crainte ou la pudeur les ont empêché de faire la premiere fois, ils le regardent dans la suite comme impossible ; & se croient maléficiés, froids & tout-à-fait impuissans.

J'ai connu un homme, d'ailleurs très-sain & très robuste, qui, par un caprice singulier, fut pendant un mois entier sans manger. La veille du jour qu'il mourut, il eut assez de complaisance pour moi, pour prende un bouillon que je lui présentai ; mais un moment après lorsqu'il crut que j'étois sorti, il s'assit en riant sur son lit, & le rendit de plein jet à six pieds de distance, & mourut paisiblement le lendemain. Je n'ai jamais pu deviner le motif de cette conduite, n'ayant jamais voulu répondre aux questions que je lui fis. L'ayant ouvert, je lui trouvai le cerveau très-ferme & comme desséché.

Comme donc la faculté motrice de l'ame est le principe mouvant de toutes les forces de l'homme, il arrive assez souvent que les maladies de cette classe,

ſont un effet de ſon impuiſſance, de ſon épuiſement, de ſa foibleſſe, de la ceſſation des mouvemens naturels, de ſa pareſſe & de ſa ſtupeur.

On peut encore mettre au nombre des principes des maladies, la diſette, l'épuiſement, l'inaptitude du fluide nerveux; c'eſt à ces cauſes qu'on doit attribuer la foibleſſe des vieillards, celle des convaleſcens, que des maladies aiguës, chroniques, des évacuations conſidérables, la diete, l'angine, le vomiſſement, ont épuiſés; de même que la foibleſſe de ceux qui ont humé des vapeurs méphytiques, & qui perdent tout-à-coup leurs forces, comme s'ils étoient frappés d'un coup de foudre; comme on peut le voir dans l'hiſtoire de l'aſphyxie.

Le ſecond principe de la débilité eſt l'obſtruction des nerfs, du cerveau, de la moelle épineuſe, leur compreſſion, comme cela paroît par les hiſtoires de l'apoplexie, de la paraplégie, occaſionnées par un coup, une chute, une luxation. Le défaut du mouvement dans les muſcles, peut auſſi venir de leur obſtruction, de leur rigidité, qui s'oppoſe au cours du fluide nerveux ou du ſang.

Lors, cependant, que l'impuiſſance de ſe mouvoir n'eſt pas le principal ſymptome de la maladie, il faut la rapporter à une autre claſſe. Par exemple, les fievres aiguës, tant continues que rémittentes, le typhus, le ſynochus, les hémitritées & les tierces continues, accompagnées de délire & d'aſſoupiſſement, de même que les phlegmaſies qui tirent ſur leur fin, ſont accompagnées d'une débilité extrême.

Il y a auſſi, comme on dit, une impuiſſance de ſe mouvoir ſymptomatique, qui a lieu dans les maladies de douleur, les fractures, les luxations, mais celle-ci eſt occaſionnée par la douleur même; car la nature & la liberté s'abſtiennent de tout mouvement, lorſque le mal qui peut en réſulter, l'emporte ſur le motif qui les détermine à agir.

Les moraux ſont ceux qui agiſſent ſur l'ame, & qui corrigent ſes vices. Les Cartéſiens prétendent que l'ame n'eſt point ſujette au changement; les Diſciples de Wolff diſent au contraire qu'elle s'efforce continuellement de changer ſon état, & leur ſentiment s'accorde avec l'expérience, quoique nous ignorions & que nous ne puiſ-

ſions concevoir d'où vient cette différence qu'on remarque dans l'ame, lorſqu'elle eſt abattue par la triſteſſe, la honte, le repentir, le déſir, ou animée par l'eſpérance & par la joie. Nous ſavons à n'en point douter, quoique les Matérialiſtes prétendent le contraire, que ces différens états de l'ame ne dépendent aucunement de celui où ſe trouve le corps, qu'elle peut opérer divers changemens en elle, & être diverſement affectée par les changemens qui arrivent dans le corps; qu'il y a des paroles & des diſcours qui peuvent calmer ſes chagrins, ranimer ſes eſpérances, augmenter ſes forces & diſſiper ſa léthargie; que des amis & des Philoſophes ſont en état de produire tous ces bons effets. On a donc raiſon d'encourager ceux que la triſteſſe fait tomber en ſyncope, & de les exhorter à avoir bon courage. Un malheureux qui ſe voit dans ſon lit, abandonné de tout le monde, & dénué de tout ſecours & de toute conſolation, tombe ſouvent dans un ſi grand découragement, qu'il en perd l'appétit, & qu'il ne daigne pas même ſe lever pour cuire ſes alimens, & ſe procurer les choſes

néceſſaires à la vie, ce qui fait que le pouls lui manque & qu'il eſt réduit à l'extrémité; mais ſi quelque impreſſion externe, un bruit, un coup, le tirent de ſon aſſoupiſſement, ſi un ami l'encourage & paroît compatir à ſon état, il reprend auſſi-tôt courage; le ſentiment, le mouvement, le pouls, reprennent leur premiere vigueur. C'eſt ainſi qu'au nom de *Thysbé*, *Pyrame* ouvre des yeux que la mort commençoit déjà à appeſantir; c'eſt ainſi qu'un jeune homme, dont *Tulpius* rapporte l'hiſtoire, qui avoit déjà perdu tout ſentiment & tout mouvement, & qu'on tenoit pour mort, pour avoir reçu un refus de ſa maîtreſſe, revint tout-à-coup à lui, & reprit ſes ſens du moment qu'il entendit ſa voix. Une femme, dont le mari venoit de faire banqueroute, voyant entrer les Sergens chez elle pour s'emparer de ſes effets, en fut tellement effrayée, qu'elle tomba à la renverſe ſans pouls & ſans ſentiment, ſi bien qu'on la crut morte. On fit ſortir les Sergens, & l'on fit venir un Chirurgien, qui, n'ayant pu lui ouvrir la veine, lui donna des cordiaux, qui ne produiſirent aucun effet. Son pouls étoit

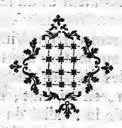
extrêmement bas, ses dents étoient si serrées, qu'il étoit impossible de lui faire avaler la moindre chose; en un mot, elle étoit étendue par terre aussi froide qu'un marbre. On me fit appeller, & j'y courus aussi-tôt. Elle reconnut ma voix; je lui offris de l'argent & tous les secours dont j'étois capable, ce qui ranima son espérance & ses forces, & la rendit à la vie.

Ce sont là les secours moraux qu'on peut employer, & dont il est superflu & peut-être impossible de rendre raison par les seules lois du mouvement, à moins qu'on ne reconnoisse avec les Anciens que l'ame est le principe de la vie, du sentiment & du mouvement, & que c'est d'elle dont dépendent la vie & les mouvemens vitaux.

Je mets au nombre des secours mécaniques, les frictions, les percussions, la gestation, en un mot, tout ce qui peut rétablir la fluidité du sang & du fluide nerveux, rétablir les forces & dissiper l'anestésie occasionnée par l'inactivité de ces fluides; la saignée peut être mise de ce mombre, autant qu'elle leve la résistance qui s'oppose au mou-

vement du cœur ; les ſecouſſes produiſent auſſi un très-bon effet.

Je mets au rang des ſecours phyſiques, les remedes qui détruiſent le principe de la débilité, les analeptiques dans l'inanition, les cardiaques, les céphaliques dans la lenteur de la circulation, & l'épaiſſiſſement du ſang, l'atonie des organes, les ſtomachiques & les ſecours moraux, phyſiques & mécaniques dont on a parlé, & dont on apprendra les effets & les différentes opérations, par ce que nous dirons du traitement de chaque maladie particuliere.



ORDRE PREMIER.

DYSESTHÉSIES,

Pertes de sentiment, ou foiblesse des sens.

CE que les Grecs appellent *aisthesis*, ou *dynamis aisthetica*, est cette faculté par laquelle l'ame apperçoit l'impression que font les objets sur les organes des sens, c'est ce qu'on nomme *sentiment*; d'où il suit que la *dysesthésie* n'est autre chose qu'une difficulté ou une impuissance de sentir.

Il y a deux manieres d'appercevoir les choses, l'une par l'*instinct*, & l'autre par l'*entendement*. L'instinct est commun aux hommes & aux animaux, & il comprend le sentiment & la fantaisie; l'action du premier se nomme *sensation*, & celle de la seconde *imagination*.

La sensation suppose de la part de la partie *matérielle*, un certain mouvement dans les fibres nerveuses des organes,

lequel se communique aussi-tôt au sens (*sensorium*) par l'entremise du fluide nerveux, ou de la vapeur électrique qui s'insinue dans les nerfs; de la part de la partie *formelle*, elle suppose une ame qui ne soit point distraite par des désirs ou des idées trop fortes; car moins elle est occupée, plus la sensation est vive.

L'imagination suppose ou une sensation actuelle, ou une impression extrinseque qui agisse sur le sens (*sensorium*) & qui remue les fibres médullaires du cerveau; de là résultent de nouvelles idées différentes de la sensation & des images dans l'ame, à l'occasion des sensations externes; il n'est même pas besoin d'impressions externes, pour mettre en mouvement les fibres médullaires du cerveau, il suffit pour cela du battement des arteres, d'un coup à la tête, d'un épanchement de sérosité, comme on en a un exemple dans le sommeil & le délire. Il dépend même de notre volonté, sans qu'il soit besoin d'aucun changement dans les corps, de nous rappeller certaines idées, & de penser au présent, au passé & au futur; c'est en cela que consistent l'imagination,

gination, la réminiscence & la prévoyance, à laquelle on donne le nom d'*attente*, lorsqu'il s'agit des bêtes.

Au reste, toute imagination n'est point *passive*; il y en a aussi une qui est *active*, qui ne dépend pas moins de la volonté que la réminiscence ou la mémoire. Par exemple, il dépend de nous, lorsque nous nous portons bien, de penser à Rome, à Londres, à César, à Alexandre, &c.

Quant à *l'entendement*, il n'est autre que la faculté de former des idées distinctes, générales & abstraites, ce qui suppose des idées acquises par les sens & l'imagination. Il suit de-là que la dysesthésie comprend les affoiblissemens & les suppressions, non-seulement des sens, comme de la vue, de l'ouie, du toucher, &c. mais encore de l'imagination, de la mémoire & de la prévoyance, qui nous représentent les objets de la vue, de l'ouie, du toucher comme présens, passés ou futurs. Il suit encore de-là que lorsque la plupart de ces sens sont lésés, l'entendement qui emprunte d'eux ses idées, doit en souffrir beaucoup; de-là cette affinité qu'on remarque entre les

dysesthésies & certaines manies, & qui nous fait douter si la diminution de la mémoire & de l'imagination provient des unes ou des autres.

Comme la suppression de la sensation & de l'imagination est nécessairement suivie de celle de l'appétit, ou du désir naturel du bien, & de l'aversion sensitive & même raisonnable du mal, il en résulte une nouvelle classe qui comprend ces affoiblissemens d'appétits, tels que l'anorexie, l'adypsie, l'impuissance virile.

Plus les organes sont utiles & connus, plus les Médecins s'attachent à découvrir leurs maladies, & plus leur nombre augmente, comme on peut s'en convaincre en comparant le nombre de celles de la vue, avec celui de celles de l'odorat. Cependant les genres des maladies ne sont pas si bien connus, ni si exactement définis, qu'on ne puisse tous les jours en découvrir d'autres, & ce n'est qu'en s'attachant à le faire, qu'on peut acquérir une parfaite connoissance des maladies individuelles.

I. *CATARACTA*, *Cataracte;* appellée *Glaucosis* par Hippocrate; *Hypochysis*, par Galien; *Suffusio*, par Rumphius & Jonston; *Glaucome*, par quelques-uns; *Gutta opaca* & *Aqua*, par les Arabes.

Boerhaave la définit, une abolition de la vue, compliquée d'une opacité sensible derriere la prunelle.

Les Oculistes ne sont point d'accord entre eux sur le siege de cette opacité; les uns la placent dans la membrane, les autres dans le cristallin; mais une bonne définition ne doit rouler ni sur la théorie, ni sur l'opinion.

La cataracte differe de la *goutte sereine* par le vice apparent de la prunelle, ou par une tache ronde souvent blanche qui occupe la place de la prunelle; de *l'obscurcissement de la vue*, en ce que l'obstacle qui le cause est hors de la prunelle, comme dans la cornée, les paupieres, &c. au lieu que dans la cataracte le cristallin devient opaque, ou dans son noyau, ou dans les deux lames de sa capsule, ce qui est cause

qu'elle réfléchit tous les rayons de lumiere, & n'en transmet aucun, ce qui empêche les objets de se peindre dans la rétine; de sorte que la vue se perd à cause de cet obstacle, quoique la rétine & les autres organes de la vue soient en bon état.

Le cristallin n'est point tellement serré dans sa capsule, qu'il n'y ait entre celle-ci & son noyau, une ou deux gouttes d'humeur visqueuse, capable de changer la figure de la capsule, & de la rendre plus ou moins convexe, par l'action de la couronne ciliaire, laquelle venant à cesser, l'élasticité de la capsule fait prendre au cristallin une figure sphéritique; & en effet, on lui trouve cette figure lorsqu'on vient à l'extraire.

Il est rare que des causes internes épaississent tout-à-coup le cristallin, cela n'arrive que peu à peu, & il y a toute apparence que le ligament ciliaire se relâchant à proportion, cette lentille se bombe, prend une figure sphérique & devient plus opaque.

Il arrive donc la même chose dans la cataracte récente, que lorsqu'on regarde un objet à travers une lentille trop

convexe, ils ne peuvent voir que ceux qui sont près & à une certaine distance déterminée, je veux dire que la vue s'affoiblit de jour à autre, outre que la tache devenant insensiblement plus opaque, le nuage qu'elle formoit au fond de l'œil, blanchit insensiblement, s'approche plus près de la cornée, ou paroît moins profonde à l'Oculiste qui l'examine; car le même objet paroît d'autant plus proche, qu'il réfléchit une plus grande quantité de rayons de lumiere. Par la même raison, plus cette tache réfléchit de lumiere, moins elle en transmet à la rétine, de maniere que la vue s'affoiblit insensiblement; & lorsque cette obscurité ne fait plus de progrès, on dit que *la cataracte est mûre*, & pour lors les malades voient bien la lumiere solaire, mais ils ne peuvent distinguer ni les couleurs, ni les figures des corps. Il y a des malades qui, lorsque la cataracte commence à se former, s'imaginent voir des mouches ou des filets dans l'air, ce qui vient d'un vice de la rétine; mais cette suffusion n'est quelquefois point compliquée de la cataracte, & on ne doit point la mettre au nombre de ses signes; & ceux-là

ſe trompent, qui attribuent ces apparences aux ſtries ou aux filets opaques qui ſe trouvent dans le criſtallin; auſſi le P. *Deſchales* s'en moque-t-il dans ſon Optique. Ceux qui ont une cataracte, & dont la rétine n'eſt point viciée, voient les objets comme s'ils étoient enveloppés d'un nuage uniforme; ils ne les voient point diſtinctement, mais comme s'ils voltigeoient dans l'air à une certaine diſtance.

Les remedes qu'on emploie pour la cataracte ſont ou phyſiques ou mécaniques; & ceux-ci, chirurgiques & dioptriques.

Les ſecours phyſiques conſiſtent dans des remedes internes, propres à diſſoudre la viſcoſité de la lymphe, auſſi bien que dans les externes qui lui rendent ſa fluidité. Par exemple, les bouillons & le petit-lait, mêlés avec le jus d'éperlan, & les bains réitérés, produiſent de très-bons effets. Les ſecours dioptriques, que l'on emploie avant que d'en venir à l'opération, ſont les beſicles concaves, qui ſont pour l'ordinaire peu utiles, parce que l'opacité augmente, quoiqu'ils ſoient indiqués par la myopie, lorſqu'elle eſt compli-

quée avec la cataracte. Trois mois après que la cataracte est abattue, on peut se servir de besicles convexes des deux côtés, dont le foyer soit très-court, par exemple, de quatre à cinq pouces.

Les secours chirurgiques consistent 1°. à abattre le cristallin, par le moyen d'une aiguille à deux tranchants, qu'on enfonce dans l'œil du côté de l'angle temporal, à une ligne de la cornée derriere l'uvée; on incise le cristallin par en haut avec cette aiguille, & on le fait descendre avec sa capsule au bas de l'humeur vitrée; on bande ensuite les deux yeux au malade, & on le fait tenir en repos pendant neuf jours. 2°. A extraire le cristallin & sa capsule, ce que l'on fait en incisant en rond la cornée environ les trois quarts du cercle, en commençant par le bas. On se sert pour cet effet de ciseaux courbes, mais l'on commence par percer la cornée avec une lancette; on contient l'œil fixe par le moyen d'un dilatatoire placé sous la paupiere, on le presse légérement après que l'incision est faite, & le cristallin se présente aussi-tôt de lui-même à l'ouverture; ou, au cas que la cataracte ne soit pas encore mûre, on le

tire dehors avec une *curette*, après quoi l'on extrait les lambeaux de la capſule, & les filets muqueux qui s'en ſont détachés.

Lorſqu'on emploie la premiere méthode, il faut attendre que la cataracte ſoit mûre, de peur, comme on dit, que le criſtallin ne remonte, ou plutôt que la mucoſité opaque de la capſule ne reſte dans l'œil, & ne reproduiſe la cataracte. Il eſt à craindre dans la ſeconde, qu'en preſſant l'œil trop fortement, l'humeur vitrée ne ſorte en même temps que l'aqueuſe, ou, ce qui arrive ſouvent, que la choroïde ne s'enflamme par la diſtraction que ſouffrent l'uvée & le ligament ciliaire, lorſque le criſtallin ſort par l'ouverture de la prunelle, ou qu'on le tire dehors avec la *curette*. Cette ophthalmie dure quinze ou vingt jours, après quoi il ſurvient une ſuffuſion extraordinaire, mais paſſagere; je veux dire, que le malade voit les objets comme s'ils étoient couverts de neige, & une eſpece d'oiſeau noir dans le milieu. Ces deux opérations faites, on applique ſur l'œil un collyre, fait avec un blanc d'œuf & de l'eau roſe; mais il faut de plus dans la

derniere, pour empêcher que l'humeur vitrée ne sorte lorsque le malade tousse, éternue ou vomit, contenir l'œil avec un bandage, du moins pendant quatre jours.

1. *Cataracta vera*, Maître-Jean; *Cataracte vraie*. S. Yves, *des maladies des yeux*, *cap. 14*. *Glaucome*, Wolhouse, *de la Cataracte*, *pag. 30*. L.

C'est l'espece que nous venons de décrire dans toute sa maturité. On la divise en barrée, en déplacée, purulente, desséchée, protubérante.

A. *Cataracta virgata*, S. Yves, *pag. 288*. Cataracte barrée.

C'est celle dans laquelle le cristallin est opaque, & entrecoupé d'une ou plusieurs lignes colorées, disposées de diverses façons. Le cristallin est rarement assez mûr pour qu'on puisse l'abattre, & lorsqu'on le perce avec une lancette, il en sort une mucosité blanche ou jaune, qui trouble l'humeur aqueuse, & qui obscurcit la vue, à moins qu'elle ne se dépose d'elle-même, ou qu'on ne la tire dehors avec l'aiguille à différentes reprises.

B. *Cataracta purulenta*, Ant. Maître-Jean; *Cataracte purulente*, *abcès au cristallin*. L.

Elle eſt cauſée par une ſuppuration interne du criſtallin, laquelle eſt précédée d'une douleur dans l'œil, d'une ophthalmie quelquefois externe, & d'une migraine dans le front, qui eſt ſuivie de l'épaiſſiſſement du criſtallin. Dès que le pus eſt formé, la douleur ceſſe, le criſtallin blanchit, il s'enfle inégalement & diminue de volume. Le pus venant à s'épancher, l'humeur aqueuſe ſe trouble, l'iris change de couleur, la prunelle ſe rétrécit & la vue s'obſcurcit. *Voyez* ophthalmie cauſée par un amas de pus, & obſcurciſſement de la vue, cauſé par une myoſe.

C. *Cataracta argyrias*, Wolhouſe & Mauchart. *Cataracte argentée.* L.

C'eſt celle dans laquelle on apperçoit au-deſſus du criſtallin une petite tache blanche, luiſante comme de l'argent, que *S. Yves* croit être occaſionnée par un petit abcès partiel ſur la ſurface du criſtallin. Ce point blanc ſubſiſte quelquefois pendant toute la vie, affoiblit quelque peu la vue; & comme dit *Maître-Jean*, de quel côté que le malade tourne l'œil, il voit comme une eſpece d'ombre ou de petit nuage répandu ſur les objets.

D. *Cataracta clavata*, Wolhouse, *de la cataracte, pag. 21. Albula & tophus*, des Anciens; *Perosiæ calli & clavi oculorum*. Ne seroit-ce point le *Grando* de Mauchart? L.

Wolhouse est le seul qui ait connu cette espece. Elle attaque les chiens qui restent long-temps auprès du feu; & elle est formée par des fibres blanches, qui sortent comme autant de cloux de la conjonctive, où elles forment un nœud, pénetrent dans l'œil, percent & clouent pour ainsi dire le cristallin.

E. *Cataracta luxata*, Maître-Jean & S. Yves, *Cataracte déplacée*.

Elle est causée par l'opacité & le déplacement du cristallin.

On la connoît 1°. par sa cause, telle qu'un coup dans l'œil, suivi d'un épanchement de sang; 2°. par l'immobilité de la prunelle, & par la grandeur de la mydriase; 3°. par la blancheur du cristallin & la protubérance de l'uvée; 4°. cette lentille se desseche ensuite & diminue, & le malade voit l'ombre des corps situés entre l'œil & la lumiere.

Maître-Jean prétend qu'il eſt inutile de toucher à ces criſtallins.

F. *Cataracta à ſynchyſi*, Mauchart, *cataracte vive*, Wolhouſe, *cataracte branlante* d'Antoine Maître-Jean; *fonte & diſſolution du vitré. Glaucome d'*Heiſter. L.

C'eſt une abolition de la vue accompagnée d'une tache blanche ou jaune cauſée par l'opacité du criſtallin, lequel branle pour peu qu'on remue la tête; il diminue auſſi de volume & s'endurcit.

Ce mal procede de la diſſolution du vitré ou une ſéroſité jaunâtre & putride, enſuite d'une ophthalmie interne qui eſt venue à ſuppuration, & qui cauſe des douleurs cruelles, après quoi la prunelle blanchit. Quelquefois cette fonte ſe fait ſans pus, le malade ſent une douleur dans le fond de l'œil, & dans la partie antérieure de la tête, après quoi la vue diminue, ou ſe perd entiérement. Le cryſtallin ſe trouble, blanchit, jaunit; la prunelle ſe dilate, l'iris perd ſa couleur naturelle, ſe ride, & l'uvée faiſant corps avec le cryſtallin, ſe voûte en dedans ou en dehors.

Cette diſſolution putrédineuſe eſt

un mal incurable qui ôte la vue ; mais qui n'est suivi d'aucun autre par rapport à l'œil.

Wolhouse attribue cette espece à des globules de mercure qui se sont insinués dans le cristallin, *pag.* 62, ou à l'écume de l'humeur aqueuse.

2. *Cataracta antiglaucoma*, Antoine Maître-Jean. *Antiglaucome.* L.

Il differe du glaucome en ce que 1°. le cristallin paroît plus gros que dans le glaucome ; 2°. la prunelle se dilate ; 3°. le cristallin se bombe, & prend la couleur d'un morceau de corne blanc & poli, quoique sa superficie soit inégale & raboteuse ; 4°. le pourtour de la prunelle se ressent de cette inégalité ; 5°. la vue se perd entiérement, la prunelle ne peut plus se contracter ; 6°. il n'est précédé ni suivi d'aucune douleur comme le glaucome.

Il differe de la cataracte vraie, 1°. en ce que dans celle-ci la partie antérieure du cristallin se dissout, & qu'elle s'épaissit & s'endurcit dans l'antiglaucome ; 2°. le cristallin paroît plus grand que dans le glaucome ; 3°. dans celui-ci, le cristallin est bigarré & profond, dans l'antiglaucome d'une seule cou-

leur, blanc comme de la corne, & faillant.

3. *Cataracta glaucoma*, Ant. Maitre-Jean & S. Yves. Le *glaucome* de Maitre-Jean, non de *Wolhouse*.

Elle differe, suivant *S. Yves*, de la vraie, en ce qu'elle est compliquée d'une goutte sereine.

C'est une cataracte desséchée dont voici les signes. 1°. Elle est d'un *verd de mer*; 2°. son volume est plus petit, elle est plus dure, & prive entiérement de la vue, suivant *S. Yves*; 3°. elle est rarement précédée de douleurs, à moins que la cataracte ne provienne d'une ophthalmie interne ou d'un coup; ce qui, suivant *S. Yves*, arrive fréquemment; 4°. la prunelle est ronde & ne change point de diametre; mais, suivant *S. Yves*, la mydriase s'y joint; 5°. la vue est au commencement nébuleuse comme dans la cataracte, mais le malade voit plus clair du côté du grand angle; 6°. la couleur du cristallin change dès le commencement; il est d'abord d'un verd de mer, il devient ensuite grisâtre, couleur de perle, verdâtre, jaune, ou noirâtre. Le mal est incurable lorsqu'il est compliqué

d'une goutte sereine, ou d'un aveuglement causé par la paralysie de la rétine, à ce que prétend *S. Yves.*

4. *Cataracta membranacea*, Wolhouse, *de la cataracte 1719*. Freitag, *thèse soutenue à Turin en 1721; par une toile*, histoire de l'Académie de Paris 1718, pag. 18; *Cataracte vraie* des Anciens; *Cataracte membraneuse velue*, Mauchart, *dissert.* L.

Lower observe que la mucosité qui suinte par les bords de la prunelle ou de l'uvée dans les chevaux, forme quelquefois une membrane qui couvre la prunelle. On doute que l'homme soit sujet à cette espece de cataracte, quoique plusieurs habiles Oculistes prétendent l'avoir observée & abattue avec l'aiguille.

On ne connoît point encore ses signes diagnostiques.

5. *Cataracta secundaria*, Hoin, *Acad. de Chirurg. tom. 2. pag. 425*. L.

Il arrive assez souvent après qu'on a abattu le cristallin, lors sur-tout qu'on n'a pas soin de nettoyer la capsule, & qu'il survient une ophthalmie interne, soit par la faute du malade, ou par celle du Chirurgien, que la partie de

la capſule adhérente au vitré s'épaiſſit, blanchit, tant à cauſe de l'ophthalmie qui épaiſſit la cornée, lorſque l'inflammation eſt externe, qu'à cauſe de la mucoſité qui s'attache à la capſule & qui ſe durcit. Cet accident n'arrive point lorſqu'on abat le criſtallin ſuivant la méthode de *Daviel*, & qu'on a ſoin de nettoyer la capſule, quand même il ſurviendroit une ophthalmie interne. J'ai donné à examiner une pareille cataracte à *Hilmer*, quoique je doutaſſe du peu de ſuccès de l'opération. Sa couleur eſt entiérement nébuleuſe, & elle paroît profondément ſituée. Je crois que l'opération de *Daviel* eſt la ſeule qui puiſſe réuſſir, encore faut-il nettoyer la capſule avec la curette, mais je ne ſache point qu'on l'ait encore tentée.

Si l'on s'en tient à l'opération de *Daviel*, il ne faudra diviſer la cataracte qu'en deux eſpeces, ſavoir en *ſimples*, que l'on peut guérir par l'extraction du criſtallin, encore y a-t-il à peine un homme ſur quatre qui recouvre parfaitement la vue; & en *compliquées* d'une goutte ſereine, d'une atrophie, d'une ophthalmie, &c. l'opération eſt inutile dans celles-ci.

L'extrait de jusquiame blanche est un excellent & peut-être le seul remede propre à résoudre la cataracte, comme il conste par un grand nombre d'observations. On fait usage de cet extrait tous les jours en commençant par le tiers d'un grain. On en augmente ensuite la dose par degrés, aussi long-temps que l'œsophage & les narines n'éprouvent aucune sécheresse. Un Prêtre, dont l'œil droit est affecté d'une cataracte, fait usage de ce remede depuis huit jours. Il en a déjà augmenté la dose jusqu'à trois grains, & il est déjà en état de lire les petits caracteres, au lieu que ci-devant il ne distinguoit que les plus gros caracteres. Son cristallin, de blanc qu'il étoit, est devenu bleuâtre & à demi transparent; la berlue dont il se plaignoit est disparue, l'appétit & le sommeil, qui languissoient auparavant, se sont parfaitement rétablis. Je connois une autre personne, que M. *Coulas* a entiérement guérie pas ce même remede, le cristallin ayant récupéré toute sa transparence.

II. *CALIGO*, *Obſcurciſſement de la vue.*

C'eſt une maladie dont le principal ſymptome eſt une diminution partielle ou totale de la vue, à cauſe d'un obſtacle opaque placé en de-çà de la prunelle.

Il n'y a point d'opacité ni dans l'amblyopie ni dans l'amauroſe.

Dans la cataracte, l'opacité eſt au-delà de la prunelle.

Les obſtacles qui interceptent la lumiere dans la maladie dont nous traitons, ſont où les vices des parties contenues dans la chambre antérieure, ou ceux des contenantes, par exemple, de la cornée, des paupieres.

Il y a pluſieurs choſes requiſes pour rendre la viſion diſtincte. Il faut 1°. que les rayons qui partent de l'objet, pénetrent juſqu'à la rétine, ce que les obſtacles empêchent; 2°. que les ſommets des cônes lumineux qui partent d'un point de l'objet, tombent ſur un ſeul point de la rétine, & non dans différens points, & n'aillent ni trop en delà ni trop en deçà, comme il arrive

souvent dans l'amblyopie ; 3°. que les deux yeux agissent à la fois, & dirigent leurs axes optiques vers un même point de l'objet, ce qui ne peut se faire dans le strabisme, & est très-difficile dans plusieurs especes d'obscurcissemens ; d'où il suit que la maladie dont nous parlons doit nuire à la vision & à l'intuition des objets ; car *l'intuition* n'est autre chose que la direction des deux axes optiques vers l'objet que l'on considere.

L'opacité est une certaine disposition dans les corps, qui fait qu'ils réfléchissent tous les rayons lumineux ; d'où vient que tous les corps blancs sont opaques, ou les absorbent & ne les transmettent point, & c'est la raison pour laquelle les corps composés de différentes lames transparentes, lorsqu'ils ont de l'épaisseur, conservent à peine leur transparence.

L'opacité est causée par les réfractions réitérées que souffrent les rayons en tombant sur un corps, & ces réfractions réitérées ont lieu toutes les fois que les molécules ou les lames dont les corps sont composés sont hétérogenes, ou d'une différente gravité

ſpécifique, ainſi que le démontre *Newton.*

La cornée ſe diviſe en une quantité de lames d'autant plus grande, que l'Anatomiſte eſt plus expert dans ſon art, & il y a tout lieu de croire que le fluide lymphatique dont elle eſt imprégnée a la même peſanteur ſpécifique que les lames qui la compoſent. Si donc il arrive que la chaleur raréfie cette lymphe, la partie ſolide ne ſe raréfiant point à proportion, elle deviendra opaque, & l'opacité ſera d'autant plus grande, que la tache ſera plus blanche, & la membrane plus épaiſſe.

Ceux dont la vue eſt obſcurcie, voient moins clair lorſque le jour eſt ſombre, que lorſqu'il eſt vif; car plus le jour eſt grand, plus le nombre de rayons lumineux eſt conſidérable, & comme il en entre une plus grande quantité dans le fond de l'œil, que lorſque le jour eſt plus foible, il peut très-bien arriver que ceux qui ne voyoient pas clair lorſqu'il fait obſcur, voient diſtinctement dans le grand jour; & de là vient que ceux dont nous parlons ſont héméralopes, ou ne voient

qu'en plein midi, & sont aveugles dans le temps du crépuscule.

Lorsque la tache est directement vis-à-vis la prunelle, le malade ne peut voir les objets qu'autant qu'ils sont situés à droite ou à gauche de l'œil, je veux dire vis à-vis des deux angles, qui est l'endroit où les bords des paupieres sont les plus écartés de la prunelle; ce qui fait que les rayons peuvent arriver à l'œil, au lieu qu'ils ne sauroient le faire ni par le bas ni par le haut. Si la tache se trouve dans l'un ou l'autre angle, l'axe des deux yeux ne pourra se diriger de ce côté-là autant qu'il le faut pour voir les objets, & il en résultera un strabisme.

1. *Caligo à symblepharosi*, Mauchart, *dissert.* parmi les theses chirurg. d'Haller. *Prosphysis* de Mauchart. L.

La symblepharose est une coalition de la paupiere, sur-tout de la supérieure avec le globe de l'œil, laquelle nuit ou à la vision, ou à l'intuition. Elle nuit à l'intuition en tant qu'elle empêche le mouvement de l'œil, & fait qu'il ne peut se tourner ni d'un côté ni de l'autre; elle nuit sur-tout à la vision des objets éloignés, qu'on ne

ſauroit voir, comme l'expérience nous l'apprend, qu'autant que la paupiere ſupérieure eſt élevée, au lieu que lorſqu'ils ſont proches, les paupieres ſe réuniſſent, pour affoiblir la trop grande lumiere qu'ils réfléchiſſent.

Le mot *ſymblepharoſis* eſt composé de deux mots grecs *ſyn* avec, & *blephara* paupiere. Elle eſt naturelle, ou acquiſe, je veux dire, occaſionnée par une ophthalmie, un ulcere, qui oblige à tenir l'œil long-temps fermé.

On la guérit de même que l'ancyloblepharum, par une opération de chirurgie.

2. *Caligo ab ancyloblepharo*, Heiſter *chirurgie*. L.

L'ancyloblepharum eſt une coalition de la paupiere ſupérieure avec l'inférieure, qui fait qu'elles ſe joignent & interceptent les rayons de lumiere en tout, ou en partie.

Cette coalition eſt cauſée par une chaſſie gluante, ainſi que cela arrive dans les ophthalmies humides, ſurtout dans les ulceres des paupieres, & on la diſſipe avec du lait tiede, une poudre abſorbante, & principalement avec la tutie.

Ou bien elle est causée par une concrétion intime des paupieres entr'elles, & souvent avec l'œil, & on la détruit avec un bistouri conduit adroitement, de maniere qu'il épargne plutôt les paupieres que la sclérotique, après quoi l'on met entre deux une petite lame de plomb très-mince, pour empêcher que les paupieres ne se réunissent de nouveau.

3. *Caligo à blepharoptosi.* Voyez S. Yves, *Chap.* 9. L.

C'est une chute de la paupiere supérieure, de maniere qu'elle couvre la cornée. Elle est occasionnée par la résolution du muscle releveur de la paupiere, & elle est ou continue ou intermittente. Celle-ci a été guérie à Montpellier en arrosant l'œil avec de l'eau de Balaruc. *Voyez* les Transf. Philosoph. *n°.* 449. *année* 1735. La continue résiste à tous les remedes, soit dessicatifs, soit résolutifs, & il faut, comme le dit Heister, *chirurg. cap.* 45. couper absolument la peau. La méthode de *Bartisch* me paroît trop cruelle.

L'intermittente revenoit tous les soirs avec lippitude, & duroit douze heures; quelquefois aussi la chute est causée par une pachéablepharose.

4. *Caligo à pacheablepharosi. Pacheablephara* de Gorrée. *Pachytes* de Zeller; en Grec *Ptilosis*.

La *pachéablepharose* est un épaississement de la paupiere occasionnée par des tubercules, des verrues, des excroissances, des grêles, des orgéolets, des athéromes qui se forment aux bords des paupieres.

Si l'excroissance ou la verrue se forme sur la surface interne de la paupiere, comme c'est assez l'ordinaire, & que celle-ci déborde son limbe, pourvu qu'il n'y ait ni dureté ni lancination, qui fasse soupçonner un chancre, il faut, si elle a une queue, la lier avec un fil; si elle est petite, la consumer avec un cathérétique, & si elle est fixe, la couper avec des ciseaux.

Si le grando ou l'orgéolet est enflammé & douloureux, il faut appliquer dessus des résolutifs ou des suppuratifs, & les y laisser long-temps, ou bien détacher le noyau de son kiste avec le scalpel. Si l'athérome est gros, il faut l'ouvrir, & consumer la capsule avec des corrosifs, prenant garde qu'ils n'offensent point l'œil. *Voyez* Heister, *chirurg. chap.* 43. & 44.

Les

Les autres tumeurs des paupieres appartiennent à l'ophthalmie, à l'anasarque, à l'érysipele, à la petite vérole, au carcinome, &c.

5. *Caligo à nephelio;* Nuage de la cornée. L.

La tache transparente de la cornée est appellée par les Latins *nebula*, par les Grecs *Nephelium*, *achlys* & *agis*, & l'on peut en voir la différence chez Mauchart, *dissertat. des taches de la cornée.*

Si le nuage est causé par une goutte d'eau entre les lames de la cornée, on peut l'appercevoir par le moyen d'une bonne loupe, & la faire sortir en la perçant avec une aiguille. Ce nuage s'appelle *aquula.*

Lorsqu'il est occasionné par l'épaississement de la lymphe, comme cela arrive après la petite vérole, l'ophthalmie, cette tache se dissipe d'elle-même par succession de temps, ou bien au moyen du sucre en poudre, ou de la pommade de tutie, à laquelle on ajoute dans la suite quelque peu de vitriol, ou d'eau de fenouil, ou du suc exprimé de mouron, de vin émétique, &c.

ou par des remedes dont on ſe ſert pour le leucome.

6. *Caligo à leucomate ;* Tache de la cornée, *Taie.* L.

Le leucome, ainſi appellé de *leucos* blanc, eſt une tache ſouvent blanche & non tranſparente ſur la ſurface de la cornée, en quoi elle differe du nuage.

Le *paralampſis* ou la perle (*margarita*) eſt une tache d'un blanc bleuâtre, épaiſſe, opaque & luiſante.

L'*albugo* ne differe en rien du *leucome*, lorſque la tache eſt blanche, ſaillante, de couleur de craie tout autour; elle eſt ſouvent enflammée & douloureuſe.

Le *gerontoxon* de Mauchart, autrement appellé *arcus ſenilis*, eſt une tache blanche ou brune, laquelle forme comme un arc au bord de la cornée; elle eſt familiere aux perſonnes âgées, mais elle ne gêne preſque point la vue.

L'*oule* eſt une tache formée par une cicatrice à la cornée.

L'*albugo* de S. Yves eſt une eſpece d'ophthalmie.

Le *glaucoſis* d'Aëtius eſt une tache

blanche qui couvre toute la cornée, mais sans phlogose.

Elle differe de l'exulcération, en ce qu'il n'y a ni creux, ni pus, ni douleur âcre, &c.

Cure. S'il y a douleur, chaleur & siccité, il faut commencer par la saignée, & y joindre les fomentations émollientes, anodines, faites avec le safran, le blanc d'œufs, &c.

On vante beaucoup pour le leucome accompagné de beaucoup d'humidité, les fumigations d'aloès, de myrrhe, de baies de genievre, que l'on jette sur du charbon ardent, & dont on dirige de loin la fumée dans l'œil; après quoi l'on applique dessus de l'onguent de tutie, avec quelque peu de gomme arabique.

Bidlou veut qu'on leche l'œil avec la langue, après avoir auparavant mâché de la graine d'anis, de fenouil, du sucre & un peu de vitriol.

Mauchart veut que l'on fasse bouillir des feuilles d'hysope, de cerfeuil, de grande éclaire, de serpolet, d'origan, de romarin, de feuilles de genevrier, du café, de la racine de valériane, du mastic, du camphre dans de l'eau

& du vin, ou dans de l'eau de chaux, & qu'on en reçoive les vapeurs dans l'œil, ou qu'on plonge l'œil dedans, comme dans une espèce de bain ophthalmique.

Les collyres secs se font avec le sucre, les coques d'œufs calcinées, l'os de seche, l'iris de Florence, l'agaric blanc, le tartre des pots de chambre, dont on fait une espece de bouillie.

Les collyres âcres sont le fiel de poisson, de taureau, l'axonge de vipere, le safran des métaux, le suc d'éclaire, l'huile de buis, de carte ou de linge, mêlée avec du miel; mais on ne doit pas se servir ni du vitriol pur, ni du verd-de-gris, ni de l'alun.

Boerhaave veut qu'on purge souvent le malade avec le mercure doux & le diagrede à la dose de six grains chacun, & qu'on le donne aux enfans dans de la bouillie.

7. *Caligo à lupiâ*, S. Yves, *pag.* 119. *Pladarotes*, Mauchart; *Obscurcissement de la vue, causé par une loupe.* L.

L'athérome, le stéatome, le mélicéris, &c. sont des loupes remplies d'un suc pultacé, sébacé ou mielleux, qui viennent aux paupieres sans douleur,

ni rougeur, ni danger, de la groſſeur d'une noix ou d'une aveline. Elles nuiſent à la vue, & défigurent le viſage.

Les réſolutifs ſont inutiles, & l'extirpation ſeule peut les guérir. On purge & l'on ſaigne le malade pour l'y préparer, on ouvre avec des ciſeaux la moitié du kyſte, ſuivant la direction des rides des paupieres, on ſaiſit l'athérome avec un crochet, on le détache avec un biſtouri courbe des parties voiſines, & l'on coupe ſa racine avec des ciſeaux. On panſe enſuite la plaie avec un digeſtif, & on applique deſſus un emplâtre de diapalme.

Au cas que la ſuppuration n'emporte point entiérement le kyſte, on le conſume peu à peu en le touchant avec la pierre infernale.

Le lipome eſt une excroiſſance graiſſeuſe, qui vient pour l'ordinaire dans l'angle temporal, près de la glande lacrymale; il diſparoît lorſqu'on le preſſe, mais il revient dès qu'on retire le doigt. On le coupe, & l'on panſe enſuite la plaie avec un collyre compoſé avec de l'aloès, de la tutie & du ſucre de Saturne, diſſouts dans de l'eau roſe.

8. *Caligo à sarcomate*, S. Yves, *chap. 18. Mûres.* L.

On appelle ainsi une excroissance charnue entre l'œil & la paupiere ; si elle est lévigée, c'est un *sarcome.* On l'appelle *morus*, en François *mûre*, lorsqu'elle est grenue, fongueuse & rouge ; & *enchantis*, lorsqu'elle est de couleur de plomb.

Ces deux especes n'ont rien de dangereux, lorsqu'on y remédie à temps. Il y a deux méthodes de guérir le sarcome, savoir, l'incision & les caustiques. 1°. On le touche avec la pierre infernale, prenant garde de ne point offenser l'œil. 2°. On passe une soie à travers la tumeur avec une aiguille, pour pouvoir la saisir & l'extirper avec un scalpel ou des ciseaux. 3°. On applique ensuite de légers corrosifs sur la plaie ; par exemple, une poudre composée d'une partie d'alun calciné, & de huit de sucre, dont on met un demi-grain soir & matin sur la racine du sarcome.

9. *Caligo à cancro*, S. Yves. *Voyez* Ophthalmie chancreuse. L.

10. *Caligo ceratocele*, *staphyloma*, de Gunzius, *dissert.*

Le *ceratocele* ou l'hernie de la cornée, est une petite tumeur grosse comme la tête d'une épingle, qui, lorsqu'on la regarde de front, est transparente dans le milieu, mais qui, étant vue de biais, paroît obscure, presque ronde, & forme une espece d'anneau opaque. Elle est formée par l'exésion ou l'exulcération d'un point dans la tunique intérieure de la cornée, qui fait que la lame externe étant pressée par l'humeur aqueuse, se voûte & devient saillante. On la guérit avec des toniques astringens, ou en la comprimant avec une lame de plomb.

11. *Caligo ab staphylomate*, Mauchart; *Obscurcissement de la vue, causé par un staphylome.* L.

Le staphylome est appellé *melon*, petite baie; *myocephalum*, tête de mouche; *elos*, clou, selon qu'il est plus ou moins gros. C'est une tumeur formée par l'uvée, qui passe au travers d'un trou fait à la cornée, presque ronde, & d'un rouge livide. *Gunzius* nie son existence, & prétend que l'uvée ne tombe jamais, & que par conséquent elle ne sauroit sortir par cette ouverture.

On la lie à sa base avec un fil ou

un crin, jufqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

S. Yves admet un fclérocele, ou une tumeur de la conjonctive, formée par le paffage de l'humeur aqueufe, à travers la fclérotique, laquelle eft ronde, & difparoît lorfqu'on la preffe.

12. *Caligo à pterygio;* L'onglet des yeux, le drapeau. L.

Le *ptérygion*, comme qui diroit petite *aîle*, appellé par quelques-uns, mais mal à propos, *onyx*, *unguis* & *ungula*, eft une excroiffance membraneufe, qui prend fon origine dans le grand angle de l'œil ou ailleurs, qui s'étend peu à peu fur la cornée, & dans laquelle on n'apperçoit aucun vaiffeau fanguin.

Le drapeau (*pannus*) eft un amas de vaiffeaux fanguins, répandus fur la conjonctive & fur la cornée, qui ne forment point une membrane uniforme comme dans le *ptérygion*. Il eft fouvent compliqué de celui-ci, & commence par une ophthalmie.

Ces deux ptérygion, favoir l'ongle & le drapeau, fe guériffent ou avec de corrofifs, ou par l'extirpation, après qu l'on a guéri l'ophthalmie, fuppofé

qu'il y en ait. On se sert pour le consumer d'une poudre composée d'une drachme de sucre, & de six grains de vitriol ou d'alun, avec laquelle on le saupoudre deux fois par jour. On peut aussi employer les collyres indiqués pour le leucome, tels que le fiel de chien de mer, d'anguille, l'huile de carte, l'os de seche, la pierre divine de S. Yves, le suc d'éclaire, &c. Au cas que ces remedes ne produisent aucun effet, on coupera le ptérygion avec des ciseaux, mais avec beaucoup de précaution, & l'on bassinera l'œil pendant quatre jours avec de l'eau-de-vie & de l'eau de fontaine, après quoi l'on se servira d'un collyre composé avec une once d'eaux de rose & de plantin, un scrupule de nacre de perles, six grains de sucre de saturne, & trois grains de vitriol blanc.

13. *Caligo hyposphagma*, de Jonston, *Id. Medic.* Echymose, œil poché, meurtrissure de l'œil. *Hæmalops*, d'Hippocrate; *Hypopyon*, de Galien, appellé par d'autres *Echymoma*; en Latin, *Sugillatio*; en Arabe, *Tarsen.*

Elle differe de l'ophthalmie en ce qu'elle n'est accompagnée ni de douleur, ni de chaleur, ni d'inflammation.

Elle est au commencement compliquée d'ophthalmie, lorsqu'elle provient d'un coup, mais quelquefois aussi elle vient de causes internes, par exemple, d'un virus scorbutique; & pour lors elle ne cede qu'aux anti-scorbutiques.

On guérit l'échymose causée par un coup ou par une contusion, 1°. par des saignées proportionnées à la douleur, à l'inflammation, à la violence du coup, au nombre des symptomes, aussi bien qu'avec des sangsues appliquées aux paupieres.

2°. On verse d'abord dans l'œil du sang de pigeon tout chaud, de poulet, du lait dans lequel on a délayé du safran, & l'on applique dessus un collyre fait avec du blanc d'œuf battu dans de l'eau de rose.

3°. Après que la douleur est appaisée, on emploie le vin chaud, l'eau-de-vie, de fenouil, une décoction de feuilles d'hysope, de feuilles de pariétaire pilées avec du vin, de l'eau vulnéraire en guise de cataplasme, ou de compresse, que l'on renouvelle trois fois par jour.

14. *Caligo venerea*, Quelmate, *Panegyris*, 1750. L.

C'est un aveuglement familier aux enfans nouveaux nés, dont les meres avoient une gonorrhée virulente. Cet obscurcissement est compliqué de l'atrophie de l'œil, & de l'effaçure de la cornée. L'Auteur a vu plusieurs de ces especes que *Taylor* n'a pu guérir.

15. *Caligo hypoæma*, Mauchart, *de hypopyo ;* appellé par les Grecs *hypochysis hæmatodes ;* par Galien, *hypophthalmia*. B.

Cette espece est causée par un sang épanché dans les chambres de l'œil. *Mauchart* l'a guérie avec des sachets d'herbe résolutives cuites dans du vin, & par un cautere au bras ; mais la saignée doit précéder.

On ignore si les malades voient les objets de couleur rouge.

16. *Caligo lactea*, observée par le Dr. Haguenot, Professeur en Médecine à Montpellier. B.

L'*hypogala* est un amas de lait dans la chambre antérieure ou moyenne de l'œil. On l'a observée dans une accouchée qui avoit perdu son lait.

Elle a beaucoup de rapport avec l'obscurcissement qui succede à l'opération de la cataracte laiteuse ou puru-

lente, lequel cesse dès que la matiere s'est déposée.

Dans l'hypopyon & l'empyesis, il se trouve du pus dans les deux chambres, mais les douleurs sont si violentes, qu'il me paroît qu'on doit rapporter la maladie aux ophthalmies.

17. *Caligo à rhytidosi*, Mauchart; *à defectu humoris aquei*, Sennert. *Prax.* L.

Le *rhytidosis* est un affaissement & une corrugation de la cornée, occasionnée par l'écoulement de l'humeur aqueuse, à travers une plaie qui s'y est faite, laquelle se renouvelle dans l'espace d'un jour. Cet écoulement fait que la cornée devient flasque, ondoyante, & perd sa transparence. Quelquefois l'humeur ne se reproduit point comme dans la vieillesse, & pour lors le mal est incurable; quelquefois elle s'épuise comme dans la tierce continue, le causus & les autres fievres aiguës; & après que la fievre a cessé, l'obscurcissement cesse.

Lorsque le mal est occasionné par la siccité & la chaleur, on le guérit avec des fomentations émollientes, & un bain ophthalmique.

Un Cordonnier d'Agde s'étant donné

un coup d'alêne dans la cornée, l'humeur aqueuse s'écoula, & il perdit la vue. Il fit un vœu au Bienheureux Pâris; le Curé lui mit de la poussiere de son tombeau sur l'œil, & l'humeur aqueuse s'étant reproduite, il recouvra la vue. M. *Mongeron* a mis cette guérison au rang de ses prétendus miracles.

18. *Caligo ab ectasi*, Mauchart, *Hyperauxesis iridis*. L.

L'*ectasis* ou la chalasie de Mauchart, est une obturation de la prunelle occasionnée par des appendices fongueuses qui se forment sur les bords. *Lower* observe que cette maladie est familiere aux chevaux, qu'elle leur cause une amblyopie ou une nyctalopie en plein jour, & quelquefois même une cataracte membraneuse. On la guérit en coupant les appendices avec une aiguille qu'on enfonce dans la cornée.

19. *Caligo à synisesi*, Mauchart, Wolhouse, &c.

La synisesis est une obturation totale de la prunelle, occasionnée par la coalition des levres de l'uvée. Cette imperforation est ou naturelle ou acquise; je veux dire, causée par un hypopyon,

un empyesis, une cataracte purulente, un mal de tête, une ophthalmie de la choroïde.

On la guérit au moyen d'une opération que *Cheselden* a faite lui-même; savoir, en perçant l'uvée avec une aiguille, qu'on enfonce à travers la cornée.

20. *Caligo à myosi.* Voyez *Amblyopie* & *Suffusion.* L.

III. *AMBLYOPIA*, *Amblyopie*, vue confuse, foiblesse de la vue, d'*opsis*, vue, & *amblys*, émoussé, obscur; *Visus debilis*, d'Aétius; *Visûs hebetudo*, de Boerhaave, *des maladies des yeux*.

L'amblyopie est un genre de maladie dont le principal symptome est une foiblesse de la vue, ou absolue ou respective, sans que la cornée ni l'œil intérieur perdent leur transparence.

L'obscurité & la confusion de la vue sont dites relatives, lorsqu'on ne peut pas voir les objets à la même distance ni dans le même jour qu'on avoit coutume de les voir, mais seulement dans

quelques-uns. Par exemple, les myopes ne voient les objets que de fort près, ils leur paroissent confus dans l'éloignement; & par conséquent ils sont amblyopes par rapport aux derniers.

La vue est *claire*, lorsqu'elle suffit pour reconnoître un objet & le distinguer des autres; elle est obscure ou *confuse*, lorsqu'elle n'a pas ces qualités.

La vision *distincte* est celle qui suffit pour connoître & distinguer les parties & les particules des parties d'un objet; celle qui n'a pas ces qualités est *confuse*. Par exemple, si lorsque la cataracte commence, un homme voit assez distinctement une feuille de papier, pour la distinguer d'une autre, ou de la table sur laquelle elle est posée, on peut dire qu'il la voit clairement; mais s'il ne distingue point les caracteres qui sont écrits dessus, ni ceux qui forment les lignes, ni les particules de chaque caractere, ni la place que chaque lettre occupe, il a la vision claire mais confuse. Celui qui voit un très-grand nombre de petites lignes & de petits caracteres, & qui connoît & distingue chacune de leurs parties, jouit d'une vue distincte, & d'autant plus distincte,

que les particules ſont plus petites, plus éloignées & moins éclairées.

Les limites de la viſion diſtincte ſont de quatre ou cinq pouces pour les objets qui ſont près, de quatorze pieds pour ceux qui ſont éloignés, & de la groſſeur ordinaire des lettres majuſcules. Plus les objets ſont gros & éclairés, & plus on les voit de loin diſtinctement.

On peut voir les objets noirs poſés ſur un fond blanc, lorſque leur grandeur & leur éloignement ſont tels, que les axes optiques dirigés vers eux forment un angle au-deſſus de trente-quatre ſecondes; on ne les voit plus lorſque l'angle eſt plus petit.

Vingt-cinq chandelles allumées dans l'obſcurité, & placées à un pied de diſtance de l'œil, répandent une lumiere auſſi forte que celle du jour lorſqu'elle eſt réfléchie. La vue eſt plus ou moins forte, ſelon la diverſité de la lumiere.

L'expérience nous apprend que les effets de la lumiere ſont en raiſon doublée inverſe des diſtances. Le terme de la viſion, lorſque la lumiere eſt médiocre, eſt en raiſon ſous-triplée des diſtances de la lumiere, par exemple d'une chandelle.

Par conséquent le terme de la vision pour les objets qui sont seuls, sera en raison sous-centuple de la clarté de l'objet. Par exemple, si le terme de la vision est de trente secondes en plein jour, elle sera lorsque la lumiere ne sera que le quart, de trente-huit secondes; pour la neuvieme partie de cette lumiere, de quarante-trois secondes, & ainsi de suite. Mayer, *Actor. Gottingen*, 1754.

Lorsque les objets sont accouplés, striés, faits en forme de jalousie, & près les uns des autres, il faut pour pouvoir les distinguer que l'angle, sous lequel on les voit, soit deux fois plus grand que lorsqu'ils sont seuls, comme l'est, par exemple, un point noir sur un papier blanc, ou blanc sur du noir.

Une lumiere médiocre telle que celle du jour à l'ombre, est excellente pour voir; car une lumiere trop forte, telle que la lumiere directe du soleil, n'offusque pas moins la vue qu'une lumiere trop foible, comme est celle du crépuscule lorsqu'il baisse.

On voit par là d'où vient, en supposant toutes choses égales, que nous voyons plus distinctement les objets

qui ſont placés à une diſtance médiocre, par exemple, les lettres ordinaires à ſept pouces de diſtance ; pourquoi on ne peut voir ceux qui ſont gros que lorſqu'ils ſont très-éloignés, & qu'on voit confuſément ceux qui ſont petits. Par exemple, un point noir de trois points de diametre eſt inviſible à la diſtance de douze pieds ; mais s'il a huit points de diametre, on ne le perd de vue que lorſqu'il eſt éloigné de vingt-ſix pieds.

La quantité de lumiere qui entre dans l'œil eſt, toutes choſes égales, proportionnée à la grandeur de la prunelle ; or, comme elle ſe contracte au grand jour, que ſon diametre diminue du double, il n'eſt pas étonnant ſi lorſque nous ſommes au grand jour, nous voyons moins clairement que nous ne devrions l'attendre de l'intenſité de la lumiere.

L'amblyopie differe de l'amauroſe, en ce que dans celle-ci la vue ſe perd entiérement, & la prunelle reſte immobile. Cependant lorſqu'un œil eſt ſain, la prunelle de l'autre ſuit le mouvement de celui-ci ; mais lorſqu'on le ferme, elle reſte tout-à-fait immobile. D'ailleurs, dans l'amblyopie relative, l'œil

voit clairement & distinctement les objets sous certaines circonstances; par exemple, ceux qui sont proches dans la myopie, au lieu qu'on ne les voit point du tout dans l'amaurose.

La cause de l'amblyopie est la confusion de l'image qui se peint sur la rétine, & cette confusion a lieu toutes les fois que les faisceaux des rayons qui partent d'un objet, ne se réunissent point dans un seul, mais dans plusieurs endroits de la rétine; ou que plusieurs faisceaux qui partent de différens points de l'objet, se rassemblent dans un seul point de l'image. Cette confusion a lieu dans la myopie & la presbytie.

Cette confusion est aussi causée par l'obscurité, comme dans l'amblyopie; car comme une image ne peut être distincte qu'elle ne soit claire, il s'ensuit que celle qui ne l'est pas doit être confuse : elle est obscure toutes les fois que l'œil ne reçoit pas une assez grande quantité de rayons, ou qu'ils n'agissent pas avec assez de force sur la rétine, à cause de son peu de sensibilité.

1. *Amblyopia crepuscularis. Visus diurnus*, Boerhaavii; en grec *hemeralopie*, appellée par les Modernes *nyctalopie*. L.

C'eſt celle qui fait qu'on voit confuſément les objets le matin & le ſoir à la lumiere du crépuſcule dans le même endroit où les *Œtopes* les apperçoivent diſtinctement.

J'appelle *Œtopes* (ou œtoptes) *d'aetos* aigle, & *optomai*, je vois, ceux qui, comme l'aigle, voient les objets proches & éloignés, à midi & dans le crépuſcule &c. en un mot, les vues parfaites, ou qui ont le moins d'imperfection.

Les poules ont une amblyopie crépuſculaire, qui fait qu'elles ne peuvent voir qu'en plein jour les grains dont elles ſe nourriſſent, & qui les oblige à ſe coucher dès que le jour commence à tomber.

Ce vice eſt oppoſé à l'amblyopie méridienne à laquelle tous les oiſeaux de nuit ſont ſujets, & qui les empêche de voir pendant le jour, tandis qu'ils voient diſtinctement la nuit.

Cette maladie fut épidémique il y a deux ans dans les environs de Montpellier, ſur-tout dans les endroits ſitués auprès des rivieres, par exemple, près de celle qui paſſe à Sauve, Sommiere, St. Hyppolite, & l'on remarqua que

tous les soldats qui y passoient la nuit en faction, exposés à l'humidité & au brouillard, devinrent héméralopes.

Comme l'on sait par une infinité d'expériences que ceux-là guérissent, dont on évacue la sérosité superflue de la masse du sang par des cathartiques, des émétiques, des diurétiques, &c. précédés d'une ou deux saignées, il y a tout lieu de croire que cette espece est occasionnée par une sérosité superflue qui relâche les organes de la vue; on comprend sans peine que la transpiration ayant été interceptée par la froideur de l'air & des brouillards d'automne, elle doit se répandre dans la masse du sang, & par conséquent, que l'unique moyen de guérir cette maladie est de l'évacuer par le moyen des remedes que je viens d'indiquer; mais je ne saurois expliquer d'où vient que cette sérosité affecte plutôt les organes de la vue, que ceux de l'ouie, du toucher, &c.

On a pu voir par les principes que j'établis dans ma dissertation sur l'action des médicamens spécifiques, que chaque partie du corps humain a une crase qui lui est propre, de même que chaque

partie du mouton a un goût qui se fait sentir à ceux qui ont le palais délicat. Or je prétends qu'il y a des milliers d'humeurs qui ont chacune une crase particuliere, ce qui vient des combinaisons qu'elles essuient dans les différentes parties où elles se trouvent. Comme les humeurs ne s'attachent point indistinctement à toutes sortes de parties, mais seulement à celles avec lesquelles elles ont le plus d'affinité, tant à cause de leur pesanteur spécifique, qu'à cause de la figure de leurs molécules, il est aisé de concevoir pourquoi une sérosité d'une certaine crase déterminée, qui suinte des organes de la vue, pourquoi, dis-je, lorsqu'elle est interceptée, s'attache plus fortement à la rétine qu'aux autres parties.

Si l'on met dans un vaisseau des morceaux de pain, de viande, du bois, du sel, de l'eau, de l'huile, du mercure, & qu'on les agite toutes ensemble, chacun de ces fluides n'agira pas également sur tous ces corps, l'huile s'attachera au pain, l'eau dissoudra le sel, le mercure ramollira l'or, & n'agira point sur le sel, &c. Comme l'action

du même fluide n'est pas la même sur tous les corps, que le vif argent n'altere point les bois, ni l'huile l'or, il peut également se faire que les filets de la rétine, qui ne sont point relâchés par leurs propres humeurs, se ramollissent par l'action du fluide séreux dont on a parlé, & la rendent moins sensible aux impressions des objets.

Ce qui me fait croire que cette cause relâchante agit plutôt sur la rétine que sur les autres parties de l'œil, est l'obscurcissement de la vue qui succede à ce relâchement. Cet obscurcissement, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, étant en raison composée de l'inverse de la sensibilité & de l'inverse de l'intensité de la lumiere conjointement, il est évident que la sensibilité de la rétine venant à diminuer, cet obscurcissement doit être moindre dans le grand jour, & plus grand dans un jour moindre, tel que celui du crépuscule, de maniere que le malade voie clair en plein midi, & confusément le soir, d'autant plus que la foiblesse de la lumiere du soir, jointe au peu de sensibilité de la rétine, contribue à rendre cet obscurcissement plus grand. Dans cette maladie, la pru-

nelle eſt plus dilatée que dans les *œto-pes*, & ſi ſon inſenſibilité étoit abſolue, elle ſe dilateroit à un point extraordinaire; mais comme elle n'eſt qu'affoiblie, ſa dilatation augmente en plein jour, & encore plus le ſoir, lorſque le jour eſt moindre, la nature la dilatant à proportion de la quantité de rayons dont on a beſoin pour voir clair; & ce beſoin étant proportionné à l'inſenſibilité de la rétine, & à la foibleſſe de la lumiere, la prunelle ſe dilate proportionnellement à l'une & à l'autre.

Les Auteurs font mention de quelques autres eſpeces ou variétés de cette maladie, dont les phénomenes varient, dans leſquelles, par exemple, la prunelle eſt rétrécie, la rétine roide, &c. mais je doute qu'elles ayent été exactement obſervées, & j'aime mieux les paſſer ſous ſilence, que d'en parler.

On voit par ce qui précede quel eſt le traitement que cette maladie exige. Il faut employer tous les moyens poſſibles pour rendre à la rétine la tenſion qu'elle a perdue en obligeant les vaiſſeaux à repomper la féroſité ſuperflue, & en la détournant dans les couloirs des reins, des inteſtins, de la peau, dans

dans les endroits où l'on a appliqué les véficatoires, en y joignant une diete diaphorétique & deſſicative. Les draſtiques & les émétiques ſont dans certains cas plus nuiſibles qu'utiles, d'autant plus que la maladie n'eſt point dangereuſe, & à l'égard des émétiques, ils produiſent ſouvent de très-mauvais effets; à moins que les ſujets ne ſoient robuſtes & d'un tempérament pituiteux & phlegmatique.

Boerhaave fait mention d'une variété, laquelle eſt cauſée par la ſtructure & l'immobilité de la prunelle, ſans que la rétine perde ſa ſenſibilité. Lorſque l'œil eſt ſain, l'ouverture de la prunelle répond à la ſenſibilité de la rétine, & il n'eſt pas naturel de croire qu'elle ne ſe dilate point à proportion que la lumiere diminue. Il peut cependant ſe faire que l'inſenſibilité de l'uvée empêche la prunelle de ſe dilater ſuivant cette proportion; & dans ce cas, le vice auquel il eſt queſtion de remédier ou le principe proégumene de la maladie, eſt la rigidité, & non l'inſenſibilité de l'uvée. Ce qui m'oblige à entrer dans ce détail, eſt qu'*Haller* prétend que ſi l'on pique l'uvée avec une ai-

guille, comme je l'ai vu faire dans l'opération de la cataracte, & qu'il l'a éprouvé lui-même sur les animaux, on n'y apperçoit aucun mouvement, ce qui donne lieu de croire qu'elle ne contient aucun filet nerveux, ou que s'il y en a, ils sont en très-petit nombre. *Boerhaave* prétend que cette espece est incurable, lors sur-tout que cette rigidité de l'uvée survient dans des sujets d'un âge avancé.

Ce savant Professeur parle d'un jeune Anglois qui voyoit parfaitement tant que le soleil étoit sur l'horizon, mais qui, lorsqu'il se couchoit, voyoit des nuages devant ses yeux, & ne voyoit plus du tout après qu'il étoit couché, quoique son appartement fût très-éclairé, non plus qu'à la lumiere de la lune, sa prunelle restant tout-à-coup immobile. La cause de ce phénomene n'est point, comme le croit *Boerhaave*, qu'il y eût quelque rapport entre la lumiere du soleil & les parties de ses yeux, ni que les vapeurs de la nuit y eussent aucune part, comme *Brigsius* l'imagine; on doit simplement l'attribuer à la différence excessive qu'il y a entre l'éclat & l'activité de la lumiere solaire, & celle de la lune & de la chandelle. La lumiere

du soleil est à celle d'une chandelle placée à 16 pieds de distance, comme *Bouguer* l'observe, comme 11664 à 1, & à celle de la lune lorsqu'elle est dans son plein, comme 374000 à 1, ainsi qu'*Euler* le démontre dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin*, *ann. 1750*, *pag. 299.* Il n'est donc pas étonnant qu'une lumiere aussi forte ait agi sur la rétine, & qu'une moindre n'ait fait aucune impression sur elle.

2. *Amblyopia meridiana; Nyctalopie* d'Hippocrate, *Prædiction. lib. 2. Visus nocturnus*, Boerhaave, *de morbis oculor. pag. 161. Vespertina acies*, Fel. Platerus; en François *Nyctalopie; Vue de hibou, de chat*, &c.

Les *Nyctalopes*, dit *Hippocrate*, sont ceux qui voient mieux de nuit que de jour. *Boerhaave* admet deux variétés de cette maladie.

1°. La premiere, suivant lui, est causée par l'opacité du noyau du cristallin, sans que la prunelle perde son mouvement; mais cette espece me paroît imaginaire. Il est vrai que si pendant le jour la prunelle se resserre & que le cristallin devienne opaque, la vue s'obscurcira, & que si elle se dilate

le soir, en sorte, comme l'observe *Boerhaave*, que son diametre devienne trois fois plus grand qu'il ne l'étoit le jour, & son ouverture neuf fois plus grande, il entrera assez de lumiere dans l'œil pour rendre la vision distincte; mais il est impossible dans la cataracte, que la prunelle puisse ainsi se resserrer, même en plein jour; car l'expérience nous apprend que plus la lumiere est foible, plus la prunelle de ceux qui ont la cataracte se dilate; d'où je conclus que cette variété est purement imaginaire.

2°. La seconde est causée par l'extrême sensibilité de la rétine, ainsi qu'il arrive dans l'ophthalmie interne; mais l'uvée est aussi mobile que dans les enfans. Car, comme dans les ophthalmies violentes, la nature ferme les paupieres au point que le malade n'ose les ouvrir avec les mains, par la crainte de la douleur que la lumiere lui cause; il n'est pas étonnant, vu la sensibilité dont est la rétine dans l'ophthalmie interne, que rien ne puisse déterminer la nature à ouvrir la prunelle. Il est vrai que la prunelle ne se ferme jamais entiérement, même dans les maladies des yeux, & que pour peu qu'elle reste

ouverte, il entre assez de rayons dans l'œil pour y voir. Je conclus de là que cette espece, si tant est qu'elle existe, doit être extrêmement rare, à moins qu'elle n'ait les conditions que les Ecuyers ont observées dans les chevaux, à la sollicitation de Lower. Nous lisons dans les Mémoires de la Société de Londres, que les chevaux sont sujets à cette maladie; qu'il vient aux bords de l'uvée des excroissances fongueuses, qui bouchent entiérement la prunelle, lorsqu'elle vient à se contracter en plein jour, ce qui ne les empêche pas de voir la nuit. La prunelle des chevaux, de même que celle des chats, est si susceptible de dilatation, qu'elle devient la nuit aussi grande que la cornée. La cure de cette maladie exige une grande dextérité de la part du Chirurgien. Lorsqu'elle est accompagnée de phlogose, on la traite de même que l'ophthalmie.

3. *Amblyopia dissitorum;* appellée vulgairement *myopia;* en François, *vue courte*, *myopie; Visus juvenum*, de Plater; *Vue des jeunes gens.* L.

Les *myopes* sont ceux qui ne voient les objets que de fort près, & qui les

voient confusément lorsqu'ils sont éloignés. Cette maladie est appellée *myopie*, comme qui diroit vue de souris.

La *myopie* est une maladie très-familiere à ceux qui travaillent en petit, aux Orfevres, aux Horlogers, aux Graveurs, aux Peintres en miniature, ce qui vient de ce que leur cornée est extrêmement convexe, ou fait partie d'une moindre sphere, respectivement au globe de l'œil.

Elle vient de ce que les rayons de lumiere se réunissent avant d'arriver à la rétine, ou derriere le cristallin.

La raison pour laquelle ils se réunissent derriere le cristallin, est 1°. la trop grande réfraction qu'ils souffrent dans l'humeur aqueuse & dans le cristallin. 2°. La trop grande convexité de la cornée & de la face externe du cristallin. 3°. Le trop grand éloignement de la rétine du cristallin. 4°. Le trop grand éloignement de l'objet. 5°. La trop grande ouverture de la prunelle; ou pour mieux dire, la myopie est en raison composée des conditions suivantes; savoir, de la force réfractive de l'humeur aqueuse & du cristallin, de la distance du cristallin & de la cornée à la

rétine, de la distance des objets, & enfin de l'ouverture de la prunelle.

1°. Toutes choses étant égales d'ailleurs, les rayons se réunissent d'autant plus promptement, que la force réfractive des corps transparens de l'œil est plus grande; mais cette force étant en raison de la différence de la densité, & de la qualité oléagineuse des milieux, il s'ensuit que la réunion des rayons, ou la myopie, doit être proportionnellement plus prompte. Lorsque la densité des milieux est la même, la force réfractive est comme la densité de l'humeur aqueuse, lorsque la vision se fait dans l'air. Supposons, par exemple, que le cristallin & l'humeur aqueuse acquièrent la densité du verre, comme la réfraction de l'air dans le verre est dans le rapport de 3 à 2, celle de l'air dans l'eau, comme 4 à 3, ainsi que cela est démontré dans la dioptrique; il s'ensuit que dans le premier cas, le foyer est deux fois moins éloigné de la surface refringente, que dans le second. Si donc la densité du cristallin, de l'humeur aqueuse ou vitrée, augmente, la réfraction sera plus grande, & tel qui verroit les objets dans un grand

éloignement lorſqu'ils ſont dans l'eau, ſera myope, ou ne pourra les voir que de près en plein air.

2°. Les rayons paralleles entre eux, tels que ſont ceux qui partent d'un objet extrêmement éloigné, tombent obliquement ſur la cornée, lorſque celle-ci a beaucoup de convexité, & forment par conſéquent un grand angle, avec la perpendiculaire tirée du centre de la cornée; & comme l'angle de la réfraction eſt toujours égal à celui d'incidence, il s'enſuit que le premier doit être plus grand : mais comme plus celui-ci eſt grand, plus la réunion des rayons avec l'axe optique eſt prompte; il s'enſuit que plus la cornée eſt convexe, plus les rayons qui viennent des objets éloignés, doivent ſe réunir promptement derriere le criſtallin; & c'eſt ce qui cauſe la myopie. Ce que je dis de la convexité de la cornée, doit également s'entendre de celle du criſtallin; & la myopie augmentera en raiſon de la convexité de l'un & de l'autre; & quand même la cornée ne ſeroit pas plus convexe qu'à l'ordinaire, il ſuffit que les deux lames du criſtallin, ou qu'une des deux le ſoit, pour cauſer une myopie.

3°. Plus la rétine est éloignée du cristallin & de la cornée, plus les rayons se réunissent loin de la rétine, & près du cristallin, quoique la force réfractive, & la convexité des parties de l'œil soient les mêmes. Lorsque l'œil est sain, ces organes sont si exactement proportionnés, & si conformes aux lois de l'exacte Géométrie, que la rétine n'est pas éloignée de la millieme partie d'une ligne du cristallin dans un homme plus que dans l'autre; mais si cette proportion vient à changer le moins du monde, ou que la distance relative augmente, il en résultera une myopie.

Cela peut arriver de plusieurs manieres. 1°. Si le ligament ciliaire se contracte, & que le ligament de la cornée se resserre, l'œil qui étoit sphérique prendra une forme ovale, & la cornée deviendra plus convexe; mais cela ne sauroit presque arriver, vu que le ligament ciliaire n'est point musculeux.

2°. Si les muscles obliques agissent tous deux à la fois, & compriment l'œil comme le feroit un bandage, alors l'œil qui est sphérique, à l'exception

de la prominence de la cornée, deviendra d'une figure ovale.

3°. Cette preſſion peut être cauſée par une exoſtoſe des parois de l'orbite, ou par quelque tumeur latérale.

4°. Plus les objets ſont éloignés, plus les rayons qu'ils envoient dans l'œil approchent du parallélisme; or il eſt aiſé de prouver par une expérience fort ſimple, que les rayons paralleles ſe réuniſſent plutôt avec l'axe optique, que ceux qui ſont divergens. Il ne faut pour s'en convaincre qu'approcher une loupe d'une chandelle, & l'en éloigner; on verra que le foyer des rayons qui eſt derriere, s'éloigne à meſure qu'on pproche la chandelle, & qu'il s'approche au contraire à proportion qu'on l'éloigne de la loupe. Il eſt maintenant aiſé de comprendre d'où vient que les myopes voient beaucoup mieux les objets de près que de loin, ou pourquoi cette amblyopie eſt relative à l'éloignement des objets. Lorſque le foyer tombe devant la rétine, alors le point A. de l'objet ſe peint non-ſeulement dans le point A. correſpondant de la rétine, mais dans pluſieurs endroits de

la tache, à cause de la divergence des autres rayons; & pareillement les points de cette tache reçoivent les rayons qui viennent des autres points de l'objet, ce qui fait que les divers points de l'objet se peignent dans le même point de l'image, & paroissent confus; ou bien l'objet s'approchant de l'œil, son foyer tombe sur la rétine, & pour lors tous les rayons qui partent d'un même point de l'objet, tombent sur un seul point de l'image, chaque point différent de l'objet, se peint sur divers points de la rétine, ce qui fait que la vue est nette & distincte.

5°. Enfin, j'ai éprouvé par quantité d'expériences que j'ai faites avec une lentille convexe, que plus l'ouverture de la prunelle, ou pour me servir de l'expression des Astronomes, celle du diaphragme qui couvre le verre est grande, plus le foyer est proche de la lentille; & que plus l'ouverture diminue, plus il en est éloigné; de maniere que si elle diminue suivant une progression décuple, la distance du foyer augmentera dans chaque terme d'environ une vingtième partie; par conséquent si la prunelle est sous-double de la premiere,

la distance du foyer sera moindre d'une vingtieme partie; si sous-quadruple, d'une dixieme partie; si sous-sexdécuple, d'une cinquieme, &c. Comme donc, suivant *Boerhaave*, la prunelle devient quelquefois trois ou quatre fois plus grande qu'elle ne l'étoit, le foyer peut s'éloigner d'une dixieme partie, & faire que la vue soit distincte, ce qui est une propriété qu'on ignoroit avant M. de la *Hire*, & qui avoit exercé l'esprit de plusieurs grands hommes. Ce qui fait que le foyer s'éloigne lorsque la prunelle se rétrécit, & qu'il s'approche de la cornée lorsqu'elle se dilate, est que les rayons qui tombent sur le cristallin lorsqu'elle est dilatée, se rapprochent plus tôt de l'axe optique, à cause de leur obliquité, que les rayons paralleles, qui sont les seuls qui entrent dans l'œil lorsque la prunelle est rétrécie, ainsi que nous l'apprenons de la dioptrique.

L'indication curative est ou *palliative* ou *radicale*. La premiere a pour objet la cause de la maladie; la seconde, son principe. On ignore souvent le principe; mais quel qu'il puisse être, la cause n'est autre chose que la réunion des

rayons avant que d'arriver à la rétine. Le remede consiste donc à retarder cette réunion jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la rétine. Or, l'expérience nous apprend, & la dioptrique nous démontre, qu'en se servant d'un verre plan-concave, ou concave des deux côtés, les rayons qui viennent des objets éloignés, & qui par conséquent sont paralleles, divergent en entrant dans l'œil, & tombent dessus de la même maniere que si l'objet étoit proche ; dans lequel cas, le foyer s'éloigne de la lentille, ainsi que l'expérience nous l'apprend. Si donc l'on se sert de lunettes d'une concavité proportionnée, & qu'on les place à une distance convenable de l'œil, les rayons qui partent d'un objet éloigné, se réuniront dans la rétine même, & on le verra distinctement.

Le principe proégumene de la myopie, est 1°. ou la convexité de la cornée, ou celle de l'une ou des deux faces du cristallin ; & l'on n'a aucun signe pour connoître ces derniers vices. Car, outre que l'on confond souvent la convexité de la cornée avec la prominence de l'œil, on ne peut rien établir de cer-

tain sur un pareil signe, vu qu'on ignore la situation respective de la cornée. On ne peut donc tirer aucune indication certaine de ces principes, ni par conséquent employer les remedes qui leur conviennent; car il est aussi possible que la maladie dépende de ces principes, qu'il l'est qu'elle dépende d'autres qui sont différens, & qui demandent par conséquent des remedes opposés; dans ce doute, le plus sûr est de n'employer aucun de ceux qui sont indiqués par ce principe.

Le second principe proégumene de la myopie, est la contraction spasmodique, ou même la contracture des muscles obliques de l'œil, & même, selon quelques-uns, des muscles droits, que l'on suppose être les antagonistes des obliques; mais on doute avec raison que la myopie constante dépende d'un pareil principe, ou de quelque autre : les fomentations émollientes & anodines ne produisent presque aucun effet; & par conséquent on ne doit fonder son espérance que sur les prophylactiques. J'en dis autant de l'opinion de *Dechales*, de *Pemberton*, de *Porterfield* & des autres. Si les principes

qu'ils assignent exigent des émolliens, des relâchans, il est à craindre, au cas qu'ils produisent quelque effet, qu'ils ne relâchent la rétine, & qu'ils n'affoiblissent davantage la vue; c'est pourquoi le plus sûr est de s'en abstenir.

La cure individuelle exige, 1°. que l'on connoisse exactement le degré de la maladie; 2°. que l'on trouve des besicles d'une concavité qui lui convienne: il faut donc commencer par résoudre ces deux problêmes, si l'on veut être utile aux myopes, & la Médecine ne leur eût jamais été d'aucun secours, si la dioptrique ne fût venue au sien.

Le sujet étant connu, déterminer le degré de sa myopie.

La portée de la vue de ceux qui regardent de petits objets ou de petits caracteres, est d'environ huit pouces; & la myopie est d'autant plus grande, que la distance où les myopes peuvent lire, est plus petite. Par exemple, si un homme lit à la distance d'un pouce, & un autre à celle de deux, le premier aura la vue plus courte de sept pouces, & ainsi de suite.

Mais pour déterminer avec plus de

précision la portée de la vue d'un myope, il appliquera sur son œil un papier percé de deux petits trous faits avec la pointe d'une aiguille, & éloignés l'un de l'autre du diametre de sa prunelle; il regardera au travers un point noir qu'on doit avoir marqué sur une muraille blanche, en approchant ou reculant l'œil, jusqu'à ce qu'il ne voie qu'un seul point au lieu de deux; on mesurera cette distance en pouces & en lignes, & cette mesure servira à déterminer la vue distincte d'un myope, laquelle est de trois pouces, suivant M. de la *Hire.*

Trouver le diametre de la concavité d'un verre plan-concave, ou d'une lentille pour un myope.

Résolution. On cherchera par l'expérience précédente, la distance qu'il doit y avoir entre l'œil & l'objet, un livre, par exemple, pour qu'il puisse lire distinctement sans s'incommoder. Cette même distance sera le diametre du verre plan-concave, ou le demi-diametre de la lentille qui lui convient.

Comme les rayons qui viennent des objets qui sont éloignés, sont paralleles entr'eux; si le verre est plan-concave,

le foyer virtuel des rayons rompus en sera éloigné de la longueur du diametre de sa concavité. S'il est convexe des deux côtés, ce même foyer en sera éloigné du demi-diametre de sa concavité. Dans le premier cas, la distance où doit être l'objet pour que le myope puisse le voir distinctement, est égale au diametre du verre; d'où il suit que pour voir un objet éloigné, il faut se servir d'un verre plan-concave dans le premier cas, & d'une lentille dans le second.

Les rayons qui viennent des objets éloignés, sont paralleles; ceux des objets qui sont proches, divergent en entrant dans l'œil. Les myopes voient distinctement les objets qui sont proches, ils voient confusément ceux qui sont éloignés; ils voient distinctement par des rayons divergens, & confusément par des rayons paralleles. Comme donc les verres plan-concaves, aussi bien que les lentilles, font diverger les rayons qui étoient paralleles, au moyen de la réfraction qu'ils souffrent, & leur font produire le même effet que si l'objet étoit proche; il s'ensuit que les myopes peuvent voir distinctement les

objets éloignés, au moyen des besicles concaves, & que par conséquent ces fortes de besicles remédient à cette maladie, & qu'ils doivent en faire usage.

Ceux dont la myopie est plus grande, ou qui ne voient les objets distinctement que lorsque cette distance est moindre, doivent se servir de besicles d'un diametre plus petit; & ceux dont la myopie est moindre, de besicles d'un plus grand diametre; car les verres, dont le diametre est petit, font plus diverger les rayons paralleles qui viennent des objets éloignés, que ceux dont le diametre est plus grand. Puis donc que ceux dont la myopie est considérable, voient distinctement les objets à une moindre distance, & par conséquent par des rayons plus divergens, ils doivent se servir de verres d'un petit diametre. Les verres concaves rapetissent les objets, parce que les rayons qui tombent sur l'œil, forment un angle plus petit que ceux qui se rompent en passant par un verre; d'où il suit qu'un myope doit voir les objets plus petits avec des besicles concaves, & cela à proportion qu'ils seront plus éloignés de l'œil. Wolff. *Dioptric.* 293.

Pour trouver le demi-diametre d'un verre donné, ou pour en choisir un concave-concave qui convienne au myope, il faut le présenter au soleil dans un endroit obscur; & l'on trouvera la distance par la réflexion du foyer. Un verre également concave des deux côtés, qui fait portion d'une grande sphere, ou qui a cinq pouces de diametre, équivaut à un verre plan-concave, qui fait portion d'une sphere deux fois plus petite, ou qui n'a que cinq pouces de diametre.

Quoique la myopie soit une maladie extrêmement simple, elle ne laisse pas que d'être accompagnée d'un grand nombre de symptomes; de sorte qu'on connoît presque un myope à ses gestes, à son visage & à son écriture. Par exemple, les myopes mettent le nez sur ce qu'ils lisent, ils regardent du coin de l'œil; & si le papier est trop proche, ils en ferment un. Ils choisissent, soit en lisant ou en écrivant, les plus petits caracteres, pour n'être point obligés de suivre les lignes de la tête; ils ont besoin de peu de jour, parce que leur prunelle est extrêmement dilatée. Lorsque les objets sont éloignés au-delà d'un

pied, ils les voient d'une maniere trouble ou confuſe; & comme ils ſont en plus grand nombre que ceux qui ſont proches, de là vient que leur prunelle s'habitue à une dilatation dont elle ne peut plus ſe défaire. Lorſque les myo-regardent par un trou fait à un morceau de papier, ils voient beaucoup plus diſtinctement les objets éloignés; la connivence des paupieres produit le même effet; & de là vient que pour voir les objets éloignés, ils clignent les yeux, ce qui leur défigure le viſage. Les myopes ne regardent jamais en face ceux auxquels ils parlent, & ils n'ont pas beſoin de le faire, vu qu'ils ne comprendroient pas mieux à leurs yeux, à leur viſage & à leurs geſtes, ce qu'ils veulent dire, puiſqu'ils ne ſauroient le voir; auſſi ſont-ils fort attentifs, & ont-ils ſoin de baiſſer les yeux, pour ne rien perdre de ce qu'on leur dit. Comme ils ne voient point ce qui les entoure, ils ſont ſujets à tout moment à ſe bleſſer. Souvent auſſi ils voient les objets multipliés, comme je le dirai à l'article de la ſuffuſion; lorſqu'ils regardent une chandelle dans l'éloignement, ſa flamme leur paroît circulaire & non

conique, sans parler de plusieurs autres choses qu'on peut voir chez le P. *De Chales*, qui étoit lui-même myope.

Parmi tous ces différens symptomes, il y en a un qui suffit pour faire juger qu'un homme est myope, & c'est, lorsqu'un homme regardant une chandelle par deux trous faits à un papier, il voit sa flamme double; si, lorsqu'il se bouche l'œil droit avec le doigt, l'image droite de la flamme disparoît, il est myope; si c'est la gauche, il est presbyte.

4. *Amblyopia proximorum; Presbytie*, ou *presbyopie*, du Grec *Presbys*, vieillard; en Latin, *visus senilis*, vue de vieillard; en François, *vue longue;* c'est celle qui fait qu'on voit mieux les objets de loin que de près. L.

Par exemple, les femmes presbytes ne peuvent enfiler une aiguille qu'en l'éloignant de leurs yeux; les vieillards, ne peuvent lire qu'à plus de huit pouces de distance.

Sa théorie n'a rien de difficile après ce qu'on a dit ci-dessus; elle est causée par la réunion trop tardive des rayons qui viennent des objets qui sont proches au-delà de la rétine.

Ses principes sont, 1°. la trop petite convexité de la cornée & du cristallin, dont la courbure fait portion d'une trop grande sphere. 2°. La trop grande distance de la cornée ou du cristallin, ou de tous les deux à la rétine. 3°. La trop grande réfraction des rayons dans les humeurs transparentes de l'œil. 4°. La trop grande proximité des objets. 5°. Le rétrécissement de la prunelle, appellée par les Grecs *phtisim.*

Chacun de ces principes, & à plus forte raison, tous ces principes réunis, sont cause que les rayons qui viennent des objets qui sont proches, tardent à se réunir, & ont leur foyer au-delà de la rétine, ce qui rend la vue confuse, parce que la pyramide lumineuse est coupée par la rétine avant que les rayons se soient réunis en un seul point, & de là vient que chaque point de l'objet forme une tache sur la rétine de même que dans les myopes, avec cette différence que la tache est formée par des rayons qui ne sont point encore réunis, au lieu que dans la myopie, ils la forment par leur réunion, & s'éparpillent ensuite.

Ceux dont la presbytie est considé-

rable distinguent les petits objets à trois pieds de distance, & les voient confusément lorsqu'ils sont plus près : ceux dont la presbytie est moindre, ne peuvent lire qu'en écartant le livre à un pied, ou à plus de huit pouces de distance. Ils ne voient point les objets qui sont au-delà de la portée de leur vue, quelque distincts qu'ils puissent être, parce-qu'il ne suffit pas pour les voir distinctement, que les rayons qu'ils envoient se réunissent exactement dans la rétine : car cela arrive dans les presbytes, lors même que les objets sont éloignés ; mais il faut encore que la quantité des rayons augmente à proportion que la rétine est moins sensible ; & comme les vieillards ont la rétine moins sensible que les jeunes gens, & que les objets éloignés envoient une moindre quantité de rayons dans l'œil, il faut de toute nécessité que leur vue soit confuse. Les rayons qu'un objet envoie sur une surface donnée, sont d'autant moins nombreux, que le quarré de la distance de l'objet est plus grand. Par exemple, si l'objet est éloigné de deux ou trois pieds, il enverra quatre fois, neuf fois moins de rayons,

que s'il n'étoit qu'à un pied. De même un objet qui est éloigné de quatre pieds, envoie environ la moitié moins de rayons, que s'il n'étoit qu'à trois.

Lorsque la presbytie est causée par le resserrement de la prunelle, ce qui est fréquent, les objets envoient dans l'œil une quantité de rayons d'autant moins grande, que le quarré du diametre de la prunelle est plus petit; de sorte que si son diametre est deux fois plus petit, & la distance de l'objet deux fois plus grande, la quantité des rayons sera seize fois plus petite. De là vient que les presbytes sont obligés d'éloigner les objets à une distance déterminée, pour y voir clair, de peur que les rayons ne se réunissent trop au-delà de la rétine, ce qui leur feroit paroître les objets plus confus. La vision se fait chez eux par des rayons paralleles ou convergens, & non par des rayons divergens: or plus l'objet est près de l'œil, plus les rayons divergent & sont nombreux, parce qu'il entre une plus grande quantité de rayons dans l'œil, lorsque l'objet est proche, que lorsqu'il est éloigné; il ne s'ensuit pas de là que la clarté de l'image

l'image augmente dans la même proportion, car plus l'objet est près de l'œil, plus l'image qu'il forme sur la rétine est grande, & par conséquent plus il y a de parties qui doivent être éclairées; mais cela n'arrive point, au contraire plus l'objet est proche, plus le foyer s'éloigne de la rétine, & plus la vision devient confuse.

C'est ce qui fait que les presbytes ont besoin d'un grand jour pour voir les objets distinctement, au lieu que les myopes peuvent lire à un jour médiocre. La raison en est que les presbytes ont la rétine moins flexible, la prunelle moins ouverte, les objets plus éloignés, ce qui diminue la clarté de la vision, & par conséquent ces défauts doivent être compensés par un plus grand jour, ou par une plus grande illumination de l'objet.

Lorsque les presbytes regardent un objet extrêmement lumineux, par exemple, la flamme d'une chandelle à travers un papier percé, elle leur paroît plus grande, & comme une chevelure ronde & rayonnante, parce que l'objet forme sur la rétine une image plus grande qu'elle ne le seroit,

si le foyer étoit précisément dans la rétine, & par conséquent l'objet doit leur paroître plus grand. D'ailleurs l'expérience nous apprend que les objets qui ont beaucoup d'éclat, les blancs, par exemple, paroissent plus grands sur un fond obscur, que les noirs sur un fond blanc; comme donc l'objet est lumineux, & que l'œil est une chambre obscure, c'est encore là une raison qui le fait paroître plus grand.

Entre les rayons qui tracent cet objet, ceux qui tombent sur le limbe du cristallin, ont leur foyer un peu moins éloigné que ceux qui sont paralleles à l'axe optique, & c'est ce qui fait que l'objet a un peu plus de force dans le milieu de la tache; les autres sont plus confus, & forment comme une couronne très-foible autour de l'objet.

Cure. Les presbytes doivent se servir de verres concaves, car ils voient plus distinctement les objets éloignés que ceux qui sont proches; & comme les lentilles convexes rompent les rayons qui viennent d'un objet qui est proche, de même que s'ils venoient

d'un point plus éloigné, il s'ensuit que les verres concaves leur conviennent. Ceux qui le sont moins doivent se servir de verres plus convexes, ou qui fassent portion d'une moindre sphere.

Trouver le verre qui convient à un presbyte, ou le diametre de la convexité qu'il doit avoir pour qu'il puisse s'en servir.

Cherchez la distance à laquelle il peut voir un objet, par exemple, les caracteres d'un livre, distinctement & sans se fatiguer. Je suppose qu'elle soit de vingt-quatre pouces, & que celle à laquelle les œtoptes voient distinctement, & les presbytes confusément, soit de huit. La différence de ces deux distances sera de seize pouces. Faites ensuite cette proportion: 16 est à 8, comme cette distance de huit pouces est au quatrieme terme que vous cherchez, lequel est 4 pouces, qui étant ajouté à huit, qui est la distance à laquelle les œtoptes voient distinctement, donnera 12. Il faut donc choisir un verre également convexe des deux côtés, dont le demi-diametre soit de douze pouces, ou un verre plan-

concave, dont le diametre ait aussi douze pouces.

Puisque le presbyte voit distinctement un objet à huit pouces de distance, il faut que le verre rompe le rayon, comme s'il venoit de vingt-quatre pouces de distance, qui est le terme où il voit distinctement; d'où il suit, par la Dioptrique, (*Wolff.* 493) qu'il doit se servir d'une lentille, dont le demi-diametre soit de douze pouces, pour que les rayons se rompent autant qu'il le faut. Si la presbytie est plus grande, & qu'il ne puisse voir distinctement qu'à la distance de trois pieds, il doit se servir d'un verre d'un plus petit diametre, par exemple, de dix pouces trois lignes, si c'est un verre plan-convexe; ou du même demi-diametre, si c'est une lentille.

Si la presbytie, comme il arrive quelquefois, est causée par un vice sensible de l'œil, & qu'il ne soit point invétéré, on peut se servir des secours indiqués pour la cure radicale, dans la théorie précédente.

5. *Amblyopia luscorum. Lusciositas, vel luscitas*, de Boerhaave; en François, *vue louche.*

On appelle *louches* ceux qui voient les objets confusément lorsqu'ils sont en face, & qui les voient distinctement lorsqu'ils sont de biais.

On confond dans la pratique la *vue louche* avec le *strabisme*, mais à tort; car les *strabons* voient les objets distinctement, quoiqu'ils soient en face, en fermant un œil; au lieu que les louches sont obligés de les regarder de biais. On dit que la vue est *directe*, lorsque la ligne qui vient de l'objet est perpendiculaire au plan qui joint les deux prunelles; lorsque cela n'est pas, elle est *oblique*. Lorsque nous voulons voir un objet, nous tournons le visage de maniere que nons l'ayons en face, & nous dirigeons nos deux yeux, de façon que les axes optiques se réunissent sur le milieu de l'objet. Le louche, au contraire, qui veut voir un objet qui est à sa droite, est obligé de tourner l'œil & le visage du côté gauche. Le *strabon* tourne un œil & le visage vers l'objet qu'il regarde, mais non point l'autre; celui-ci erre indifféremment de toutes parts.

La vue directe est plus nette que la louche, parce qu'il entre un plus grand

nombre de rayons dans la prunelle, comme cela est démontré par la Géométrie. Elle est aussi plus distincte, parce que les rayons étant perpendiculaires sur l'uvée, on juge beaucoup mieux de l'éloignement & de la distance de l'objet, que lorsqu'ils sont obliques, ainsi que le P. *De Chales* le démontre géométriquement dans la *Propos.* 27 de son Optique. Ajoutez à cela, que lorsque l'œil est sain, le pôle optique, ou l'endroit de la rétine directement opposé à la prunelle, contient quantité de filets nerveux, & est d'un sentiment plus délicat que ses côtés, outre que les rayons qui tombent obliquement sur la prunelle, s'éparpillent davantage sur les côtés de la rétine, que ceux qui tombent directement sur le pôle optique.

De là vient qu'en lisant, nous parcourons des yeux les mots les uns après les autres; car nous voyons plus distinctement les objets qui sont en face, que ceux qui sont placés de biais.

Un homme est louche, ou 1°. parce que la prunelle est oblique, ce qui fait qu'elle reçoit un plus grand nombre de rayons obliques que de directs. 2°. Parce

que sa convexité ou sa transparence étant altérée, les rayons qu'elle reçoit par les côtés, sont en plus grand nombre que ceux qui viennent directement. 3°. Parce que le cristallin est situé obliquement, & que son axe n'est pas le même que celui de l'œil. 4°. Ou enfin, parce que le pôle a perdu sa sensibilité naturelle, ce qui nous oblige de diriger la vue ailleurs, pour voir plus distinctement les objets.

Ces principes de la vue louche doivent quelquefois leur origine à l'anchyloblepharum, ou à l'adhésion partielle des paupieres ; à la *synéchie*, ou à la position transverse de la prunelle ; & il n'y a que la Chirurgie qui puisse y remédier. Ce défaut est souvent combiné de plusieurs especes de strabisme. Dans le cas où il est occasionné par un leucome, qui couvre une partie de la prunelle, par un drapeau ou un ptérygion qui offusque la cornée, on aura recours aux remedes qui leur conviennent.

Si ce défaut est causé par un strabisme, on se servira 1°. de verres dont la largeur soit inégale, on placera le plus petit du côté de l'œil qui est

affecté. 2°. Si le strabisme vient de ce qu'un œil est plus foible que l'autre, on placera le verre le plus réfringent du côté du plus foible. 3°. Si les muscles sont viciés, on usera de *besicles*, de *masques à louchette.*

6. *Amblyopia absoluta. Amblyosmos*, d'Hippocrate ; *Amblytes*, d'Aretée ; *Visus obtusus*, de Boerhaave, *pag.* 171 ; *Visus confusus*, du même, *pag.* 179 ; en François, *vue basse, foiblesse de vue, mauvaise vue.*

Les myopes, les presbytes & les autres amblyopes, dont on a parlé ci-dessus, voient les objets distinctement, dans certaine position & certaine distance, & leur vue n'est confuse, que relativement à d'autres distances, à d'autres heures ou positions. Cette espece consiste dans une foiblesse de vue absolue, dans quelque lieu, dans quelque temps, & dans quelque situation que ce puisse être. Les myopes, les presbytes, &c. qui voient distinctement, peuvent se passer de besicles; mais les amblyopes en ont absolument besoin.

Cette espece paroît être occasionnée par l'insensibilité de la rétine, laquelle

a lieu passé l'âge de cinquante ans, & augmente en vieillissant, sur-tout dans ceux qui travaillent à des ouvrages délicats, qui écrivent à la lumiere, & qui forcent leur vue. Dans ceux-ci, l'horoptere, ou le terme de la vision distincte, diminue tous les jours de deux ou trois pouces tous les dix ans; les objets leur paroissent confus, lorsqu'ils les regardent avec attention; il leur semble que les caracteres sont doubles, qu'ils remuent, qu'ils se croisent. Les objets leur paroissent éloignés comme dans la presbytie, lors sur-tout qu'on leur a fait l'opération de la cataracte. La prunelle, ou pour mieux dire l'uvée, n'a presque point de mouvement, lorsqu'on passe tout-à-coup des ténebres au grand jour; ce qui est une preuve du peu de sensibilité de la rétine.

Le bas peuple attribue cette maladie aux fréquentes saignées; les femmes, à leurs couches; quelques-uns, aux années; on propose différens remedes, presque tous opposés les uns aux autres. Quelques Oculistes vantent les remedes spiritueux & résolutifs; d'autres l'eau froide, & prétendent que les liqueurs spiritueuses ne font que dessé-

cher davantage la rétine. Tout le monde convient unanimement de la nécessité des besicles. Les meilleures sont celles qui sont convexes des deux côtés, parce qu'elles rassemblent les rayons; au moyen de quoi elles agissent plus fortement sur la rétine, & rendent la vue plus nette & plus distincte; ce qui est le seul avantage que les besicles procurent.

Il faut avoir attention lorsqu'on choisit des besicles, 1°. que les verres ayent exactement la même courbure, qu'ils soient nets & bien polis. 2°. Que leur foyer convienne à l'amblyope. Ceux dont le foyer est court, s'appellent besicles de vieillards; ceux qui l'ont plus long, de jeunes gens; ceux dont le foyer est de 4, 5, 6 pieds, *conserves;* ceux qui l'ont très-court, comme de 3, 4 pouces, *loupes, biloupes;* en Latin, *cataractæ.*

Le foyer ou la distance à laquelle les rayons se réunissent, après avoir souffert deux réfractions, est égale au demi-diametre de la convexité, dans les verres biconvexes. Pour la trouver, on place le verre au trou d'une chambre obscure, qui est d'un pouce de diame-

tre, & l'on reçoit l'image des objets extérieurs sur un papier; son foyer est à l'endroit où elle paroît distincte. La distance du papier au verre, mesurée en pieds, pouces & lignes, s'appelle vulgairement le *foyer*, ou pour mieux dire, la *distance du foyer*.

L'*Horoptere*, ou le terme de la vision distincte, est la plus petite distance qu'il y a depuis l'oeil, jusqu'à l'endroit où l'objet paroît distinctement. Cette distance est d'autant plus grande, que l'objet est plus grand & la lumiere plus forte. On appelle vulgairement horoptere, la distance comprise entre l'oeil & les caracteres que l'on écrit, laquelle chez les *ætoptes* est d'environ huit pouces; celui pour les gros objets, par exemple, pour distinguer le visage d'un homme, est de quelques pieds.

Ceux qui s'accoutument aux besicles des vieillards, ou dont le foyer est très-court, sont obligés tous les dix ans d'en prendre de plus vieilles; ce qui est incommode, & raccourcit d'autant plus la vue. Ceux, par exemple, qui se servent de conserves de six pieds, lisent parfaitement à une distance moyenne, entre huit pouces & six pieds; mais

ceux qui se servent de besicles de six pouces, ne peuvent distinguer les caracteres au-delà de ce terme, à moins qu'ils ne soient très-gros.

Ceci nous fournit une regle très-importante; savoir, de n'user d'abord que de conservés, & n'en prendre de plus âgées, que lorsqu'on ne peut absolument s'en passer. Ceux qui ne s'en sont jamais servis, doivent en essayer plusieurs, & choisir celles 1°. qui font voir les objets d'une maniere nette & distincte, & qui ne les grossissent point sensiblement, si elles sont biconvexes; ou qui les diminuent, si elles sont bicaves; 2°. qui ne fatiguent point la vue.

Outre les besicles que l'on met sur le nez, & qui sont les plus commodes, & celles que l'on tient à la main, & que l'on appelle *manocles*, il y a encore les *lunettes d'Opéra*, qui sont composées d'un objectif biconvexe, & d'un oculaire bicave d'un moindre diametre; mais leur tube doit être plus court pour les myopes que pour les presbytes. Les unes & les autres soulagent la vue, & font voir les objets d'une maniere plus nette & plus distincte.

7. *Amblyopia hydrophthalmica*; *Am-*

blyopie hydrophtahlmique; Hydrophthalmie, appellée par quelqus-uns *mydriase. Hydropisie de l'œil.* L.

C'est celle qui est compliquée d'une protubérance de l'oeil plus grande qu'à l'ordinaire. Au commencement la vue est myope, je veux dire qu'on voit mieux les objets de près que de loin; mais à mesure que la maladie fait des progrès, on voit tout confusément.

Le volume de l'œil augmente, il est bouffi & tendu, la cornée se bombe, l'iris est plus profondément situé, la prunelle est immobile, elle se dilate ou se resserre, la vue est bonne au commencement, ou myope; elle s'obscurcit ensuite, comme dans l'amblyopie absolue, la cornée s'épaissit, l'humeur aqueuse se trouble, quelques-uns ont une douleur continuelle, tensive autour du front, avec une migraine du même côté, une stupeur & un emphyseme dans la moitié du visage; à ces symptomes se joignent l'odontalgie, l'agrypnie, l'exophthalmie, l'épiphore, l'ectropium.

Lorsque c'est le volume seul du vitré qui augmente, il déborde le limbe du cristallin, & cause un strabisme va-

gue; la vue s'affoiblit, le bulbe ſe durcit, on y ſent une douleur ſourde, il s'y joint un ſynchyſis, ou une confuſion de tout ce qui eſt contenu dans l'œil; mais la prunelle eſt moins profonde que dans le cas où c'eſt l'humeur aqueuſe qui augmente.

Le principe de cette maladie eſt la ſurabondance de l'humeur aqueuſe ou vitrée, & la contractilité de la cornée & de la ſclérotique.

Les indications curatives conſiſtent 1°. à détruire l'amas du fluide par des véſicatoires & des ſetons; à évacuer de bonne heure l'humeur par des cathartiques, des diurétiques, par la paracentheſe de l'œil, au moyen d'une aiguille que l'on plonge dans la cornée ou la conjonctive; 2°. à augmenter la contractilité du bulbe, par des toniques & des ſachets aromatiques.

Cette maladie eſt familiere aux mélancoliques, enſuite de quelque évacuation ſupprimée, auſſi-bien qu'aux femmes enceintes. Elle dure quelques mois, après quoi elle ſe guérit ſouvent d'elle-même.

Elle differe de l'exophthalmie. Voyez *Ophthalmie.*

IV. *AMAUROSIS*, Goutte sereine; *Gutta serena*, des Arabes; *Cataracta nigra*, des Allemands; *Offuscatio*, de Cornarius, sur Aëtius; *Cœcitas*, de Moron, *Director. Amblyopie*, de Rumphius, *Compend. Medic.*

C'est une maladie dont le principal symptome est un aveuglement total, sans aucune opacité sensible dans l'œil, excepté que la prunelle n'a point de mouvement.

Elle est ainsi appellée d'*Amauros*, obscur; *goutte*, parce qu'on la croit occasionnée par une distillation de la lymphe; *sereine*, parce qu'elle ne trouble point l'œil comme la cataracte & l'obscurcissement de la vue.

Elle differe de l'amblyopie absolue, en ce que l'aveuglement est total; lorsqu'on ne peut absolument rétablir la vue, on dit qu'elle est *perdue*; autrement, elle n'est que *supprimée*.

Dans l'amblyopie absolue, de même que dans l'obscurcissement de la vue, le malade distingue au moins la lumiere

des ténebres ; ce qu'il ne peut faire dans la goutte fereine invétérée.

L'amaurofe a fon principe dans l'origine des nerfs optiques, dans le cours de ces nerfs, ou dans toute la rétine; de forte que l'œil n'a plus de fenfibilité. La cataracte empêche la lumiere de pénétrer dans l'œil.

L'amaurofe eft un accident des fyncopes & du coma, parce que l'ame effrayée du danger que courent le cœur ou le cerveau, n'eft plus fenfible aux impreffions de la lumiere. Dans les autres cas, le principe de la goutte fereine eft l'obftruction des nerfs optiques, foit que le nerf foit obftrué, comprimé, coupé dans fon origine, dans la rétine ou dans fon prolongement.

Si l'on ferme l'œil fain, & que l'on regarde l'autre à la lumiere, la prunelle loin de fe contracter, fe dilate quelquefois; c'eft le feul mouvement qui lui refte, & qui indique une goutte fereine parfaite.

Moins la prunelle a de mouvement dans la goutte fereine, plus la vue eft foible, de forte que fi elle conferve le tiers ou le quart de fon mouvement à la lumiere, il refte le tiers ou le quart de la vue.

1. *Amaurosis traumatica.* Voyez *Ant. Maître-Jean.* Amaurose causée par une blessure.

Par une plaie à l'œil, Hildanus, *obs. 17. 18. centur. 5.*

Par la commotion de la tête, Hildan. *centur. 5. obs. 8.* Schenckius, *obs. pag. 168.*

Par l'explosion d'une bouche à feu, Schenckius, *pag. 168.*

Par une blessure à la tête, Marcel. Donat, *hist. acad. lib. 2. pag. 76.*

La goutte sereine survient tout-à-coup ensuite d'une blessure ou d'un coup, & dans ce cas elle est occasionnée par l'inflammation, la compression que cause le sang, par la distraction interne du globe de l'œil, ou par la section du nerf. *Voyez* Heister *des plaies des yeux.*

Si la goutte sereine vient peu à-peu, elle appartient à la paralysie, & elle exige un traitement différent.

Hildanus, *centur. 1.* en a vu une causée par l'éternument.

2. *Amaurosis pituitosa;* goutte sereine pituiteuse; *Amaurosis à catarrho*, goutte sereine causée par un catarrhe, Saint-Yves; *ab aquâ in cerebri cortice, sinubus*,

Bonet, *sepulchret. de oculorum affectibus, obs. 9. 12. 15. 7.* L.

Elle accompagne & elle succede à l'apoplexie, la paralysie, l'hémiplégie pituiteuse.

Elle demande des cathartiques, des émétiques, des vésicatoires, des sétons, des cauteres sur la nuque, que l'on reçoive dans l'œil la vapeur de l'eau de vie, & que l'on se fasse électriser jusqu'à répandre des larmes.

3. *Amaurosis scrophulosa*; Transact. Philosoph. *tom. 9. pag. 257.* Goutte sereine scrophuleuse. L.

Par un stéatome dans le cerveau, Bonet, *obs. 10.*

Par un kiste placé sur les nerfs optiques, id. *obs. 2.*

Par une tumeur sphérique posée sur les nerfs optiques, id. *obs. 1.*

J'ai vu deux enfans scrophuleux attaqués subitement d'une goutte sereine; & j'ai trouvé à l'ouverture de leurs cadavres une glande scrophuleuse posée sur les nerfs optiques.

Par un calcul près du nerf optique, ibid, *pag. 433. obs. 2.*

4. *Amaurosis plethorica*, Nenter. Tabul. *Goutte sereine pléthorique.*

Goutte sereine causée par la suppression du flux menstruel, S. Yves, *pag.* 343.

Goutte sereine des femmes grosses, S. Yves, *ibid.*

Par la suppression du flux hémorrhoïdal, ibid. *menstruel*, &c.

Par des fievres aiguës, ibid. *pag.* 338.

Elle est compliquée des signes de pléthore, & elle se manifeste quelquefois par un mal de tête profond, ou par une pesanteur douloureuse dans le fond de l'œil.

Cette espece se guérit quelquefois. Un Médecin Juif de Bordeaux en a guéri plusieurs en ouvrant la veine du front, & en laissant couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât de lui-même. Quelques personnes qui l'avoient eue ensuite d'une fievre maligne, se sont bien trouvées de la saignée de la jugulaire.

Saint-Yves recommande la saignée du pied & les emmenagogues, auxquels il joint les bouillons de vipere, de cloportes & les eaux ophthalmiques. On peut joindre à cette espece l'amaurose qui succede à l'apoplexie sanguine, & aux fievres aiguës.

5. *Goutte ſereine de naiſſance*, Saint-Yves, *chap. 27. pag. 345.*

Les enfans naiſſent quelquefois aveugles, & l'on ne s'en apperçoit que lorſqu'ils avancent en âge. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette eſpece eſt, que la prunelle, quoique immobile, n'eſt pas plus dilatée à cet âge que dans ceux qui ont la meilleure vue. Elle conſiſte dans une eſpece d'engourdiſſement des organes.

Des enfans de deux ans en ont été guéris par l'uſage d'une eau ophthalmique, dont les parties ſpiritueuſes ont rétabli le ton de cet organe.

La *Synchyſe* eſt la confuſion, ou le mélange de l'humeur vitrée avec l'aqueuſe, enſuite de la diſſolution de la premiere.

6. *Goutte ſereine cauſée par une ſynchyſe.*

Par la phlogoſe de l'uvée, Maître-Jean.

Par la ſuppuration interne de l'œil, du même.

Elle commence par des douleurs dans l'œil aiguës, opiniâtres, accompagnées de migraine, d'inſomnie, de fievre, & quelquefois d'exophthalmie.

La vue s'obscurcit, le vitré se fond. Cette douleur dure des mois & des années entieres; la vue, loin de se rétablir, se perd quelquefois entiérement. Cette espece est incurable.

Il arrive souvent, après que l'on a ainsi perdu la vue d'un œil, qu'au bout d'un an, on sent de la douleur dans l'autre, accompagnée d'un mal de tête; il devient rouge, larmoyant, de maniere qu'on court également risque de le perdre, ce que l'on peut prévenir, suivant *Saint-Yves*, en extirpant l'autre.

Cette extirpation de l'œil, ou cette excision de la cornée, est d'autant plus dangereuse, qu'elle est accompagnée, de l'écoulement du vitré & du cristallin; j'ai vu deux personnes auxquelles elle a causé une migraine incurable, & une autre, qui en est devenue folle.

7. *Amaurosis à myosi*, Saint-Yves, *pag. 346*. Goutte sereine causée par une myose. L.

Dans toutes les autres especes de goutte sereine la prunelle est ouverte, & même dilatée & immobile, excepté que lorsqu'on ferme l'œil sain, la pru-

nelle de celui qui est aveugle se dilate au grand jour ; mais dans celle-ci, qui est compliquée d'une myose, la prunelle est plus resserrée & immobile, elle ne se contracte point au jour, comme dans ceux dont les yeux sont sains, ni ne se dilate point non plus, lorsqu'on ferme l'autre œil, comme dans ceux qui sont aveugles, mais elle reste la même au soleil & dans l'obscurité.

Le *myosis* est une constriction permanente de la prunelle ; qu'on appelle aussi *metosis & phthisie de la prunelle.* Voyez ce que je dis du myosis & de la mydriase à l'article de la suffusion parmi les maladies qui troublent la raison.

8. *Goutte sereine causée par un spasme.* C'est elle qui est causée par la contraction spasmodique ou douloureuse de l'anneau modérateur de *Valsalve.*

Ceux qui ont étudié l'anatomie savent que les quatre muscles droits, & le grand oblique prennent leur origine dans le coin de l'orbite près du nerf optique, & qu'ils l'embrassent. Lorsque ces muscles sont affectés d'une contraction spasmodique, ils compriment

tellement le nerf optique, que le fluide nerveux ne peut plus y pénétrer, & cette espece de goutte sereine vient 1°. tout-à-coup; 2°. elle commence par une douleur violente; 3°. elle accompagne les affections spasmodiques & hystériques; 4°. elle est occasionnée par la lésion de l'un ou l'autre nerf orbitaire, & par la convulsion de l'anneau modérateur, comme *Valsalve* l'observe, *dissert.* 2. n°. 11.

Une céphalalgie violente a occasionné l'espece dont parle Schenckius *de cæcitate*, *obs.* 5. Une colique rénale calculeuse sympathique l'a aussi excitée au rapport d'Adolph. *Ephemer. natur. Curios.*

Plusieurs maladies douloureuses y contribuent aussi. Morgagni, *epistol. anatom.* 18. n°. 4. 5.

Par des maladies convulsives, Vieussens, *Nevrograph. lib.* 3. *cap.* 2.

Par l'épilepsie, *collect. academ. tom.* 3. *pag.* 261. Hildan. *centur.* 5. *obs.* 5.

Un coq s'étant blessé le nerf ophthalmique avec les ongles, s'attira une goutte que *Valsalve* vint à bout de guérir en le pressant, d'où s'ensuivit la résolution ou le relâchement de l'anneau

modérateur qui l'occaſionnoit en comprimant le nerf optique.

9. *Amauroſis foricariorum*, Ramazzini, *de morbis artificum*, *cap.* 13. Goutte ſereine des vuidangeurs. L.

Si ceux qui vuident les latrines, après avoir reſté quatre heures dedans, ne retournent point au logis, ne tiennent point les yeux fermés pendant vingt-quatre heures, & ne les baſſinent point avec de l'eau tiede, ils deviennent aveugles tout-à-coup; & malgré cette précaution, preſque tous les vuidangeurs de Padoue perdent la vue. Pendant le temps qu'ils ſont dans les latrines, leurs yeux leur cuiſent, deviennent rouges, & ſe troublent, & ce qu'il y a de particulier, eſt que cette mauvaiſe odeur ne fait aucune impreſſion ſur leurs narines, ne leur cauſe point des nauſées, & n'offenſe aucune autre partie du corps, à l'exception des yeux.

Pour prévenir ce malheur, ils doivent ſe ſervir de lunettes concaves, telles que celles qu'on emploie pour les perſonnes louches ou qui ont un ſtrabiſme, & les appliquer de façon que leurs yeux ſoient à couvert des vapeurs

vapeurs qui s'exhalent de ces lieux infects.

10. *Amaurosis venerea*, Zacutus, *praxis cent. V. obs.* 49. Balloni, *paradigmate* 7. *ou* Bonet, *sepulchret. obs.* 4. Boerhaave, *de morbis oculor.* Goutte sereine vénérienne. L.

Cette espece cause des hydatides dans la rétine, qui font perdre la vue, & *Boerhaave* est d'avis qu'on peut les guérir par les frictions mercurielles; ou bien elle est suivie d'exostoses qui compriment le nerf optique, & elle est incurable; ou bien elle engendre des stéatomes dans le cerveau, comme l'observation de *Balloni* en fait foi. *Zacutus* a connu un homme qui, quelques heures après avoir couché avec une femme publique, fut attaqué d'une goutte sereine avec des ulceres & des varices au visage. Un Anglois, qui avoit été guéri d'une goutte sereine à l'aide des frictions mercurielles, vit pendant quelque temps tous les objets doubles, *Smith. optic.* Cette espece est compliquée de douleur & d'insomnie.

11. *Amaurosis exanthematica;* Goutte sereine exanthémateuse. L.

A ſcabie ſuppreſſâ, Baglivi, *pag.* 215. Par une gale répercutée.

Ab achoribus repreſſis, Hoffmann, *tom.* 3. *pag.* 229. Par des achores répercutées.

A plicâ reſectâ, vel retentâ, Stabel. *hiſt.* 6. 5. Par une plique coupée, ou qu'on a empêché de pouſſer.

Cette eſpece eſt cauſée par des maladies exanthémateuſes qu'on a répercutées, ou dont on a empêché l'éruption.

On peut mettre de ce nombre la goutte ſereine occaſionnée par la ſalure & l'acrimonie des humeurs, laquelle exige les bains, les eaux aigrelettes, les bouillons diurétiques & délayans, le petit lait, les cloportes, &c.

Saint-Yves a guéri une goutte ſereine cauſée par la répercuſſion d'une dartre au viſage, en la faiſant revenir avec des bouillons & des tiſanes apéritives & ſudorifiques.

12. *Amauroſis à narcoticis*, Ray, *ſynopſ. plantar. de ſtramonio.* Goutte ſereine cauſée par des narcotiques. D.

Le ſuc & les feuilles de ſtramonium appliqués ſur les yeux, cauſent une mydriaſe & une goutte ſereine.

Les étrangers qui vont aux Iles Moluques sont fort sujets à la goutte sereine, ce que l'on attribue à l'orge chaud dont on s'y nourrit, & qui a dans ce pays une qualité narcotique. *Voyez* Bontius *de medicinâ Indorum.* Il prétend que le foie de la lamie, employé en forme de topique, est excellent pour la guérir.

Personne n'ignore que l'usage des acides, tels que le vinaigre, est un antidote contre ces poisons.

13. *Amaurosis intermittens*, Storch. *annus medicus, pag. 75.* Goutte sereine intermittente. P. L.

Une fievre quotidienne étoit tous les jours compliquée d'une goutte sereine, qui se dissipoit au bout de quelques heures.

On la guérit avec le quinquina.

Felix Platerus en a vu une causée par une fievre chaude intermittente. Celle qui dépend du synochus, appartient à la pléthorique, & se guérit par la saignée. *Saint-Yves* prétend qu'elle se guérit rarement.

14. *Amaurosis rachialgica*, Spangerberg, *de colicâ saturninâ.*

Cette espece succede à la colique de Poitou & à celle de plomb, & dépend du même principe que la paralysie qui en est la suite. Les topiques sont inutiles, mais *Saint-Yves* prétend qu'indépendamment de la saignée, les émétiques sont avantageux dans plusieurs especes, par exemple, dans la séreuse, l'hydrocéphalique, l'intermittente : cette espece est presque toujours accompagnée de somnolence ou de stupeur; s'il survient une hémorrhagie, c'est un bon signe.

15. *Amaurosis hysterica*, Saint-Yves, *pag.* 347. *chap.* 28. Goutte sereine hystérique.

C'est un symptome passager de l'affection hystérique, que le bas peuple attribue aux vapeurs qui montent au cerveau, parce que les malades s'imaginent voir un nuage ou de la fumée. J'ai souvent observé que dès que ce phénomene survient, les convulsions des autres parties cessent. Cette espece ne dure que quelques heures, & il est rare qu'elle aille au-delà.

16. *Amaurosis exhaustorum*, Lommii, *obs. de tabe dorsali.* Goutte sereine causée par l'épuisement.

17. *Amaurosis arthritica*, Journal de Médecine, *tom. 21. pag. 227.*

Cette espece a beaucoup d'affinité avec la rachialgique, mais on l'en distingue par les paroxysmes de goutte qui ont précédé. On la guérit par les saignées, par l'application des épispastiques aux pieds, pour y rappeller les douleurs de goutte.

Nota. Pour juger de la quantité de la vue d'un homme, il faut lui fermer l'œil sain, & regarder à la lumiere celui qui est malade. On présentera la main devant, on la retirera, on lui levera & on lui baissera la paupiere, on la frottera même légérement avec le doigt; & si, ouvrant l'œil tout-à-coup, l'uvée se contracte à la lumiere, de façon que la prunelle diminue de moitié, il lui restera la moitié de sa vue; si elle diminue du tiers, il lui en reste un tiers; si elle est tout-à-fait immobile, sa vue est entiérement perdue, si ce n'est dans des cas extrêmement rares.

V. *ANOSMIA*, Perte d'odorat; *Olfactûs amissio*, Sennert; *Chasemie*, d'Haly-Abbas.

La perte ou l'affoibliſſement de l'odorat, eſt le principal ſymptome de cette maladie. Ce mot eſt dérivé d'*oſmè*, odeur; & d'*à*, privatif.

Les effluves ſalins & ſulfureux qui s'exhalent des corps, pénétrant dans les narines dans le temps de l'inſpiration, & s'y diſſolvant par l'humidité de la membrane pituitaire, agiſſent ſur le nerf olfactif, & nous font ſentir les odeurs. L'odorat peut ſe perdre de pluſieurs façons, par la ſiccité de la membrane pituitaire; par ſa trop grande mucoſité, comme dans le coryza; par ſon obſtruction, comme dans l'ozene; par l'obſtruction des narines, comme dans le polype, &c.

1. *Anoſmia catarrhalis.* B.

C'eſt celle qui accompagne le rhume ordinaire; & lorſque celui-ci eſt opiniâtre, elle ſubſiſte après même qu'il eſt guéri.

2. *Anoſmia ab ozæna;* Anoſmie cauſée par un ozene. L.

Ceux qui puent du nez, soit à cause d'un ulcere qui ronge la membrane pituitaire, soit à cause de la putréfaction de la morve & de l'air, qui séjournent trop long-temps dans les antres d'higmor & dans les autres sinus, ceux qui dissequent les cadavres, qui vuident les latrines, qui fréquentent les boucheries & les autres lieux où l'on respire de mauvaises odeurs, s'y habituent tellement, & en sont si affectés qu'ils ne sentent plus les autres, & perdent tout-à-fait l'odorat.

3. *Anosmia à polypo;* Anosmie causée par un polype. L.

Lorsqu'il se forme un polype dans le nez, & qu'il croît au point de boucher les narines & d'affaisser le vomer; l'air, ni les effluves odoriférans ne pouvant plus y entrer, il faut nécessairement que l'odorat se perde. *Voyez* la cure du polype du nez chez *Heister.*

4. *Anosmia syphilitica*, Ballonii, *paradigma*, n°. 7; Anosmie vénérienne. L.

C'est celle qui survient dans le troisieme degré de la vérole, après que le dedans du nez est mangé par les ulceres qui s'y sont formés. Ces ulceres mangent non-seulement les membra-

nes, mais encore les cartilages, & détruisent entiérement l'organe de l'odorat.

5. *Anosmia verminosa*, Fernel ; *Anosmie vermineuse*. B.

Plusieurs observations nous apprennent qu'il s'engendre des vers dans le nez, qui causent l'éternument, la migraine, qui jettent le malade dans la fureur, & lui font entiérement perdre l'odorat. *Voyez* Migraine des sinus.

6. *Anosmia à siccitate ;* Anosmie causée par la sécheresse. B.

Tout le monde sait que dans les fievres & les maladies inflammatoires, la langue & la membrare pituitaire se dessechent, lors sur-tout que la chaleur est considérable. Il n'est donc pas étonnant que ces maladies soient suivies du dégoût & de la perte de l'odorat.

Un homme qui voyage le vent en face, sur-tout en été, & qui respire la poussiere qui s'éleve des chemins, perd infailliblement l'odorat. La même chose arrive à ceux qui font un très-grand usage du tabac, sur-tout de celui d'Espagne ; & cela vient de ce que ces choses dessechent les fébrilles nerveuses, & les rendent insensibles aux impressions de dehors.

On peut rapporter ici la perte de l'odorat, occaſionnée par des calculs qui ſe forment dans les narines. Bonet, *Sepulchret. obſ. 4. pag. 443. tom. 1.*

7. *Anoſmia paralytica;* Anoſmie paralytique. L.

C'eſt celle qui accompagne les maladies ſoporeuſes, & les différentes eſpeces de paralyſie, & qui eſt occaſionnée par l'obſtruction & la compreſſion des nerfs olfactifs.

VI. *Agheustia; Dégoût.*

C'eſt une ſuppreſſion de la faculté par laquelle nous goûtons les ſaveurs.

Il differe de l'anorexie dont il eſt ſouvent inſéparable, en ce qu'il affecte la langue, & l'autre l'eſtomac. Il differe pareillement de la cacoſitie, ou du dégoût pour les alimens; car il y a beaucoup de différence entre appercevoir la ſaveur des alimens, & avoir du dégoût & de la répugnance pour elle.

Le principe du dégoût eſt dans le cerveau, ou dans la langue même, ou dans ſes nerfs qui ſont au nombre de quatre; ſavoir, un *grand* des deux côtés, inférieur & interne, qui vient de

la neuvieme paire; & un *petit* qui est supérieur, ou externe & latéral, & qui vient de la cinquieme paire. Ces quatre nerfs sont accompagnés des deux côtés d'un petit rameau du nerf sympathique moyen, ou de la huitieme paire.

On ignore jusqu'à présent si le nerf de la neuvieme paire est le seul qui soit l'organe du goût.

L'organe immédiat du goût est dans les houpes veloutées ou pyramidales; les Physiologistes ne s'accordent point entr'eux sur les demi-lenticulaires, & sur celles à tête.

1. *Agheustia febrilis*; Dégoût fébrile. B.

Le dégoût est une suite des fievres ardentes & malignes, pour deux raisons; savoir, la sécheresse & l'aridité de la langue, qui devient aussi seche, aussi noire & aussi rude que du bois; ou le délire & l'assoupissement dans lesquels les malades tombent.

2. *Agheustia paralytica*; Dégoût paralytique. L.

C'est celui qui est une suite de la paralysie de la langue, ou des maladies soporeuses.

VII. *Dysecœa*; en Grec, *Dysecoia* & *Hypocophosis*, Dureté d'oreille ; les malades, durs d'oreille ; en Latin, *Surdastri ; Auditus difficilis*, Fred. Hoffmann. *Dissert.*

La dureté d'oreille (*Dysecœa*) du Grec, *dys*, difficilement, & *acouo*, j'entends, est une affection de l'organe qui empêche d'ouir les sons distinctement.

Elle differe de la cophose qui commence, par rapport au siege, dans la dureté d'oreille ; les ondulations sonores ne peuvent se transmettre au labyrinthe, quoiqu'il soit d'ailleurs bien constitué ; dans la cophose, le nerf auditif est obstrué. Nous ignorons encore les caracteres de ces deux maladies ; & il faut espérer qu'à mesure que les observations se multiplieront, & que la théorie se perfectionnera, nous en serons mieux instruits.

Elle differe de la fausse ouie, en ce que les sons sont obscurs, foibles & confus, au lieu que dans la fausse ouie non compliquée, ils sont clairs, mais confus.

La dureté d'oreille répond à l'obſcurciſſement de la vue ; la cophoſe, à la goutte ſereine; la fauſſe ouie, à l'amblyopie ; le tintouin, à la ſuffuſion.

Cette ſtructure vicieuſe de l'organe, qui affoiblit ou empêche la tranſmiſſion des ſons au labyrinthe, eſt le principe de la dureté d'oreille, comme on le verra par le dénombrement des eſpeces. On diſtingue par l'expérience de *Schelhamer*, la dureté d'oreille de la cophoſe. *Voyez* cette expérience dans la huitieme eſpece de dureté d'oreille.

1. *Dyſecœa monôton, ſeu malcorum;* Monotes. L.

On appelle en François *monauts*, ceux auxquels il manque une ou deux oreilles, ſoit parce qu'on les leur a coupées comme à Malcus, ou parce qu'ils n'en ont point apporté en naiſſant.

L'oreillette eſt ſi utile pour réunir les rayons ſonores, que *Boerhaave* a trouvé le ſecret de rendre l'ouie aux monauts, au moyen d'un cornet acouſtique de cire, qu'on applique à l'oreille, & dont on dirige le tube dans le conduit auditif. On fait ces ſortes de cornets avec de l'argent, de l'oripeau,

on leur donne une figure parabolyque ou hyperbolyque, de façon qu'on peut les cacher sous les cheveux ou sous la perruque. On peut en voir la figure dans le recueil des Machines approuvées par l'Académie Royale des Sciences. On peut les placer sur un siege, ou au bout d'un bâton. Le tube du cornet acoustique répond au foyer de la parabole; on l'insere dans le conduit auditif, & l'on bouche l'orifice extérieur avec une lame mince percée de plusieurs petits trous.

Les cornets acoustiques que l'on tient à la main, se font avec de l'or, de la corne, de l'argent ou du cuivre, & on les couvre en dehors d'un morceau de peau. On dirige le pavillon du côté de celui qui parle. Ils ont leur utilité dans les différentes especes de dureté d'oreille.

2. *Dureté d'oreille causée par l'obstruction du conduit auditif*, Duverney, *pag.* 3. L.

Les causes qui peuvent obstruer le conduit auditif, sont:

1°. La tuméfaction des glandes de la ruche.

2°. Un amas de cire endurcie.

3°. Des corps étrangers qui y entrent.

1°. *Fréderic Hoffmann* a obſervé deux duretés d'oreille, l'une occaſionnée par la tuméfaction des glandes de la ruche; & l'autre, par des parotides qui comprimoient le conduit auditif.

Veſlingius en a vu une cauſée par une croûte excrémentitielle, dont il étoit enduit par dedans.

Il ſe bouche quelquefois par des excroiſſances fongueuſes que laiſſent les ulceres.

On peut voir la cure de ces ſortes de vices, dans les Inſtitutions chirurgiques d'*Heiſter*, qui dit avoir obſervé une double excroiſſance membraneuſe dans le fond du conduit.

2°. *Bartholin* dit avoir trouvé dans les oreilles de ſa femme une cire épaiſſe, endurcie, & entremêlée de ſable & de petits cailloux. *Cafferius* a vu cette cire auſſi dure que de la pierre; j'en ai moi-même tiré avec un cure oreille de blanche & de gypſeuſe, & j'ai fondu le reſte en injectant pendant quelques jours de l'eau minérale dans les oreilles. Telles ſont les ſurdités que l'on peut guérir par des injections oléagi-

neuses, savoneuses, avec l'eau de frêne, &c.

3°. Il entre quelquefois dans le conduit auditif des petits cailloux, des pois, des noyaux, il s'y engendre des vers, il y entre des insectes qui causent des maux de dent, un tintouin; au lieu que les pois, les globules de verre, les noyaux, occasionnent une surdité absolue; & dans ce cas, il faut avoir recours à la Chirurgie. On peut voir les curations de ces variétés, chez Duverney, *Traité de l'organe de l'ouie*, *in-12*.

Dans le cas d'obstruction causée par des vers, on emploie avec succès l'huile & l'esprit de vin, qu'on verse dans le conduit auditif.

3. *Dureté d'oreille, causée par l'atonie de la myringe*, Duverney, *pag. 175*. L.

Sennert appelle *myringa* la membrane du tympan.

Elle peut pécher ou par laxité ou par atonie.

On juge qu'elle peche par atonie, lorsque le malade s'est exposé à un vent humide, qu'il a eu un catarrhe, un écoulement séreux, qui monte quelquefois, suivant *Plater*, *Langelot*,

Stalpart, à plusieurs livres. On la connoît encore, en ce qu'elle diminue lorsqu'il regne un vent du nord. Cette atonie est quelquefois précédée d'un catarrhe qui obstrue les glandes cérumineuses.

On la guérit par des résolutifs & des dessicatifs employés en forme de fumigation & d'injection, avec des vésicatoires derriere les oreilles, & en se bouchant les oreilles avec du coton ambré ou musqué, lorsqu'il regne des vents du midi. On peut injecter de l'eau de la Reine d'Hongrie, & même de la fumée de succin, d'encens, au cas qu'il y ait un écoulement. *Voyez* les Observations de *Plater*, 735.

4. *Dureté d'oreille causée par celle de la membrane du tympan*, Duverney, *pag.* 176. Bartholin, *centur.* 6. *Dysecœa à myringæ duritie.* L.

Cette dureté est causée, ou par la vieillesse, & elle est incurable, ou par le gonflement des glandes de la membrane; ce qui, au rapport de *Bartholin*, est ordinaire aux ascitiques.

Ou bien par un virus vénérien, ce que l'on connoît aux écailles, à la rougeur de l'oreillette, & à plusieurs au-

tres signes ; ou, comme l'observe *Hoffmann*, par l'usage trop fréquent des injections chaudes & volatiles.

On peut diminuer ces variétés par l'usage du lait tiede & de la décoction de guimauve. Lorsqu'elles sont compliquées de la vérole, il faut avoir recours aux remedes qui lui conviennent.

5. *Dysecœa à myringâ perforatâ*, Duverney, *pag. 176*. Dureté d'oreille causée par la perforation de la membrane. L.

La membrane se rompt, lorsqu'on enfonce un cure-oreille trop avant, ou qu'on expire l'air avec force, la bouche fermée & le nez bouché, ainsi que *Duverney* l'observe, quelquefois même, en éternuant, au rapport de Tulpius, *obs. 35.*

Fabricius Hildanus & *Schenckius* observent qu'elle est quelquefois rongée par le pus qui s'amasse dans le tympan.

Cette espece a lieu lorsque le malade rend l'air qu'il inspire par l'oreille, au point de pouvoir éteindre une chandelle. L'ouie diminue peu-à-peu par le desséchement de la membrane de l'une & l'autre fenêtre & des muscles & des ligamens de la chaînette osseuse. *Val-*

ſalve a éprouvé que ſi l'on perce la membrane avec un ſtylet, l'ouie ſe rétablit ſouvent après que la plaie eſt guérie. Les Bombardiers & ceux qui habitent près des cataractes du Nil, ſont ſujets à cette maladie.

6. *Dyſecœa à tympani fiſtulâ*, Duverney, *pag. 183*. Dureté d'oreille cauſée par une fiſtule au tympan. L.

Elle eſt auſſi cauſée par la carie des os du tympan. Voyez-en l'hiſtoire & la cure dans l'endroit cité. On connoît la fiſtule à la puanteur & au pus qui ſort de l'oreille, à l'écoulement de pus qui ſurvient aux enfans, & qui ceſſe de lui-même. *Voyez* Braſſavole & Stalpart.

Lorſque les oſſelets ſe détachent, cet accident eſt ſuivi d'une fauſſe ouie. *Riolan* veut dans ce cas que l'on perce l'apophyſe maſtoïde, mais *Morgagni* eſt d'un ſentiment contraire.

7. *Dyſecœa à tympani hydrope*, Morgagni, *epiſt. anat. 6. n°. 6.* Dureté d'oreille cauſée par l'hydropiſie du tympan. L.

Valſalve obſerve que les maladies aiguës cauſent ſouvent une ſurdité & une dureté d'oreille, accompagnées d'un épanchement d'eau dans le tym-

pan. La dureté d'oreille que cause la céphalalgie, se guérit souvent à l'aide de quelques gouttes d'eau qui sortent par le nez & la bouche lorsqu'on baisse la tête. Fontenelle (*hist. de l'Acad.* 1703.) rapporte qu'un homme fut guéri d'une surdité qu'il avoit apportée en naissant, par un écoulement d'eau qui se fit par les oreilles. *Stenon* & *Morgagni* prétendent qu'il s'amasse quelquefois du sang dans le tympan, dont l'écoulement détruit les engorgemens du cerveau; qu'il s'y amasse aussi de la sérosité, qui s'écoule par la trompe d'*Eustache*.

La cure de cette maladie, qui occasionne un tintement & une dureté d'oreille, se réduit à l'instrument dont on se sert pour faire des injections dans la trompe d'*Eustache*, & dont on peut voir la description dans *l'hist. de l'Acad. de Paris, ann.* 1724. *obs. anat.* 6. Il consiste en un tuyau de plomb replié, qu'on introduit dans le nez, & par lequel on injecte les remedes résolutifs propres à guérir l'hydropisie dans l'oreille & le conduit auditif. Au cas que les errhines, les apophlegmatismes, les cathartiques, les fontanelles à l'occiput &c. ne produisent aucun effet,

Rolfincius veut que l'on perce l'apophyse maſtoïde avec un ſtylet.

8. *Dyſecœa à tubâ obſtructâ*, Morgagni, *epiſtol. anat. 7. n. 19.*

Cheſelden a obſervé que lorſqu'on injecte de l'eau dans les oreilles par la trompe, il en réſulte pendant quelque temps une dureté d'oreille, ce qui confirme la théorie que nous avons donnée de la premiere eſpece. *Morgagni*, *Valſalve* & pluſieurs autres Chirurgiens prétendent que le polype du nez cauſe la ſurdité. *Tulpius* a obſervé que ceux dont l'œſophage eſt obſtrué ſoit par une tumeur au palais, une angine, une tumeur dans le nez, ont une dureté & un tintement d'oreille.

Diemerbroeck prétend que la même choſe arrive lorſque les conduits ſont obſtrués par un coryza, des mucoſités, & que dans ce cas, ſi l'on ſe bouche les oreilles, & que prenant un bâton avec les dents, on touche avec les cordes d'un inſtrument, & qu'on n'en entende point le ſon, c'eſt un ſigne que les conduits ſont obſtrués. Indépendamment du tintouin & de la dureté d'oreille, on ſent une douleur qui répond de la bouche dans les oreilles.

1°. Si cette espece est causée par un polype ou une excroissance dans le nez, il faut avoir recours aux remedes que fournit la chirurgie pour le polype.

2°. Si elle est occasionnée par un coryza ou par un rhume, j'ai éprouvé qu'elle se guérit par l'usage de l'eau chaude, des boissons sudorifiques, une diete légere, en inspirant la vapeur du lait chaud, & avec la patience. Lorsque le mal est léger, les sternutatoires dégagent le nez, & font cesser la surdité. On peut mettre de ce nombre la poudre d'*asarum*, appellée vulgairement poudre céphalique. On peut voir la figure de la trompe d'*Eustache*, telle que le chirurgien *Céland* l'a dessinée dans *l'abrégé des transf. philosoph. année 1741*.

3°. Si elle est causée par un ulcere vénérien, on la guérit par les frictions mercurielles.

Dureté d'oreille vénérienne. Voyez *cophose vérolique*.

Dureté d'oreille causée par le quinquina, Morton, *Pyretolog. de cortice Peruviano*. Elle est passagere, & se guérit d'elle-même.

Dureté d'oreille fébrile.

C'eſt une ſurdité critique ou accidentelle qui ſurvient dans les fievres aiguës. *Voyez* cophoſe critique.

VIII. *PARACUSIS*, Fauſſe ouie ; *Paracyſma*, de Gorrée ; en Latin, *Obauditio ;* en Grec, *Paracouſis ;* par Hippocrate, *Paracoe ;* de l'adverbe grec, *para*, vicieuſement ; & *acouo*, j'ois, j'entends.

C'eſt une confuſion de l'ouie, ou une difficulté d'ouir diſtinctement les ſons & les paroles articulées, encore qu'on les entende, de ſorte que la fauſſe ouie eſt relative aux ſons externes, qui, quelque diſtinctement qu'on les profere, ſe tranſmettent d'une maniere confuſe au labyrinthe. Ce genre eſt par rapport à la dureté d'oreille, ce que ſont la myopie & la presbytie par rapport à l'obſcurciſſement de la vue & la cataracte. Dans la fauſſe ouie, il y a des ſons qui nous ſemblent clairs, & d'autres qui nous paroiſſent confus, de même que dans

la myopie, nous voyons distinctement les objets qui sont près, & confusément ceux qui sont éloignés.

Dans la fausse ouie, nous entendons distinctement les sons des mots, mais il y a des circonstances où nous pouvons distinguer les syllabes ou les parties des sons, de même qu'un myope est vivement affecté de la lumiere, sans pouvoir distinguer les parties des objets éloignés.

Ce qui fait que nous entendons les mots & les sons articulés, est que nous adaptons la membrane du tympan, la corde & la membrane de la fenêtre ovale au ton harmonique de la note tonique qui domine dans le chant, dans la conversation, & par conséquent la cause de la fausse ouie est la difficulté que nous trouvons à adapter ces organes au ton dominant de celui qui chante ou qui parle.

Je connois quatre especes d'ouie, savoir, l'ouie dure, l'ouie tendre, la double ouie, & l'ouie engourdie.

Ceux qui ont l'ouie dure entendent confusément les sons forts, & distinctement ceux qui sont foibles, sur-tout, lorsqu'ils laissent quelques intervalles

entre eux. Ceux qui ont l'ouie tendre, ne peuvent souffrir les sons aigus, lors sur-tout qu'ils sont dissonans, de sorte, qu'outre qu'ils leur paroissent confus, ils leur causent des douleurs de tête & des céphalalgies. Ceux qui ont l'ouie double, entendent d'une oreille les sons tels qu'ils sont; ils leur paroissent dissonans de l'autre, ce qui cause une confusion dans l'ouie. Ceux qui ont l'ouie engourdie, ont peine à distinguer les sons foibles, il faut leur parler très-haut si l'on veut qu'ils entendent ce qu'on leur dit.

Cette maladie differe du tintouin dans lequel l'ouie n'est confuse qu'à cause des sons internes, au lieu que dans la fausse ouie, cette confusion est causée par des sons ou des causes externes.

1. *Paracusis barycoia; gravitas auditûs* des Auteurs. *Ouie dure.* L.

C'est une affection qui fait que lorsqu'on parle un peu trop fort, ceux en qui elle se trouve entendent le bruit qu'on fait, sans pouvoir comprendre ce qu'on leur dit, faute de pouvoir distinguer les syllabes; ce qui vient de ce que le son de dehors en excite un autre au dedans,

dedans, qui n'étant point à l'unisson du premier, ne produit qu'un bruit confus dans l'oreille, dont on ne peut comprendre le sens.

La raison de cette dissonance entre le son interne & le son externe, est que les muscles du marteau & de l'étrier se trouvant roidis, épaissis & engorgés par l'humeur qui cause le rhume, ne peuvent ni disposer ni tendre la membrane ni la fenêtre ovale à un point qui réponde au ton de voix de celui qui parle, lors sur-tout qu'il est un peu haut.

On entend cependant distinctement les paroles prononcées d'une voix basse, parce que la membrane se proportionne à ces sons harmoniques graves, sans peiner les muscles & sans y causer de la douleur.

Je croirois assez que les eaux minérales sulfureuses & les résolutifs légers conviennent à cette maladie, & qu'au contraire les salines, qui augmentent la siccité & la rigidité des muscles, lui sont contraires; mais nous manquons d'observations là-dessus.

2. *Paracusis oxycoia;* Ouie tendre. L.

C'est une confusion de l'ouie qui

fait qu'on ne peut souffrir le son, & que le bruit le plus léger blesse l'oreille. Ce symptome est un accident de la douleur d'oreille, de la phrénésie, de même que l'aërophobie en est un de la rage.

Il y a une autre espece d'ouie tendre qui accompagne la céphalalgie, & que j'ai observée derniérement dans une Marquise de Paris, qui ayant une céphalalgie & une toux hystérique, ne pouvoit entendre parler, qu'elle n'eût aussi-tôt des maux de tête, de poitrine, & que sa toux n'augmentât.

3. *Paracusis duplicata*; La double ouie. L.

Je tire cette espece de deux observations : voici la premiere. Un fameux Musicien entendoit toutes les fois qu'il jouoit de la flûte allemande deux sons différens; savoir, celui qui est propre à cet instrument, & un autre entiérement différent du premier, qui suivant la même mesure doubloit son ouie. Il n'en étoit point l'écho, puisqu'il les entendoit tous deux à la fois, ils n'étoient non plus ni consonnans ni harmoniques, car ils eussent flatté son oreille. Cette dissonnance lui devint

si insupportable, qu'il abandonna entiérement la flûte au bout de quelques mois. La veille du jour que cet accident lui arriva, il s'étoit promené le soir par un temps frais & humide, ce qui lui avoit causé un catarrhe du côte droit, & c'est lui selon toute apparence qui avoit altéré le ton naturel de la membrane du tympan, & l'avoit rendu plus bas que l'autre. Cet accident cessa dès que son rhume fut guéri.

Un étranger consulta derniérement un de mes collegues sur la même maladie. Il lui dit que depuis plusieurs mois lorsqu'il entendoit parler quelqu'un, il entendoit outre le son de la voix qui lui étoit propre, un son plus haut d'une octave que le premier. Si ce dernier eût été exactement l'octave de l'autre, il eût été à l'unisson, il n'en eût entendu qu'un, & son oreille en eût été flattée. Il y a donc apparence qu'ils n'étoient point à l'unisson l'un de l'autre. On lui prescrivit divers remedes usités dans les maladies chroniques; mais il me paroît qu'il ne devoit appliquer les topiques que sur l'oreille dont le ton étoit le plus bas, pour la relâcher, &

que les remedes internes n'avoient pas lieu dans ce cas.

4. *Paracusis Willisiana*; L'ouie engourdie. L.

C'est celle qui empêche d'entendre ce qu'on dit, quelque haut qu'on parle, à moins que les paroles ne soient accompagnées d'un bruit violent.

Nous avons quatre exemples de cette maladie, dont l'un est rapporté par *Willis*, & dont les trois autres se trouvent dans les Transactions philosophiques. Une femme ne pouvoit entendre ce qu'on lui disoit, à moins qu'on ne battît de la caisse auprès d'elle, de sorte qu'elle avoit loué un tambour pour pouvoir entendre ce que son mari lui disoit. Un Gentilhomme sourd de naissance étoit dans le même cas. Il entendoit ceux qui parloient le dos tourné, quelque bas qu'ils conversassent entre eux, pourvu qu'on battît de la caisse; autrement, on avoit beau crier, il n'entendoit pas un mot. Le troisieme, qui étoit logé près d'un clocher, n'entendoit que lorsque les cloches sonnoient; se taisoient-elles, il étoit entiérement sourd. Le quatrieme,

ne pouvoit converser que dans un carrosse fermé.

C'est ainsi que les personnes assoupies tiennent les yeux fermés, & ne voient rien, à moins que le grand jour ne les force à les ouvrir. Les débauchés dont le membre est engourdi, ont besoin qu'on les fouette pour le remettre en vigueur. On peut voir ce que *Meibomius* a écrit sur ce sujet. Dans les exemples que nous venons de rapporter, les organes de l'ouie, quoique bien disposés, étoient engourdis, & ne pouvoient agir à moins qu'on ne les mît en mouvement.

IX. *Cophosis* ; *Sourdité* ou *Surdité*, *dureté d'oreille* ; en Latin, *Surditas* ; en Anglois, *Deafness*.

La cophose est une perception obscure de tous les sons, ou une impuissance d'ouir les sons foibles qui affectent les autres hommes.

La surdité est absolue, lorsque le malade n'entend point ce qu'on lui dit, quelque haut que l'on parle ; elle est moindre, lorsqu'il entend ce qu'on lui dit de près & à haute voix.

L'obscurité de l'ouie, de même que celle de la vue, est inséparable de la confusion. Cependant la surdité ne differe pas moins de la dureté d'oreille, que la goutte sereine de l'amblyopie respective. Ceux qui ont l'oreille dure, entendent ce qu'on leur dit, lorsqu'on parle distinctement & sur un certain ton ; au lieu que les sourds n'entendent rien lorsqu'on leur parle bas, quelque ton que l'on prenne.

L'air, qui est enfermé dans le labyrinthe, est composé de molécules qui ne different pas moins entr'elles, que les rayons qui composent la lumiere. Chacune de ces molécules s'ébranle & résonne, lorsque les fibres ou les cordes sonores, qui leur sont analogues, éprouvent une vibration dans l'oreille moyenne. Il arrive à leur égard la même chose qu'aux cordes d'un instrument. Si l'on pince le *ré* de l'un, celle de l'autre qui est à l'unisson s'ébranle aussi-tôt, & avec d'autant plus de force, qu'elle est plus harmonique ; par exemple, la corde qui est à l'octave, est celle dont la vibration est la plus sensible. C'est ainsi que les sons se transmettent de dehors à l'oreille moyenne ;

& de celle-ci, dans l'interne, ou dans le labyrinthe.

Si donc la corde des osselets, qui est tendue entre le tympan & la fenêtre ovale, vient à se rompre ou à perdre son élasticité, & que l'air qui doit se trouver dans la cavité du tympan, manque ou perde la sienne, il est impossible que les vibrations externes parviennent au labyrinthe, à moins que les os ne soient fortement ébranlés, & que les sons externes ne soient extrêmement forts.

Il y a deux choses à considérer dans le son, le ton ou le nombre des vibrations & la force du son, ou l'étendue de ces mêmes vibrations. Le ton dépend de la petitesse des cordes, de leur longueur & de leur tension. Le ton est d'autant plus aigu, que le diametre & la longueur sont plus petits, & que la racine des forces tendantes est plus grande. L'épaisseur & la longueur des organes solides, ne souffrent presque aucune altération dans l'oreille; il n'y a que la force tendante qui change, & elle réside dans les muscles de l'oreille interne & externe.

Le son frappe le tympan avec plus

ou moins de force, selon qu'il est plus fort ou plus foible ; cette impulsion se communique à la fenêtre ovale ; & de celle-ci, aux organes du labyrinthe, par l'entremise de l'air enfermé dans le tympan, & de la corde des osselets. Les organes acoustiques du labyrinthe, sont les canaux demi-circulaires, lesquels sont durs & osseux, dans le limaçon les rayons flexibles, les lames spirales, dont les unes sont plus courtes, plus épaisses & plus tendues que les autres. Il y a donc deux sortes d'organes acoustiques dans le labyrinthe, dont les uns, savoir, les canaux demi-circulaires, répondent aux instrumens à vent, & les autres, aux instrumens à cordes.

Les organes de la parole sont aussi de deux especes. La trachée artere, l'ouverture de la glotte, le creux des narines & de la bouche, répondent aux instrumens à vent ; & les fibres vocales, le voile du palais, les levres, aux instrumens à cordes.

La voix de l'homme est de deux especes ; l'une dépend des instrumens du second ordre, c'est celle des enfans, de ceux qui n'ont point atteint l'âge de puberté, & des eunuques ; on l'appelle *voix*

luthée, *citharæa.* L'autre dépend des instrumens du second ordre; c'est celle des adultes, & on l'appelle *organisée*, *organisata*. La voix *luthée* est plus haute d'une octave, & monte plus haut que l'*organisée*; mais l'une & l'autre ont des intervalles communs; celle-ci est plus forte que l'autre, & descend de plusieurs octaves; & lorsqu'elles se rencontrent toutes deux, elle éteint la *luthée*, parce qu'elle est plus forte. La voix qui se forme de l'une & de l'autre, s'appelle *pleine*.

La lame spirale représente la voix *luthée*, & les canaux demi-circulaires l'*organisée*. L'union de ces deux instrumens forme la voix pleine.

Pour que l'organe des canaux demi-circulaires fasse l'effet d'une flûte, il faut que l'air s'insinue dans ses tubes, à quoi sert l'intropression alternative de la membrane de la fenêtre ovale dans le vestibule; c'est à l'aide de ce mouvement que les ondulations sonores ébranlent les canaux. La longueur & le diametre de ces trois canaux varient à l'infini; les zones circulaires sont aussi en très-grand nombre; chacune a un son qui lui est propre, & cha-

cune résonne avec ses harmoniques, d'une maniere analogue au son extérieur qui la frappe, & le représente à l'ame.

Les fibres sonores de la lame spirale varient depuis le sommet du limaçon jusqu'à sa base, & deviennent insensiblement plus longues & plus épaisses, comme les cordes d'un clavecin; ce qui fait qu'il n'y a point de son qu'elles ne puissent rendre par leur vibration. Ces deux instrumens, chacun à part, rendent une voix *luthée*, & conjointement la voix *pleine*; & c'est en cela que consiste la perfection de l'ouie, qui nous a été donnée pour pouvoir entendre clairement & distinctement la voix de ceux avec lesquels nous conversons.

On comprend par ce qui précede, que la structure convenable du limaçon, & la disposition saine des canaux demi-circulaires, contribuent à entendre distinctement la voix *luthée* & la voix *organisée*; & par conséquent que l'ouie sera imparfaite, si l'un de ces organes est défectueux, sans pour cela qu'il y ait une surdité. Pour que l'oreille soit sourde, il faut 1°. que les impressions externes se transmettent foible-

ment dans l'oreille interne, ce qui arrive, lorsque le canal de l'oreillette, ou la trompe d'*Eustache* est obstruée. Si l'une & l'autre le sont, la surdité sera parfaite, de même que l'aveuglement est absolu, lorsque la prunelle est fermée. 2°. Que ces impressions n'arrivent point à la fenêtre ovale, ou si elles y arrivent, qu'elles ne passent point jusqu'au labyrinthe, car les impressions agissant sur le tympan, se communiquent par le moyen de la corde à la fenêtre ovale. La rupture de la corde causera donc une surdité, mais une surdité imparfaite, parce que les rayons sonores, quoique foibles, peuvent sans le secours de cette corde, frapper cette fenêtre, de même que la fenêtre ronde, quand même le conduit de l'oreillette seroit obstrué, pourvu que la trompe d'*Eustache* soit ouverte. Que si les deux fenêtres, savoir l'ovale & la ronde, sont obstruées, ainsi qu'il arrive lorsque la cavité est occupée par une exostose, ou remplie de mucosité, il en résultera une surdité absolue. 3°. Enfin, si la structure du labyrinthe est entiérement détruite par un ulcere, une exostose, par la carie, la surdité sera

pour lors la plus grande qu'elle puiſſe être ; il en uſera de même ſi le nerf auditif eſt obſtrué dans ſon origine ou ailleurs, comprimé, rongé ; mais ce ſont là des vices qu'il eſt ſouvent impoſſible de connoître dans les ſujets vivans, quoique le prognoſtic de la ſurdité dépende entiérement de cette connoiſſance.

1. *Cophoſis à meatu. Tranſact. philoſoph.* 1741. *pag.* 124. L.

C'eſt celle qui eſt cauſée par l'obturation du conduit auditif externe, ſoit par des corps étrangers qui ſont entrés dedans, ou, ce qui arrive plus fréquemment, par un amas de cire épaiſſie, ou, comme il arrive dans les fievres malignes, par le gonflement d'une parotide qui le comprime ; ce qui ne ſuffit pourtant pas, à moins qu'il n'y ait inflammation dans l'oreille moyenne, & qu'elle ne vienne à ſuppuration.

Ceux qui ſont affectés de cette eſpece de ſurdité, ſont obligés d'ouvrir la bouche pour pouvoir entendre ce qu'on leur dit par la trompe d'*Euſtache* ; ils ne regardent point en face ceux qui leur parlent, comme ceux qui ont l'ouie ſaine, mais ils préſentent l'oreille ſaine

du côté de celui qui leur parle ; & comme la force du son est en raison doublée de la proximité, ceux qui sont sourds sont obligés de s'approcher très-près pour entendre ce qu'on leur dit. Dans ce cas-ci, quand même les deux oreilles seroient bouchées, la surdité ne seroit point absolue.

On peut voir chez *Heister* la maniere dont on s'y prend pour retirer les corps étrangers qui sont entrés dans l'oreille.

Dans le cas où le conduit est bouché par un cérumen épaissi & pétrifié, il faut injecter dans l'oreille de l'eau de Balaruc, de Bagnols, que l'on fera chauffer, & dans laquelle on fera dissoudre du savon, du miel, du fiel, ou tel autre dissolvant, & le tirer ensuite avec un cure-oreille.

La surdité qui survient dans l'état des fievres régulieres, est d'un bon augure ; elle est causée par la métastase de la matiere morbifique, qui occasionnoit auparavant le délire ou l'assoupissement, & tient lieu d'une parotide critique. Cette espece est :

2. *Cophosis critica* ; la surdité critique ; *Cophosis febrisequa*, de Meyserey, *tom.* 2, *n°*. 244. L.

La surdité qui survient dans les maladies aiguës après le septieme jour, annonce la guérison du malade, lorsqu'elle est jointe à d'autres signes favorables, *Baglivi.*

Ceux qui deviennent sourds dans les fievres ardentes, tombent infailliblement dans le délire, à moins que la fievre ne se termine par un saignement de nez, ou par une diarrhée bilieuse. *Hippocrate.*

J'ai vû quelquefois des surdités critiques qui se sont terminées par des sueurs.

3. *Cophosis à tubâ; Surdité causée par la trompe*, Haller, *phys. 1, 15. pag. 286; à polypo tubæ*, Valsalva, *pag. 112; à muco tubam replente*, Guiot, *Hist. de l'Académie des Sciences, 1724; ab anginâ tubis obstructis*, Boerhaave; *à tumore palati tubas obstruente*, Tulpii, *obs. 35; à catarrho*, Haller, *physiol.* ibid. *ab aphtis*, Boerhaave.

L'obstruction de la trompe d'*Eustache* est occasionnée, ou par des tumeurs qui se forment dans l'endroit où elle s'ouvre dans le palais, ce qui arrive souvent dans l'angine nasale; mais elle est passagere & compliquée d'un bour-

donnement d'oreille ; ou elle a lieu dans la vérole invétérée, à cause de l'exulcération, & ensuite de la coalition, ou simplement, de l'épaississement des parois de cette trompe, ou des mucosités gluantes qui l'engorgent. On peut connoître cette affection par le rapport du malade, & par d'autres signes.

Un Chirurgien de Londres, nommé *Celand*, propose dans les *Transactions philosophiques*, *année 1741. pag. 124.* un syphon flexible en forme de sonde, que l'on peut introduire par les oreilles jusques dans la trompe d'*Eustache*, & dont il a déterminé la courbure & la direction, par différens essais qu'il en a fait sur des cadavres. On peut s'en servir pour faire des injections dans cette trompe. Les Chirurgiens de Montpellier s'en servent.

Il propose aussi un speculum concave, sur le devant duquel est une bougie allumée, par le moyen duquel on peut voir jusques dans le fond du conduit auditif externe, & découvrir la cause de la surdité. On peut en voir la figure & la description dans les *Transactions philosophiques*.

Cette surdité est imparfaite, à moins que l'obturation de la trompe d'*Eustache* ne provienne de la mucosité, du pus, ou de quelqu'autre fluide épais, qui obstrue la cavité du tympan; & dans ce cas on peut se servir utilement de l'instrument de *Celand*, pour y faire des injections.

4. *Cophosis à tympano*; Surdité causée par le tympan.

Le tympan, ou la membrane du tympan peut pécher de plusieurs manieres, & causer une surdité imparfaite. 1°. Si la surdité est occasionnée par un bruit violent, tel que celui d'une bouche à feu, il y a lieu de croire que cette membrane a été repoussée en dedans, & il faut la rétablir dans son premier état, en se servant des deux moyens que *Celand* propose. Ils se réduisent à souffler avec une sonde creuse dans la trompe d'*Eustache*, ou à faire expirer fortement le malade le nez & la bouche fermée, pour obliger l'air à passer dans la trompe; ou bien on pompe l'air qui est dans le conduit auditif avec une seringue qu'on introduit dans l'oreille externe, ce qui, selon lui, fait cesser aussitôt la surdité.

2°. Si la rigidité de la membane provient de sa siccité, & celle-ci du froid qu'on a pris, & que la surdité augmente lorsqu'il regne un vent du nord, il faut injecter dans l'oreille des liqueurs relâchantes, émollientes, oléagineuses, du lait, de l'huile, & mettre dedans un petit morceau de lard sans sel.

3°. Si la surdité est causée par le relâchement de la membrane, ce qu'il est aisé de connoître par ce qui a précédé & suivi, & sur-tout par la difficulté que le malade trouve à ouir, lorsqu'il regne un vent du midi, il est évident qu'il faut avoir recours aux injections toniques; spiritueuses, aromatiques, aux eaux de Balaruc, à la fumée du tabac, à la vapeur de l'eau-de-vie, ou à l'eau-de-vie même, à l'ambre, au musc, &c.

5. *Cophosis syphilitica*, Astruc, *des maladies vénériennes, liv. 4. chap. 2. n°. 8*. Surdité vénérienne. L.

Il arrive souvent que le virus vérolique, lors sur-tout qu'il est invétéré, affecte l'oreille & le conduit auditif, & y cause des dartres seches, & épaissit le cérumen qui enduit la membrane du tympan, ce qui émousse l'ouie. Ce

n'eſt pas là tout, il ulcere la trompe d'*Euſtache*, il l'obſtrue, il la détruit, & cauſe des exoſtoſes dans l'oreille moyenne & interne, & comme ces vices ſont difficiles à connoître, il eſt rare qu'on puiſſe y remédier. Il faut dans pareil cas employer les frictions mercurielles; mais il arrive ſouvent, lorſqu'on s'expoſe au froid & à l'humidité ſans avoir la précaution de ſe boucher les oreilles, qu'on devient ſourd, & il ne faut pas confondre cette ſurdité avec la vénérienne.

6. *Cophoſis ſeroſa; Surditas ab atoniâ*, Fréd. Hoffmann. *Surdité ſéreuſe; ſurdité cauſée par l'atonie*. L.

Elle eſt ſouvent une ſuite des affections ſoporeuſes cauſées par une ſurabondance de ſéroſité dans les ſujets pituiteux, catarrheux; elle augmente par les temps humides, & lorſqu'il regne des vents du midi, & attaque principalement ceux qui étant échauffés, s'expoſent au froid ſans précaution; cette ſéroſité rentré par le défaut de tranſpiration, & relâche les membranes internes des oreilles.

Dans ce cas, le malade doit ſe faire raſer la tête, ſe la broſſer deux fois la

semaine, porter un bonnet de Ségovie, & se boucher les oreilles avec du coton impregné d'ambre ou de musc, sur-tout en hiver, se faire faire des vésicatoires volans derriere les oreilles, pour faciliter l'écoulement de cette sérosité. Il se fera injecter dans les oreilles des liqueurs spiritueuses & aromatiques, il en recevra les vapeurs, ou bien il usera d'embrocations d'eaux thermales; mais il doit commencer par se purger, & user pendant quelque temps de bouillons diurétiques, ou de tisanes sudorifiques. Il se fera aussi injecter dans les oreilles de l'eau distillée d'œufs de fourmis.

Nota. Il est difficile de déterminer exactement les especes, parce qu'on ne les connoît pas assez, & c'est ce qui fait que l'on réussit si rarement dans la cure de cette maladie.

Si la surdité est causée par la répercussion d'une dartre, de la teigne, ou d'autres efflorescences semblables, le malade usera de bouillons d'écrevisses, de cloportes, d'herbes diurétiques, de tisanes sudorifiques, d'eaux sulphureuses.

Si elle est sympathique, & qu'elle

affecte des sujets hypocondriaques & sujets aux flatuosités, il faut remédier aux vices de l'estomac.

Si elle est pléthorique, ou causée par l'engorgement des vaisseaux sanguins de l'oreille interne, elle est ordinairement précédée de la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, de la bonne chere & de l'oisiveté. Cette espece est précédée du vertige, du tintouin, de la céphalalgie. Ses principes connus, il sera facile d'y appliquer les remedes qui lui conviennent. On peut voir là-dessus *Fréd. Hoffmann.*

7. *Cophosis à comate*; Surdité causée par un coma. D.

Cette espece est la compagne de l'apoplexie, de l'épilepsie, du carus, de l'hémiplégie, & autres maladies semblables, & souvent même elle survient après qu'elles sont guéries. Elle est ordinairement parfaite, & elle suppose un vice dans le labyrinthe, ou dans le cerveau dans l'endroit où le nerf auditif prend son origine; mais comme il n'est pas assez connu, il est difficile qu'on puisse y remédier.

On peut en dire autant de la surdité qui provient d'un abcès dans l'oreille

interne, comme cela arrive dans l'otalgie violente, dans la petite vérole, l'inflammation du cerveau, la fievre tierce continue, à cause de la métastase de la matiere morbifique dans l'oreille; elle est précédée de délire, d'assoupissement, de convulsion, de fistule, de suppuration, & de la chute des osselets.

8. *Cophosis congenita; Surditas congenita;* Surdité de naissance. L.

Les malades naissent sourds & muets.

C'est celle qui vient de naissance, ou dès l'enfance à l'occasion d'un abcès variolique qui se forme dans les oreilles, & qui tourmente les adultes.

Cette maladie est d'autant plus fâcheuse, qu'elle réduit l'homme à l'état des brutes & qu'on ne peut lui apprendre ni les choses nécessaires à son salut, ni celles dont il a besoin pour la conduite de la vie. On remarque que ces sortes de sourds ont la vue, le goût, le tact plus délicats que les autres, & qu'ils ont même plus d'esprit, & que lorsqu'ils rencontrent un habile maître, ils peuvent récouvrer l'usage de la parole. *Voyez* Mutité. Ceux qui sont sourds depuis long-temps, oublient

peu-à-peu la prononciation qu'ils ont apprise ; mais il est aisé de se faire entendre à eux avec les doigts, pourvu qu'ils ayent appris à connoître les lettres de l'Alphabet. A l'égard de ceux qui sont sourds, muets & aveugles, comme le Prêtre dont parle *Manget*, on peut se faire entendre d'eux, en écrivant sur leur bras avec le doigt les lettres de l'Alphabet.

Voici en quoi consiste l'Alphabet des doigts. Les cinq doigts expriment les cinq voyelles ; l'A est désigné par le pouce, l'E par l'index, l'I par le doigt du milieu, l'O par le doigt annulaire, l'U par le doigt auriculaire de la main gauche ; le C mou & l'S par le sinus ; le C dur, le K & le Q par le cou ; le D par le doigt indice de la main droite ; F par le front ; le G dur par la gorge ou la pomme d'*Adam* ; le G mou & l'J par la joue ; l'H par l'explosion de l'haleine ; l'L par la langue ; l'M par la mammelle ; l'N par le nez ; le P par le pied ; l'R par l'oreille ; le T en frappant le pouce & l'index l'un contre l'autre ; l'V en écartant l'index du doigt du milieu ; l'X en croisant les doigts.

Pereira exprime son Alphabet manuel d'une seule main.

Cette méthode ne guérit point à la vérité la surdité, mais elle supplée par des signes aux paroles que les sourds ne peuvent point entendre. A l'égard de la mutité qui en est inséparable, on peut voir la maniere de la guérir à l'article de la mutité.

9. *Cophosis à steatomate ;* Surdité causée par un stéatome, Bonet, *sepulchret. tom. 1. pag. 123. obs. 53.*

Drelincour a observé un stéatome de la grosseur du poing, situé à la base du cerveau ; il causa une surdité qui fut suivie d'une apoplexie mortelle. Les signes de cette espece de surdité ne sont pas connus.

La surdité differe de la dureté d'oreille, en ce que dans celle-là l'organe immédiat de l'ouie est vicié, soit que ce vice soit primitif, soit qu'il soit l'effet de l'obstruction de la trompe, ou de l'engorgement du tympan ; au lieu que la dureté d'oreille ne reconnoît d'engorgement que dans l'un ou l'autre des conduits qui vont au tympan, lequel n'est nullement vicié.

X. *ANÆSTHESIA*, d'*a* privatif, & *aisthesis*, sentiment; *Anesthésie*, *insensibilité*, *privation de sentiment.*

C'est une privation de tout sentiment, qui, sans toucher au mouvement musculaire, affoiblit l'appétit des choses nécessaires. Les malades ne dorment point, en quoi elle differe des affections soporeuses, mais ils n'ont presque point de sentiment. Elle a beaucoup de rapport avec le carus; mais elle en differe en ce que les anesthétiques mangent, boivent, vont à la selle, ce que ne font point ceux qui ont une affection soporeuse.

1. *Anæsthesia ab spinâ bifidâ*, Ruysch, *observ.* Anesthésie causée par un *spina bifida.* D.

On a observé seize fois cette maladie à Montpellier dans l'espace de dix ans, & cependant les Auteurs l'ont crue si rare, qu'à peine connoissoit-on son nom avant *Ruysch*: voici en quoi elle consiste. Les enfans nouveaux nés qui en sont affectés, paroissent n'avoir aucun sentiment; ils ne voient ni n'entendent,

tendent, ce qui n'est pas étonnant; mais lorsqu'on les touche, ils ne donnent aucun signe de sentiment, sans dormir plus qu'à leur ordinaire. Ils sont extrêmement lents & paresseux, ils tetent cependant, & font tous les mouvemens nécessaires pour cet effet, ils rendent leurs excrémens; mais on apperçoit sur leur dos, vers le milieu ou un peu plus bas une tumeur molle de la grosseur d'une châtaigne qui est faite comme un cœur, & qui en a même la couleur, & lorsqu'on l'ouvre, comme il arrive quelquefois, & qu'*Huxham* l'a éprouvé lui-même, l'enfant meurt subitement, sinon il vit un peu plus d'un an. J'ai eu occasion d'ouvrir deux enfans qui moururent de cette maladie, & je leur ai trouvé le cerveau rempli de la même sérosité qui s'écoule par l'ouverture de la tumeur, laquelle coule librement du cerveau dans le dos, & de celui-ci dans l'autre, selon la diverse position du corps. Cette sérosité s'insinue dans la moelle de l'épine, à commencer de la plume à écrire, qu'elle suit d'un bout à l'autre. Après qu'elle est écoulée, le petit tube disparoît, les vertebres des lombes forment une tu-

meur, se séparent, & il s'y forme un kiste produit par la dilatation de la gaine de la moelle de l'épine, lequel est rempli de sérosité, dont le principe est un hydrocéphale, & de là vient que lorsque le corps est debout, la tumeur augmente par le poids de cette sérosité.

2. *Anæsthesia plethorica*, Ludovici, *Collect. Academic. tom. 3. pag. 184.* Anesthésie pléthorique. A.

Un jeune homme maigre & d'un estomac foible, perdit tout-à-coup la parole en se levant, sans que cet accident eût été précédé d'aucun symptome qui pût le faire craindre ni soupçonner. On le piqua dans différens endroits du corps, à la tête, au cou, sur les épaules, sur le dos, la poitrine, les bras, le bas-ventre, &c. on enfonça même l'aiguille assez avant, mais le malade rioit, tant de ce phénomene, que de ce qu'il ne lui causoit aucune incommodité, à l'exception de la mutité; & en effet, il exerça parfaitement ses fonctions pendant deux jours consécutifs. On lui ouvrit les ranules, & la parole & le sentiment lui revinrent; il lui resta seulement une légere stupeur, qui se dissipa au moyen d'un demi-scrupule

de cinabre & d'une tisane sudorifique.

3. *Anæsthesia nascentium*, Juncker, *tabul.* 137. n°. 2. *de affectibus infantum.* Anesthésie des enfans nouveaux nés. A.

Il arrive quelquefois qu'un enfant en venant au monde, reste immobile, & ne donne aucun signe de vie.

On le fait revenir (*a*) en lui soufflant dans la bouche & dans le fondement avec une canulle ; (*b*) en lui soufflant dans le nez de la fumée de safran ; (*c*) en le lavant avec de l'eau froide ou du vin ; (*d*) en lui suçant les mamelles ; (*e*) en lui faisant flairer un oignon coupé en deux ; (*f*) en mâchant de la canelle, & lui soufflant dans la bouche & dans le nez.

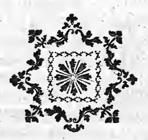
Cette maladie differe de l'asphyxie par la couleur vermeille de l'enfant, par la chaleur qu'il conserve, & même par le battement des vaisseaux. Elle est causée par un accouchement laborieux, par le défaut de nourriture, & souvent elle ressemble à l'asphyxie ; mais Juncker la rapporte à l'anesthésie.

4. *Anæsthesia melancholica ; Stupor* Ulrici Toggenburger, *dissert. Argentor.* 1760. Anesthésie mélancolique.

Un jeune cordonnier tomba, à la

ſuite d'un violent chagrin, dans une inſenſibilité fort analogue à la démence, indifférent envers tous les objets qui l'environnoient; il reſtoit immobile dans ſon lit, les yeux fixés ſur le pavé, ſans répondre aux interrogations qu'on lui faiſoit; ſon pouls étoit tardif, languiſſant, foible; il ne buvoit & ne mangeoit que lorſqu'on l'y excitoit. On le menaçoit, on le fouettoit, on le brûloit, on le piquoit, & à peine donnoit-il des marques d'une légere douleur. Il étoit dans cet état depuis deux ans dans l'hôpital de Berlin. Le Docteur *Mutzell* employa inutilement les ſaignées, les ſels moyens, le tartre tartariſé, les ſels volatils, le camphre, les huiles diſtillées, les émétiques, les véſicatoires, les bains froids, l'application de la glace ſur la tête, ces remedes n'occaſionnoient au malade qu'une ſenſation paſſagere; enfin le Docteur *Mutzell* lui inocula le virus de la gale au moyen d'une petite plaie faite au bras, qui ne lui cauſa preſque point de douleur; deux jours après cette opération, la fievre ſe déclara, & devint très-violente le quatrieme jour, accompagnée d'une grande fréquence du pouls, d'an-

xiété, de dyspnée, de soupirs; la violence de la fievre diminua le septieme, il survint une sueur qui produisit sur la peau une éruption de petites pustules rouges; le malade commença le neuvieme jour à parler & à répondre, ayant oublié tout ce qui s'étoit passé; la fievre disparut ensuite, les pustules se desséchèrent, & le malade, trois semaines après l'inoculation, sortit de l'hôpital, entiérement guéri; cette cure a été opérée dans l'hôpital de la charité de Berlin par l'illustre *Mutzell*, Professeur en Médecine.



ORDRE SECOND.

ANÉPITHYMIES.

LEs Grecs appellent *epithymie* l'appétit sensitif, & par conséquent l'*anépithymie* n'est autre chose que l'affoiblissement ou la suppression de cet appétit, par exemple, de la faim, de la soif, du plaisir vénérien, &c. sans aucun assoupissement.

Nous désirons avec d'autant plus d'ardeur les choses nécessaires & utiles à la vie & à la santé, ou auxquelles nous sommes habitués depuis long-temps, que le besoin que nous en avons est plus pressant; & ce besoin est proportionné à la durée du temps pendant lequel nous en avons été privés, à l'habitude que nous nous en sommes faite, & à la connoissance que nous avons de leur utilité, soit que cette connoissance soit fondée sur la raison, l'expérience, le préjugé, la coutume, ou que le caprice & l'humeur y ayent part, sur quoi l'on peut voir les histoires de la boulimie, de la soif excessive, du pica, de la nymphomanie, & des autres appétits dépravés.

Nous appercevons la néceſſité & l'utilité des divers ſecours de la ſanté, par exemple, des alimens, du coït, du tabac, ou directement par le ſentiment des parties où réſident ces appétits, ou par le ſouvenir du plaiſir qu'ils nous ont procuré; de ſorte que ſi les organes de la faim, de la ſoif, de l'acte vénérien, viennent à s'affoiblir ou à ſe détruire, nous ne ſentons plus en nous aucun déſir de ces choſes. Quand même ces ſens ſeroient dans leur vigueur, s'il arrive que l'ame par un effet de ſa diſtraction, les rejette, les mépriſe & les refuſe, il en réſultera la même anépithymie, que ſi ces organes étoient privés de ſentiment.

Les choſes les plus néceſſaires à la conſervation de la vie & de la ſanté, ſont les alimens ſolides & liquides; mais il y en a quelques autres, qui, quoique moins néceſſaires, ne laiſſent pas de procurer du plaiſir à ceux qui en uſent, & que la coutume ou le préjugé ont rendues ſi familieres, qu'on ſouffre à s'en voir privés. On peut mettre de ce nombre l'uſage des femmes, du vin, du caffé, du chocolat, du tabac, de l'opium, &c.

L'affoibliſſement & l'altération de ces appétits, quelque peu importans qu'ils paroiſſent, telle qu'on la remarque dans les femmes enceintes, dans les maladies ſoporeuſes, dans les fievres, dans les maladies inflammatoires & dans les différentes eſpeces de manie, méritent la plus grande attention de la part du Médecin. On ne doit cependant pas les regarder comme des maladies, mais comme de ſimples accidens de ces maladies : voici les divers genres d'anépithymies.

XI. *ANOREXIA ; Anorexie, inappétence, perte d'appétit, dégoût.*

C'eſt une maladie dont le principal ſymptome eſt une diminution notable, ou la ceſſation de la faim dans ceux qui ſont à jeun.

Lorſqu'elle eſt la ſuite ou un accident moins eſſentiel d'une autre maladie, on l'appelle *inappétence*, pour ne point confondre la maladie avec ſon accident.

Les accidens qui accompagnent l'anorexie, ſont l'*averſion* pour les alimens, ou la cacoſitie, qu'il ne faut point confondre avec l'anorexie ; car il

y a beacoup de différence entre ne point désirer les aliments, & avoir du dégoût & de l'aversion pour eux; un sentiment de plénitude, ou de pesanteur dans l'estomac, la bouche mauvaise, une diete ou une abstinence opiniâtre, d'où s'ensuivent l'asthénie, la langueur de l'esprit & du corps.

Ce mot est dérivé d'*oregomai*, je désire, j'appète, & d'*a* privatif.

La *dysorexie* est un affoiblissement de la faim; l'*asitie* & l'*apositie* l'abstinence des alimens.

La faim est un appétit sensitif, ou un désir des choses comestibles, qui nous affecte par intervalle lorsque nous sommes à jeun, tant à cause du besoin que nous avons de réparer nos forces par la nourriture, qu'à cause du plaisir que nous trouvons à manger, & de l'habitude que nous nous en sommes faite. Ce sont là les trois motifs qui nous obligent à manger. Si c'est la perception distincte de ces motifs qui nous y porte, la faim n'est point réelle, elle n'est causée que par la volonté de manger, ou par l'appétit raisonnable des alimens, qui a lieu souvent dans l'anorexie; & alors ce n'est point la faim,

mais la raiſon, comme on dit, qui nous excite à manger.

C'eſt la perception confuſe du vuide de l'eſtomac, jointe au plaiſir que l'on trouve à manger & à la force de la coutume, qui excitent la faim. Lors donc que l'ame n'eſt point affectée de ces motifs, ſoit pour des cauſes mécaniques, telles que les ſaburres, la laxité, la phlogoſe de l'eſtomac, ſoit pour des cauſes morales, telles que le chagrin, la triſteſſe, l'amour, la douleur, il en réſulte une inappétence que les ſcholaſtiques attribuent mal-à-propos aux ſeules cauſes mécaniques.

1. *Anorexia paralytica*, Bonet, *ſepulchret. tom.* 2. *obſ. unica*; Anorexie paralytique. C.

Ob reſolutionem nervorum ſtomachi; Sennert; *Par la paralyſie des nerfs de l'eſtomac.*

Lorſque cette réſolution eſt un ſymptome de l'apoplexie, de la catalepſie, du carus, ou de telle autre maladie ſoporeuſe, on doit la regarder comme un accident de ces maladies.

Si elle ne conſiſte que dans une laxité paralytique parfaite ou imparfaite de l'eſtomac, il en réſulte une inappé-

tence constante & opiniâtre, que l'on doit attribuer aux mêmes principes que la paralysie des membres, & que l'on doit combattre avec les émétiques, les cathartiques, les eaux de Balaruc, que le malade boira pendant quelque temps.

On doit mettre de ce nombre l'anorexie, occasionnée par le trop grand usage des narcotiques, tels que la belladona, qu'on dit ôter la faim, & même la faculté d'avaler, pour peu qu'on en goûte; mais ce fait est démenti par l'expérience. *Voyez* Démonomanie. L'excès du vin, des liqueurs qui ont fermenté, de même que le tabac à fumer, diminuent la faim, soit parce qu'elles enivrent, ou parce que l'eau-de-vie racornit les nerfs, & diminue leur sensibilité. J'ai connu plusieurs buveurs d'eau-de-vie attaqués d'une anorexie opiniâtre; & *Etmuller* a fait la même observation.

2. *Anorexia pituitosa*; Estomac glaireux. C.

C'est celle qui est causée par des humeurs gluantes, adipeuses, lentes, contenues dans l'estomac, & elle se manifeste par une pesanteur d'estomac, par des rapports nidoreux, un vomisse-

ment de pituite insipide, gluante, par la plénitude que causent les substances grasses, huileuses que l'on mange, & par l'absence des signes qui indiquent les autres principes.

Cette espece exige les mêmes remedes que la paralytique, & sur-tout les émétiques, tels que l'ipécacuanha, qui incise & résout les phlegmes visqueux, & rétablit le ton de l'estomac. Le vin émétique, dit *Ettmuller*, fait plus d'effet dans cette maladie, que dix purgatifs. Les eaux minérales, approchantes de celles de Balaruc, sont aussi fort bonnes. On doit y joindre les pilules aloétiques, le vin d'absinthe, l'élixir de propriété, & autres semblables stomachiques amers. *Voyez* Boerhaave, *de glutinoso spontaneo.*

3. *Anorexia plethorica*, Plater, *prax. lib.* 1. *cap.* 22. *Anorexia catamenialis*; Anorexie pléthorique, menstruelle. B.

C'est celle qui est causée par une surabondance de sang, ou par la pléthore. Elle appesantit l'estomac, elle distend ses vaisseaux, & empêche sa corrugation, d'où dépend la sensation qui excite la faim.

On doit mettre de ce nombre l'ano-

rexie causée par la suppression du flux menstruel, que l'on guérit souvent par la saignée.

Celle qui est causée par l'oisiveté & le défaut d'exercice, ou, ce qui revient au même, par une perspiration interceptée. Comme rien n'excite plus la faim que la vacuité de l'estomac, occasionnée par une perspiration abondante, ni la perspiration qu'un exercice & un travail modéré; de même il n'y a rien qui éteigne plus la faim que le défaut de transpiration, causé par une vie molle & oisive. *Sanctorius* a observé que les alimens qui diminuent la faim, telles que les substances froides, visqueuses, les champignons, la chair de cochon, les fruits cucurbitacés, empêchent aussi la transpiration, & par conséquent produisent une anorexie.

4. *Anorexia febrilis*, Boerhaave, *aphor. 644;* Anorexie fébrile. B.

Elle est plutôt un accident qu'une maladie, & l'on peut regarder comme telle l'espece qui accompagne toutes les maladies inflammatoires & fébriles, tant à cause de la pléthore émue qui s'y joint, qu'à cause que la nature occupée de la maladie, est moins sensible à

la faim, & ne désire que les boissons froides & aigrelettes ; & de là vient que dans ces sortes de cas, il convient de nourrir les malades de crêmes de pain, de riz & d'avoine, plutôt que d'alimens solides qui les dégoûtent, qui sont difficiles à digérer, & qui surchargent l'estomac. Quelquefois aussi les fievres putrides sont accompagnées de saburres bilieuses, putrides ou autres semblables, qui empâtent la bouche & l'estomac, & détruisent la faim & le goût ; & comme les fievres pures demandent la saignée & les boissons délayantes & rafraîchissantes, de même les putrides demandent des cathartiques, qui sont les seuls qui puissent rétablir l'appétit.

5. *Anorexia melancholica*, Ramazzini, *de princip. valetud. pag. 757.* Baglivi, *de medendis animi morbis, art. 3. lib. 1. cap. 14 ;* Anorexie causée par la mélancolie. L.

Les ambitieux, les courtisans, les gens de commerce, & tous ceux qui courent après la fortune & les honneurs, qui ont des procès, & qui sont sensibles à la perte de leur bien & des honneurs dont ils sont en possession,

les gens d'étude ſont ſujets à cette eſpece d'anorexie, à laquelle on donne le nom de mélancolie, parce qu'elle eſt ordinairement accompagnée de tous les emportemens inſéparables du chagrin, comme de l'érotomanie, de la nymphomanie, de la mélancolie, de la manie, & des autres maladies de cet ordre.

La plupart des Médecins ſe trompent dans la cure de cette eſpece, parce qu'ils attribuent la langueur de l'eſtomac, l'amertume de la bouche, la ſoif que l'on éprouve le matin, les vents & la tenſion des hypocondres dont elle eſt accompagnée, au défaut de digeſtion, au lieu d'attribuer cette dyſpepſie & cette anorexie, aux paſſions de l'ame. Ils ont donc tort de tourmenter l'eſtomac par des cathartiques, des émétiques & des médicamens chauds, & de négliger les remedes moraux. *Baglivi* donne à ce ſujet des conſeils qui méritent d'être lus, ce qui doit apprendre aux ſcholaſtiques à ne point attribuer toutes les anorexies aux ſaburres, & à ne point confondre les eſpeces de cette maladie, pour favoriſer les préjugés qu'ils ont adoptés.

On peut mettre de ce nombre l'anorexie causée par l'abstinence des plaisirs vénériens. Galien, *lib. 6. de locis.*

6. *Anorexia biliosa*, Forestus, *obs. 7. lib. 18.* Ettmuller, *cap. 2. inappetentia à bile*, Riviere, *&c.* Bonet, *sepulchret. obs. 13*; Anorexie bilieuse.

On la connoît à l'amertume de la bouche, à la nausée, au vomissement de bile, à la chaleur, la soif, & au tempérament du malade.

On commencera par donner un léger vomitif au malade, après quoi on le purgera avec du petit lait, ou bien on lui fera boire par-dessus quelques livres d'eau minérale; on passera ensuite aux acides, tels que le sirop de grenade, de groseille, la limonade, &c.

On peut joindre à l'espece précédente l'anorexie caniculaire, ou celle qui attaque souvent en été les jeunes gens & les hommes faits, & qui est accompagnée d'une chaleur qui énerve les forces, d'insomnie, de soif, de la rougeur de l'urine, &c. Celle-ci exige que l'on purge le malade avec quelque chose de rafraîchissant, tel que les eaux d'Alais, & que l'on passe ensuite aux bains, à la limonade, aux émulsions,

aux liqueurs glacées, & aux fruits acides.

7. *Anorexia cachectarum;* Anorexie des cachectiques. C.

C'est celle qui est inséparable des squirres & des obstructions des visceres du bas-ventre; par exemple, du foie, de la rate, de l'estomac. *Voyez* Salmuth, *centur.* 2. Dans toutes les maladies, mais sur-tout dans les cachectiques, l'inappétence est toujours mauvaise, toujours suspecte, & toujours à craindre; & si elle subsiste après qu'elles sont guéries, elle annonce un rechute. Je me méfie des meilleurs signes, dit *Baglivi*, lorsque le malade est dégoûté.

8. *Anorexia exhaustorum*, Sanctorii, *Medic. static. sect.* 6. *Frigiditas stomachi*, Prosper. Alpin. *de Ægyptiorum morbis;* Anorexie des personnes épuisées; Froideur d'estomac. C.

Le trop fréquent usage des femmes affoiblit l'estomac, d'où s'ensuivent les rapports, l'apepsie, les flatuosités, l'affection hypocondriaque, la tristesse, l'abattement, la maigreur, la foiblesse des membres, le défaut de transpiration, la chassie, le palpitation, le hoquet.

Le coït est nuisible lorsque la digestion

n'eſt point faite, en été, lorſqu'on s'y livre trop ſouvent, que l'imagination y a plus de part que la nature, ſur-tout dans un âge avancé.

On la guérit par des alimens liquides & faciles à digérer, par l'uſage du lait, l'abſtinence des femmes, l'uſage de l'ambre, du chocolat, du ginſeng, &c. Cette eſpece eſt familiere aux Egyptiens, & conduit à l'affection hypocondriaque.

9. *Anorexia à ſaburrâ;* Anorexie cauſée par des ſaburres. B.

Elle eſt cauſée par le reſte des alimens qui n'ont pu ſe digérer, ſoit parce que la quantité qu'on en a priſe excede ce que les forces coctrices peuvent en digérer, ou parce qu'ils ſont d'une qualité à affoiblir la digeſtion, & à ſeconder la débilité de l'eſtomac.

On la guérit en s'abſtenant de ces alimens, par l'uſage des boiſſons chaudes, du caffé, de l'infuſion d'abſinthe, de petite centaurée, de germandrée; & au cas que l'appétit ne revienne point, par les cathartiques & les émétiques, leſquels ſont indiqués par la peſanteur de tête, le vertige, les rapports, la nauſée, la peſanteur d'eſtomac, &c.

Les alimens gras, huileux, visqueux, ténaces, sont très propres à causer l'anorexie.

10. *Anorexia mirabilis* ; Anorexie extraordinaire.

C'est celle qui dure des mois & des années entieres, sans que la vie en souffre.

Elle est quelquefois simulée ; mais il est vrai aussi que les sujets pituiteux, maniaques, les nymphomaniaques, les léthargiques, les paralytiques, &c. supportent très-long-temps l'abstinence.

On ne sauroit voir sans étonnement la facilité avec laquelle les animaux amphibies, & la plupart des insectes se passent de nourriture. J'ai gardé une couleuvre un an entier dans un vaisseau de verre sans lui donner à manger ; les loirs dorment tout l'hiver, les viperes, les serpens, les mouches dorment neuf mois entiers sans prendre aucune nourriture.

Le besoin de manger est proportionné, 1°. à la dissipation que l'on fait ; 2°. à l'acrimonie du sang ; 3°. à la sensibilité du sujet.

On assure qu'une fille du Vivarais a passé un an entier sans manger, sans

tranſpirer, & ſans qu'elle fût obligée de changer de linge.

Les œufs ſe conſervent frais un an entier, lorſqu'on a ſoin de les frotter d'huile ; ils ſont même bons à couver. Les rats des Alpes ſe nourriſſent tout l'hiver de leur graiſſe, & à l'aide d'un triple épiploon. Une femme apoplectique a été vingt jours ſans manger. Le Pere *Leauté* a vécu pluſieurs carêmes ſans autre nourriture que celle qu'il prenoit en diſant la Meſſe. Un fou, qui ſe diſoit le Meſſie, fut quarante jours ſans manger ni boire. *Act. Bononienſ. tom.* 2.

11. *Anorexia Neophytorum ;* Anorexie des Néophytes. A.

Les Néophytes, ou les enfans nouveaux nés, après avoir paſſé un jour entier ſans prendre de la nourriture, n'ont pas plutôt approché de la mamelle, qu'ils tetent toutes les deux heures. Ceux qui tetent moins ſouvent, ſont ceux qui ſont nés avant le neuvieme mois. Ils ſont lents à teter, ils quittent la mamelle auſſi-tôt après l'avoir priſe, & meurent ſouvent le même jour qu'ils ſont nés ſans aucune cauſe évidente. Ceux qui ſaiſiſſent la mamelle avec avidité, & qui la laiſſent ſur le

champ en pleurant, n'ont point d'anorexie, ils en sont empêchés, ou par le filet, ou par les tranchées que leur cause le méconium; & pour lors il faut leur donner du miel, du sirop rosat, de la manne, & même de l'huile d'amande douce, pour le leur faire rendre.

12. *Anorexia arthritica; Debilitas & languor ventriculi*, Sydenham, *de podagrâ, pag. 484.* Anorexie arthritique; Débilité & langueur d'estomac. L.

C'est un des principaux symptomes qui tourmentent les goutteux, qui sont déjà affoiblis par les accès qui ont précédé, qui ont fait excès de liqueurs spiritueuses, ou qui ont usé d'emplâtres répercussifs, & de topiques rafraîchissans pour calmer leurs douleurs. *Sydenham* ayant éprouvé plusieurs remedes, tels que le vin de France, la thériaque, n'en a point trouvé de plus efficace que le vin des Canaries; mais il faut y joindre l'exercice, autrement le malade périt en peu de temps.

13. *Anorexia Stwartiana, Transf. philosf. n°. 414.*

La bile s'étant répandue dans la cavité de l'abdomen, par une plaie faite à la vésicule du fiel, il en résulta une

anorexie accompagnée de conſtipation, d'inſomnie, de borborygmes, de douleurs dans le bas-ventre, occaſionnées par des flatuoſités; le malade étoit ſans fievre, la chylification étoit ſuſpendue ainſi que les déjections. Cette eſpece d'anorexie a été obſervée par *Stwart*, qui en fit naître une pareille ſur un chien en perçant avec un ſtylet la véſicule du fiel.

XII. *ADYPSIA*; *Défaut de ſoif.*

L'adipſie eſt proprement une diminution, ou une extinction morbifique de la ſoif, & du déſir des liqueurs potables.

Comme la plupart des alimens contiennent un ſuc aqueux qui appaiſe la ſoif, il n'eſt pas étonnant que quantité de femmes ſe paſſent de boire, ſans que leur ſanté en ſouffre. Il n'en eſt pas de même lorſqu'elles uſent d'alimens ſecs, tels que ceux que l'on preſcrit aux hydropiques. Il y a cependant des gens qui paſſent des mois entiers en été ſans boire, & qui en uſent de même pendant tout le carême.

1. *Adipſia primaria*; Adipſie primitive.

Cette espece dépend d'un tempérament pituiteux & froid; M. D. M. illustre Académicien de Toulouse, aussi recommandable par la douceur de ses mœurs, que par sa profonde érudition, ne se plaint jamais de soif; aussi s'abstient-il de boire pendant des mois entiers, même dans le fort de l'été; j'ai connu autrefois une femme, qui, quoiqu'elle fût d'un tempérament vif & porté à la colere, n'usoit d'aucune boisson pendant tout le temps du carême, n'éprouvant alors aucune soif.

2. *Adipsia symptomatica;* Adipsie symptomatique.

C'est celle qui accompagne les maladies soporeuses, la toux, la pleurésie, &c.

L'adipsie qui a lieu dans les maladies aiguës, telles que la tierce continue ardente, dans le temps que l'ardeur & la sécheresse de la langue exigeroient, que le malade bût, annonce le délire.

L'adipsie dans la pleurésie & la péripneumonie n'a point d'autre cause que la toux dont l'effet est d'humecter la langue par l'excrétion de sérosité qu'elle procure.

XIII. *ANAPHRODISIA;* Impuiſſance virile; *Athecnia, Pathol. methodic.*

C'eſt une extinction du déſir, ou de l'appétit de l'acte vénérien qui eſt néceſſaire à la génération, qui rend les hommes impuiſſans, & les femmes ſtériles.

L'impuiſſance des hommes eſt abſolue, lorſqu'étant ſains & adultes, ils ſe trouvent en tout temps hors d'état d'accomplir cet acte; 1°. faute d'érection, 2°. faute d'éjaculation; 3°. par un défaut de fertilité dans leur ſemence.

1. *Anaphrodiſia à paralyſi*, Ettmuller, *de læsâ penis erectione, pag. 460.* Impuiſſance cauſée par une paralyſie. L.

C'eſt celle qui eſt cauſée par la paralyſie des muſcles érecteurs, ou iſchiocaverneux, qui reçoivent les nerfs de la huitieme paire de l'os ſacrum, leſquels en ſe contractant collent la verge contre l'os pubis, & empêchent le ſang d'affluer dans la veine, à cauſe de la compreſſion qu'elle ſouffre. Lorſque l'imagination eſt échauffée par l'idée du plaiſir, le ſang ſe porte avec impétuoſité dans les arteres de la verge, diſtend les cellules

cellules des corps caverneux, du gland, & du tissu de l'urethre, & cause cette tension & cette roideur dans la verge, qui est nécessaire pour accomplir l'acte vénérien.

La résolution des nerfs a lieu dans la paraplégie, l'hémiplégie, dans toutes les maladies soporeuses; mais sur-tout dans les chutes sur le dos, sur l'os sacrum & les parties voisines, ainsi qu'Hildanus, *cent. 6. obs. 59.* l'a observé.

2. *Anaphrodisia gonorrhoica*; Impuissance causée par une gonorrhée. L.

Elle est causée par un écoulement involontaire de semence lorsqu'on va à la selle, ou au commencement de l'érection, laquelle a lieu dans les personnes adonnées à la mastupration, dans celles qui ont eu des gonorrhées, ou qui se livrent trop aux femmes. *Voyez* là-dessus Bradyspermatisme & Gonorrhée.

3. *Anaphrodisia magica*, Kempfer, *amœnitat. fasc. 3 pag. 658.* Impuissance magique. *Macassarorum ligaturæ*; Ligatures des habitans de Macassar. L.

Les Indiens, & sur-tout les habitans de Macassar, se servent de paroles & d'actions vaines, ou même de moyens naturels, ou du moins qui produisent

ſouvent l'effet qu'ils déſirent, pour énerver un amant ou un adultere, & le rendre impuiſſant. Les uns ſe ſervent pour cet effet d'une ſerrure fermée, d'une aiguillette nouée, d'un couteau qu'ils enfoncent dans la muraille, ou bien ils dénouent l'aiguillette en piſſant à travers l'anneau de l'épouſée, ou par l'anſe d'une pierre ſépulcrale, ou par tels autres philacteres chimériques. Quant aux habitans de Macaſſar, lorſqu'ils veulent nouer l'aiguillette à une femme ou à une maîtreſſe, ils prennent un morceau de linge teint de ſes menſtrues, ils le brûlent, & pêtriſſant ſa cendre avec un peu de terre, ils en forment la figure d'un priape en y mêlant un peu d'urine, ils le font ſécher & le gardent avec ſoin; perſuadés que tant qu'il reſte ſec, ils n'ont rien à craindre de leurs femmes ou de leurs maîtreſſes. Lors au contraire qu'il vient à s'humecter, ils ne doutent plus de leur infidélité. *Kempfer*, de qui je tiens ce que je viens de dire, ajoute qu'il ne ſe fait aucun mariage dans les pays orientaux, qu'en préſence d'une ſorciere prépoſée pour détourner ces charmes & ces nouemens d'aiguillette. *Virgile* nous a

donné il y a long-temps la formule de ces ligatures dans sa huitieme églogue.

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores;
Necte, Amarylli, modo; & , Veneris, dic, vincula necto.

» *Amaryllis*, serrez de trois nœuds
» les bandelettes de trois couleurs;
» serrez-les promptement; & dites:
» je serre les nœuds des Amans ».

4. *Anaphrodisia à Mariscis*, Cockburn; *Essais d'Edimbourg*, *tom.* 2. *art.* 27. Impuissance causée par les Marisca. L.

Une femme avoit des hémorrhoïdes internes, qui lui causoient des douleurs si violentes dans le vagin, lorsque son mari l'approchoit, qu'elle se refusoit à ses embrassemens, sans qu'il lui fût possible de vaincre sa répugnance.

Elle se rendit à ses désirs, dès que ses hémorrhoïdes furent guéries.

5. *Anaphrodisia ab urethræ vitio*; Impuissance causée par un vice de l'urethre. L.

M. *La Peyronie* rapporte un exemple de stérilité causée par un défaut d'éjaculation, la mauvaise direction des orifices des vésicules séminales près du

verumontanum, obligeant la semence à rétrograder dans la vessie urinaire.

M. *Petit* a guéri une pareille stérilité par une incision pareille à celle que l'on fait dans la taille au grand appareil.

Le Chirurgien *André* prouve dans sa huitieme observation sur les maladies de l'urethre, que l'érection de la verge, & l'éjaculation de la semence peuvent rencontrer un obstacle de la part des squirres qui se forment dans l'endroit où aboutissent les corps caverneux.

On guérit cette maladie en introduisant à diverses reprises des bougies de cire ou de plomb dans l'urethre, & en les y laissant quelque temps. Il en résulte un écoulement abondant de mucosité, ou suivant d'autres, de pus, qui dégage & dilate le canal, qui leve les obstructions, & en fait sortir les graviers & les grumeaux, sur-tout si l'on y joint les frictions mercurielles; car ces vices doivent souvent leur origine à une gonorrhée virulente, & le mercure dégage ces vaisseaux & fortifie les organes virils. C'est à tort qu'on emploie dans ces cas les remedes usités dans la paralysie.

ORDRE TROISIEME.

DYSCINÉSIES.

CE sont des maladies dont le principal symptome consiste dans la débilité, la diminution ou la suppression du mouvement musculaire dans les organes soumis à la volonté, par exemple, les membres, la langue, &c. sans que l'on puisse attribuer leur immobilité ni à la douleur, ni à l'assoupissement.

De *dys*, difficilement, & *kineo*, je me meus, d'où vient *kinesis*, mouvement.

Le mouvement musculaire exige, 1°. un motif qui excite la volonté, ou le désir à agir, & lorsque ce motif manque, nous demeurons en repos, quoique nous ayons la faculté de nous mouvoir; 2°. une action suffisante de la part du fluide nerveux que le cerveau envoie dans les nerfs, & lorsque ce fluide manque, comme dans la frayeur, la lipothymie, le mouvement cesse, ou diminue; 3°. que les nerfs situés au dedans ou au dehors des muscles, donnent passage à ce fluide, & ne soient point obs-

trués; car tout mouvement cesse, dès qu'ils sont liés ou comprimés; 4°. que les fibres musculaires aient une flexibilité & une élasticité convenable, & de là vient que s'ils deviennent ou trop roides ou trop flasques, les muscles cessent d'agir.

C'est à tort que les Galénistes attribuent presque toutes les maladies à la laxité & à l'humidité des fibres, vu que le mouvement dépend en partie de l'état de l'ame, & en partie de celui du corps; & en effet, quoique le corps soit sain, il ne faut qu'une nouvelle fâcheuse, une frayeur, une syncope, pour faire perdre à l'ame cette faculté, & la mettre pendant quelque temps hors d'état de l'exercer.

Quant à l'état de la machine, ou le vice est dans le cerveau, & il en résulte souvent des coma, ou des affections soporeuses qui suspendent tout-à-coup le sentiment & le mouvement; ou bien le sang artériel n'agit plus sur les vaisseaux du cerveau, ce qui fait que toutes ses fonctions cessent, & pour lors, indépendamment de la cessation du sentiment & du mouvement, les mouvemens vitaux du cœur & de la poitrine lan-

guiſſent ou ceſſent preſque tout-à-fait, comme dans la ſyncope.

Si le vice ſe trouve dans les nerfs ou dans les muſcles, il occaſionne une dyſcinéſie, qui eſt une maladie partielle dans laquelle la plupart des ſentimens & des mouvemens, celui du cœur, par exemple, ſubſiſtent dans les autres parties, & c'eſt en quoi cet ordre differe des ſuivans.

Ceux qui confondent la puiſſance motrice, c'eſt-à-dire, les forces potentielles, avec l'intenſité & la quantité de l'action, c'eſt-à-dire, avec les forces actuelles, ne font pas attention à la différence qui ſe trouve entre l'oppreſſion des forces, qui n'eſt qu'une foibleſſe apparente, & l'épuiſement de ces mêmes forces, qui conſtitue la foibleſſe réelle : attention qui eſt de la plus grande importance dans la pratique de la médecine ; car lorſque les forces ſont épuiſées, on doit s'abſtenir avec grand ſoin de la ſaignée, des émétiques, des purgatifs, dans la crainte que les forces vitales ne s'éteignent entiérement; lors au contraire, que les forces ne ſont qu'opprimées dans une maladie grave,

on ne sauroit détruire cette maladie sans le secours de ces remedes.

La nature qu'on doit regarder comme le vrai principe des forces motrices, & principalement des vitales, dépense peu de forces, dans l'état paisible de santé, quoique le réservoir de ces forces soit alors beaucoup plus considérable; aussi le pouls est-il alors mou, tardif, petit, en comparaison de celui d'un homme attaqué depuis quelques jours d'une fievre continue ou rémittente, & dont la puissance motrice s'affoiblit chaque jour de plus en plus.

La puissance motrice s'affoiblit, 1°. lorsque la dépense des forces est beaucoup plus considérable que de coutume, & qu'on ne peut pas les réparer, soit par une bonne digestion, soit par le repos de l'esprit & du corps; c'est ce qui arrive dans les fievres aiguës, dans les phlegmasies, dans les convulsions; ces maladies dissipent une quantité considérable de fluide nerveux; la perte qui s'en fait est proportionnée à l'intensité & à la durée des mouvemens, au nombre & à la grandeur des muscles moteurs, & à la durée de la maladie.

La puissance motrice est réellement affoiblie dans ces maladies, quoique les forces actuelles soient plus considérables que de coutume ; de là ce sentiment de lassitude après les paroxysmes des fievres, des phlegmasies, des convulsions.

2°. Le défaut de nourriture, ou ce qui revient au même, la mauvaise digestion des alimens contribue aussi à affoiblir la puissance motrice ; en effet les forces doivent se réparer chaque jour par la réproduction du fluide nerveux & du sang qui le fournit ; mais cette réproduction ne peut pas avoir lieu, lorsque les digestions sont viciées ; ce qui doit nécessairement affoiblir les forces de la nature ; il suit de là, que les digestions étant viciées dans les fievres aiguës & inflammatoires, & les alimens que prennent les malades étant moins nourrissans que dans l'état de santé, la puissance motrice s'affoiblit nécessairement dans ces maladies, en raison de la perte des forces & du défaut de leur réparation.

Les maladies évacuatoires, celles surtout qui sont accompagnées d'efforts violens & de fievre, dissipent une quantité considérable de fluide nerveux avec

les humeurs qu'elles évacuent, ſans que cette perte puiſſe être réparée dans la même proportion; en effet cette bonne qualité du ſang, qui eſt néceſſaire à la réproduction du fluide nerveux, ne peut pas ſe réparer par un nouveau chyle, dans la même proportion que celui-ci ſe mêle avec le ſang; auſſi, quoiqu'il y ait dans les vaiſſeaux des cachectiques la même quantité de fluide que dans l'état de ſanté, leur ſang n'a plus cependant la même qualité, il n'eſt plus ni ſi actif ni ſi ſpiritueux, comme l'on dit vulgairement; il ſuit de là que les maladies évacuatoires, principalement les flux de ſang, affoibliſſent la nature & épuiſent les forces.

Dans les douleurs, les efforts réitérés des fibres, la triſteſſe de l'ame, le vice des digeſtions, l'abondance de la tranſpiration, affoibliſſent néceſſairement les forces de la nature, ſur-tout ſi les douleurs ſont accompagnées de fievre, comme dans la pleuréſie; ſi elles jettent l'ame dans un grand abattement, comme la gaſtrodynie, la cardialgie; ou ſi elles ſont accompagnées d'un flux de ſang comme la dyſſenterie.

L'eſtimation des forces exige qu'on

faſſe beaucoup d'attention au ſexe, à la conſtitution & à l'âge du malade ; en effet, on voit des hommes charnus, d'une taille bien quarrée, qui ſont trois fois, quatre fois plus robuſtes que d'autres perſonnes du même âge, & qui ſupportent une maladie également violente, avec beaucoup moins de laſſitude & de foibleſſe. On remarque cependant que les fievres aiguës & inflammatoires les affoibliſſent auſſi promptement, qu'elles affoibliſſent d'autres perſonnes moins robuſtes, parce que ces maladies s'élevent chez eux à un plus haut degré de violence, proportionné au degré de forces dont ils jouiſſent. Les enfans & les vieillards ſont beaucoup moins robuſtes que les adoleſcens, & que les perſonnes parvenues à un âge conſiſtant ; auſſi, ceux qui à l'âge de trente ans ſupportoient les ſaignées & les purgations ſans en être ſenſiblement affoiblis, ont-ils beaucoup de peine à ſoutenir ces remedes, lorſqu'ils ſont parvenus au-delà de ſoixante ans. Les femmes, ſur-tout celles qui ont été élevées mollement, & qui ont peu de courage, ſont beaucoup plus affoiblies que les hommes, par les remedes éva-

cuans & irritans. La Médecine ne nous fournit pas de moyen d'apprécier parfaitement le degré de forces habituelles dans un ſujet donné ; ce n'eſt que par un long uſage & par la ſagacité du jugement, que les Médecins peuvent approcher d'une juſte eſtimation.

Quelque petites que paroiſſent les forces actuelles, on peut & on doit ſaigner, faire vomir & purger le malade, lorſque ces remedes ſont indiqués par la maladie, & que la puiſſance motrice n'eſt pas trop affoiblie ; celle-ci peut être encore vigoureuſe, quoique les forces actuelles ſoient très-petites ; il n'y a alors qu'oppreſſion, & non pas épuiſement de forces, comme l'on dit vulgairement.

Plus la maladie eſt récente & légere, plus le réſidu des forces eſt conſidérable, c'eſt-à-dire, plus il approche de la totalité des forces naturelles ; & dans ce cas, le malade peut ſupporter un plus grand nombre de remedes évacuans & irritans, ſans aucun danger. Je ſuppoſe qu'un jeune homme robuſte, attaqué tout-à-coup d'un aſſoupiſſement carotique ou d'une cardialgie, paroiſſe dans une foibleſſe extrême ; ſi

cet assoupissement est l'effet de la pléthore, les saignées réitérées, loin d'épuiser les forces du malade, les rétabliront au contraire, en détruisant l'obstacle qui s'oppose à la circulation & à l'exercice des forces; de même si la cardialgie a sa source dans les saburres de l'estomac, les émétiques & les cathartiques répareront les forces, & débarrasseront l'estomac du poids qui l'accable.

Il suit de ce qui précede, qu'il faut avoir beaucoup d'égard au temps où la maladie a commencé, & au degré de forces naturelles dont le malade jouissoit en état de santé; car plus ce degré est considérable & la maladie récente, plus les remedes qu'on prescrira au malade pourront être forts, relativement à la gravité de la maladie.

Un Médecin consulté trop tard pour des maladies chroniques, telles que les cachexies, les flux invétérés, ne peut pas employer des évacuans & des irritans, aussi forts que ceux qu'on prescrit dans le commencement des maladies aiguës, parce que plus la maladie est ancienne, plus la puissance motrice se trouve affoiblie. On observera cepen-

dant qu'il faut avoir plus d'égard à l'action respective des médicamens dans un sujet donné, qu'à leur vertu absolue; en effet, un médicament capable d'épuiser les forces d'une hystérique, en lui causant une super-purgation, à peine suffiroit-il pour émouvoir & évacuer un ascitique, un apoplectique, un leuco-phlegmatique, il ne pourroit pas par conséquent abattre leurs forces; il suit de là que l'action des médicamens irritans, est proportionnée à la sensibilité du sujet.

XIV. *MUTITAS*, *la Mutité;* appellée par les Grecs *Anaudia;* par quelques-uns, *Aphonia*, *Anaude*, *Alalia*, & même *Cophosis.*

C'est une impuissance de parler ou de proférer des paroles articulées.

La voix est un son rendu par la bouche & le larynx, dont l'ame se sert pour exprimer ses pensées. Les Grecs l'appellent *phonos*, d'où l'on a fait le mot *aphonia*, ou privation de la voix, qui differe beaucoup de la mutité; car il peut y avoir une mutité sans aphonie,

mais il ne peut y avoir d'aphonie ſans mutité, à moins qu'on ne confonde l'action de murmurer entre ſes dents avec la parole.

Murmurer, c'eſt proférer les paroles d'un ton ſi foible, qu'on a peine à les entendre ; ceux-là murmurent, par exemple, qui ont la voix éteinte, & qui ſe font entendre, pour ainſi dire, ſans proférer aucun ſon ; & la raiſon en eſt, que lorſque quelqu'un ſe ſert d'une langue qui nous eſt connue, nous comprenons ſa penſée, partie par les ſons qu'il forme, partie par ſes geſtes, ſes ſignes, le mouvement de ſa bouche & de ſa langue.

La vraie aphonie eſt un accident inſéparable des maladies ſoporeuſes & des ſyncopes ; d'où vient qu'*Hippocrate* la confond ſouvent avec le coma. Elle eſt cauſée 1°. par la foibleſſe avec laquelle l'air agit ſur les cordes vocales, par la débilité totale ou partielle de la poitrine, par une plaie conſidérable au poumon ; 2°. par l'inertie, l'immobilité, l'éroſion des cordes vocales.

Les cordes vocales ne peuvent rendre un ſon qu'autant qu'elles ſont tendues ; elles ſe tendent par l'action des

muſcles qui écartent le cartilage thyroïde de l'arythénoïde, ſur-tout par celle des cricothyroïdiens ; de là vient qu'en mettant le bout du doigt dans la foſſette qui ſépare le cartilage cricoïde du thyroïde, & en la preſſant, une perſonne ſourde peut entendre le ſon que l'on profere. L'aphonie eſt cauſée par la paralyſie de ces muſcles, de même que par la réſection des nerfs récurrens, qui aboutiſſent à ces muſcles, ainſi que *Galien* l'a éprouvé. La même choſe arrive lorſque ces cordes ſont rongées par un ulcere, comprimées par une tumeur, qu'elles ſe ſéparent, s'épaiſſiſſent & perdent leur mouvement ; il en réſulte néceſſairement une mutité compliquée d'aphonie.

La parole eſt une voix articulée, ou modifiée par l'entremiſe de la cavité du nez, de la bouche, de la luette, de la langue, des levres & des dents, de maniere qu'elle ſuffit non-ſeulement à exprimer confuſément les idées, à quoi ſuffiſent la clameur, le ſoupir, le ris, les pleurs, & les autres voix communes aux hommes & aux bêtes, mais encore à exprimer diſtinctement les idées, & la ſuite des ſyllabes qui leur

correspondent. Les muets sont ceux qui, quoiqu'ils rendent des sons conformes à leurs passions & communs aux animaux, ne peuvent cependant point exprimer distinctement leurs pensées. Ils different des begues, en ce qu'il ne peuvent proférer aucune syllabe, au lieu qu'il n'y en a que quelques-unes que les begues ne peuvent prononcer, ou ne prononcent qu'imparfaitement. Telle est la différence qu'il y a entre la mutité & le bégaiement.

La mutité est une impuissance réelle ou simulée de parler, & le bégaiement de prononcer distinctement les syllabes.

Nous avons besoin d'instruction, non point pour proférer des sons, mais pour parler. Pour qu'un enfant soit en état de demander les choses dont il a besoin, il faut que, fidelle imitateur de sa nourrisse, il s'accoutume à prononcer les diverses syllabes qu'il entend, & qu'il les combine les unes avec les autres. De là vient que ceux-là sont muets qui sont privés de l'ouie, ou qui sont sourds de naissance, ou qui étant stupides & hébétés, n'ont

aucun désir d'imiter ou de rechercher ce qui leur est utile, qui n'ont ni appétit, ni sensation, ni imagination qui les excite à parler, comme il arrive à ceux qui dorment, ou qui refusent entiérement de parler, ainsi qu'il arrive dans la mélancolie, l'extase, & autres maladies semblables.

1. *Mutitas à Glossolysi;* Paralysie de la langue. L.

La langue est le premier & le principal instrument de la parole; non-seulement elle sert à articuler les lettres linguales, telles que l'L, l'R; elle forme encore avec les dents les dentales, comme D, T, S, Z, en se repliant vers le palais; & repoussant l'air en arriere, elle produit les gutturales G, K, M. On a cependant vu des gens qui parloient sans langue, ce qui vient, selon toute apparence, de ce qu'ils avoient au fond ou aux côtés de la bouche certaine caroncule qui suppléoit à son défaut; mais lorsque la langue est paralysée, & qu'elle est entiérement privée de mouvement, rien ne peut la remplacer. On a lieu de croire qu'elle est paralysée, lorsque les malades, jouissant de leur bon sens, ne peuvent ni

la remuer, ni s'en ſervir, qu'ils ont de la peine à avaler, & qu'ils roulent les alimens dans la bouche.

Cette eſpece accompagne très-ſouvent l'apoplexie, de même que l'hémiplégie abſolue.

On la guérit difficilement par les draſtiques & les émétiques; & ſouvent même l'apoplexie revient par le même principe. Les meilleurs ſialogogues ſont la pyrethre, la racine d'hellebore fétide mâchée, la fumée de tabac, que l'on peut auſſi mâcher, l'uſage interne du caſtoreum, du lentiſque, du pouliot, des feuilles & des ſemences de ſauge en forme de thé, les douches d'eau de Balaruc.

2. *Mutitas traumatica*, Fabric. Hildanus. B.

Les criminels que l'on met à la torture, deviennent non-ſeulement muets par la violence des douleurs qu'ils ſouffrent pendant qu'on la leur donne, ils tombent encore, ainſi que j'en ai été témoin, & qu'*Hildanus* nous en avertit, dans un aſſoupiſſement épileptique. Les Juges s'imaginant fauſſement que ces malheureux ne veulent point parler, redoublent les tourmens pour les

forcer à avouer leurs crimes; mais cette mutité eſt cauſée par le tiraillement ſympathique des nerfs récurrens. J'ai vu un malheureux qui perdit non-ſeulement la parole, mais encore tout ſentiment; il fut attaqué d'une rigidité & d'une vibration ſpaſmodique dans tout le corps, d'une conſtriction dans la mâchoire, & d'une fievre aiguë, qui durerent un jour entier, & qui firent craindre au Juge que ſa mort ne prévînt le ſupplice qu'il avoit mérité.

Thiermair a vu une mutité de deux ans occaſionnée par une contuſion au cou, laquelle ſe diſſipa par le moyen d'un cathartique.

A l'égard de la mutité cauſée par la coupure des nerfs récurrents, non-ſeulement elle a été obſervée par *Galien*, mais elle a été excitée dans les animaux par d'autres Auteurs. On a même vu un homme ſcrophuleux qui devint muet, après qu'on lui eut coupé les glandes qu'il avoit au cou.

Munnick a vu une mutité occaſionnée par une bleſſure au thorax.

3. *Mutitas à Narcoticis*, Manget, *Bibliotheca pract. de paralyſi, pag.* 757. & 758. Voyez les ſcholies de *Thiermair*. Mutité cauſée par des narcotiques.

Il y avoit dans les environs de Montpellier des voleurs, qui, pour empêcher qu'on ne les découvrît, faisoient boire à ceux qui tomboient entre leurs mains du vin mixtionné avec la semence de datura. Tous ceux qui en burent perdirent la parole pendant un jour ou deux, au point de ne pouvoir répondre aux questions qu'on leur faisoit.

Galien a observé que l'opium que l'on met dans l'oreille pour en appaiser les douleurs, a souvent causé une mutité. J'en ai vu une passagere causée par les bayes de bella dona, & la racine de jusquiame. L'hivresse produit le même effet, & l'on voit tous les jours des personnes qui bégayent pour avoir trop bu du vin.

4. *Mutitas elinguium*, Manget, *Bibliothec. de paralysi, pag. 748.* Dejussieu, *Mém. de l'Acad. de Paris;* Mutité causée par le défaut de langue. L.

Les ulceres mangent la langue dans l'esquinancie sphaceleuse & le pœdanchlone d'*Aëtius*, dans la petite vérole maligne, accompagnée d'ulceres chancreux, & dans plusieurs autres cas.

Sa pointe se coupe quelquefois dans les accès d'épilepsie, ce qui cause une

mutité passagere; la parole revient dès que la plaie est guérie, & le malade en est quitte pour bégayer. *Horstius* & *Thiermair* prétendent que la langue repousse après avoir été coupée.

La base de la bouche se tuméfie quelquefois, & fait l'office de la langue; & l'on a vu des gens qui parloient sans langue. *Voyez* sur cette maladie l'*Aglossostomographie* de *Rolland* dans la *Biblotheque* de *Manget*.

5. *Mutitas à siccitate*; Mutité causée par la sécheresse. B.

La langue devient quelquefois aussi seche & aussi dure que du bois dans les fievres malignes, ce qui occasionne une mutité passagere.

On a vu une femme qui devint muette pour avoir donné trop long-temps à teter à son nourrisson, & qui recouvra la parole après qu'il fut sevré.

6. *Mutitas spasmodica*, Sennert, *de scorbuti signis, cap.* 4. *Mutitas hysterica*; Patholog method. *Mutité spasmodique, hystérique*. B.

J'ai vu un homme, dit *Eugalenus*, qui perdit tout-à-coup la parole, ce que l'on attribuoit à une apoplexie; quoique cet accident ne fût occasionné que

par la contraction ou la convulſion des organes de la voix ; le malade ayant dit depuis qu'il avoit ſenti de la douleur & une eſpece de contraction dans cet endroit.

Cette eſpece attaque ſouvent les femmes hyſtériques ; il leur ſemble qu'on leur ſerre le cou avec une corde, & elles perdent la parole pendant quelque temps.

7. *Mutitas proæretica*, Menjot, *de mutitate*, *diſſert.* Silence de *Pline.*

C'eſt une mutité ſimulée, telle que celle qu'affectent les mendians, les petites filles, &c. ou qui provient d'une mélancolie, d'une extaſe : il n'eſt pas rare de voir des mélancoliques s'abſtenir de parler pendant un an & plus.

8. *Mutitas ſurdorum* ; Mutité des ſourds de naiſſance. L.

Les perſonnes ſourdes de naiſſance ſont auſſi néceſſairement muettes, non point parce qu'elles manquent de voix, mais parce qu'elles ne peuvent apprendre à parler. Elles jouiſſent de la voix, & expriment leurs penſées non-ſeulement par des geſtes, mais encore par des ſons ſimples, ſans compter qu'elles ont les ſens & l'eſprit beaucoup plus

vifs que les autres. Elles prononcent l'A, pour marquer leur joie, l'I, pour exprimer leur colere & leur indignation, l'O, leur commisération, &c. mais elles ne peuvent ni parler, ni articuler distinctement les mots qui expriment leurs idées.

Wallis, célebre Mathématicien Anglois, & *Ammanus* d'Amsterdam sont les premiers qui ayent entrepris d'apprendre à parler aux sourds de naissance. *Pereira* exerce actuellement cet art à Paris, & voici sur quoi il est fondé.

1°. Celui qui se charge de cette tâche, fera mettre le doigt de son disciple entre le cartilage sentiforme & le cartilage annulaire du larynx, pour lui faire sentir la différence qu'il y a entre la simple aspiration & un son sonore, entre un son aigu & un son grave; car la pression du doigt doit être d'autant plus forte, que le son est plus haut & plus aigu.

2°. Le disciple observera attentivement les levres, les dents, la langue & le palais de son maître, & tâchera d'imiter tous ces différens mouvemens en se regardant dans un miroir.

3°. Lorsque son maître prononcera certaines lettres, il appliquera son doigt sur son nez ou sur sa bouche, pour sentir si l'air sort de la bouche ou du nez, afin d'apprendre à distinguer les lettres que l'on prononce de la bouche, de celles qu'on prononce du nez.

4°. Quand même le disciple prononceroit mal une lettre, le maître doit lui applaudir, & la lui faire prononcer plusieurs fois, avant de le faire passer à d'autres.

5°. Il commencera par les lettres les plus simples & les plus faciles, par exemple, par les voyelles, & ensuite par les labiales, avant de passer aux diphthongues, aux lettres explosives, aux syllabes, &c.

6°. Le maître aura soin de lui faire écrire les lettres qu'il prononcera distinctement, pour qu'il apprenne à lier l'idée de la lettre qu'il a écrite, avec celle du mouvement des organes dont elle est accompagnée. Il est même bon qu'on exprime avec des couleurs l'objet dont on veut lui donner l'idée, & qu'on le lui montre souvent.

Les voyelles sont *a*, *e*, *i*, *o*, *u*: les diphthongues ne sont que des voyelles

combinées, que l'on prononce presque de suite, comme *ai*, *au*, *ei*, *eu*, *ou*, *oi*, *uy*, &c.

L'A est une lettre gutturale que l'on prononce en abaissant la mâchoire inférieure, & en sortant la langue.

L'E & I sont des lettres dentales, qui se prononcent en serrant les dents, & ouvrant les levres : pour prononcer l'I, on serre les dents, & l'on rapproche la langue des dents inférieures.

L'O, l'U, l'W sont des lettres labiales, que l'on prononce en allongeant les levres, & en les serrant davantage pour l'O que pour l'U.

On prononcera les consonnes sans les faire précéder ni suivre d'aucune voyelle, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui ; on ne feroit que retarder les progrès du disciple. On prononcera M & F, & non point *emme*, *effe*.

Les consonnes labiales sont les plus aisées à prononcer ; il suffit de fermer les levres, de repousser l'air vers le nez, & de le faire sortir légérement en écartant les levres. C'est ainsi qu'on prononce M. B. P.

Les consonnes *muettes* non explosives sont J ou G doux, le *ch* des Fran-

çois, S, F, V. Les *exploſives*, ou celles qui pouſſent avec violence l'air que l'on a retenu, ſont le kappa ou le C dur, le G, gamma, les dentales D, T, & les labiales B, M, P. Pour prononcer l'V & l'F ou le Q, il faut rapprocher la levre inférieure des dents ſupérieures: ſi écartant les levres avec les doigts on veut prononcer le P, on entendra le ſon de l'F.

Les naſales ſont M, N, qu'on ne prononcera jamais ſi l'on ſe preſſe le nez avec les doigts, vu qu'il faut que l'air ſorte par les narines.

Les linguales ſont L & R. Cette derniere lettre eſt très-difficile à prononcer, d'où vient que les Auvergnacs & les Provençaux lui ſubſtituent ſouvent l'L. Ceux qui ont la langue épaiſſe rendent un ſon rauque en place de l'R.

Les gutturales ſont H, gamma, kappa.

Les naſales ſont celles que l'on a de la peine à prononcer lorſque le nez eſt bouché, comme B, P, M, D, T, F, G, H, K, N, Q, R, X. Les autres ſont A, E, I, O, U, C, L, S, Z, qui ſe prononcent de la bouche.

Il y a beaucoup de rapport entre D,

& T, B & P, S & Z, F & V, gamma & kappa. Ces lettres ne different que par leur dureté & le degré d'explosion.

Les gutturales deviennent rudes & stertoreuses, lorsqu'elles sont accompagnées du tremblement de la luette, & qu'on les joint avec la lettre R comme dans le mot *græcâ*; elles sont encore plus rudes, lorsqu'on les prononce en inspirant.

9. *Mutitas verminosa*, Du Saulsai, *de Medic. epist. mss.*

Une fievre vermineuse rendit un enfant muet; sa mutité subsista, quoique la fievre fût dissipée; on lui fit prendre des vermifuges; il rendit 36 vers pendant 20 jours & récupéra ensuite l'usage de la parole; il conservoit cependant de la difficulté à prononcer la lettre B. Voyez *Alex. Benoît* liv. 5. chap. 15

XV. *APHONIA; Perte de voix.*

C'est une suppression totale de la voix qui n'est accompagnée ni de stupeur, ni de syncope; elle differe de la mutité, en ce que celle-ci ne sup-

prime que la voix articulée, au lieu que l'aphonie ſupprime toute eſpece de voix : ſon étymologie dérive de *a* privatif, & de *phonos* voix.

Le ſon qui ſort de la bouche, qu'on appelle la voix, eſt produit par la vibration des cordes vocales, à laquelle concourent 1°. une force ſuffiſante de la part de l'air expiré ; 2°. la contraction des muſcles qui touchent ces cordes. Il ſuit de là que l'aphonie aura lieu, 1°. toutes les fois que la reſpiration ſera ſi foible, que l'air expiré n'aura pas aſſez de forces pour produire la vibration des cordes vocales néceſſaire à la voix ; auſſi voyons-nous que la voix s'affoiblit beaucoup, ou ſe ſupprime même entiérement dans les maladies graves de la poitrine, telles que le rhume, l'enrouement, l'agonie, la ſyncope, &c. 2°. toutes les fois que le fluide nerveux ne ſe portera pas dans les organes de la voix, comme il arrive aux perſonnes ivres, à celles qui ſont dans l'extaſe, à celles dont les nerfs récurrens ſont coupés, liés, ou comprimés ; enfin, comme l'a obſervé *Galien*, à celles dont l'aorte ou l'artere carotide forment des anévriſmes conſidérables ; 3°.

toutes les fois que les muſcles du larynx ne pourront pas ſe mouvoir, ni tendre par conſéquent les cordes vocales, comme il arrive dans l'eſquinancie, dans l'angine, dans le goître.

1. *Aphonia melancolica*, ephem. nat. cur. paſſim. *Aphonie mélancolique.*

C'eſt celle qui accompagne l'extaſe & l'aneſthéſie mélancoliques; voyez ces maladies dans leurs lieux. Elle eſt ſouvent l'effet de quelque paſſion de l'ame, *p. ex.* d'un amour caché, *ephemer, nat. cur. dec. 1. ann. 6 & 7;* ou d'une frayeur diſſimulée, *dec. 1. ann. 3. obſ. 121.*

2. *Aphonia ab antipathiâ, ephemer. nat. cur. obſ. 141, 185.* Aphonie cauſée par l'antipathie.

L'antipathie pour des écreviſſes cuites cauſa cette eſpece qui fut guérie par la vue d'écreviſſes crues, *collect. Acad. tom. 3. pag. 163.*

3. *Aphonia temulentorum*, Hippocrat. *aphor. 5. ſect. 5.* Morgagni, *epiſt. 14, 34, 35.* Aphonie d'ivreſſe.

Un homme & une femme ayant mangé de la ſoupe dans laquelle on avoit fait cuire des feuilles de juſquiame, devinrent ſtupides & hébétés, ſans

pouvoir proférer une ſeule parole. J'ai été témoin de ce phénomene. Nous avons auſſi vu à Montpellier, des perſonnes à qui on avoit fait boire du vin empoiſonné par les ſemences de ſtramonium, paroître pendant quelques heures, tout-à-fait ſtupides & hébétées, ſans pouvoir proférer un ſeul mot, & ſans être cependant aſſoupies : rien n'eſt meilleur dans ce cas que de faire vomir le malade, & de lui faire prendre enſuite des acides tels que le vinaigre, l'oxycrat, &c.

4. *Aphonia catarrhalis*, Bonet, *ſepulchret. obſ.* 2. *Anginoſa*, Morgagni, *epiſt.* 14. 37. Extinction de voix.

Homberg a guéri l'aphonie catarrhale en faiſant boire une infuſion théiforme de plantes vulnéraires. On rétablit la voix dans l'angine, par la ſaignée & les vomitifs, ſi ces remedes ſont indiqués.

5. *Aphonia anevriſmatica*, Morgagni, *epiſt.* 17, 21; Aphonie cauſée par un anévriſme.

L'aphonie obſervée par *Morgagni*, étoit l'effet de la preſſion, que le cœur, qui étoit auſſi gros que celui d'un bœuf, exerçoit ſur la trachée artere; le même

effet étoit produit par un anévrisme de l'aorte, dont la grosseur égaloit de même celle d'un bœuf.

6. *Aphonia traumatica*; Aphonie traumatique.

Cette espece est produite par la section, ou par l'érosion des nerfs récurrens; soit que cette section soit artificielle comme celle de *Galien*, soit qu'elle soit l'effet de l'extirpation de quelque glande du col, comme sont les tumeurs écrouelleuses, le goître, le cancer; la torture produit aussi le même effet, de même que les plaies considérables du poumon.

7. *Aphonia hysterica*, *ephem. nat. cur. dec. II. ann. 7. obs. 133*; Aphonie hystérique.

Cette espece est occasionnée par la contraction spasmodique du larynx, & par la suppression ou la grande lenteur de la respiration.

8. *Aphonia paralytica*; Aphonie paralytique.

Cette espece est très-souvent l'effet de l'hémiplégie, & annonce la récidive de l'apoplexie. Outre les remedes de l'émiplégie qui conviennent à cette espece, on fait respirer au malade la fu-

mée de tabac, on lui fait mâcher de la racine de pyrethre, ou des semences aromatiques, telles que celles de carvi, de l'ammi de Crete, du thym, &c. on emploie aussi l'électrisation & l'huile de girofle.

9. *Aphonia pulmonica*, Boneti, *sepulchret. de voc. vitiis, lib. 7. sect. 22*; Aphonie pulmonique.

Les abcès, les vomiques, les stéatomes du poumon, la phthisie squirreuse, le gonflement du thymus, les abcès du péricarde; toutes ces tumeurs peuvent occasionner l'aphonie pulmonique, en comprimant la trachée artere.

Quant aux autres especes d'aphonie, elles sont ou passageres, comme dans l'épilepsie, ou symptomes de l'apoplexie, du carus, de la syncope, de la paraplexie; & elles appartiennent à ces maladies.

XVI. *Psellismus*; *Bégaiement*.

Le bégaiement n'est autre chose qu'une difficulté ou une impuissance de prononcer comme il faut certaines lettres ou syllabes. Les malades sont appellés *Bradyglossi*, en Grec *ætipoi*, begues.

Ce défaut provient ou d'un vice de l'esprit, ou d'un vice des organes de la parole, ou de celui des organes de la voix. Il provient d'un vice de l'esprit, lorsqu'il vient de la mauvaise éducation qu'on a reçue, ou de la mauvaise habitude qu'on a prise. Par exemple, lorsque pour rendre les lettres que l'on prononce en sifflant, & qui sont dures, comme S, plus douces, on la prononce comme un Z, ou que les Gascons, par la mauvaise habitude qu'ils ont prise, disent *vivere* pour *bibere*, & *anselus* pour *angelus*. Il en est de même, lorsque pour parler trop vîte, on hésite & l'on s'arrête sur certaines lettres, comme K, D, T, de façon qu'on les omet, ou qu'on les prononce avec peine, comme on le verra dans l'énumération des especes. La nation, la patrie, l'affectation, les maladies, la mauvaise conformation, occasionnent ces défauts.

1. *Psellismus ischophonia*; en Latin, *hæsitatio*; Bégaiement. Les malades sont appellés *bambaliones*. L.

C'est le vice de ceux qui, en prononçant certaines lettres, hésitent en parlant, & s'arrêtent tout-à-coup comme si leur voix rencontroit quelque obstacle.

Démoſthene ſe délivra de ce défaut, en déclamant avec de petits cailloux dans la bouche. Ce vice a lieu principalement lorſqu'ils rencontrent des lettres gutturales, comme K, G, qu'ils prononcent pour ainſi dire comme s'ils avoient le hoquet. Il ſemble qu'en prononçant ces lettres, l'air, après avoir été retenu quelque temps par le voile du palais, la luette & la racine de la langue, ſort avec impétuoſité par la bouche; & c'eſt préciſément la difficulté de mouvoir ces organes qui cauſe ce bégaiement, que l'on peut cependant corriger par des efforts réitérés, & avec le ſecours d'un bon maître. On l'appelle plus proprement *iſchophonia*, de *iſcho*, j'empêche, j'arrête; & *phone*, voix, quoiqu'il n'affecte point la voix, & qu'il n'influe que ſur la parole. Par exemple, au lieu de *Cæſar*, ils prononcent *Cæcæſar*, & pour *fama*, *famama*, & cela à la hâte, & avec certaines contorſions de viſage, qui montrent aſſez les efforts qu'ils font pour parler.

2. *Pſelliſmus rottaciſmus*; en François *graſſeyement*, *parler gras*.

Ce défaut conſiſte à répéter la lettre

R, ou à la prononcer d'une maniere rude. Ce vice étoit familier aux anciens habitans d'Erétrie, & il est aujourdhui endémique chez les Provençaux, qui paroissent l'avoir hérité de leurs ancêtres. Ceux dans lesquels il se trouve, collent le bout de la langue vers la racine des dents de la mâchoire inférieure, pour prononcer cette lettre, au lieu de le porter vers le palais avec un léger tremblement, ce qui fait que la racine de la langue en s'élevant, repousse l'air vers le nez, ce qui rend la prononciation rauque & rude. On attribue communément ce défaut à la trop grande épaisseur & à la pesanteur de la langue. Ce vice paroît si peu désagréable à certaines filles, qu'elles l'affectent. Les paysans d'Auvergne, pour dire *malia*, prononcent *maria*, mettant une R au lieu d'une L.

3. *Psellismus lamdacismus*, en Latin *lallatio*. L.

C'est le défaut de ceux qui redoublent l'L mal à propos, ou qui la mouillent comme la double L des Espagnols, ou *lh* des Gascons, qui la substituent à l'R, & qui prononcent *maliam* pour *mariam*. J'ai observé que ceux qui ont

ce défaut, ont la langue mince & la bouche humide ; mais on ignore jusqu'à présent le principe de ce vice.

Il y a des gens qui ne prononcent point l'*ll* des Espagnols, ni le *gli* des Italiens, & qui leur substituent l'*i* voyelle ; par exemple, *moyé* pour *moglié*, ce qui est un vice que les Grecs désignent par le nom de *jotacisme*. Je laisse à d'autres le soin de rechercher si la difficulté de prononcer la lettre R ou le *lamdacisme*, provient, ainsi que le prétend le P. *Fabri*, d'un ankyloglosse.

4. *Psellismus traulotes*; en Latin, *Blæsitas*; en Grec, *syrigmus*; en Languedocien, *parler blés*; les malades *traulisantes*. L.

Ceux dans lesquels ce vice se trouve adoucissent certaines consonnes rudes, & prononcent *anselus* pour *angelus*, *capidolium* pour *capitolium*, *zeta* pour *seta*, *gamma* pour *camma*, & ainsi de quelques-autres lettres semblables, ce que quelques-uns affectent pour se donner plus de grace en parlant. Il y a des enfans dans qui ce défaut provient d'une foiblesse de prononciation, l'affectation n'y a point de part, & il se guérit avec l'âge, & par des efforts réitérés. Le

défaut de dents fait aussi qu'on omet ou qu'on adoucit les lettres dentales, comme D, T.

5. *Psellismus balbuties ;* en Grec, *mutacismus ;* proprement, *psellisma ;* par Quintilien, *platejasma.* L.

C'est une difficulté de prononcer comme il faut les mots composés de lettres labiales, comme B, M, P, ce qui est cause qu'on les répete, qu'on les double, ou qu'on leur en substitue d'autres.

Ce vice est familier aux enfans, parce que n'ayant point de dents, ils sont obligés de prononcer presque toutes les consonnes des levres, ce qui les fait bégayer. C'est aussi le vice des ivrognes, & il a cela de choquant, qu'ils sont obligés de répéter les lettres labiales, à cause que la langue & les levres leur tremblent. Ceux qui ont les levres grosses tombent dans le même défaut, faute d'ouvrir suffisamment la bouche. Plus le pays est froid, & plus ceux qui l'habitent ferment la bouche en parlant.

6. *Psellismus mogilalia ;* Aëtius appelle les malades *mogilali.* L.

Ce vice consiste à ne pouvoir point

prononcer les lettres labiales; les begues ont peine à les prononcer; mais ceux dont nous parlons, ne les prononcent point du tout, ou leur en substituent d'autres. Par exemple, ceux qui ont un bec de lievre, ont peine à prononcer B, P, M, lors sur-tout que les dents de devant leur manquent. Ils prononcent l'V pour l'F, ou l'F pour le P, sur-tout lorsqu'ils ne peuvent remuer la levre inférieure.

On peut rapporter à la *paraphonie*, la difficulté de prononcer les lettres nasales M, N, Gn, de même que les gutturales G, Gr, R, K, X; & l'on peut s'en convaincre en se bouchant le nez; & c'est l'évidence de ce vice du son, qui fait que je mets le *nasillement* au rang des paraphonies.

7. *Psellismus metallicus*. L.

Ce vice est familier aux Doreurs, aux Peintres, &c. & il paroît par les observations de M. de *Haen*, *part.* 3. *cap.* 1. qu'on peut le guérir par l'électrisation.

8. *Psellismus jotacismus*. L.

C'est une difficulté de prononcer les lettres gutturales; savoir, *jota*, *j* consonne, & le *g* doux des François. Ce

vice eſt familier à ceux qui ont le palais percé, & j'ai connu deux perſonnes qui avoient ce défaut de naiſſance; il y en a d'autres dans qui il eſt cauſé par un ulcere vénérien. Lorſqu'on boit avec trop de précipitation, on rend la boiſſon par le nez. Ce ſon de voix eſt très-déſagréable; ce trou empêche les enfans de teter, à moins que le mamelon ne ſoit fort long, & n'atteigne au-delà. On peut boucher ce trou avec une lame d'argent, artiſtement appliquée, & remédier par-là à ce défaut. On peut le feindre lorſqu'on veut.

9. *Pſelliſmus naſitas*; Le parler du nez.

C'eſt un vice dans le ſon de la voix, occaſionné par l'obſtruction du nez, de maniere que ceux qu'on prétend ordinairement qui parlent du nez, ſont préciſément ceux qui ne parlent point ainſi, ou auxquels il manque ce ſon de voix, qui dépend de l'air qui entre dans les narines, & qui rend la voix harmonieuſe. Cette obſtruction peut avoir pluſieurs cauſes; par exemple :

Un *calcul* engendré dans les narines, d'où s'enſuit un coryza pituiteux, avec une ſenſation pareille à celle que cau-

∫eroit une noi∫ette dans le nez. Gabr. Clauder, *Colleƈt. Academ. pag.* 609. *tom.* 3.

10. *P∫elli∫mus lago∫tomatum.*

Il e∫t probable que ce que les Grecs appellent *lago∫toma ;* en François, *bec de lievre*, vicie la prononciation de quelques lettres labiales, telles que les lettres B, F, M, P.

11. *P∫elli∫mus à ranulâ.* Voyez *la Grenouillette*, des Auteurs.

XVII. *PARAPHONIA ;* Vice de la voix ; de *Para*, vicieu∫ement ; & *phonos*, voix.

On connoît cette affeƈtion au vice ou à la rude∫∫e de la voix ; & par con∫équent elle con∫i∫te dans une impui∫∫ance de parler ou de chanter d'un ton de voix agréable, & qui ne fatigue point l'oreille de ceux qui nous écoutent.

Il ∫eroit mieux de l'appeller *cacophonie*, ou avec Menjot, *trachophonie*, parce que la voix e∫t extrêmement rude dans la plupart de ∫es e∫peces. La *paraphonie* e∫t ∫ouvent compliquée avec le bégaiement, mais il y a beaucoup de

différence entre l'un & l'autre; le bégaiement n'affecte que la prononciation, au lieu que la paraphonie influe sur le son de la voix.

Les malades sont appellés par Galien *trachyphoni*. Les Auteurs ne désignent point ce genre par aucun nom propre, & ne le mettent ni au nombre des vices de la voix ni de la parole, ni au rang de l'enrouement, qui est cependant une de ses especes.

La voix, lorsqu'elle est parfaite & sonore, est une espece de chant plus bas & plus doux, dont elle ne differe qu'en ce qu'il faut beaucoup moins d'effort pour parler que pour chanter. Trois choses contribuent à rendre le chant agréable; savoir, la *mélodie*, laquelle n'est autre chose qu'une suite de sons qui se succedent les uns aux autres d'une maniere qui flatte l'oreille. Les sons les plus agréables sont ceux dont le rapport des vibrations peut être exprimé par des petits nombres aisés à connoître, comme M. *Euler* le démontre dans ses Elémens de Musique. Secondement, la symphonie, ou le concours de plusieurs sons qui se font entendre à la fois, & non point

ſucceſſivement. Pour que les ſons ſoient auſſi agréables dans la ſymphonie, que les ſucceſſifs dans l'harmonie, il faut qu'ils ſoient variés, harmoniques ou conſonnans. C'eſt la variété des accords qui plaît, & qui fait toute la perfection de l'harmonie. Dans la parole humaine, il y a toujours une certaine conſonnance entre le ſon de la bouche, & celui qui eſt réfléchi par le nez; ces ſons doivent former une eſpece d'harmonie avec le ton des cordes vocales, encore qu'elle ſoit éloignée.

Enfin, comme la beauté de la Poéſie conſiſte dans la juſte combinaiſon des ſyllabes longues & breves qui forment les pieds des vers, de même celle du chant conſiſte dans celle des notes longues & breves dont il eſt compoſé.

Par une raiſon contraire, le vice de la voix conſiſte dans le défaut de mélodie, de ſymphonie & de meſure; & par conſéquent plus la voix eſt diſſonante, grêle, rude, homotone, plus elle eſt vicieuſe & ingrate.

Le larynx eſt le principal, ou du moins le premier organe de la voix, & c'eſt du mouvement vicieux de ſes muſcles, & de la diſſonance des cordes

vocales, que dépend la paraphonie, quoique le nez, comme dans le nasillement, la bouche, la luette & les autres parties de la bouche puissent altérer & vicier aussi le ton de la voix, comme on le verra dans les especes.

1. *Paraphonia puberum;* Mue de la voix.

Les sujets sont appellés par les Latins *Hirquitalli;* par Aristote *Tragisontes.*

Les enfans qui n'ont point encore atteints l'âge de puberté, ont la voix plus claire & plus douce que les hommes faits; & de là vient que les Italiens châtrent ceux qu'ils destinent à la musique, pour empêcher qu'ils ne perdent leur voix, & que chez eux un *castrato* & un chantre sont deux mots synonymes. La voix mue vers l'âge de 14 ans, rarement à l'âge de 18, & elle est trois ou quatre ans à se former. Dans le temps que la voix mue, elle est rauque, inégale, désagréable, discordante. Elle est souvent si rauque, qu'on n'ose chanter, tant elle est rude, désagréable, discordante, inégale. Ce qu'il y a d'étonnant, est que cette mue arrive dans le temps que la semence se forme dans les

testicules, & que la barbe pousse, & il y a une si grande connexion entre la génération de la semence, & la mue de la voix, que si l'on châtre les enfans avant l'âge de puberté, en leur froissant, liant, ou coupant les testicules, ils conservent lorsqu'ils sont hommes faits la voix qu'ils avoient avant l'opération. Il y a plus, si on vient à les châtrer lorsqu'ils sont adultes, ils perdent leur voix mâle, la barbe leur tombe, ils deviennent extrêmement gras, mous & efféminés; & la même chose arrive aux coqs que l'on châtre, ils perdent leur voix en même temps que leur fertilité.

La mue passée, la voix devient insensiblement plus mâle, plus grave que celle des enfans. De rauque & de discordante qu'elle étoit, elle devient douce & sonore, & plus grave & plus forte de quatre ou cinq tons.

Il est évident par ce qui précede, que la virilité, la barbe & la voix virile ont le même principe, & la preuve en est que la voix ne mue point dans les femmes, elle devient seulement plus forte à mesure qu'elles avancent en âge; mais elle conserve le même ton qu'elle

avoit dans l'enfance. Si la voix humaine s'étend jusqu'à la troisieme octave, & que la premiere octave & demie appartienne à l'enfance, celle des enfans & des femmes sera comprise entre ces limites, & pourra former tous les tons compris dans cet intervalle, sans pouvoir descendre aux octaves plus basses qui sont pour les hommes.

Le ton de la voix dépend selon toute apparence de celui des cordes vocales de M. *Ferrein*, & celui de ces cordes de leur grosseur, de leur longueur & du degré de leur tension. Comme donc les cordes vocales rendent un son plus aigu dans les enfans, il faut nécessairement que le quotient qui résulte de la division de la force tendante par le diametre & la longueur de la corde, soit plus grand que dans les hommes, vu que la force du son, ou le nombre des vibrations dans un temps donné, est en raison composée de la directe des racines des forces tendantes, & de l'inverse du diametre & de la longueur de la corde.

Il suit de ce qui précede qu'à mesure que l'âge de puberté approche, les cordes vocales doivent devenir plus lon-

gues & plus épaiſſes, & il y a toute apparence qu'elles croiſſent par le même principe que la barbe & la ſemence, vu que la barbe, la ſemence & la voix ſuivent la même marchè. C'eſt donc à la ſemence qui eſt alors formée & répandue dans tout le corps, que l'on doit attribuer la virilité de la voix, la barbe & la vertu prolifique de l'homme. Il s'enſuit donc qu'il y a une affinité entre la groſſeur des cordes vocales, le poil, la barbe & les teſticules, qui fait que cette liqueur ſe fixe dans ces organes, les dilate, les nourrit & les épaiſſit.

Pour qu'une corde rende un ſon doux & harmonieux, il faut que ſa groſſeur & ſa tenſion ſoient les mêmes d'un bout à l'autre ; & s'il y en a deux, il faut pour qu'elles ſoient à l'uniſſon, qu'elles ſoient de la même groſſeur, de la même longueur, & également tendues, à moins qu'on ne ſupplée par la tenſion à ce qu'il leur manque du côté de la groſſeur & de la longueur. Il s'enſuit donc de là que les cordes vocales ſeront diſſonnantes, ſi leur groſſeur n'eſt pas égale d'un bout à l'autre, ſi l'une eſt plus groſſe que l'autre, ou ſi

étant également grosses & également tendues, leur longueur est inégale; or, la science physico-mathématique des sons & l'expérience nous apprennent que la mue de la voix est occasionnée par l'un ou l'autre de ces vices, & même par plusieurs ensemble, & que c'est ce qui rend la voix rauque, inégale, discordante pendant quelques années.

Cure. Il y a des gens qui font un si grand cas de la voix de leurs enfans, qu'ils ne craignent pas pour la leur conserver de les mutiler, & de les mettre dans un état qui les exclut du rang des hommes; je crois donc rendre un grand service à l'humanité, de leur apprendre qu'ils peuvent, sans nuire à leur virilité ni à leur intégrité, leur conserver la voix sans qu'elle souffre aucune altération, & ils doivent faire d'autant plus de cas de ma méthode, qu'elle est fondée sur une expérience réitérée. Elle consiste à empêcher que la voix ne baisse de quatre ou cinq tons; & pour cet effet, il faut dès que la voix des enfans commence à muer, les faire chanter plusieurs fois par jour; cela fait que les cordes vocales deviennent plus tendues que si on ne les exerçoit point, & cette

tension compense ce qu'elles perdent de leur son par leur épaisseur & par leur longueur. Lorsque la voix de l'enfant qu'on exerce aura baissé jusqu'au ton *la*, il faut la maintenir à ce ton; si elle a baissé jusqu'au ton *sol*, on ne pourra la rendre plus aiguë, mais on l'empêchera de descendre plus bas. En exerçant ainsi l'enfant pendant quelques années, sa voix ne muera plus, & ne souffrira d'autre altération que celle qui est inséparable de l'âge, & à laquelle il n'y a point de remede. A l'égard de la mue que causent les maladies, elle se dissipe dès que les forces sont rétablies.

2. *Paraphonia nasalis*; en latin *nasitas*; en langue vulgaire *parler du nez*; les sujets *Nasillards*. L.

On appelle voix nasale cette voix désagréable à laquelle le nez n'a que peu ou point de part, & qui sort de la bouche & du fond du gosier plutôt que du nez, ainsi qu'il arrive lorsqu'on bouche l'ouverture extérieure de cet organe avec les doigts, ou que l'intérieure se trouve bouchée par le voile du palais. On peut se procurer soi-même ce ton de voix, & il y a même des Religieux qui l'affectent par une humilité hypocrite

qui déshonore l'humanité & la Religion.

Ce qui rend la voix agréable, est que la portion d'air qui entre par la partie intérieure du nez dans les ſinus frontaux, & l'antre d'higmore étant répercutée rend un ſon harmonique avec la glotte, & rend la voix plus pleine & plus ſonore, de même que les cordes rendent un ſon plus agréable, lorſqu'elles ſont tendues ſur le corps d'un inſtrument, que lorſqu'elles ſont touchées en plein air. Or, comme la voix ne réſonne point dans le nez, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit moins pleine, plus rude & plus déſagréable.

Lorſque le nez ſe trouve obſtrué par une trop grande abondance de mucoſité, ainſi qu'il arrive dans le coryza, le vomer & les lames ſpirales étant relâchées, rendent un ſon moins clair, & l'air ſe trouvant reſſerré, eſt répercuté vers le goſier, ce qui rend le ſon de la voix infiniment plus déſagréable. C'eſt ainſi que dans les orgues on emploie pour le jeu de naſard des tuyaux de plomb fermés par en haut, & accordés à la douzieme du jeu de devant.

3. *Paraphonia catarrhalis*, appellée par les Grecs *Bronchos*, par les Latins

Raucedo, par les François *Enrouement;* les malades *Rauci*, *Raucedinoſi*, en grec *Branchaloi*. L.

La voix rauque eſt tout à la fois grave & diſſonante, en quoi elle diffère de la glapiſſante, qui eſt diſſonante, mais aiguë.

Les Anciens aſſurent d'un commun accord que l'enrouement eſt cauſé par l'inégalité de la ſurface interne de la trachée artere, & les Modernes l'attribuent aux glandes miliaires de ces parties, leſquelles ſe tuméfient lorſqu'il fait froid, ainſi qu'il arrive à la peau; mais je doute que cela ſoit ainſi. En effet, ſi l'on mouille une flûte allemande, & qu'on répande du ſable dedans pour la rendre raboteuſe, ſon ſon ne ſera ni grave ni rauque, comme le prétendent ces Phyſiologiſtes. Il y a plus d'apparence que la raiſon pour laquelle la voix eſt grave dans l'enrouement, eſt que le tiſſu cellulaire qui revêt les muſcles du larynx, eſt gonflé par une lymphe épaiſſie & accumulée, que le même vice ſe trouve dans les cordes vocales, ce qui fait que les muſcles ne peuvent les tendre, & qu'étant plus épaiſſes, elles rendent un ſon plus grave; & comme leur

épaisseur n'est pas la même par-tout, & que par conséquent elles ne sont point à l'unisson entr'elles, il faut nécessairement que la voix soit dissonante, sur-tout si la plupart des muscles destinés à tendre & lâcher les cordes, sont privés de mouvement, y ayant des mots qu'on ne peut prononcer qu'en proférant les syllabes d'un ton plus haut ou plus bas, ou en les marquant d'un accent grave ou aigu.

Si les muscles du larynx perdent leur mouvement au point de ne pouvoir tendre les cordes, il faut que la voix s'éteigne, & dans ce cas on ne sauroit parler sans un effort douloureux de la part du larynx, ce qui rend la voix aiguë & glapissante. Cela ne prouve point que les cordes vocales soient ramollies, comme quelques-uns le prétendent, mais seulement qu'elles ne sont pas assez tendues faute de mouvement dans les muscles, ainsi qu'il arrive dans l'enrouement, vu qu'elles se tendent & rendent un son plus aigu lorsqu'on les force, ce qui n'auroit pas lieu, si elles étoient œdémateuses & flasques.

Le même enrouement a lieu dans les

perſonnes qui ont une eſquinancie, un chancre, un ulcere, ou une plaie dans ces organes; mais il en réſulte une autre eſpece, qui ne ſe guérit point d'elle-même par la tranſpiration.

On s'enroue auſſi à force de crier, mais cet enrouement eſt de courte durée.

4. *Paraphonia ulceroſa; Ulcus gutturis, laryngis, tracheæ*. L.

C'eſt une voix aiguë, glapiſſante, grêle & éteinte, dont la cauſe eſt un ulcere au poumon, à la trachée artere, au larynx, & même au pharynx. On ne ſauroit les diſtinguer par le ſon de la voix dans ces différentes eſpeces. J'ai vu derniérement une femme qui avoit un ulcere à la gorge & au larynx, accompagné d'une fievre lente & de crachats purulens, dont la voix étoit preſque éteinte, à cauſe, ſi je ne me trompe, que l'inflammation ayant gagné le larynx, les cordes s'étoient tendues & ne pouvoient ſe mouvoir; auſſi avoit-elle la voix foible, glapiſſante, rauque & aiguë. C'eſt là la voix des phthiſiques. Cela ne viendroit-il point de ce que les cordes vocales étant plus minces rendent un ſon plus aigu? Cela

devroit être ainſi, s'il ne falloit point d'autres conditions. Lorſque les cordes ſont rongées par un ulcere, il en réſulte une aphonie & une mutité incurables.

5. *Paraphonia gutturalis ;* Le parler du goſier. L.

Cette eſpece, ainſi que je l'ai obſervé pluſieurs fois, provient d'un trou au palais, ou accidentel ou naturel, ou du défaut & de l'éroſion du voile du palais, ce qui eſt fréquent dans la vérole. On la connoît par l'inſpection de la gorge, par le regorgement des alimens & de la boiſſon par le nez. Les enfans qui ont ce défaut ne peuvent teter que les nourrices dont le mamelon eſt aſſez long pour conduire le lait au-delà de cette ouverture. Cette voix eſt rauque & gutturale, & accompagnée de diſtorſions du viſage, néceſſaires pour boucher les narines. Ce vice eſt incurable, à moins qu'on n'ait aſſez d'adreſſe pour boucher ce trou avec une lame d'argent.

6. *Paraphonia ſtertens*, vulgò *ſtertor*, en Grec *ronchos ;* Ronflement, râlement. L.

C'eſt ce ſon rauque & dur que ren-

dent en reſpirant les perſonnes qui dorment, les apopleƈtiques, ceux qui ſont à l'agonie, & même quelques aſthmatiques. On l'appelle *râlement* dans les moribonds. J'obſervai derniérement dans une femme apopleƈtique qui avoit la bouche ouverte, que ce bruit étoit produit par le tremblement du voile du palais qui étoit relâché, mais j'ignore ſi ce mécaniſme a lieu dans les autres cas. Nous ſavons par les expériences de *Ferriere*, que lorſque les cordes vocales ſont trop relâchées, elles ne rendent aucun ſon. Il peut donc ſe faire que les phlegmes viſqueux de la gorge interceptent une partie de l'air dans le temps de l'expiration, & rendent un pareil ſon, comme on peut l'éprouver en ſe gargariſant. On ignore juſqu'à préſent la théorie de ces accidens. On l'appelle en Grec & en langue vulgaire dans le Languedoc, *ronchos*, comme qui diroit, *écho des narines.*

7. *Paraphonia ſibilans*; vulgairement *Sibilus*, en Grec *Syrigma*, en François *Sifflement.* L.

C'eſt un accident du rhume, de l'aſthme & de l'angine, qui provient,

je crois, d'une fente qui se trouve entre la luette ou le voile du palais & la langue, & qui produit le même sifflement que lorsqu'on serre les levres, ou qu'il s'y trouve une fente qui fait le même effet que la glotte. Le sifflement est un son aigu, pareil à celui que rendent des cordes extrêmement courtes, ou des tuyaux d'un pouce de long.

J'ai observé plusieurs fois que la voix s'affoiblit & même s'éteint presque entiérement dans le vomissement bilieux, la colique bilieuse, & autres maladies semblables.

8. *Paraphonia à polypo ;* Vice de la voix causé par un polype.

Le principal symptome du polype du nez, & auquel les Médecins peuvent le connoître, est un ton particulier de voix qui approche du nasard ; mais à mesure que l'excroissance augmente, elle luxe & pousse en dehors les os du nez, & le polype se manifeste. Ce polype, ainsi que je l'ai observé derniérement, est souvent causé par un virus vénérien. Vous trouverez le traitement qu'il exige chez *Heister* & les autres Chirurgiens. Si le

polype est formé par un assemblage de mucosités, il faut l'oindre avec du suif de chandelle. L'illustre *Dumont* rapporte, *Journal de Médecine*, *Novembre 1763*, qu'il a vu un pareil polype qui vicioit la voix, guéri par ce remede seul dans l'espace de deux mois. On emploie aussi le suc du tournesol d'Europe.

XVIII. *Paralysis ; Paralysie.*

Elle consiste dans la privation du sentiment & du mouvement dans un membre ou un article, par exemple, la main, le pied, &c. sans aucune douleur.

Elle differe de la paraplégie & de l'hémiplégie par son étendue; de la dysesthésie, en ce qu'elle n'affecte que les organes du mouvement, je veux dire les muscles.

Sa cause morbifique a pour l'ordinaire son siege hors du cerveau & de la moelle de l'épine : elle affecte les nerfs & leurs ganglions situés hors de ces boîtes osseuses; & selon que les nerfs qui répondent aux muscles seuls ou à la peau sont paralysés, les mus-

cles cessent de se contracter, ou le sentiment s'abolit, s'engourdit ou s'émousse.

On doit rapporter la paralysie de la rétine à la goutte sereine, celle du nerf auditif à la cophose, celle de la langue à la mutité, celle de la paupiere supérieure à l'obscurcissement de la vue, celle de la verge à l'impuissance virile.

Il faut pour produire une sensation, que le fluide nerveux que le cerveau envoie continuellement dans les parties par le moyen des nerfs, reflue de celles-ci dans le cerveau. Ce fluide est une vapeur électrique, élastique & extrêmement subtile; de sorte que l'on ne sauroit presser un nerf, que la colonne de ce fluide ne souffre une vibration, de même qu'on ne peut électriser un fil de fer qu'il ne sorte de son extrémité une étincelle qui disparoît dès qu'on touche l'autre extrémité. Si l'on tire cette étincelle dans un endroit de ce fil qui est éloigné du globe, en le touchant légérement on voit aussi paroître des étincelles dans le globe de verre. Si l'on suppose, comme il y a toute apparence, que les filamens ner-

veux sont remplis d'une vapeur électrique, on répondra sans peine pourquoi, pour peu qu'on touche un nerf, l'impression se communique aussitôt au cerveau.

La contraction des muscles dépend pareillement du fluide nerveux destiné à les faire mouvoir; mais si l'on s'en rapporte à la démonstration de *Borelli*, qui prouve que le mouvement musculaire ne peut s'effectuer sans une très-grande force, on comprendra qu'il en faut beaucoup dans le fluide nerveux pour faire mouvoir les muscles, quoiqu'il suffise pour le sentiment, & par conséquent qu'il n'est pas étonnant que le sentiment se conserve dans les membres paralysés, lors même que les muscles ne peuvent se contracter, à cause de leur trop grande résistance, ou de l'obstruction des nerfs. J'ai souvent vu dans l'hémiplégie rhumatique que des gens qui avoient entiérement perdu l'usage d'un bras, ne laissoient pas que de sentir les mouches qui couroient dessus.

1. *Paralysis plethorica*; Paralysie pléthorique. L.

C'est celle qui est causée par la pression que causent les vaisseaux sur les

nerfs, lorſqu'ils ſont trop pleins de ſang. Elle a ſouvent lieu dans les membres qui ſont affectés d'un anévriſme. On la connoît aux ſignes de la pléthore, à la ſuppreſſion du flux menſtruel, des hémorrhagies auxquelles on étoit ſujet. Elle eſt entretenue par l'uſage du vin, par la crapule, &c. & on la guérit par la ſaignée, la ſobriété & l'exercice.

2. *Paralyſis rachialgica*; Pareſis de *Willis*. C.

Elle affecte principalement les mains & les bras. Elle commence par une ſtupeur & un fourmillement auquel ſuccedent des douleurs rachialgiques atroces dans le bas ventre, la conſtipation, &c. Cette maladie eſt familiere aux Artiſans qui reſpirent les fumées arſénicales des différens minéraux, qui préparent les couleurs, qui boivent du vin où l'on a mis de la litharge, ſur quoi l'on peut voir l'article de la colique de Poitou, que l'on guérit avec des adouciſſans ou des cathartiques draſtiques.

A. *Pareſis metallariorum* de *Spangenberg* & de *Suchland*. C.

C'eſt celle qui accompagne la coli-

que de Poitou & la goutte rachialgique, avec laquelle elle est souvent compliquée. Tantôt elle prive la partie du mouvement sans lui ôter le sentiment, souvent aussi elle détruit l'un & l'autre. Le sentiment revient cependant pour l'ordinaire lorsque le temps change, & se manifeste par des douleurs cruelles; quelquefois on sent des douleurs dans le coude, quoique la main soit paralysée; mais après que la paralysie est confirmée, les douleurs cessent. Les douleurs aiguës des membres annoncent presque toujours une paralysie; & celle-ci est souvent compliquée d'une contracture.

3. *Paralysis rheumatica*; Paralysie rhumatique. L.

C'est celle qui succede aux douleurs de la goutte & du rhumatisme. La partie conserve le sentiment, sans perdre sa rigidité. Elle s'aigrit par l'usage des eaux thermales salines, telles que celles de Balaruc; mais le malade reçoit du soulagement des sulphureuses, telles que celles de *Lamalou*, de *Bagnols*, &c. mais sur-tout du laitage & de l'électrisation, ainsi que je l'ai souvent éprouvé.

4. *Paralysis traumatica* ; Paralysie traumatique. L.

C'est celle qui est causée par une plaie, un ulcere, un coup qui occasionne une solution de continuité dans le nerf de la partie. J'ai vu un homme qui perdit tout sentiment dans le pouce & l'index, parce que le Chirurgien lui avoit piqué le nerf cutané en le saignant. Lorsque les nerfs qui répondent aux muscles viennent à être coupés, ceux-ci restent privés de mouvement. Il est évident que l'électrisation & les autres secours sont inutiles dans ces sortes de cas.

5. *Paralysis scrophulosa*, De Haen, *tom. 3. cap. 6. obs. 16.* Paralysie scrophuleuse. L.

Elle est causée par un virus scrophuleux, ou par des glandes qui pressent les nerfs voisins, mais elle est extrêmement rare. Elle se guérit par l'électrisation, les atténuans, les chalybés, l'antimoine en poudre, &c.

6. *Paralysis scorbutica*, De Haen, *Ratio medendi*, *tom. 3. obs. 17.* Paralysie scorbutique. C.

Elle est causée par un virus scorbutique, & l'on ne doit pas la confondre

avec celle à qui *Ettmuller* a donné ce nom.

L'électrisation ne sauroit la guérir.

7. *Paralysis polonica*, Strabel, *de plicâ polonicâ*, *hist.* 6. Paralysie polonoise. C.

C'est celle qui affecte ceux qui ont l'imprudence de couper leur plique. *Voyez* la cure de la plique.

8. *Paralysis febrilis*, Bonet, *sepulchret.* Paralysie fébrile.

C'est celle qui succede aux maladies fébriles aiguës, aux éruptions inflammatoires, par exemple, aux pétéchies. Elle n'est pas rare dans les maladies de la poitrine; elle accompagne souvent l'empyeme, & affecte le bras du côté malade.

Elle exige les mêmes remedes que la maladie principale. La stupeur ou la crampe est fréquente dans la miliaire; mais on n'a point encore observé qu'elle soit compliquée de paralysie.

9. *Paralysis biliosa*, Fernel. Ne seroit-ce point la *rachialgique? Paralysis à colicâ biliari*, Bianchi, *hist. hepatica*, *part.* 3. *pag.* 575. & 594. *Paresis* de Wepfer, de Willis. Paralysie bilieuse.

C'est celle qui succede à la colique bilieuse. Elle a été connue de *Drelin-*

court, & même d'*Eginette*, & l'on prétend qu'elle eſt plus aiſée à guérir que les autres. *Simon Paulli* conſeille les rafraîchiſſans, & *Foreſtus* les a employé avec ſuccès pour un jeune homme exténué, qui ſe trouvoit très-mal des véſicatoires. *Voyez* Fernel *de febrib. lib.* 4. *cap.* 10. dont l'obſervation paroît regarder la paralyſie fébrile. Cette eſpece de paralyſie ſuccede ſouvent à la rachialgie végétale, elle affecte les extrémités ſupérieures dont elle ne détruit que le mouvement, le ſentiment conſervant toute ſon intégrité; la partie paralyſée maigrit à vue d'œil, on entend craquer les articulations.

10. *Paralyſis à vomicâ*, De Haen, *rat. med. part.* 3. Paralyſie cauſée par une vomique. L.

Cette eſpece affecte l'un des deux bras, elle eſt occaſionnée par une vomique ou quelqu'autre tumeur du poumon, qui comprime les ganglions du thorax, ſur tout le ſupérieur, qui entre dans la compoſition des nerfs brachiaux; cette paralyſie ſe guérit d'elle-même, lorſque la vomique eſt ouverte & bien vuidée. C'eſt une pareille preſſion qui occaſionne la ſtupeur du bras qu'on obſerve dans l'hydropiſie de poitrine.

11. *Paralysis nervea clarissimi Lorry, de melancholiâ, pag. 188.* Paralysie nerveuse. L.

Cette espece differe de l'hémiplégie, en ce qu'elle a dans son origine quelque chose de convulsif, & que les nerfs conservent, même dans leur impuissance, leur ancienne mobilité ; cette espece est rarement absolue & parfaite, lorsqu'elle est purement nerveuse ; ce qui fait que ceux qui en sont affectés, exercent souvent différentes fonctions, mais d'une maniere convulsive, & pour ainsi dire par sauts. Je connois un homme attaqué depuis deux ans de cette maladie, à la suite de travaux assidus dans une place fort laborieuse de Magistrature qu'il occupa pendant long-temps; toutes les fois qu'il veut mouvoir une partie quelconque, il est saisi d'un tremblement universel, qui devient convulsif dans la partie mue. Sa bouche paroît alors difforme & tournée de travers, & sa mâchoire inférieure dans une agitation continuelle, de sorte qu'il excite le rire aux enfans, & que ceux qui ne le connoissent pas, croient qu'il est begue.

12. *Paralysis serosa ;* Paralysie séreuse.

On l'attribue à une férosité épaiffe, pituiteufe ou fluide trop abondante, qui ramollit les nerfs. Les Anciens ont attribué toutes les paralyfies au même principe ; mais j'appelle paralyfie féreufe, celle qui eft caufée par une furabondance de férofité, par le féjour que l'on fait dans des endroits humides ou nouvellement bâtis, par des eaux minérales prifes à contre temps, & qui eft familiere aux pêcheurs, aux lavandieres, &c.

Elle demande en général le même traitement que la paralyfie ; on peut même la traiter comme les autres efpeces, par exemple, comme l'hémiplégie féreufe.

XIX. *Hemiplegia* ; Hémiplégie ; *Hepiplegia*, de Dover.

Elle confifte dans la débilité ou la fuppreffion du mouvement mufculaire & du fentiment dans la moitié du corps fans douleurs ni affoupiffement.

Hémiplexie, Caftell. *Lexicon.*

Apoplexie, Hippocrat. *Prorrhetic. 1.50.*

On la diftingue de l'apoplexie & des autres maladies foporeufes en ce qu'elle

n'influe point ſur l'eſprit, & qu'elle laiſſe à l'ame la liberté d'exercer une partie de ſes fonctions.

De la paraplégie, en ce qu'il n'y a qu'un côté du corps, par exemple, le droit ou le gauche, qui ſoit privé de ſentiment & de mouvement.

De la paralyſie par l'étendue. L'hémiplégie affecte ſouvent la moitié du corps depuis la tête juſqu'aux pieds, & la prive du mouvement, du ſentiment, de la vue, de l'ouie; la bouche ſe tord du côté ſain, de même que la langue, la parole eſt gênée, &c.

Son principe prochain eſt une réſolution des nerfs du côté oppoſé, ou de la moelle allongée, ou de la moelle de l'épine vers le cou, ſelon que les parties du viſage & de la tête ſont léſées ou ſaines.

Elle eſt parfaite, lorſque la moitié du corps eſt entiérement privée de mouvement & de ſentiment: elle n'eſt qu'imparfaite lorſque l'un & l'autre ſont ſimplement affoiblis.

Elle differe de l'immobilité qui a lieu dans le rhumatiſme, la goutte, les luxations, les fractures, &c. en ce qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur;

de celle qui arrive dans les fievres aiguës, malignes, syncoptiques, par les signes qui sont propres à ces maladies, tels, par exemple, que la violence, l'universalité, &c. L'hémiplégie est une maladie chronique qui n'affecte que la moitié du corps; mais par succession de temps le membre inférieur se fortifie, recouvre presque son usage, au lieu que le supérieur reste plus long-temps affecté.

L'espece la plus fréquente est celle qui suit l'apoplexie, elle est salutaire & pour l'ordinaire sanguine, comme la maladie à laquelle elle succede; car l'apoplexie pituiteuse est ordinairement mortelle, à moins qu'il ne survienne une hémiplégie.

Elle est causée par l'obstruction des nerfs dans l'endroit de leur origine qui répond à la moitié du corps.

Lorsqu'elle affecte la moitié de la tête & du corps, elle est compliquée de la surdité, de la goutte sereine, du boitement, de la foiblesse des membres du côté malade, la langue & les commissures des levres se portent vers le côté sain, ce qui est cause que le malade bégaie ou devient muet. Dans le cas où la

tête reste saine, l'hémiplégie n'affecte que la moitié droite ou gauche du corps, mais la résolution est beaucoup plus forte dans le bras que dans la jambe.

L'obstruction est toujours relative à l'action du fluide nerveux, & à la résistance qu'il rencontre dans le nerf ou dans le muscle ; si donc la résistance des nerfs est la même, & que le fluide nerveux ne circule point avec la force nécessaire, ou ne circule point du tout, les parties resteront privées de sentiment, ou du moins de mouvement. Mais il y a tout lieu de croire que dans l'hémiplégie la résistance est plus grande dans l'origine des nerfs, soit à cause de la compression ou de l'obstruction qu'éprouvent les filets nerveux, soit parce que la lymphe visqueuse qui les obstrue, est d'une qualité qui éteint la matiere électrique, l'absorbe, & l'empêche de circuler.

C'est ainsi qu'un fil de fer devient hors d'état de transmettre la matiere électrique, lorsqu'on le mouille avec de l'eau ; la fumée du charbon de pierre, du soufre, produit le même effet ; & je ne doute point qu'il n'y ait quantité de vices dans les fluides, qui, sans obs-

truer les nerfs, ſont capables de ralentir le cours du fluide nerveux. J'ai connu quantité de gens qui ont recouvert l'uſage de leurs membres par le moyen de l'électriſation, quoiqu'ils fuſſent privés de ſentiment & de mouvement depuis pluſieurs années.

L'hémiplégie eſt une maladie chronique, difficile à guérir. Elle eſt familiere aux perſonnes âgées, elle doit ſouvent ſon origine à un carus, ou à l'apoplexie, ou à l'épilepſie, elle eſt ſalutaire & critique dans ces maladies, & n'empêche pas le malade de vivre pluſieurs années; mais lorſqu'elle affecte la langue, & que le cerveau eſt vicié, le malade eſt menacé d'une rechute d'apoplexie. Vous trouverez ſa cure générique chez *Riviere* & *Sennert*, & ſa théorie chez *Wepfer*, *lib. de apoplexiâ.*

Rien n'eſt plus faux que la théorie qui attribue toutes les eſpeces d'hémiplégie, à une ſurabondance de ſéroſité, & qui preſcrit de la combattre avec des remedes chauds & deſſicatifs, vu qu'il y a des eſpeces qui proviennent de la ſéchereſſe, & de l'acrimonie des nerfs & des fluides. Il eſt vrai que ces ſecours généraux ont leur utilité dans le com-

mencement, de même que dans l'apoplexie; mais après que le danger eſt paſſé, il faut employer les ſpécifiques pour prévenir l'engorgement du cerveau.

Voici quelle eſt la pratique de *Dover* dans l'hémiplégie ſpontanée, de même que dans la ſéreuſe.

1°. On appliquera des véſicatoires au bras & à la jambe malades.

2°. Le malade prendra pendant cinq jours de mercure doux & de cinabre, de chacun huit grains.

3°. Il prendra tous les jours deux drachmes d'un électuaire de conſerve d'abſinthe.

4°. Il boira par-deſſus quelques cuillerées de teinture d'angélique, d'énule, de feuilles de marrube, d'abſinthe, de germandrée, de petite centaurée, &c.

Suivant la pratique du D. Janon de la Chene, *Journal de Médecine, Sept. 1763*, le malade prendra toutes les quatre heures ſix gouttes de ſel alkali volatil, tel que celui de corne de cerf, pour exciter la ſueur, qu'on entretiendra pendant quelques jours.

1. *Hemiglegia tranſverſa*; Hémiplégie tranſverſe. L

Il est assez ordinaire aux dyssentériques d'être paralysés d'un bras & d'une jambe opposés. *Conrad. Fabricius*, Professeur à Helmstad, *Dissert.* *1750.*

Cette espece d'hémiplégie est fréquente ensuite d'une dyssenterie maligne & épidémique, lorsqu'on l'arrête mal-à-propos avec des astringens & des opiates. Ceux qui en échappent, perdent l'usage du bras & de la jambe qui lui est opposée; mais cet accident est ordinairement compliqué de douleurs arthritiques; sinon les parties perdent le sentiment. Les premiers guérissent plus aisément que les seconds.

On ignore la cause de ce phénomene.

La cure exige 1°. que l'on répare les forces & la perte du fluide nerveux qu'occasionne la dyssenterie, avec des analeptiques & des cordiaux, ce qui demande beaucoup de temps, & sert en même temps à expliquer pourquoi les autres paralysies sont d'autant plus promptes à guérir qu'elles sont plus récentes; & pourquoi c'est tout le contraire de celle-ci. On vante beaucoup l'essence de succin,

la

la liqueur anodine d'Hoffmann, l'eſprit & le ſel volatil de ſel ammoniac, de corne de cerf, la tranquillité & la gaieté d'eſprit. *Gaſſendi*, dans la vie de *Peireſc*, parle d'une paralyſie guérie par la joie. Valeriola, *lib.* 2. *obſ.* 4. d'une autre qui le fut par la frayeur & la colere.

2°. Si le malade eſt pléthorique & adulte, on le ſaignera du pied, pour diminuer la pléthore.

3°. On ſe ſervira pour rétablir le ton des fibres, d'eſprit de vin camphré & ſafrané, avec l'huile de vers de terre & l'eſprit de ſel ammoniac. L'onguent nervin de Sydenham, *Proceſſu de paralyſi*, appliqué ſur les parties affectées, produit auſſi de très-bons effets.

4°. On ſe ſervira pour calmer les ſpaſmes, de poudres préparées avec le nitre, les anthelminthiques, le bézoard, le cinabre, de la liqueur de corne de cerf, avec le ſuccin, & d'un régime diapnotique; car c'eſt un ſigne de guériſon, lorſque la partie ſe couvre d'une légere moiteur.

On emploiera pour faciliter la tranſpiration la fumée de gommes aromatiques, que l'on recevra avec des pieces

de drap, le mouvement & les frictions réitérées des parties, les embrocations d'eaux thermales; les habits chauds & secs en hiver, & autres moyens semblables.

2. *Hemiplegia spasmodica*, D. Pomme, *Essai sur les vapeurs*, *obs.* 3. Seroit-ce la *contracture?* Hémiplégie spasmodique. L. Un hypocondriaque en fut attaqué en suite d'une céphalalgie violente. Elle commença par un assoupissement, après quoi, dit l'Observateur, il devint paralytique du côté droit; les parties, sans en excepter l'œil & l'oreille, perdirent le sentiment & le mouvement.

Un Médecin célebre lui ordonna les bouillons de poulet & de tortue, le petit-lait, les eaux aigrelettes, les apéritifs, les cathartiques & les antispasmodiques. Les opiates céphaliques composées avec les cloportes, la cascarille, la poudre de guttete, la valériane, l'enula-campana, lui ayant fait du mal, il lui fit prendre cent soixante bains tiedes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, des lavemens d'eau froide, ce qui, joint à l'exercice, lui rendit la santé.

3. *Hemiplegia syphilitica*, Astruc, *de*

morbis venereis, *lib.* 4. *cap.* 11. §. 9. Hémiplégie vénérienne. L.

C'eſt une hémiplégie flaſque qui laiſſe très-peu de ſentiment dans la partie, ou une paraplexie, dont on peut voir l'hiſtoire. Je traite actuellement un malade attaqué de cette eſpece, que je crois incurable, & un autre que les Médecins regardent comme hémiplégique, mais ſans fondement, vu qu'il eſt affecté d'une contracture dans les membres du côté gauche, compliquée de rigidité, de l'inflexion du genou, de douleurs vives & de crampes fréquentes. Le laitage & les ſubſtances oléagineuſes lui procurent du ſoulagement, & on doit l'électriſer dans peu.

4. *Hemiplegia ſcrophuloſa*, de Haen, *tom.* 3. *cap.* 6. *obſ.* 16. Hémiplégie ſcrophuleuſe. L.

Elle eſt cauſée par des tumeurs ſcrophuleuſes qui compriment les nerfs; & on la guérit par des électriſations réitérées.

• 5. *Hemiplegia arthritica*, Muſgrave, *de arthritide*. Hémiplégie arthritique. C.

C'eſt une paralyſie qui affecte ordinairement le côté gauche, qui ſuccede aux douleurs arthritiques, leſquelles

continuent dans le côté paralysé, & maigrissent les parties.

De Haen, *part. 1. cap. 8. obs. 1 & 7.* rapporte qu'un malade en a été guéri au bout de deux mois par le moyen de l'électrisation. On peut rapporter à cette espece l'hémiplégie occasionnée par un rhumatisme. On la guérit par l'électrisation, ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'expérience.

Dans cette espece, la contracture des mains diminue pendant la nuit.

6. *Hemiplegia exanthematica*; Voyez de Haen, *part. 1. cap. 8.* Hémiplégie exanthématique. L.

C'est celle qui est causée par la repression ou la suppression de la gale, des achores, de la teigne & autres efflorescences cutanées.

L'électrisation a guéri non-seulement l'hémiplégie, mais encore procuré l'éruption des achores.

A. *Hemiplegia purpurea*, Junckeri, *tab. 115. de hemiplexiâ.* C'est celle qui succede à la fievre miliaire; mais je ne l'ai jamais vu, & je ne trouve son histoire nulle part.

7. *Hemiplegia ex apoplexiâ*, de Haen, *part. 4. pag. 245. obs. 6. 7.* Hémiplégie causée par l'apoplexie. C.

Les eaux de Balaruc produiſent plus d'effet dans cette eſpece que l'électriſation ; elles ne réuſſiſſent cependant pas toujours, mais on ne riſque rien à les tenter. *De Haen* prétend que l'électriſation a quelquefois réuſſi. *Voyez* ma diſſertation ſur l'hémiplégie parmi les Theſes de Médecine de *Haller.*

Ces eaux ne produiſent ſouvent pas plus d'effet dans cette eſpece que dans les hémiplégies compliquées de tremblement.

8. *Hemiplegia intermittens*, Chaptal, Méd. à Montpellier. *Torti de febribus, cap. 4. pag. 227.* Hémiplégie intermittente. P. A.

C'eſt une eſpece qui vient tous les jours, & qui au bout de quelques heures, ceſſe avec l'accès de la fievre quotidienne.

Hiſtoire. Un homme de cinquante ans, après avoir eu pendant un mois une légere céphalalgie, ſentit au mois de Juillet 1760 vers le ſoir une chaleur brûlante autour du front, laquelle, après qu'elle eut ceſſé, fut ſuivie d'une autre dans l'occiput, accompagnée d'un pouls un peu plus plein & plus fréquent, de ſonges effrayans dans la nuit,

& de vertiges. Cet accès ne dura que huit heures; mais vers les quatre heures du soir, les mêmes symptomes reviennent, accompagnés d'un grand abattement de forces, & se dissipent au bout de quatorze heures, & ainsi consécutivement pendant neuf jours, avec cette différence qu'après le quatrieme jour la chaleur du sinciput & la douleur de l'occiput augmentent, & qu'à chaque accès la débilité paralytique affecte le côté gauche du corps, & qu'elle est accompagnée de la distorsion de la bouche vers le côté opposé, de la difficulté de parler, du tremblement des levres, & de l'immobilité de la jambe gauche; tous ces symptomes disparoissent avec l'accès de la fievre, & reviennent avec lui.

Cure. La premiere saignée & la premiere purgation n'ont procuré aucun soulagement au malade, & il s'est très-mal trouvé de la seconde purgation; mais après avoir pris trois fois par jour une décoction de quinquina, de racine d'angélique avec la poudre de la guttete & le nitre, il s'est trouvé guéri le neuvieme jour.

L'accès revenoit tous les jours à quatre heures du soir, & cessoit le lende-

main à six heures du matin ; le pouls n'étoit pas plus fréquent que dans ceux qui se portent bien, mais il l'étoit davantage dans notre malade que dans l'absence de l'accès. Cette fievre est compliquée de la tension & de l'extension du pouls, d'une chaleur dans le front qui dure demi-heure ; mais qui cesse aussi-tôt, & qui est suivie d'une douleur lancinante dans l'occiput. Le malade a peine à remuer la tête pendant l'accès, & lorsqu'il la remue, il sent un bruit dans le cou, & les dents lui craquent. L'artere temporale n'étoit point à l'unisson avec la radiale, le pouls étoit égal dans celle-ci, & inégal dans celle-là, tremblottant par intervalles, & légérement redoublé. Cette maladie s'aigrissoit par les cathartiques, quoique le malade rendît beaucoup de matiere bilieuse.

9. *Hemiplegia traumatica*, Tulpius, *obs. 1. lib. 9.* Hémiplégie traumatique. A.

C'est celle qui est causée par un coup, une chute, une plaie, une fracture au crâne. Lorsque la plaie offense la moelle de l'épine dans le cou, elle est suivie d'une mort subite, comme les bouchers l'éprouvent tous les jours ; si la plaie

l'affecte un peu plus bas, il en résulte une paraplexie au lieu d'une hémiplégie.

Elle exige le même traitement que l'apoplexie qui provient du même principe; mais lorsqu'elle est invétérée, l'électrisation n'y fait rien. C.

10. *Hemiplegia serosa*, Bonet, *Sepulchret.* Hémiplégie séreuse.

On la croit occasionnée par une surabondance de sérosité dans le cerveau. Telle est celle qui attaque les sujets cachectiques, pâles, oedémateux, froids, âgés, ou naturellement, ou ensuite de l'usage des bains & des potions aqueuses, & de la suppression des écoulemens séreux. On ne doit pas mettre de ce nombre celles qui, lorsqu'on ouvre les cadavres après une longue maladie, laissent une certaine sérosité dans les sinus du cerveau, vu que cet épanchement de sérosité a lieu à l'approche de la mort dans toutes les hémiplégies, & est d'autant plus abondant, qu'on tarde plus de temps à ouvrir les cadavres.

Cette espece exige dès le commencement des émétiques & des cathartiques réitérés, auxquels on joint les tisanes diurétiques, sudorifiques, les

véſicatoires, les ſétons, les douches, les bains d'eaux minérales ſalines, une diete ſeche, les opiates, les nervins, les frictions de la tête avec des linges bien ſecs, des broſſes de poil de ſanglier, après ſe l'être faite raſer, &c. après quoi l'on en vient à des électriſations réitérées qui ne produiſent aucun effet dans l'émiplégie récente, mais qui font beaucoup de bien dans celle qui eſt invétérée. *Voyez la cure chez* Baglivi, *pag.* 214.

11. *Hemiplegia apoſtematodes*, Schenckius. C.

Celle qui provient d'un abſcès dans le cerveau eſt incurable & mortelle : cependant *De Haen* a vu trois paralyſies guéries par une expectoration de pus.

12. *Hemiplegia ex epilepſia ;* C. Hémiplégie cauſée par l'épilepſie. Voyez ma *Diſſertation ſur la guériſon de l'Hémiplégie par l'électriſation.*

Cette eſpece eſt incurable & ne tue point les malades, mais elle les rend ſouvent imbécilles. Les membres ne ſe roidiſſent jamais dans cette eſpece, mais reſtent flaſques. J'ai vu des hémiplégies ſuivies d'accès épileptiques,

dans lesquels tantôt le côté sain, tantôt le côté hémiplégique, étoient agités par intervalles de mouvemens convulsifs. Cette espece est plus dangereuse, & annonce une mort prochaine. Il paroît par cette observation que l'action du fluide nerveux venant à augmenter, il agite la partie paralysée, & qu'elle reste telle après que l'accès a cessé. L'obstruction des nerfs n'est donc pas telle que le croient les Scolastiques. *Voyez les Observations de* Schenckius.

Cette espece ne cede ni aux eaux de Balaruc, ni à l'électrisation.

13. *Hemiplegia arthritica*, Musgrave, *de Arthritid. cap. 16.* Hémiplégie arthritique.

Elle attaque les personnes goutteuses & sujettes aux rhumatismes, & on la croit occasionnée par une lymphe âcre & visqueuse. Elle ne détruit souvent point le sentiment : les extrémités inférieures paralysées se roidissent, ont de la peine à plier, se dessechent. Elle est la plus fréquente de toutes.

Elle s'aigrit par les remedes chauds & sudorifiques, par les eaux minérales salines, & se calme par l'usage du petit-

lait & du lait d'âneſſe, ſur-tout par le retour de la goutte, comme cela eſt arrivé au Préſident Fonbon de Montpellier, qui croyant ſon mal incurable, ſe trouva tout-à-coup guéri par un accès de goutte aux pieds. Elle s'appaiſe auſſi par les bains ſulfureux, & ſe guérit même parfaitement par des électriſations réitérées, ainſi que je l'ai éprouvé pluſieurs fois. *Voyez* la diſſertation que j'ai donnée là-deſſus, & qui a été inſérée dans les Mémoires d'*Upſal*, & dans le Journal économique. Les premieres électriſations font ſortir une ſueur viſqueuſe des doigts affectés, appaiſent la fievre, lorſqu'il y en a, font dormir le malade, & rendent peu-à-peu à la main & à chaque doigt, leur flexibilité & leur ſenſibilité. *Voyez* auſſi les cures électriques qu'a faites derniérement M. de Haen, *tom. 1. cap. 7.*

14. *Hemiplegia ſimulata*, Boret, *in diſputationib. Chirurg.* Haller, *tom. 1. pag.* 37. Hémiplégie feinte.

Une femme de condition ayant eu le malheur de perdre ſes biens par un revers de fortune, & voulant éprouver s'il lui reſtoit quelque vraie amie, feignit tout-à-coup une hémiplégie, & la feignit ſi

bien, qu'elle consentit à se faire saigner, & à prendre les émétiques, les purgatifs, les douches, & les autres remedes qu'on emploie dans pareil cas, si bien que le Médecin y eût été lui-même trompé, s'il eût été moins clairvoyant.

15. *Hemiplegia saturnina*, Brendel, M. S. *Hémiplégie saturnine.*

On prétend qu'elle attaque ceux qui travaillent aux mines, sur-tout à celles de plomb. J'ai vu à la vérité quelques-uns de ces ouvriers affectés d'un tremblement dans les mains & dans les bras; mais je ne me souviens point d'avoir vu des hémiplégies occasionnées par ce principe. J'ai cependant vu M. de *Mandajor*, de l'Académie des Inscriptions, tomber à la suite d'une colique de Poitou, dans une hémiplégie parfaite, accompagnée de mutité, & d'une foiblesse des membres; mais je n'ai pu savoir si sa colique étoit saturnine ou non.

XX. *PARAPLEXIA*, Paraplexie ; *Paralyſie univerſelle*, des Auteurs.

C'eſt une débilité extrême du ſentiment & du mouvement, ou de tous les deux enſemble, dans la moitié du corps, pris en travers, & plus ſouvent dans les extrémités inférieures, compliquée d'une incontinence d'urine, d'impuiſſance virile, &c.

Elle eſt cauſée par le défaut de circulation du fluide nerveux dans le bas de la moelle de l'épine, laquelle eſt obſtruée ou léſée dans la région inférieure du dos ou des lombes, ce qui oblige le malade à reſter au lit; en quoi elle differe de l'hémiplégie. Lors cependant qu'elle eſt imparfaite, le malade peut faire quelque uſage de ſes jambes; mais il boite, & n'a point d'incontinence d'urine.

1. *Paraplexia rheumatica. Paralyſis ſcorbutica*, Ettmuller, *pag.* 440. Paraplexie rhumatique; Paralyſie ſcorbutique. C.

Un Marinier âgé de quarante ans, devint inſenſiblement paralytique de

tous ses membres, en suite d'une fievre tierce qu'il eut un an auparavant. Il sentoit un fourmillement incommode dans les jambes & les genoux, & des douleurs dans les bras, qui maigrissoient à vue d'œil. Il suoit continuellement dans la nuit, & sentoit comme une masse de plomb dans la région du nombril, sans qu'on y apperçût aucune tumeur, des douleurs dans les doigts & les orteils; il avoit le teint plombé, & étoit extrêmement abattu.

On l'électrisa dans le mois de Septembre, & ce remede, qui n'avoit produit aucun effet l'été d'auparavant, eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. De Haen, *obs.* 12.

2. *Paraplexia sanguinea*, Juncker, *tab.* 115. appellée par quelques-uns *Parapoplexie & apoplexie partielle; Paralysie des extrémités inférieures* de Felix Platerus; *Paraplexie sanguine.* A.

On attribue cette espece à la pléthore, ou à la trop grande rapidité du sang, & on la connoît à la chaleur & à la rougeur du visage, à la plénitude & à la vîtesse du pouls, & elle est occasionnée par tout ce qui agite le sang & augmente son volume. On l'attribue

pour l'ordinaire à la distension du réseau vasculeux qui enveloppe la moelle de l'épine ; & elle differe du carus & de l'apoplexie, en ce qu'elle n'affecte point le cerveau. Cette maladie est infiniment plus dangereuse que l'hémiplégie, quoique de moindre durée. On la traite au commencement comme l'apoplexie sanguine, & ensuite comme l'hémiplégie.

On donne aussi à cette maladie le nom de paraplexie, quoiqu'elle affecte quelques fonctions du cerveau, comme la mémoire, l'ouie ou la vue, ou la parole, lorsque les parties inférieures sont paralysées, & qu'elle commence par une attaque d'apoplexie ; & dans ce cas, il n'est pas douteux que le cerveau est affecté. De là vient que *Forestus* & *Fernel* appellent paraplexie, cette paralysie universelle qui suit l'apoplexie. Un homme replet & robuste s'étant purgé, & ayant eu l'imprudence de sortir par un temps froid & pluvieux, fut subitement attaqué d'une paraplexie imparfaite, qu'il garda plusieurs années. Il boitoit& avoit de la peine à marcher; & tous les remedes qu'on employa pour le guérir, furent inutiles.

3. *Paraplexia à spina bifida*, Huxham,

Transact. philosoph. n°. 413. Mars 1730. Tulpius, *cap.* 29, 30. A.

Dans le cas d'*Huxham*, l'enfant avoit l'os sacrum imperforé, la gaine de la moelle de l'épine, formoit dans cet endroit une tumeur de la grosseur du poing, & les extrémités inférieures étoient paralysées & croisées l'une sur l'autre; au lieu que dans ceux que j'ai observés, les parties situées au-dessoûs de la tumeur de l'épine, & celles de dessus, étoient privées de sentiment & de mouvement. *Voyez* anesthésie. On sait que cette maladie est mortelle, lors sur-tout qu'on ouvre la tumeur. On peut rapporter ici la paraplexie causée par la bosse dont parle Manget, *Biblioth. Med. pag.* 760.

4. *Paraplexia traumatica*, Fel. Platerus, *cap.* 3. Paraplexie traumatique. D.

Rien n'est plus fréquent que cette maladie dans ceux qui tombent de haut sur l'épine du dos, ou qui se la luxent par l'inflexion violente que souffre le tronc. Il n'y a presque point d'année qu'on n'amene à l'Hôpital d'Alais un ou deux paraplégiques, qui sont tombés du haut d'un mûrier en cueillant des feuilles

pour les vers à ſoie. Les extrémités inférieures ſe paralyſent auſſi-tôt, ils ont une incontinence d'urine, ils ſont conſtipés, & leurs feſſes ſe gangrenent par la ſuite.

5. *Paraplegia rachialgica*, Riviere, *obſ. 98. cent.* 2. autrement appellée *Fauſſe paralyſie*. C.

Riviere obſerve après Trallien, *lib. 1. cap. 16.* & Foreſtus, *lib. 10. obſ. 97.* qu'il y a des paralyſies que les remedes chauds & deſſicatifs imitent, que les humectans & les relâchans guériſſent, & qui ſont cauſées, non point par une pituite & une féroſité qui relâchent les nerfs, mais par une bile, à ce qu'on dit, qui les deſſeche & qui les comprime. La femme, dont *Riviere* rapporte l'hiſtoire, avoit entiérement perdu l'uſage de ſes jambes, quoiqu'elles conſervaſſent encore quelque ſentiment; & ce qu'il y a de particulier, eſt que lorſqu'on lui étendoit les jambes, elles ſe roidiſſoient, ou tomboient dans des mouvemens convulſifs, accompagnés d'une eſpece d'agitation dans les hypocondres. D'ailleurs la malade étoit ſujette à des douleurs vagues, ſur-tout dans la poitrine, ce qui indique une

colique de Poitou. *Voyez* Colique de Poitou.

Il me paroît qu'on peut y joindre la paraplégie causée par la frayeur & la colere, de même que celle qui est occasionnée par des rhumatismes. *Voyez* de Haen, *obs. 11 & 20. tom. 3.* lequel a employé l'électrisation avec très-peu de succès. J'ai connu jadis un soldat attaqué de cette maladie, qui s'en est parfaitement bien trouvé.

6. *Paraplexia intermittens*; Paraplexie intermittente, observée par *M. Chaptal*, Médecin à Montpellier. P. A.

C'est une espece de paraplexie qui prive seulement les extrémités inférieures de tout mouvement & de tout sentiment, & qui est compliquée de fievre, de l'enflure œdémateuse, & d'un froid dans ces parties; ces symptomes disparoissent au bout de quelques heures, & reviennent le lendemain, & ainsi consécutivement.

Histoire. Au mois de Juillet 1756, un enfant de quatre ans fut attaqué d'une douleur si vive dans les talons, qu'il fut impossible de l'appaiser par aucun remede. Elle cessa au bout de demi-heure, mais ses pieds & ses jambes

s'enflerent, se paralyserent & devinrent froids, quoique les autres parties fussent beaucoup plus chaudes qu'à l'ordinaire. Ces symptomes se dissiperent au bout de huit heures; mais le lendemain à la même heure, la douleur revint dans les talons, les pieds s'enflerent, se paralyserent, devinrent froids & œdémateux, & la fievre survint; mais tout s'appaisa au bout de sept heures. Ces symptomes ont diminué jusqu'au huitieme jour, & se sont enfin dissipés par le moyen des remedes.

Cure. Dans l'intervalle du second jour, on l'a purgé avec la manne & le sirop de Glauber, & il a vomi. On l'a purgé de nouveau dans le second intervalle, & ensuite on lui a donné deux ou trois fois par jour, un opiat de quinquina & de racine de pivoine. Les accès sont devenus moins fréquens, & ensuite plus courts, & l'enfant s'est trouvé parfaitement guéri.

7. *Paraplexia syphilitica;* Paraplexie vénérienne. C.

Un homme de quarante ans avoit depuis un grand nombre d'années un ulcere dans la verge, qui étoit la suite

d'une gonorrhée qu'on avoit eu l'imprudence d'arrêter par les frictions mercurielles. Il fut attaqué il y a quelques années d'une paraplexie imparfaite, qui l'empêchoit de marcher. Son Chirurgien lui fit prendre des demi-bains d'eau blanchie avec la liqueur de saturne, qui rendirent la paraplexie parfaite. Je lui ai fait prendre pendant deux mois du sublimé corrosif, suivant la méthode de *Van Swieten*; mais il n'a produit aucun effet.



ORDRE QUATRIEME.

LEIPOPSYCHIÆ; Défaillances.

De *Leipo*, je manque; & *Psyche*, esprit, ame, comme qui diroit *défaillance d'esprit.*

CE sont des maladies dont le principal symptome est une diminution considérable des forces vitales, & par conséquent du pouls & de la respiration.

Les forces vitales sont celles du cœur, des arteres & de la poitrine, dont on juge par le mouvement de ces organes, de sorte que plus le pouls est plein, vif & ferme, plus il a de force, de même que la respiration est d'autant plus forte, qu'elle est plus grande & plus fréquente. Mais la force actuelle du pouls & de la respiration differe beaucoup de leurs forces potentielles, ou de celle de la faculté vitale; car plus la faculté a de force, & moins elle en emploie, à moins que la nécessité ne l'y oblige. Par exemple, un homme sain & qui est en repos, a le pouls plus petit, plus mollet, plus

tardif & plus rare, que lorſqu'il eſt affoibli par un travail violent, par une paſſion, une fievre ou un exercice immodéré.

Les forces ont leur origine dans le cerveau; c'eſt lui qui diſtribue le fluide nerveux dans le cœur & dans tous les muſcles du corps, & par conſéquent dans tous les organes du mouvement, ſoit naturel ou volontaire. C'eſt dans le cerveau que réſide le moteur de ce fluide, & quoiqu'il ſoit continuellement occupé des mouvemens vitaux, qu'il les augmente & les diminue, il ne les interrompt jamais, ſachant combien ils ſont néceſſaires pour la conſervation de la vie. Il y a cependant des circonſtances dans leſquelles la vie n'eſt rien au prix de quelques autres biens, tels que le ſalut, l'honneur, &c. & pour lors il s'en occupe ſi peu, qu'on a vu des gens qu'une paſſion violente a portés à préférer la mort à la vie. *Voyez* la diſſert. de Nicholls, *de animâ medicâ*. On voit tous les jours des hommes, & ſur-tout des femmes que le chagrin fait tomber en pâmoiſon, & des malades qui fuſſent morts ſi on les eût laiſſés à eux-mêmes, qui échappent lorſqu'on fait leur

inspirer du courage. Un malade qui a confiance en son Médecin, juge du bon ou du mauvais état où il se trouve, à l'air seul de son visage, & son pouls s'affoiblit ou se renforce, selon qu'il le voit triste ou de bonne humeur. Ceux qui sont curieux de connoître l'empire que l'ame exerce sur les organes vitaux, ne peuvent mieux faire que de lire l'ouvrage du fameux Kloekhof, *de morbis animi*, *pag.* 35. *& sequent*; celui de Baglivi, *de morbis animi*; & celui de Fienus, *de imaginatione*. C'est fournir des armes aux Matérialistes, que de prétendre avec quelques-uns que toutes les actions de l'ame dépendent de la disposition antérieure des fibres du cerveau. Rien ne prouve mieux la différence qu'il y a entre l'ame & le corps, que l'empire que l'esprit exerce sur les appétits corporels. Les personnes vertueuses le sentent, & il n'y a que des Epicuriens grossiers qui puissent le nier.

La diminution des forces du cœur dépend ou des fluides ou des organes. Si le fluide nerveux n'est point assez abondant, ou s'il vient à être détruit par quelque vapeur mortelle, telles que celles qui s'exhalent des lieux méphiti-

ques, par une longue abſtinence, par la maladie, ou par des évacuations exceſſives, il eſt évident que les forces s'affoibliront. Il peut ſe faire que le fluide nerveux ceſſe de circuler dans les organes, ſoit parce que le cerveau eſt comprimé comme dans les maladies ſoporeuſes, ſoit parce que les nerfs ſont bleſſés, ou parce qu'il y a quelque obſtacle dans le cœur. Ce dernier ceſſe d'agir lorſqu'il ſe trouve en équilibre avec les réſiſtances qui s'oppoſent à ſon mouvement, & les mouvemens vitaux ne languiſſent & ne s'affoibliſſent, que parce qu'il n'a pas aſſez de force pour ſurmonter la réſiſtance du cœur, des vaiſſeaux ni celle du ſang. Voilà les deux principes de la débilité du cœur, & des différentes eſpeces de défaillances, leſquelles exigent des méthodes curatives différentes.

Lorſque le mouvement du ſang ſe ralentit, la chaleur diminue, & le froid s'empare des membres; mais pour peu qu'il augmente on s'en apperçoit auſſitôt. Si l'action du cœur, dont dépend ſa pulſation vient à ceſſer, quand même la ſyſtole & la diaſtole de ſes ventricules continueroient, ſi ſon mouvement ne réfléchit

réfléchit point ſur les côtes, la circulation continue bien à la vérité, mais on n'apperçoit aucune pulſation dans les arteres, & par conſéquent le cerveau n'éprouve point ces battemens qui déterminent les idées des perſonnes qui veillent; & de là ce ſommeil, ou cette image du ſommeil inſéparable de la ſyncope & de l'aſphyxie. Le cours du ſang étant ralenti, ce fluide n'a pas aſſez de force pour ſurmonter la réſiſtance des arteres cutanées ni pour s'y inſinuer, ce qui l'oblige à paſſer directement dans les veines par les grandes ramifications, ſans entrer dans les vaiſſeaux capillaires, d'où s'enſuivent la pâleur, le froid, & la privation de ſentiment.

Il eſt bon de remarquer que les premiers muſcles qui ſe roidiſſent par le froid, ſont les releveurs de la mâchoire; elle ſe contracte ſi fort en hiver, qu'on a de la peine à proférer une parole. La même choſe arrive ſouvent dans le froid ſyncoptique, ſans que le fluide nerveux afflue avec plus de violence dans ces muſcles, & de là vient que dans la ſyncope les mâchoires ſe ferment au point qu'on ne peut les ouvrir pour faire prendre des cordiaux aux malades; mais on

ne doit pas rapporter cet accident aux maladies convulsives, vu que tous les autres symptomes prouvent le contraire.

XXI. *ASTHENIA*, *Debilitas habitualis*; Foiblesse des membres, du Grec *astheneia*, débilité; en Latin, *Languor virium*.

C'est une débilité de tous les membres, laquelle n'influe point sur les actions vitales, je veux dire, que la foiblesse des membres soumis à la volonté est plus grande qu'on ne devroit l'attendre de celle du pouls, & par conséquent l'asthénie differe de la syncope & de l'asphyxie, en ce que dans celles-ci la foiblesse des muscles va de pair avec celle des mouvemens vitaux.

L'asthénie se manifeste par la paresse, la lenteur & la nonchalance avec laquelle on se porte aux actions accoutumées & nécessaires, par les intervalles qu'on met entre elles, par le tremblement qui accompagne les efforts que l'on fait, par un sentiment de pesanteur dans les membres, par l'abattement du corps, & sur-tout par la posture renver-

ſée que le malade eſt obligé de prendre, car les perſonnes affoiblies prennent cette poſture préférablement à toute autre, parce qu'elle eſt moins fatigante; & en effet, il faut beaucoup plus de force pour ſe coucher ſur le côté que ſur le dos, & encore plus pour tenir le tronc droit ou panché, que pour reſter couché horizontalement. C'eſt un ſigne que les malades ſont extrêmement affoiblis, lorſqu'ils jettent l'oreiller, qu'ils ne changent point de place, & qu'ils parlent lentement & d'un ton bas. C'eſt par la voix que l'on juge de la foibleſſe d'un homme, & de là vient que ceux qui veulent paroître foibles, parlent extrêmement bas. La foibleſſe eſt encore plus grande, lorſque des malades, qui aimoient la propreté, lâchent ſous eux leurs excrémens & leur urine. Les Auteurs ſe taiſent ſur cette maladie, ſoit parce qu'ils la regardent comme un accident inſéparable de preſque toutes les maladies, ſoit parce qu'ils ignorent la théorie des forces & leurs principes, quoiqu'elle ſoit d'une très-grande utilité dans la pratique.

Il importe extrêmement dans la pratique de diſtinguer l'aſthénie de la débi-

lité des forces vitales ; la premiere est plus éloignée de la mort que la seconde, & par conséquent elle doit moins effrayer le Médecin.

Cette maladie differe du typhus & de la paraplexie par les signes qui sont propres à ces genres, & qu'on ne connoît point encore assez ; de la lassitude, en ce que celle-ci est une sensation incommode compliquée d'asthénie.

Ceux qui ont une asthénie sentent des douleurs vagues & légeres dans les membres pour peu qu'ils remuent, parce que leur foiblesse rend leur sentiment plus vif.

1. *Asthenia Pannonica ; Morbus Hungaricus*, Manget, *Biblioth. Med. pract.* *Languor Pannonicus*, Tob. Cober & Thomas Jordan, *de phenomenis pestis.*

C'est une foiblesse spontanée & épidémique très-familiere aux gens de guerre, qui les met insensiblement hors d'état de vaquer aux fonctions militaires, & qui ne manifeste sa malignité qu'après avoir tenu long-temps les malades au lit ; & alors, déployant des forces empruntées, elle les emporte dans le temps qu'on s'y attend le moins.

On prétend que cette maladie est

très-dangereuse; mais les Auteurs la décrivent d'une maniere si métaphorique, qu'il est très-difficile de la distinguer des autres genres qui lui ressemblent. *Cober* décrit plusieurs de ses variétés, savoir :

1°. Celle qui est causée par la chair de bœuf & de vache dure, & séchée au soleil, plutôt que cuite, dont les soldats font usage, & qui leur cause des cardialgies, des coliques, des nausées.

2°. Par des eaux marécageuses, croupissantes & chargées de limon.

3°. Par des vins & des bieres troubles & féculentes.

4°. Par l'agitation de l'esprit, la colere, &c.

5°. Par la chaleur & la sécheresse de l'air en été.

2. *Asthenia Virginica*, Colden, *de plantis Codinghamensibus*.

Seroit-elle causée par la chaleur du climat? On prétend que les racines de *lactea racemosa* sont un spécifique contre cette maladie.

Personne n'ignore qu'une chaleur continue de 25 degrés, telle que celle qui regne chez nous en été, affoiblit considérablement les forces, d'où s'en-

suivent des insomnies, des sueurs, des anorexies, la maigreur, &c. & c'est ce qu'éprouvent les étrangers qui vont à l'Amérique, d'autant plus que la chaleur y est la même la nuit que le jour, & en été qu'en hiver; l'hiver dans ce pays là ne consistant qu'en des temps pluvieux & humides.

On remédie chez nous à cette espece d'asthénie par des bains froids, des liqueurs glacées, des fruits aigrelets, de la limonade, &c.

3. *Asthenia ab hydrocephalo;* Asthénie causée par un hydrocéphale. *Voyez* Asthénie causée par un spina bifida. C.

Nous avons vu un enfant affecté d'un hydrocéphale monstrueux, qui avoit la tête transparente, & dont les sinus des meninges se manifestoient par leur rougeur. On le montroit dans les différentes Villes de la France. Il étoit foible & assoupi, & se portoit d'ailleurs trèsbien, excepté qu'il avoit le mouvement & le sentiment plus foibles que ne les ont les enfans de cet âge. Il y a à l'Hôpital général deux petits enfans qui ont une petite fievre & une colique d'estomac; ils se levent après qu'on les a purgés; la fievre les abandonne, & ils

en sont quittes pour une foiblesse de quelques jours ; ils s'alitent de nouveau, ils rendent les bouillons qu'on leur donne, la colique & la fievre reviennent de nouveau, on les purge de deux jours l'un ; le sixieme jour ils sont tout à coup saisis d'une foiblesse des membres, leur tête s'appesantit & panche par son propre poids ; ils ne peuvent porter leurs mains à leur bouche ni se tenir debout, ils conservent le sentiment ; le délire & la fievre les prennent la nuit, & ils meurent le huitieme jour ; on les ouvre, on les trouve extrêmement maigres, mais on n'apperçoit aucune altération ni dans le bas ventre, ni dans la poitrine, point de vers, des vents dans les intestins vuides, nul œdeme ; on ouvre leur crâne, il en sort une eau limpide, mais qui est rougeâtre dans les ventricules du cerveau. Ceci est arrivé dans le mois d'Août 1750.

Cette maladie differe du carus & de l'apoplexie, en ce qu'elle n'est point accompagnée d'assoupissement ; de la paralysie, de l'hémiplégie & de la paraplégie, en ce que la foiblesse est uni-

verſelle, & que les parties conſervent le ſentiment.

Ces enfans ne pouvoient avancer les mains qu'ils n'euſſent les bras collés contre les côtes, & s'ils les euſſent étendus, ils n'auroient pu les ſoutenir pour des raiſons fondées ſur les lois de la mécanique; d'où je concluſ qu'un des ſignes de cette maladie eſt de voir que les ſujets ont les bras collés contre les côtes du tronc.

Pendant que j'écris ceci, un troiſieme enfant eſt tombé tout à coup dans la même maladie, enſuite d'une dyſſenterie dans laquelle on l'a purgé pluſieurs fois; il eſt extrêmement altéré, & je ne doute point qu'il ne meure le lendemain; on lui a donné deux doſes de poudre de guttete, & il a été guéri au bout de quelques jours, mais on y a joint le vin & les cordiaux.

4. *Aſthenia ſcorbutica*, Lind. *de ſcorbuto. Languor ſcorbuticus*; Aſthénie ſcorbutique; Langueur ſcorbutique. C.

Dans le premier période du ſcorbut, le viſage eſt pâle, bouffi; le malade abhorre l'exercice, il a les levres & les caroncules lacrymales verdâtres, il

a d'ailleurs bon appétit, & paroît ſe bien porter; mais la triſteſſe & l'abattement augmentent, ſon teint devient plombé & livide, la pareſſe dégénere en laſſitude, & pour peu qu'il faſſe de l'exercice, il ſent une ſtupeur & une débilité dans les genoux, ſans compter la dyſpnée & la laſſitude, qui ſont les compagnes inſéparables du ſcorbut.

Dans le troiſieme période, l'aſthénie eſt ſuivie de ſyncopes. *Voyez* Syncope ſcorbutique.

5. *Aſthenia cachectica*; Aſthénie cachectique. C.

Les enfans nés de parens vieux & infirmes, & ſur-tout les filles, ſont ordinairement pâles depuis leur naiſſance juſques environ l'âge de dix ans; elles ont les chairs flaſques, le bas-ventre enflé, elles ſont grêles, maigres, foibles & voraces, pareſſeuſes, aſſoupies, lentes à parler, peu agiſſantes, hébétées, en quoi elles different beaucoup des rachitiques. Il leur vient ſouvent des glandes autour du cou, leſquelles ſe diſſipent plus promptement que les écrouelles, & qui ſont moins dures. J'en ai vu ſouvent qui avoient des verrues au viſage, qui, au bout de quelques mois,

blanchissent & se ramollissent, sans rougeur ni sans chaleur, & qui se détachent par croûte, sans laisser aucune cicatrice.

Ces sortes de malades doivent manger pendant l'hiver dans leur soupe, quelques grains de racine d'esquine pulvérisée, tremper leur vin, s'abstenir de crêmes & de substances farineuses non levées, faire de l'exercice, & se garantir du froid.

6. *Asthenia chlorotica;* Asthénie chlorotique. *Voyez* Chlorose, dont elle est un accident. C.

7. *Asthenia à pathematis; Virium debilitas ab animi affectu.* Fred. Hoffmann, *de virium lapsu, cap. 9. caut. 1.* B.

Rien n'abat plus promptement les forces, & n'est plus difficile à connoître qu'un chagrin, une colere cachée, des soucis cuisans, la perte du bien, des honneurs, la mort des parens, des amis, &c. de là naissent la mélancolie, la perte du sommeil, l'anorexie, un silence morne, l'immobilité, l'amour de la solitude, la fuite de la société.

Les personnes qui se trouvent dans ce cas, doivent user d'alimens nourrissans, liquides, faciles à digérer, de vin, de liqueurs qui ont fermenté, de

narcotiques ; & ne point négliger les secours moraux.

8. *Asthenia febrilis* ; *Debilitas febrilis*, Boerhaave ; *Lassitudines spontaneæ*, d'Hippocrat. *Asthénie fébrile* ; *Débilité fébrile* ; *Lassitudes spontanées*. B.

Il y a une autre foiblesse ou lassitude spontanée, qui précede les maladies sérieuses, & qui en est l'avant-coureur. Elle n'est point compliquée de fievre, mais d'un dégoût pour toutes choses, & d'un grand penchant à la colere. Les malades disent qu'ils ont les bras & les jambes rompues, mais ils ne s'alitent que lorsque le frisson & la fievre les prend.

Il y a une autre foiblesse qui accompagne les fievres, sur-tout les continues & les rémittentes, & qui devient extrême, lorsqu'elles sont dans leur vigueur. Parmi toutes ces différentes especes de fievres, il n'y en a point qui abattent plus les forces dès le commencement, que la fievre chaude & l'hémitritée, qu'on appelle vulgairement *fievres malignes*, parce que la sécrétion du fluide nerveux diminue, & que le peu qui en reste, est employé à surmonter les obstacles qui s'opposent

à la circulation, ce qui abat conſidérablement les forces.

9. *Aſthenia oſſifraga*, Simon Paulli, *de gramine oſſifrago*, Linnæi, *Flore Lapponico*, 236. C.

On ne peut lire ſans étonnement ce que *Simon Paulli* rapporte de l'oſſifrage. Il prétend que ſi l'on en donne à manger au bétail, ſes os ſe ramolliſſent au point qu'il ne peut plus ſe tenir ſur ſes jambes.

Linnæus en a vu une grande quantité dans la province de Smalland; il dit que c'eſt une opinion généralement reçue dans le pays, que le bétail qui en mange, s'engraiſſe en très-peu de temps; mais que l'année d'après il s'engendre un ver dans ſon foie, appellé *ilard*, d'où vient que cette herbe eſt appellée *ilagras*, qui le fait mourir en très-peu de temps; mais ce ſavant Auteur traite cela de fable.

10. *Aſthenia ab oſteoſarcoſi*, Mém. de l'Académie de Paris.

L'oſtéoſarcoſe n'eſt autre choſe qu'un ramolliſſement des os. C'eſt à Toulouſe qu'on a obſervé pour la premiere fois cette maladie; on l'a obſervée depuis dans d'autres endroits; & le Chi-

rurgien *Pott* la décrit fort au long dans les Mémoires de la Société de Londres. Dans le cas où les os se ramollissent, soit à cause d'un virus scorbutique, ou de quelqu'autre cause semblable, le corps se rapetisse, le malade ne peut se tenir debout, les membres se plient, & le corps ne forme plus qu'un peloton flasque.

On trouve dans *les Actes de la Société de Londres* n°. 470, la description d'une espece d'asthénie qui survint au diabete, lequel étoit accompagné de fievre hectique, de soif, d'anorexie, & de douleur des os; les urines étoient troubles, & déposoient un sédiment terreux, formé par la terre calcaire des os, laquelle dissoute par une substance acide, donnoit lieu à tous les symptomes ci dessus mentionnés; les os privés de leur terre calcaire, ne conservoient que leur parenchyme fibreux, flexible & élastique; de là la diminution dans le volume de tout le corps, qui devint si foible par le ramollissement des os, que le malade pouvoit à peine se mouvoir dans son lit; son corps long de cinq pieds, fut réduit après sa mort à la longueur de trois pieds cinq

pouces seulement, quoiqu'on l'eût bien étendu. Les os du crâne & des extrémités paroissoient membraneux, & remplis d'un fluide rougeâtre, ayant la consistance du miel; ils n'étoient pas plus fermes que le péritoine, si l'on excepte les articulations. *Voyez* la Rachialgie occasionnée par l'ostéosarcose.

11. *Asthenia ab inanitione*; Asthénie causée par l'inanition. C.

C'est une foiblesse qui succede à toutes les maladies évacuatoires, sur-tout aux hémorragies, aux flux de ventre, aux dyssenteries. On la guérit avec des analeptiques, des alimens succulens, spiritueux, aromatiques; bien entendu que l'on commence à guérir la maladie dont elle dépend.

12. *Asthenia hysterica*; Asthénie hystérique. L.

Une femme âgée de quarante ans, d'un tempérament pléthorique, d'un teint fleuri, réglée depuis deux ans, mais constipée, est sujette depuis ce temps-là à la tristesse, à des anxiétés, à des crampes, à des distractions des muscles, & à plusieurs autres symptomes hystériques, & sur-tout à une lassitude ou à une foiblesse dans tout le

corps, qui l'empêche de lever le bras pardessus la tête. Elle a des insomnies continuelles, & elle est sujette pendant la nuit à des crampes & à des sueurs dans les extrémités inférieures. Elle a aux mollets & aux bas des cuisses des tumeur d'une couleur œdémateuse, qui ne retiennent point l'impression des doigts, qui ne paroissent que de temps à autres, & qui sont de vrais œdemes hystériques de *Raulin:* Elle a pris dix doses d'une poudre purgative qui l'a beaucoup soulagée, & qui lui a rendu l'appétit. Elle a consulté au mois de Juillet trois Médecins de Montpellier, qui leur ont ordonné 1°. de se faire faire d'abord une légere saignée, au cas que son pouls soit plein, & de prendre pendant trois jours des bouillons faits avec quatre onces de collet de mouton, & une poignée de chicorée, & ensuite de se purger avec deux verres d'une décoction de polypode, dans laquelle on mettra infuser deux ou trois drachmes de sené, en mettant dans le premier verre deux onces de manne, & dans le second une once & demie.

Cela fait, elle prendra dix bouillons de poulet, dans lesquels on mettra deux

drachmes de racine de pivoine, & une poignée de chicorée, & ensuite dix bains domestiques, observant à chaque bain qu'elle prendra, de boire une livre de petit-lait, dans lequel on aura fait infuser une pincée de fleurs de mille-pertuis. Elle réitérera les bouillons, les bains & le petit-lait; & lorsque le mois de Septembre sera venu, elle prendra pendant deux mois le lait d'ânesse, de deux jours l'un, un bol de poudre de guttete, de corail & de craie, de chacun quinze grains, que l'on mêlera avec quelque sirop, & le soir du sirop de karabé, ou du laudanum liquide, pour calmer ses insomnies.

13. *Asthenia syphilitica;* Asthénie vénérienne. L.

Un Hanovrien âgé de cinquante ans, étoit sujet depuis six ans & plus, à une foiblesse dans tout le corps, & quoique maigre, il ne laissoit pas que de se bien porter. MM. *Stalh* & *Hoffmann* le traiterent pendant quatre ans, les Médecins de Paris deux, & ceux de Montpellier huit mois, & lui prescrivirent des édulcorans, des incrassans & différens laitages, qui ne produisirent au-

cun effet. M. *Fizes* entreprit à ſon tour de le traiter; mais n'ayant pas mieux réuſſi que ſes collegues, il lui demanda ſi lui, ou ſes parens, ou ſa nourriſſe n'avoient pas eu quelque maladie vénérienne; il répondit que ni les uns ni les autres n'avoient jamais connu cette maladie. Là-deſſus, il lui preſcrivit la diete blanche, le fit paſſer par les frictions, ſans lui faire prendre les bains; & au bout d'un mois, le malade reprit ſes forces & ſon embonpoint, & ſe trouva parfaitement guéri. Doit-on conclure de ce que les frictions ont guéri cette aſthénie, qu'elle fût vénérienne? Les frictions ſont-elles utiles dans toute autre maladie que la vérole? Avant de paſſer par les frictions, un de ſes teſticules s'enfla, mais ſans lui cauſer aucune douleur. Les Médecins croyant y ſentir une fluctuation, y firent faire une inciſion, mais il n'en ſortit aucune matiere. Le teſticule ayant été inciſé en deux, il s'y forma tous les jours des excroiſſances charnues, que l'on coupoit ſans que l'on cauſât aucune douleur au malade, & auxquelles il en ſuccéda d'autres. On employa la poudre de cloportes dans les emplâtres, & la plaie ſe conſolida.

14. *Asthenia abstinentium*, Journal de Médec. Mai 1756. Histoire de l'Acad. de Paris 1712. 1713. 1719. 1739. L.

Un homme peut vivre au-delà de sept jours sans prendre aucune nourriture. Une Religieuse maniaque de Montpellier a vécu 14 jours sans manger ni boire. Une nymphomaniaque en a vécu 25, après quoi sa peau est devenue seche, jaune, ridée; sa bouche s'est desséchée; sa langue & ses dents sont devenues noires; sa voix s'est enrouée, elle est tombée dans une maigreur extrême, elle ne transpiroit plus, elle ne rendoit ni excrément ni urine. Cette abstinence revenoit deux ou trois fois par an, accompagnée d'un délire violent & fréquent & d'insomnies, surtout dans le printemps & dans l'automne.

15. *Asthenia infantum; Le scorbut des Chirurgiens de Paris*, Puzos, *Maladie des enfans*, *pag.* 300. C. Voici ce qu'il en dit.

Les signes du scorbut des enfans ne sont pas les mêmes que ceux du scorbut des adultes. Le dernier est accompagné de taches sur la peau & de la putréfaction des gencives; le premier n'a au-

cun de ces ſignes, excepté lorſqu'il eſt parvenu au dernier degré. Il exiſte long-temps avant ces ſignes, & il faut le connoître dans le premier & le ſecond degrés pour pouvoir le guérir. On eſt aſſuré qu'un enfant a le ſcorbut, lorſqu'il ſent des douleurs dans les muſcles, & qu'il ne peut ni ſe tenir debout, ni marcher. Il paroît ſe bien porter, & il perd tout-à-coup l'uſage des jambes; il eſt obligé de reſter aſſis ou couché, il refuſe de marcher, & crie ſi on le fait reſter debout, ou ſi on lui preſſe les mollets. Il marchoit auparavant ſans appui; mais lorſqu'il veut le faire, il a les jambes ſi foibles, qu'il tombe à chaque pas. Sa peau n'eſt point tachetée comme celle des adultes, mais parſemée de tubercules auſſi durs que des ganglions. Ce ſont là des ſignes infaillibles de cette eſpece de ſcorbut, ſuivant *Puzos.*

L'aſthénie des enfans n'eſt pas difficile à guérir dans le premier degré; mais lorſqu'on la néglige, ou qu'on la confond avec les autres eſpeces, elle a des ſuites funeſtes; elle attaque les os & les carie, elle n'épargne pas plus les mâchoires & détruit entiérement les alvéoles. On voit quelques enfans qui tom-

bent dans la consomption & le marasme malgré tous les remedes qu'on emploie, parce qu'on s'y est pris trop tard. Si l'enfant tete encore & qu'on veuille le guérir, il faut commencer par examiner la qualité du lait de sa nourrisse, & au cas qu'il soit gâté, lui en donner une autre, ou bien on lui donnera des anti-scorbutiques pour purifier son sang & corriger ce qu'il a de vicieux. Rien n'est meilleur pour cet effet qu'une infusion de chicorée, de cochlearia, de pissenlit, de beccabunga, de cresson d'eau, de scolopendre dans de l'eau de poulet, ou une décoction de racine de squine. On le purgera de temps en temps avec du sirop de chicorée composé, & au cas que le lieu qu'il habite, soit humide ou marécageux, on le fera passer dans un autre plus sain.

Lorsque l'enfant ne marche point encore, qu'il ne sait point parler, que le mal est au premier degré, & qu'il n'a pas encore affecté les mâchoires, il est très-difficile de le connoître; cependant le tempérament scorbutique de ses parens ou de sa nourrisse, la saison, le climat peuvent fournir quelques lumieres là-dessus. Si l'enfant est sevré &

d'un âge un peu avancé, & qu'il ſoit en état d'expoſer ſes ſenſations, on connoîtra la maladie par l'affoibliſſement qu'elle cauſe dans ſes jambes ; il ſera plus aiſé de lui preſcrire les remedes dont il a beſoin, & par conſéquent de le guérir. On lui fera prendre pendant quelque temps matin & ſoir un verre d'infuſion de rheum, à laquelle on joindra un gargariſme fait avec la décoction d'aigremoine, de ſauge, de biſtorte, de romarin, de creſſon d'eau, à laquelle on joindra après l'avoir coulée quelques gouttes d'eſprit de cochlearia, de jus de limon, ou de bon vin. Le vin antiſcorbutique l'emporte ſur tous les autres remedes. *Puzos.*

Cette aſthénie eſt aſſez ſouvent ſuivie d'une cachexie & d'une phlegmaſie incurables, qui ſe terminent par une diarrhée, une fievre hectique & un maraſme, ou bien, comme je l'ai vu ſouvent, ſans être précédée ni de fievre aiguë, ni d'inflammation, elle rend tout-à-coup la vulve des filles, les joues & les gencives de l'un & de l'autre ſexe molles, livides, elle y cauſe une gangrene & un ſphacele qui, bien que ſans douleur, les corrompt au point qu'au bout de

quelques jours, les levres se trouvent mangées jusqu'aux oreilles, & les enfans meurent avec la bouche & la vulve sphacelées. Cela arrive sur-tout aux enfans qui relevent d'une rougeole.

16. *Asthenia Americana; Obstructiones viscerum naturalium*, Guillaume Pison, *cap. 6.* C.

Cette maladie qui commence presque sans douleur, est causée par le défaut de transpiration, par un amas de crudités que la chaleur du climat & la foiblesse de l'estomac ont engendrées, sur-tout dans le corps des jeunes gens & des étrangers, à quoi l'on peut joindre le virus scorbutique qu'on a contracté pendant le voyage, l'usage de l'*arach*, qui est un vin composé avec le marc du sucre & de l'eau, lequel enivre ceux qui en boivent; de sorte que se couchant où le sommeil les prend, & leurs pores se trouvant ouverts, ils hument toute la nuit les vapeurs malignes qui s'élevent de la terre.

Tout cela joint ensemble occasionne une foiblesse accompagnée de lassitude & de nausées, qui mettent les malades hors d'état de garder dans leur estomac les alimens & les remedes qu'on leur

donne. A la difficulté de reſpirer & à la mauvaiſe humeur ſe joignent des ſueurs froides dans les parties ſupérieures, l'abattement, la langueur, la faim canine, la dureté & des borborygmes dans les hypocondres, la fievre, la ſoif & l'inflammation.

Cette maladie ne ſe guérit preſque jamais que par une diarrhée bilieuſe.

Cure. Le malade uſera d'une bonne nourriture, il fera de l'exercice ſoir & matin, malgré la dyſpnée à laquelle il eſt ſujet, il ſe fera même ſaigner, quand même il n'auroit point la fievre, ne fût-ce que pour la prévenir; car cette maladie eſt ſouvent ſuivie de l'inflammation du foie. On commencera par des apozemes légérement inciſifs & antiſcorbutiques, au nombre deſquels je mets l'écorce de citron, la régliſſe, le chou marin, le pourpier confit dans le vinaigre, la noix de coco, les oranges, les citres, la citrouille, l'ananas, la grenade, &c.

On paſſera enſuite aux cathartiques, ou bien on fera infuſer deux drachmes d'ipecacuanha dans de l'eau, & on les donnera au malade pour le faire vomir:

voici un antidote contre cette maladie dont il uſera pendant un mois.

Prenez de l'écorce de gayac, & de la limaille de fer, de chacun deux onces, de maïs une once, de févéroles & de feuilles de ſéné de chacune une once; pulvériſez ces drogues & donnez-en deux ou quatre drachmes au malade matin & ſoir dans quelque liqueur convenable.

Il fera enſuite quelques tours de promenade, qu'il pouſſera inſenſiblement plus loin, & à ſon retour il prendra quelque choſe de nourriſſant, par exemple, de la bouillie faite avec de la farine de manihoc & du ſucre.

On lui appliquera ſur la région de l'eſtomac & du foie un emplâtre de gomme élémi & de baume de copahu avec du miel, auquel on joindra une décoction de ſalſe-pareille.

17. *Aſthenia nativa;* Foibleſſe naturelle. L. *Voyez* les ſignes & la cure de cette maladie dans le Dictionnaire de Santé.

XXII. *Leipothymiæ*, Lipothymie; *Animi deliquium*, Mercati, *lib.* 3. *Apopſychia*, de Dioſcoride.

C'eſt un abattement ſubit & momentané des forces, qui n'influe ni ſur le pouls, ni ſur la connoiſſance.

Elle differe de la ſyncope, 1°. en ce que dans celle-ci le pouls diminue conſidérablement, ou s'évanouit même, que les ſens s'obſcurciſſent, & ſe perdent même tout-à-fait lorſqu'elle eſt forte, au lieu que dans la lipothymie, le pouls conſerve ordinairement ſa force, à moins que l'affection ne ſoit aſſez violente pour cauſer une ſyncope; 2°. la lipothymie eſt précédée d'un tintement & d'une chaleur dans les oreilles, ou d'un vertige que les malades ſentent venir, & qui ſouvent leur laiſſe le temps de dire qu'ils tombent en foibleſſe, au lieu que la ſyncope les prive tout-à coup de ſentiment & de connoiſſance. Elle differe de la cardialgie, en ce que le malade n'éprouve au commencement aucun mal-aiſe à l'épigaſtre,

c'eſt-à-dire, ne ſe plaint d'aucun mal d'eſtomac, il ne paroît d'ailleurs aucun ſigne de ſaburre.

C'eſt avec raiſon que *Mercatus* & *Mercurialis* rejettent l'opinion de ceux qui prétendent que la lipothymie & la ſyncope ne different que par leur plus ou leur moins de violence, & qu'elles ne ſont que des variétés du même genre, vu qu'il paroît par les ſymptomes dont on a parlé, qu'elles different entre elles, & qu'elles ont une origine différente. *Mercatus* attribue la ſyncope au défaut & à la diſſipation du fluide nerveux, qui fait qu'il n'en reſte pas aſſez pour mouvoir le cœur, & la lipothymie au mouvement rétrograde de ce fluide dans le cerveau, auquel nous avons attribué ailleurs en parlant du ſang, le tintement d'oreilles & le vertige. Mais laiſſant ici la théorie à part, il eſt conſtant que leurs ſymptomes eſſentiels ne ſont pas les mêmes, ainſi qu'on le verra par ce qui ſuit.

1. *Leipothymia à pathemate;* Lipothymie occaſionnée par une paſſion de l'ame. L.

Je me ſouviens d'être une fois tombé en lipothymie en voyant rouer un cri-

minel. Il me prit tout-à-coup un ſerrement de cœur, accompagné d'une foibleſſe dans les bras & les jambes, d'une chaleur & d'une eſpece de vapeur qui me montoit à la tête, & d'un tintement d'oreille. Je ne perdis cependant point le pouls. Si ces ſymptomes euſſent augmenté, j'aurois eu peine à me tenir ſur mes jambes, je fuſſe devenu pâle, & peut-être fuſſe-je tombé en ſyncope. Cependant, quoique *Mercatus* prétende que toute ſyncope eſt accompagnée de lipothymie, on voit qu'on peut avoir une lipothymie ſans ſyncope, & que ces maladies ne different pas moins par leur degré que par les ſymptomes dont elles ſont accompagnées.

2. *Leipothymia ſtomatica*, Mercatus; *de ſyncope*, *lib*. 3. B.

C'eſt à tort qu'on donne le nom de *Cardiaque* à la lipothymie qui eſt cauſée par un mal d'eſtomac & une cardialgie. Cette eſpece eſt la plus fréquente de toutes. *Voyez* cardialgie.

Je laiſſe aux Médecins à rechercher la différence qu'il y a entre la ſyncope, la lipothymie & la cardialgie. Tout ce que je ſai, eſt que la ſyncope eſt une maladie très-courte & très-dangereuſe,

& qu'on vit plus long-temps avec la lipothymie qu'avec la syncope dont elle est l'avant-coureur. La lipothymie n'est compliquée d'aucune douleur, mais seulement d'une certaine sensation que les malades appellent la mort de l'estomac, lorsqu'ils disent *l'estomac me meurt.*

Il est étonnant que la froideur de l'air, l'eau froide fassent cesser la lipothymie; mais il ne l'est pas que le vin, les esprits, les aromates, les cordiaux, rétablissent les forces.

XXIII. *Syncope*, *Syncope*, *Evanouissement*, *Pamoison*; en Italien, *Svanimento*; en Espagnol, *Desmayo*; de *syncopto*, je tombe. *Leipopsychia*, d'Hippocrate; *Apsychia*, de Galien. Les malades, *syncoptici*; en François, *évanouis*, *pâmés.*

La syncope consiste dans un affoiblissement subit & considérable des actions vitales & animales, ou des forces du corps & de l'esprit, accompagné d'un pouls petit, foible & languissant, d'une respiration presque insensible, de

la diminution du mouvement musculaire, du sentiment & de la chaleur, de maniere que le malade perd connoissance pendant quelque temps, & paroît mort.

Elle differe de la lipothymie en ce qu'elle commence à se faire sentir dans le diaphragme, & que la lipothymie commence par la tête.

De la cardialgie, en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune douleur d'estomac, à moins qu'elle ne se joigne à la premiere. La syncope prive presque entiérement le malade de sentiment, & lorsqu'il revient à lui, il n'a point d'idée d'avoir existé pendant tout le temps qu'elle a duré, il dit avoir vu ceux qui l'entourent comme en songe & à travers un nuage, & d'avoir entendu très-foiblement le bruit qu'ils ont fait, ce qui n'arrive point dans la cardialgie simple.

Dans l'asphyxie, les malades sont froids, ne donnent aucun signe de vie, & paroissent comme morts; au lieu que dans la syncope, leur pouls est obscur, ils transpirent, les parties intérieures conservent quelque chaleur, & leur respiration continue, & au bout d'une

ou deux minutes, ils reviennent à eux.

Toutes les maladies peuvent dégénérer en une foiblesse mortelle; & lorsqu'elle vient successivement, on ne l'appelle point syncope, mais asphyxie finale, lorsqu'elle est accompagnée du froid, de la pâleur sans râlement. *Apoplexie finale*, lorsqu'elle est compliquée de râlement & d'assoupissement; *orthopnée finale*, lorsqu'il y a râlement sans assoupissement.

Ce sont là les diverses manieres dont la vie se termine, & il est étonnant qu'aucun Auteur n'en ait parlé; & qu'on ne dise point que les maladies mortelles ne different de la syncope que par leur plus ou leur moins de violence. A quoi bon dire que la lipothymie, la syncope & l'asphyxie sont des maladies du même genre, qui ne different entre elles que par leurs degrés? Une pareille doctrine ne peut que causer de la confusion dans la pratique, vu qu'on peut en dire autant des autres genres de chaque classe, par exemple, de la pleurésie, de la péripneumonie, de la paraphrénésie, de la phrénésie, de l'inflammation du foie, &c.

Le principe prochain de la syncope

ne paroît être autre chose que la foiblesse du mouvement systaltique du cœur, & le défaut de soubresaut. Le cœur a deux sortes de mouvement, l'un *systaltique*, lequel consiste dans la systole & la diastole, dans lequel l'axe du cœur ne change point de place, ce qui fait qu'on n'apperçoit aucune pulsation dans l'artere; l'autre consiste dans une espece de soubresaut, qui fait que le cœur s'approche alternativement des côtes & du médiastin, & qui produit un battement qui rend la pulsation du cœur & des arteres sensible, & qui se communiquant aux artérioles du cerveau, excite les idées qui nous tiennent éveillés, entretient la chaleur du corps & anime la vertu électrique. Dans la syncope, le premier mouvement dont dépend la vie, subsiste, mais le second cesse, d'où s'ensuivent la suppression du sentiment, du pouls, de la chaleur, & la foiblesse des membres. Le malade tombe tout-à-coup par son propre poids, à cause du relâchement qui survient dans tous ses membres, il devient pâle, froid, son pouls & sa respiration cessent, ou du moins diminuent considérablement.

1. *Syncope ab inanitione*, Sennert, *Syncope causée par l'inanition.*

C'est celle qui survient tout-à-coup dans les maladies évacuatoires cachectiques, ensuite d'une longue abstinence, & lorsque les forces sont tout-à-fait épuisées, & qui differe de la foiblesse habituelle. La nature qui fait usage de ses forces pour entretenir le mouvement du cœur, les suspend tout-à-coup, lorsqu'elle s'apperçoit de sa foiblesse, & qu'elle trouve de nouveaux obstacles à surmonter. Elle supprime donc une grande partie des forces qu'elle employoit pour produire le soubresaut du cœur, pour entretenir le mouvement systaltique, qui sans cela ne tarderoit pas à cesser.

Il paroît par les *expériences hémastatiques* de M. *Hales*, que la fréquence du pouls & de la respiration augmente dans les foiblesses causées par les hémorrhagies, à proportion que la grandeur de l'une & de l'autre diminue, afin, dit-il, que ce qui manque du côté de la grandeur de la force, soit compensé par la fréquence ou la vîtesse du mouvement, & que la vie dure plus long-temps.

Ce même Auteur observe que les

forces que le cœur conserve, ne sont point proportionnelles à la quantité du sang qui reste dans les vaisseaux, & il se fonde sur ce qu'il s'élevoit plus haut dans le tube qu'il avoit adapté à la carotide, à mesure qu'il s'en écouloit une plus grande quantité. Il s'ensuit donc de là que la nature commande au cœur, & qu'il ne s'émeut point mécaniquement à proportion du sang qui y afflue, mais proportionnellement à la quantité du fluide nerveux qu'elle y envoie selon le besoin. Lorsqu'on égorge des cochons, il arrive souvent, après qu'ils ont perdu beaucoup de sang, & que leurs forces paroissent épuisées, qu'ils font des efforts violens qui raniment les forces du cœur, en y faisant affluer le sang qui reste encore dans les vaisseaux.

Après que la jument dont il est parlé dans la premiere expérience, eut perdu trente livres de sang de quarante qu'elle en avoit, tout son corps se couvrit d'une sueur froide, parce que les fibres qui resserrent la peau pendant la vie, se relâcherent, & que les orifices des vaisseaux excrétoires se dilaterent, par un mécanisme pareil à celui qui fait que les cadavres rendent leurs excrémens.

Rien n'eſt meilleur pour rétablir les forces épuiſées par une longue abſtinence que les conſommés, les gelées aſſaiſonnées avec des aromates, les jaunes d'œufs brouillés avec du vin & de la canelle, le vin pur, les liqueurs ſpiritueuſes, la fumée de la noix muſcade.

On prévient celle que cauſe la paracentheſe, en liant le bas-ventre du malade.

2. *Syncope à dolore*, Jonſthon, *idea medic.* Senac, *pag. 553*. Syncope cauſée par la douleur. A.

C'eſt celle que cauſent des douleurs violentes, & ſur-tout la colique.

Je traitois une jeune fille qui avoit depuis un jour & plus des coliques ſi aiguës, que je n'oſai la ſaigner, tant ſon pouls étoit bas, les plus fortes doſes de laudanum ne pouvoient les calmer. Je lui donnai douze grains de pilules de cynogloſſe, perſuadé que les différens narcotiques operent quelquefois mieux, quoiqu'on les donne en plus petite doſe. Ce dernier remede ne produiſit aucun effet, & qui plus eſt, la malade tomba en ſyncope. La colique ceſſa tout-à coup, & elle ne s'en eſt plus reſſentie depuis, ce qui me fait croire qu'elle étoit ſpaſ-

modique, & causée par la trop grande affluence du fluide nerveux. La syncope ne causeroit-elle point une transpiration abondante, qui évacue la matiere morbifique? *Sanctorius* le croit ainsi.

3. *Syncope febrilis*, Senac, *de corde*, *lib. 4. cap. 12. pag. 548.* Syncope fébrile. A.

C'est celle qui survient au commencement ou dans l'état des fievres aiguës, ou inflammatoires.

La syncope qui survient au commencement d'une pleurésie, annonce très-souvent la mort du malade. Lorsque les fébricitans tombent en syncope à cause des crudités qu'ils ont dans le corps, & que l'inflammation s'empare de l'estomac ou du foie, leur mort est inévitable. Galien, *Method. med. cap. 3.*

Celle qui survient dans le fort de la tierce continue, ou de telle autre fievre ardente, est infiniment moins dangereuse, & on la prévient par la saignée & des rafraîchissans. *Voyez* ci-après asphyxie fébrile.

4. *Syncope à phlebotomiâ*; Syncope causée par la saignée. B.

Il y a des gens que la crainte de la saignée & la vue de leur sang fait tom-

ber en ſyncope ; & ceux qui veulent expliquer mécaniquement cet accident, ſans reconnoître l'empire que l'ame exerce ſur le cœur, n'avancent que des abſurdités. On prévient cette eſpece de ſyncope, en faiſant prendre au malade une ſituation horizontale, en lui faiſant tenir de l'eau dans la bouche, en interrompant la ſaignée, en comprimant la veine avec le doigt, en lui faiſant détourner la vue de deſſus la palette, &c. Ces ſortes de ſujets veulent être ſaignés rarement & en petite quantité, lors ſur-tout qu'ils n'ont point de fievre.

Lorſque la ſaignée eſt indiquée dans les quotidiennes continues, & les hémitritées qui durent depuis quelque temps, & qu'elle eſt ſuivie d'une lipothymie ou d'une ſyncope, que le pouls devient petit, intermittent & fréquent, c'eſt un ſigne, à ce que prétend M. *Barbeyrac*, en cela d'accord avec l'expérience, que la maladie eſt cauſée par une matiere putride, vermineuſe ou de mauvaiſe qualité. Il faut donc dans ce cas s'en abſtenir, quoique le délire, la violence du paroxyſme, la force du pouls, ſemblent l'indiquer.

La Syncope dans laquelle tombent les sujets robustes, en suite d'une perte de sang causée par le relâchement de la ligature, est moins dangereuse que celle dont le principe est interne; il n'en est pas de même des sujets foibles, tels que les phthisiques, les scorbutiques, les cachectiques, leur pouls devient petit, mollet, fréquent, intermittent, & ils meurent au bout de quelques heures.

5. *Syncope plethorica*, Riolan, *Anthropologie*, Senac, *lib.* 4. *cap.* 12. *pag.* 540. Syncope pléthorique. D.

C'est celle qui est causée par une trop grande plénitude de sang, & l'on a lieu de croire qu'elle est telle, lorsque le pouls varie successivement, qu'il est tantôt obscur & bas, tantôt plein & élevé, tantôt fréquent & intermittent, tantôt rare & réglé, si le visage est rouge & livide avant la syncope. Le signe est encore plus certain, si après une ou deux saignées légeres, le pouls devient plus vîte, plus plein & plus fort, & si le malade se trouve soulagé. On juge encore de la pléthore par la nourriture que le malade a prise, par la suppression des évacuations aux-

quelles il étoit sujet ; cette espece a beaucoup d'affinité avec la fébrile.

6. *Syncope hysterica*, Senac, *lib.* 4. *cap.* 12. *pag.* 544. *Syncope epileptica*, Van Helmont, *de asthmate ;* Syncope hystérique, épileptique. D.

C'est celle dans laquelle tombent les personnes hystériques & hypocondriaques, lorsqu'elles sont agitées de quelque passion, qu'elles sentent quelque odeur douce, telle que celle du musc, de l'ambre, de la rose, qu'on les purge plusieurs fois, que leur imagination est blessée, &c. Elle est accompagnée de spasmes passagers, de douleurs dans différentes parties du corps, & d'autres symptomes irréguliers, qui effraient beaucoup les malades.

On la guérit avec des anti-hystériques fétides, tels que le castoreum, la fumée de la plume & du cuir brûlé, en faisant flairer à la malade de l'esprit de sel ammoniac, &c.

M. *Senac* admet une syncope épileptique & extatique. L'épilepsie, de même que la syncope, suspend l'usage de tous les sens, & la mâchoire se roidit; mais le pouls est plein, fort, le visage haut en couleur, livide, &c.

7. *Syncope à cardiogmo.* A. P.

J'appelle *cardiogmos* la dilatation anévrifmatique du cœur, foit dans les ventricules, dans les oreillettes, ou dans l'origine de l'aorte, du Grec *onchos*, tumeur, & *cardia*, cœur. Elle eft accompagnée d'une oppreffion de poitrine, d'une pefanteur dans la région du cœur, de lipothymies, de palpitations violentes, d'un pouls inégal, petit, plein, véhément, palpitant. *Voyez* Senac, *de Corde*, *lib. 4. cap. 8.*

8. *Syncope à polypo*, Senac, *de Corde*, *lib. 4. cap. 10. n°. 13.* Syncope caufée par un polype. A.

C'eft celle qui eft caufée par les concrétions polypeufes du cœur. Elle fe manifefte par un fentiment de pefanteur & d'oppreffion dans la région du cœur, & par les anxiétés qui en font inféparables; par une palpitation habituelle, qui dégénere en des tremblemens & des fecouffes fréquentes, par l'inégalité & les variations du pouls, & ce figne eft le plus certain.

9. *Syncope ab antipathiâ*, Senac, *ibid. pag. 544.* Syncope caufée par l'antipathie.

C'eft celle dans laquelle quelques

perſonnes tombent à la vue d'un chat, d'une ſouris, du fromage, &c. On eſt convaincu par une infinité d'expériences, qu'il y a des gens qui ont l'odorat ſi délicat, qu'il ſuffit pour les faire tomber en ſyncope, de leur ſervir à table un pâté d'anguille, & qu'ils ne reviennent à eux qu'après qu'on l'a deſſervi. Ceux qui déterminent les maladies par le ſiege qu'elles occupent, ne doivent pas douter que celle-ci n'ait le ſien dans le cerveau, & qu'elle ne dépende de cet organe.

10. *Syncope à veneno*, Senac, *ibid. pag. 545, 546.* A.

Elle eſt cauſée par les vapeurs putrides qui s'élevent des hôpitaux, des chancres, des ulceres, des cadavres.

Par les vapeurs méphitiques des cabarets, des caves, des tombeaux qui ont été long-temps fermés, des puits & de la foſſe de Péralte, qui eſt auprès de Montpellier, des mines.

Par l'arſenic que l'on met ſur les ulceres, les caries, comme *Saviard* l'a obſervé. Par les venins âcres qui s'engendrent dans le corps, dans la peſte, la tierce continue, le ſphacele, &c.

11. *Syncope ab apoſtematis*, Senac,

ibid. pag. 554. Syncope causée par des apostemes. A.

La syncope est non-seulement la suite des abcès qui percent en dedans, de la ponction qu'on met en usage dans l'ascite & l'hydropisie de poitrine, mais encore l'effet de plusieurs autres causes qu'on ne connoît pas assez. Les syncopes fréquentes indiquent un abcès dans le foie, le pancréas, le poumon, & à plus forte raison dans l'estomac. *Balloni* en a vu qui ont été occasionnées par la putréfaction du poumon & du foie; *Senac*, par la suppuration des ovaires & de la matrice. Il reste à savoir si celle du cerveau produit le même effet.

12. *Syncope ab hydrocardiâ*, Vieussens, *observ.* Syncope causée par un amas d'eau dans le péricarde.

On connoît qu'il y a un amas d'eau dans le péricarde, 1°. à la pesanteur que l'on sent dans la région du cœur; 2°. à l'oppression de la poitrine, qui augmente lorsqu'on est couché sur le dos, & qui diminue lorsqu'on penche la poitrine en avant; 3°. à la lipothymie, la syncope & la palpitation, qui sont très-fréquentes; 4°. au réveil subit

du malade, & à la suffocation qu'il éprouve; 5°. aux signes génériques de l'hydropisie de poitrine; 6°. à la foiblesse, à la mollesse & à l'inégalité du pouls, suivant *Schreiber.*

On la guérit de même que l'hydropisie de poitrine, avec des diurétiques, le borax, & le fruit de ronce.

13. *Syncope stomachica. Voyez* Senac, *ibid. pag. 545.* A.

Elle est souvent un effet de la cardialgie; cependant elle provient communément de l'anxiété de ce viscere, quoiqu'on n'y sente aucune douleur; par exemple, 1°. *d'inanition*, ou d'une longue abstinence, laquelle cause une chaleur & un tiraillement qui sont bientôt suivis de la syncope; 2°. d'une réplétion & d'un engorgement d'estomac, accompagné d'efforts pour vomir; 3°. de l'irritation qu'il éprouve de la part des matieres émétiques, dégoûtantes, venimeuses; 4°. des vers; 5°. d'alimens difficiles à digérer, tels que le lait caillé, les graisses, les champignons; 6°. d'une saburre âcre, putride, maligne; 7°. les syncopes sont aussi très-fréquentes dans les inflammations & les coliques d'estomac, les cardialgies, &c.

14. *Syncope ab ſphacelo*, Senac, *pag. 553 ;* Syncope cauſée par un ſphacele. A.

Lorſque quelque partie interne eſt affectée d'un ſphacele, que l'enfant vient à mourir dans la matrice, qu'il ſe forme un abcès dans quelque partie du corps, il en réſulte des ſyncopes; & ces accidens n'affectent pas moins la nature, que l'odeur qui s'éleve des matieres pourries & cadavéreuſes.

15. *Syncope ſcorbutica*, Lind, *de ſcorbuto ;* Syncope ſcorbutique. P. D.

Lorſque le ſcorbut eſt à ſon troiſieme période, pour peu que les malades agiſſent ils tombent dans la ſyncope; & quoique leur pouls ſoit foible & intermittent, il ne laiſſe pas de devenir par intervalles plus plein & plus fréquent, comme dans la ſyncope pectorale, comme l'obſerve *Eugalenus;* après quoi il diminue de nouveau.

16. *Syncope arthritica*, Muſgrave, *de arthritide anomalâ*. P. D.

C'eſt celle qui ſurvient dans la goutte invétérée, dès que la douleur ceſſe ou diminue. Elle eſt plus fréquente après une indigeſtion, une crapule.

Elle exige des cathartiques, & en-

ſuite des ſtomachiques & des anthelmintiques.

17. *Syncope febricoſa* ; *Febris ſyncopalis* ; Vulgairement la fievre ſyncopale. A. P.

C'eſt une fievre tierce ou hémitritée, qui, à ce que dit *Burnet*, dans une Theſe ſoutenue à Paris, eſt familiere aux Caſtillans & aux habitans de Madrid. Le friſſon au commencement, le type de la tierce, des ſueurs copieuſes dans le déclin, la cardialgie, un vomiſſement exceſſif, une débilité extrême, le pouls concentré, le froid des extrémités, la mort dans le ſecond ou le troiſieme accès, à moins qu'on n'y remédie promptement.

Je crois, qu'après les remedes généraux, on ne peut mieux faire que de donner au malade une once de quinquina avant le troiſieme accès, comme dans l'hémitritée ſoporeuſe. *Voyez* Morton, *Pyretolog. pag.* 74. & ſur-tout Torti, *de febribus.*

On peut rapporter ici la tierce ſyncopale. Torti *de febribus*, *pag* 126. 192.

La quotidienne continue ſyncopale ; Raim. Fortis.

La tierce continue ſyncopale ; Pathol. *method.*

C'eſt une ſyncope qui rend funeſtes les paroxyſmes de la fievre tierce ſimple ou double qu'elle accompagne, ſoit qu'elle ſuccede à la cardialgie, ſoit qu'elle ſoit ſeule, pourvu que la fievre s'y joigne. La nature de cette eſpece de ſyncope eſt telle que ſouvent le malade ſans ſentir aucune douleur, languit ſans aucune cauſe manifeſte, dépérit à vue d'œil, & meurt. S'il veut changer de côté, ou remuer ſeulement la main, ſon pouls baiſſe, s'évanouit, devient petit & fréquent, ſon cou & ſon front ſe couvrent de petites gouttes de ſueur, ſes yeux ſe creuſent, ſa vue s'obſcurcit, il tombe dans une langueur & un abattement univerſel, qui obligent de lui jetter continuellement de l'eau au viſage, & de lui faire flairer des odeurs pour le faire revenr de ſa ſyncope.

Lorſque cette ſyncope ſurvient dans l'accroiſſement ou dans l'état de la fievre, quelque tranquille que ſoit l'intermiſſion, la vie du malade n'en eſt pas plus aſſurée, à moins que le Médecin ne trouve moyen de prévenir les accès. S'il s'endort après que le danger eſt paſſé, il doit être aſſuré que le malade ne tardera pas à mourir, & il ſe verra

réduit à cet aveu confus, *je n'y pensois point.*

On peut en dire autant du froid qui saisit le malade au commencement du paroxysme de la tierce maligne ou froide de *Morton*, lequel ne se dissipe point comme dans les fievres bénignes; mais continue au point que le pouls ni la chaleur ne reviennent plus, de maniere qu'au bout de quelques heures, le malade n'est pas mieux que lorsque le paroxysme a commencé. Il est extrêmement altéré, il gémit sans cesse, il est inquiet, & au cas qu'il échappe, il conserve un teint cadavereux. Son pouls est toujours concentré; & lors même que la chaleur revient, il a la voix entrecoupée, la langue rude; son urine est ou abondante & claire, ou en petite quantité & briquetée. Tel est l'état dans lequel se trouve le malade pendant l'intermission, son pouls est petit & fréquent, & il meurt pour l'ordinaire au retour de l'accès. Si la chaleur augmente, & que le pouls devienne plus vif & plus plein, c'est un signe que la maladie sera longue, mais il n'y a que la pratique qui puisse nous instruire de ces différences.

18. *Syncope Lanzoni.* A. P. *Lanzonus* a obſervé des ſyncopes fréquentes & mortelles, qui étoient occaſionnées par des calculs du cœur. *Ephem. nat. cur. dec. III. ann. 7. obſ. 73.* Ces calculs étoient de couleur verdâtre ; un d'entr'eux peſoit deux livres.

19. *Syncope exanthematica*, de Meyſerey, *tom. 2. n°. 191.* Syncope exanthémateuſe. A.

Cette eſpece eſt produite par la répercuſſion de la gale, de l'herpe, de l'éryſipele, de la petite vérole, de la rougeole, &c. La cure exige une diete légere, une boiſſon diaphorétique, la ſaignée, les ſudorifiques, & les remedes propres à rappeller à la peau la matiere morbifique.

20. *Syncope metaſtatica*, de Meiſerey, *tom. 2. n°. 191.* Syncope métaſtatique. A.

Elle eſt occaſionnée par la ſuppreſſion de l'écoulement des ulceres, des fiſtules, des ſétons, des carcinomes, des fleurs blanches, &c. la cure eſt la même que celle de la ſyncope exanthémateuſe. On doit ſur-tout faire enſorte de rétablir les écoulemens ſupprimés.

21. *Syncope pathetica*, de Meyſerey,

tom. 2. *n*°. 194. Syncope pathétique. B.

C'eſt celle qui eſt occaſionnée par quelque paſſion de l'ame, telle que la frayeur, la joie, &c. Voyez *la ſeptieme eſpece d'aſphyxie.* Ceux qu'une frayeur exceſſive a une fois jetés dans une défaillance, y retombent aiſément à la moindre occaſion. L'*ill. Lorry* a connu une dame ſujette à une lipothymie, qui revenoit pluſieurs fois dans la journée à la ſuite d'un ſpaſme univerſel; il y a quelques années, dit *Lorry*, que cette dame douée de mœurs fort honnêtes, ſe promenant dans un jardin public, dans une parure peu décente, fut aſſaillie d'injures atroces par de jeunes libertins, ce qui la jeta dans une violente colere qui fut ſuivie d'une eſpece d'aſphyxie.

L'atonie qui ſuit le ſpaſme, répond à ſon intenſité; de là cette défaillance qui termine le plus ſouvent le ſpaſme. J'ai vu, continue *Lorry*, cette dame, toute délicate qu'elle eſt, attaquée pendant trois ou quatre heures de ſuite de ſpaſmès ſi violens, qu'elle en devenoit roide comme du marbre, ou tomboit dans des convulſions furieuſes, au point que pluſieurs hommes très-forts avoient peine

peine à la contenir; elle se trouvoit à la fin des paroxysmes si foible & si épuisée, qu'elle paroissoit pour ainsi dire morte, & qu'il falloit recourir aux cordiaux les plus forts pour la ranimer.

XXIV. *ASPHYXIA*, Asphyxie; *Apoplexia cerebelli*, de Willis; *Extasis*, de Brendel; *Mors apparens vel subitanea*, de Lancisi. Le mot *asphyxia* vient d'*a* privatif, & *sphygmos*, pouls.

L'asphyxie porte avec elle tous les caracteres d'une mort subite & apparente, ce qui fait qu'elle effraie beaucoup. Lorsqu'un malade succombe peu à peu sous son mal & meurt, on ne doit point regarder cet accident comme une asphyxie, & l'on n'a jamais vu personne qui en soit revenue. Mais il est souvent arrivé que des malades que l'on croyoit être morts subitement, & que l'on avoit ensevelis, sont revenus à la vie, ou naturellement, ou par le secours de l'art. Tel est l'état auquel on donne le nom d'*asphyxie*, soit qu'il ait son principe dans le cerveau, dans le

cœur, ou dans le poumon. On ne connoît point encore parfaitement ce genre de maladie, & c'est ce qui doit engager les Médecins à rechercher son origine. On peut voir ce que dit *Lancisi* des morts subites.

Winslow & *Bruhier* prétendent qu'on ne doit jamais tenir pour morts ceux qui meurent de mort subite, que lorsqu'ils commencent à se pourrir & à sentir mauvais, ce qui arrive au bout de deux ou trois jours, ou du moins, qu'après leur avoir appliqué un cautere actuel sous la plante des pieds, pour voir s'il leur reste quelque sentiment. C'est ainsi principalement que doivent en user les Médecins qui n'ont pu découvrir le principe de la maladie. Lorsque cette mort subite est précédée des signes d'un anévrisme ouvert, d'une apoplexie imminente, d'une vomique invétérée, il est aisé de savoir si cette mort est véritable, ou si ce n'est simplement qu'une asphyxie.

1. *Asphyxia immersorum;* Asphyxie des personnes qui se noient. A.

L'expérience nous apprend que des personnes qui s'étoient noyées, & que l'on avoit retirées de l'eau pour mortes,

ont recouvré la vie dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. J'ai connu une petite fille que l'on retira d'un puits, sans mouvement, sans sentiment, sans pouls & sans chaleur, si bien qu'on la tenoit pour morte. M. *Gibert*, sous qui j'étudiois la pratique, donna ordre qu'on la mît au lit, & qu'on la couvrît de linges chauds, qu'on avoit soin de renouveller d'un moment à l'autre, & elle recouvra la vie.

M. *Moulin*, Médecin de Montpellier, rendit pareillement la vie à une fille qui s'étoit noyée, en la couvrant avec de la cendre chaude.

Il est faux que ceux qui ont resté une ou plusieurs heures dans l'eau ayent jamais recouvré la vie, si l'on en excepte un petit nombre qui se noient parmi les glaces, ainsi que l'observe le savant *Segner*, Professeur à Gottingue, qui a fait là-dessus quantité d'expériences sur les animaux. On ignore pour l'ordinaire le temps qu'une personne reste dans l'eau, d'autant plus que ceux qui se noient ne vont pas d'abord au fond, & reviennent plusieurs fois dessus, ce qui leur donne le moyen de respirer. Tout ce que je puis dire, est que j'ai une fois fai-

gné quatre jeunes gens que l'on venoit de retirer de l'eau, où ils avoient resté demi-heure, ou tout au plus une heure, & que tous les secours que j'employai pour leur rendre la vie furent inutiles.

2. *Asphyxia à fumis; Essai d'Edimbourg, tom. 6. art. 35.* Asphyxie causée par la fumée. A.

Un paysan fut étouffé dans une mine de charbon où le feu avoit pris : on l'en retira au bout d'une demi-heure froid comme un marbre, sans pouls & sans aucun signe de vie. Le Chirurgien *Tossach*, lui ayant pressé les narines avec les doigts, appliqua sa bouche sur la sienne, & souffla dedans le plus fort qu'il put. Sa poitrine se dilata, le cœur commença à battre, & peu après les arteres. On le saigna du bras, le sang sortit goutte à goutte pendant un quart d'heure, & coula ensuite de plein jet. On eut soin pendant ce temps-là de frotter & de secouer le malade, de lui jeter de l'eau sur le visage, de lui souffler de la fumée dans le nez, & de lui frotter les levres avec du sel volatil. Au bout de demi-heure, sa poitrine reprit son mouvement, le malade ouvrit les

yeux, il bâilla au bout d'une heure, il remua les yeux, les pieds & les mains, avala quelques gouttes d'eau & d'eau-de-vie; & recouvra ses sens une heure après, sans se souvenir de ce qui s'étoit passé, & quatre heures après il retourna chez lui en parfaite santé.

3. *Asphyxia à musto*, Petrus Borelli, *obs.* 4. *cent.* 2. Asphyxie causée par le moût. A.

Il n'y a presque pas d'année qu'il ne reste quelques vendengeurs dans la cuve où ils descendent pour retirer le moût, ou pour fouler le marc du raisin qui est resté au fond. Ils perdent tout-coup la parole & le sentiment, ils se sentent suffoqués, & ils y périroient, si on ne les retiroit promptement. Ceux qui échappent, n'ont aucune idée de ce qui leur est arrivé. On doit attribuer cet accident à l'esprit appellé *gas sylvestre*, qui s'exhale du moût, & qui éteint la vertu électrique, & par conséquent l'activité du fluide nerveux.

Lorsque cet accident arrive, le meilleur remede est de retirer promptement les malades avec des crochets, de les exposer à l'air, de leur jeter de l'eau

ſur le viſage, & leur faire avaler quelque liqueur ſpiritueuſe.

4. *Aſphyxia ſuſpenſorum ;* Aſphyxie des pendus. A.

C'eſt celle des perſonnes que l'on étrangle, que l'on pend, ou que l'on étouffe de telle autre maniere ſemblable. Lorſqu'on ne leur luxe point la vertebre du cou, ainſi que le pratiquent les bourreaux qui ſavent leur métier, il eſt aiſé de les rappeller à la vie, ainſi que je l'ai pluſieurs fois éprouvé ſur des animaux, & une fois entr'autres ſur un homme, qui ayant été porté du gibet dans une Egliſe, recouvra la vie à l'aide de trois ſaignées qu'on lui fit dans l'eſpace de deux heures, & ſe trouva en état de boire lui-même l'eau qu'on lui avoit préſentée, me diſant qu'il ſe trouvoit bien. Il avoit d'abord la voix rauque & extrêmement foible, & il ne fut même en état de parler, qu'après qu'il eut rendu quelque peu de ſang qu'il avoit dans la gorge, & bu pluſieurs verres d'eau froide. Il étoit extrêment altéré, & quoique le temps ne fût pas chaud, on étoit obligé de lui donner continuellement de l'air, pour

qu'il pût respirer. Son cou s'enfla au bout de trois heures; après que la marque du cordeau se fut dissipée; j'ordonnai qu'on le saignât pour la quatrieme fois de la jugulaire, prévoyant que le sang ne pouvant plus refluer du cerveau, il ne tarderoit pas à tomber dans un carus; mais les Chirurgiens s'étant enfuis, on ne put le saigner, de sorte qu'il s'assoupit peu à peu. Son pouls devint si rare, qu'il battoit à peine quarante fois dans une minute; il devint plus petit, moins fréquent & moins fort qu'il ne l'avoit été après la premiere saignée; & il mourut par l'effet d'un supplice qu'il n'avoit point mérité.

5. *Asphyxia congelatorum;* Asphyxie de ceux que le froid a transis & gelés. A.

C'est celle dans laquelle tombent les personnes qui restent long-temps exposées au froid & à la gelée, comme cela est arrivé il y a quelques années à l'armée de France, à sa sortie de Prague, comme me l'écrivit M. d'Olimpies mon beau-frere, aujourd'hui Lieutenant-de Roi de la Citadelle de Montpellier. On ne sauroit exprimer les maux que ces troupes eurent à souf-

frir dans leur retraite. Il y eut des soldats qui perdirent le nez, d'autres les orteils, d'autres les mains d'un sphacele, & qui se trouverent exposés aux douleurs les plus cruelles. Le sommeil les accabloit si fort, que les uns s'endormoient au pied d'un arbre, d'autres sous une charrette abandonnée, d'autres sur la neige, au risque d'être massacrés par les ennemis, & d'y périr, à moins que quelque ami n'eût la charité de les éveiller. Il y en eut un entr'autres qui s'endormit sous un fourgon, & qui resta enseveli sous la neige. Un autre pressé par le sommeil, vint se coucher dessus sans le savoir; la chaleur ranimant celui qui étoit dessous, il se réveilla, & réveilla à son tour son camarade, ce qui les sauva tous les deux. On ne peut s'empêcher de blâmer la paresse des Auteurs qui ont écrit sur la Médecine; ils sont à la vérité fort exacts dans les descriptions qu'ils donnent des maladies; mais il n'y en a pas un qui n'en oublie quelqu'une; & nous ignorerions cell-ci, si M. *Haller* n'en avoit fait mention.

Lorsque ces sortes de malades ont la déglutition libre, il faut leur donner

sur le champ les cordiaux & les sudorifiques que l'on a sous la main, comme du vin chaud, de l'eau-de-vie, de la poudre de vipere, de la thériaque, de l'eau de canelle; & si l'on est à portée d'avoir du fumier chaud, il faut les enterrer dedans. A l'égard du sphacele que le froid occasionne, *voyez* Sphacele.

6. *Asphyxia cataleptica*; seroit-ce la *congelation* des Auteurs? ou celle qui est causée par *la congelation du sang*, dont parle *Lancisi* dans son *Traité des morts subites*? A.

J'ai vu autrefois une jeune fille cataleptique, qui avoit la respiration & le pouls si concentrés dans le paroxysme, qu'on ne les appercevoit presque pas. Elle étoit froide, sans sentiment & sans mouvement, de sorte que si ses membres n'eussent été flexibles, & que j'eusse ignoré sa maladie, je l'eusse cru attaquée d'une véritable asphyxie. On lui ouvrit la veine, & il n'en sortit point de sang; mais le Chirurgien l'ayant pressée, ce fluide sortit sous la forme d'un vermisseau coagulé. Ne seroit-ce point là cette maladie que les Anciens ont prise pour une congelation du sang, qu'ils ont attribuée à la suppression du

flux menſtruel & hémorrhoïdal, à une dartre répercutée, & qu'ils ont prétendu être très-fréquente vers les ſolſtices & les équinoxes?

7. *Aſphyxia à pathemate;* Aſphyxie cauſée par les paſſions. A.

Nous apprenons par l'hiſtoire de la Médecine, que pluſieurs perſonnes ſont devenues aſphyctiques par un excès de joie, de frayeur, à l'occaſion d'une inſulte, d'une mauvaiſe nouvelle. Saint Auguſtin dit avoir connu un Religieux qui perdoit le ſentiment & le mouvement, & devenoit aſphyctique toutes les fois qu'il lui plaiſoit. *Cheyne* a connu le Colonel *Townshend*, qui contrefaiſoit ſi parfaitement le mort, que les Médecins eux-mêmes y étoient trompés. Quoiqu'il ſoit au pouvoir de la volonté de ſuſpendre le mouvement du cœur & de la poitrine, il eſt certain que les paſſions ſont infiniment plus capables qu'elle de produire cet effet. Il peut auſſi très-bien ſe faire que ceux qui ſuſpendent en eux ces mouvemens vitaux, ſe ſervent pour cet effet du miniſtere de quelque paſſion, & l'on ne ſauroit douter que les Acteurs tragiques ne ſoient affectés de celles

qu'ils veulent exprimer. Kloeckoff, *lib. de morbis animi*, rapporte que plusieurs personnes qui avoient feint d'être mortes, ont effectivement perdu la vie; mais il a tort de croire que cela soit arrivé à *Moliere*.

La saignée est le premier remede que l'on doit employer dans ces sortes de cas, quand même le pouls seroit éteint. On ne doit pas craindre d'augmenter la foiblesse du malade, bien au contraire; comme la faculté du cœur se trouve opprimée, il n'y a pas de meilleur moyen pour le soulager.

8. *Asphyxia hysterica*, Lancisi, *de mortib. subitaneis*. Bruhier, *Mém. sur les enterremens; Suffocation utérine*, de Sennert; *Asphyxie hystérique*. A.

C'est une privation subite de tout mouvement & de tout sentiment vital dans les personnes hystériques, occasionnée par un principe procathartique externe, tel qu'une passion violente ou interne, comme la suppression du flux menstruel. Les mâchoires se ferment, le pouls se concentre, le froid s'empare des extrémités, le visage devient pâle, la respiration est presque insensible; & lorsque les malades re-

viennent à elles, ou que le paroxyſme eſt foible, elles donnent à entendre qu'on leur ſerre le cou comme avec une corde; leur eſprit eſt extrêmement abattu, on ſent même aſſez ſouvent un corps ſphérique qui roule dans la région de la matrice; cette aſphyxie eſt quelquefois précédée de bâillemens & de pandiculations.

Lorſque cet accident arrive, il faut frotter le nez, les tempes, les carpes de la malade, avec quelque liqueur cordiale & ſpiritueuſe, lui frapper dans les mains, lui arracher les poils, lui crier aux oreilles, la ſecouer, en la ſuſpendant par les aiſſelles, lui brûler du vieux cuir au nez, pour qu'elle puiſſe en reſpirer la fumée, la ſaigner du bras pour faciliter la circulation, à quoi contribuent auſſi les frictions chaudes. On rappellera la chaleur avec des linges & des briques chaudes, & on lui fera avaler, au cas qu'on le puiſſe, quelque liqueur cordiale & anti-hyſtérique, par exemple, de l'eau de méliſſe compoſée, de l'élixir de Garus, du ſel volatil ammoniac, de vipere, de ſuccin, de la teinture de caſtoreum.

Au cas qu'on ne puiſſe rappeller les

forces vitales, on la mettra dans un lit bien bassiné, observant que rien ne la presse. On lui ôtera son collier, sa ceinture, ses jarretieres, &c. & on ne l'ensevelira point jusqu'à ce que la corruption ne permette plus de douter de sa mort; car on a vu des personnes que l'on croyoit mortes, qui sont revenues à elles lorsque le sang, que la cause morbifique avoit coagulé, s'est résous, ou que le spasme qui interrompoit la circulation a cessé.

9. *Asphyxia à mephitide;* Asphyxie causée par des vapeurs méphitiques. A.

Les mofettes sont des lieux qui exhalent une vapeur insensible, mais si mortelle, qu'un animal ne sauroit y rester quelques secondes sans mourir. Ces endroits ont cela de particulier, qu'on ne sauroit y porter une chandelle allumée, elle s'éteint aussi-tôt sans jeter de la fumée & sans petiller; on ne peut y allumer de la poudre, ni tirer la moindre étincelle du fil de fer le mieux électrisé. Cette vapeur paroît être une vapeur acide, vitriolique, extrêmement raréfiée, laquelle rougit le papier bleu. Elle tue les oiseaux qui y entrent, & lorsqu'on vient à les ou-

vrir, on leur trouve la surface postérieure du poumon livide & engorgé de sang; ceux qui volent dessus, tombent tout-à-coup par terre; ce qui a fait donner à ces sortes de grottes le nom d'*avernes.* Telle est la grotte du chien, auprès de Naples. *Tibere* voulant éprouver ses effets, y fit entrer deux esclaves, & ils n'eurent pas plutôt enfoncé leurs têtes dans la vapeur, qu'ils moururent subitement. Il y a auprès de Montpellier un lieu appellé *Perauls*, dont une grande partie du terrein exhale une vapeur méphitique, & bouillonne lorsqu'il tombe une pluie froide; & tout auprès une fosse où l'on amasse l'eau de la pluie, où quantité de malades qui ont des douleurs chaudes, trouvent leur guérison. Cette eau bouillonne à cause des vapeurs méphitiques qui s'en élevent, & ces vapeurs n'ont rien de dangereux, tant qu'elles trouvent assez d'espace pour se dilater; mais elles deviennent mortelles lorsqu'elles sont enfermées, ainsi que je l'ai plusieurs fois éprouvé. Il y a auprès de la fosse des puits dont l'eau est très-bonne à boire, quoique la vapeur qui s'éleve à la hauteur d'un ou deux pieds au-dessus de l'eau, soit mortelle.

Il y a à trois lieues de Nîmes un lieu appellé *Bernis*, où est un lac, auquel on donne le nom de *Bouillons*, dont l'eau, quoique froide, bouillonne continuellement; & je ne doute point que ce ne soit une mofette.

Il y a dans toutes les Eglises, telles que celles de Sainte Marie, de Sainte Anne, de Sainte Marthe, des cavots souterrains appellés tombeaux, tellement remplis de vapeurs méphitiques, qu'on ne sauroit y entrer sans mourir sur le champ, ainsi que j'en ai été témoin plusieurs fois. Pour éviter ce malheur, les fossoyeurs les ouvrent dès la veille, pour leur donner le temps de s'évaporer; elles s'élevent à la hauteur du genou, & on n'en a rien à craindre pourvu qu'on ne mette point la tête dedans, ce qui oblige les fossoyeurs à poser le cercueil à plomb & par la pointe, pour ne point s'exposer à respirer cette vapeur funeste.

C'est avec beaucoup de raison que le Professeur *Haguenot* condamne la coutume où l'on est d'enterrer les morts dans les églises; & en effet, les exhalaisons qui s'élevent d'entre les vuides du pavé, sont plus que suffisantes pour

causer des maladies épidémiques très-funestes.

Trois paysans ayant un jour ouvert un tombeau pour y enterrer un mort, y perdirent la vie l'un après l'autre en voulant se secourir. Le quatrieme qui y descendit, eut la précaution de se faire attacher avec une corde, on le retira sur le champ, on l'exposa à l'air, on le baigna dans l'eau froide, & encore eut il de la peine à revenir. Les trois autres n'y resterent que quelques minutes, car on les retira du moment qu'on les entendit crier; mais on n'y fut plus à temps, & ils moururent dans un clin d'œil.

10. *Asphyxia sideratorum; Fulmine icti & enecati*, Bonet, *sepulchret. de apoplexiâ*, *obs.* 59. 60. Asphyxie des personnes frappées d'une apoplexie foudroyante.

Les personnes frappées de cette espece, ne tombent point en apoplexie, mais simplement en syncope, & restent comme mortes sans pouls ni respiration, au lieu que les apoplectiques ronflent. *Voyez* les observations dans les endroits cités.

11. *Asphyxia Foricariorum*; Asphyxie

des vuidangeurs, vulgairement appellée *le plomb*.

Comme Paris est une ville extrêmement peuplée, & que les latrines y sont presque toujours remplies, il se forme dessus comme une croûte, qui couvre cet océan d'immondices ; & lorsqu'un vuidangeur est assez imprudent pour la percer sans prendre des précautions, il tombe tout-à-coup dans une asphyxie qui le fait paroître mort.

Le moyen de le faire revenir, est de l'exposer à l'air, & de lui faire avaler quantité d'eau-de-vie. Ceux qui vuident les latrines à Modene, ne tombent point dans l'asphyxie ; mais sont attaqués d'une goutte sereine.

12. *Asphyxia flatulenta ; Apoplexia flatulenta*, Morgagni, *epist. 5. 17. 31* ; Willis, *anat. cecebri, cap. 9*.

C'est une mort subite, ou au moins apparente, occasionnée par un air qui distend les ventricules du cœur, ou par un soufle qui gonfle les artérioles du cerveau ; *Morgagni* a observé ce dernier cas deux ou trois fois, ainsi que le premier qui a été aussi observé par *Brunnerus*, *Harderus*, *Albrechtus* & *Caius Fabricius* ; *Bergerus* a fait naître par une

expérience cette espece d'asphyxie dans des animaux, en injectant de l'air dans leurs veines, ils mouroient subitement.

13. *Asphyxia valsalviana*, Morgagni, *epist.* 24. 12.

Cette espece d'asphyxie est occasionnée par des ligamens formés pendant le cours d'une maladie, lesquels attachent la surface, la pointe ou les oreillettes du cœur, aux parties voisines. Les malades, à qui cela arrive, tombent en foiblesse, toutes les fois qu'ils se tournent sur l'un des côtés, leur pouls disparoît alors entiérement. Ces ligamens ne sont autre chose que des fibres formées par une matiere gélatineuse qui transude de la substance du cœur, & se coagule par la chaleur qu'excite une maladie aiguë, telle qu'une péripneumonie ; on a observé quelquefois sur la surface du cœur, de pareilles fibres, qui la rendoient, pour ainsi dire velue ; nous n'avons jusqu'ici aucun signe de cette espece d'asphyxie.

14. *Asphyxia traumatica ;* Asphyxie traumatique.

C'est une mort apparente qui survient à la suite d'un coup, d'une chute, d'une plaie, d'une violente commotion du

corps ou de la tête, & qui est souvent suivie d'une mort réelle. *Morgagni* a été témoin d'une pareille asphyxie occasionnée par un coup de pied vigoureux sur le bas-ventre; des coups reçus à l'épigastre ont souvent produit une mort apparente en interceptant le mouvement du cœur; une chute sur la tête occasionne quelquefois l'affaissement du cerveau, au rapport de *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences.*

15. *Asphyxia spinalis*, Duhamel, *hist. Acad. Par. pag.* 264.

Duverney ouvrit le cadavre d'une personne illustre qu'on croyoit morte d'apoplexie, il n'y découvrit autre cause de mort, qu'un épanchement de sang extravasé dans la moelle épiniere, d'où il conjectura que la pression du sang sur cette moelle, ayant résous les nerfs cardiaques & intercostaux, destinés aux fonctions vitales, avoit produit cette nouvelle espece d'asphyxie, digne d'être remarquée. De toutes les parties du corps, celle dont la lésion produit la mort la plus prompte, c'est la portion de la moelle épiniere, qui répond au voisinage de la premiere vertebre.

16. *Asphyxia à carbone*, *hist. de l'A-*

cadém. Roy. des Sciences, *ann.* 1701 & 1710. Asphyxie causée par le charbon.

C'est celle qui est produite par la fumée du charbon suffoqué, ou brûlé à feu ouvert dans une chambre étroite & fermée de toute part : Hoffmann, *obs. phys. chim.* 13. Van Swieten, *de apoplexiâ*, §. 1010. Journal de Méd. *tom.* 13. *pag.* 109. *tom.* 22. *pag.* 514.

17. *Asphyxia neophytorum* ; Foiblesse des enfans nouveaux nés. Mauriceau, *chap.* 26. *liv.* 3. A.

Cette foiblesse est souvent l'effet d'un accouchement précoce ; les enfans qui naissent avant le terme fixé par la nature, sont quelquefois si foibles, quoiqu'ils donnent des signes de vie, qu'ils meurent le plus souvent le jour même qu'ils auroient dû naître. Il faut prendre grand soin de ces enfans, les tenir dans une chaleur convenable sur un oreiller de plume, & ne les nourrir qu'avec un lait bien choisi.

La foiblesse d'un enfant nouveau né provient quelquefois de l'intensité & de la durée du travail de l'accouchement; cet enfant qui donnoit la veille des signes de vigueur dans le sein de sa mere, ne jette aucun cri en naissant, il

paroît immobile & privé de respiration ; son cœur & le cordon ombilical ne font sentir que des battemens fort obscurs ; il faut approcher cet enfant du feu, sur un petit lit bien mou, & avoir soin que sa bouche & ses narines soient parfaitement libres & exemptes de toute crasse ; la sage-femme, tenant du vin chaud dans sa bouche, souflera légérement sur celle de l'enfant ; elle approchera de ses narines des linges trempés dans du vin, elle en appliquera sur sa poitrine & sur l'épigastre ; dans la crainte d'arrêter la respiration, elle ne suivra point la coutume qu'ont les sages-femmes d'approcher des narines de l'enfant un oignon coupé en deux ; elle aura soin que le placenta ne charge point l'abdomen, & qu'en exprimant le cordon ombilical, le résidu du sang ne soit pas porté avec violence dans le corps de l'enfant.



ORDRE CINQUIEME.

AFFECTIONS SOPOREUSES.

COMATA. Assoupissemens, Léthargies, Affections soporeuses, appellées par Hippocrate *Aphoniæ*, & vulgairement Maladies soporeuses, *Morbi soporosi*.

CE sont des maladies dont le principal symptome consiste dans une privation totale de tous les sens, & quelquefois même de l'imagination. On les appelle vulgairement maladies soporeuses; *Morbi soporosi*, ou *affectus comatosi*, ou *comata*.

Ceux qui regardent le *coma* comme un genre, plutôt que comme une classe, en admettent deux especes, savoir, le *coma vigil* & le *coma somnolentum*, par où ils excluent la veille & l'assoupissement de son genre, tandis qu'ils mettent le coma au nombre des maladies soporeuses, ce qui implique contradiction; car tout ce qui convient au gen-

re, doit néceſſairement convenir auſſi à l'eſpece.

On appelle auſſi ces maladies léthargiques (*veterni*), « parce que la léthar» gie eſt accompagnée d'indolence, de » pareſſe, d'engourdiſſement, de lan» gueur, d'aſſoupiſſement ou d'un ſom» meil profond, ce qui lui eſt commun » avec le coma, la cataphore, l'engour» diſſement, la ſtupidité, auſſi bien » qu'avec la léthargie. » Gorrée *defin. de lethargo.*

Quelques Médecins prétendent que les maladies ſoporeuſes ne different entre elles que par leur plus ou leur moins de violence, & que par conſéquent on doit les rapporter à un genre, dont les eſpeces ſont le carus, la léthargie, la cataphore, l'apoplexie, &c. mais ces Médecins ne s'apperçoivent pas qu'en admettant diverſes eſpeces de carus, de léthargie, d'apoplexie, &c. ils reconnoiſſent eux-mêmes que le carus, la léthargie, &c. ſont autant de genres, vû que le genre de la maladie eſt ce qui comprend ſous ſoi pluſieurs eſpeces, en quoi ils pechent contre les regles de la Logique, & ſe contrediſent eux-mêmes; car puiſque le plus & le moins ne

changent point les especes, à plus forte raison ne doivent-ils causer aucun changement dans le genre.

Les Anciens de même que les Modernes ont donné différentes significations aux noms de ces genres, & par conséquent il faut qu'un Pathologiste adopte l'une & rejette l'autre pour éviter toute confusion & toute équivoque. Pour ne point tomber dans ce défaut, j'ai eu soin de définir les mots génériques dont je me sers.

La privation des sentimens & des mouvemens volontaires, qui constitue le caractere de cette classe, ne ressemble pas toujours au sommeil. Si le malade, étant privé de sentiment & de mouvement, reste dans la situation où il se trouve, s'il demeure debout ou assis, ainsi qu'il arrive à ceux qui tombent en extase ou en catalepsie, on ne sauroit le regarder comme un homme qui dort. S'il tombe par terre, si ses membres sont flasques, & ne restent point dans la posture qu'on leur fait prendre, on peut dire qu'il dort, & qu'il est apoplectique ou affecté d'un carus; mais si, quoique privé de tout sentiment, son imagination agit, s'il

parle

parle en dormant & qu'il gesticule, on doit le regarder comme un homme qui rêve, plutôt que comme un homme qui dort, & tels sont les léthargiques & les typhomaniaques. Je donne à tous ces malades le nom de comateux, quoiqu'il y ait entr'eux beaucoup de différence.

Ils different de ceux qui tombent en syncope, en ce qu'ils conservent leurs forces vitales, au lieu que ceux-ci sont extrêmement affoiblis, ont les extrémités froides, & deviennent pâles.

L'assoupissement n'est autre chose qu'un affoiblissement extrême du sentiment, ou une impuissance d'appercevoir les objets qui nous environnent. Les léthargiques & les typhomaniaques conservent leur imagination dans toute sa force; mais leur mémoire s'affoiblit, au lieu que le carus & l'apoplexie privent les malades non-seulement de la mémoire & de l'imagination, mais même de tout sentiment.

La théorie des affections soporeuses se réduit à connoître jusqu'à quel point les sens & les autres facultés de l'ame s'affoiblissent & s'obscurcissent; mais la psychologie est si peu cultivée, on

connoît si peu l'anatomie & la physiologie du cerveau, qu'on ne peut rien assurer de certain là-dessus. La pression de la substance corticale du cerveau que l'on a regardée jusqu'aujourd'hui comme la cause de l'assoupissement, se trouve détruite par les expériences de M. *Lorry*, de sorte qu'il vaut mieux se taire sur ces matieres que d'en parler, à moins que l'on n'avance ses opinions que comme de simples conjectures. Voyez *les Mém. de l'Acad. de Paris*, *les mémoires étrangers*, *tom. 3.* par M. *Lorry*.

Toute sensation a sa source dans le changement qui survient dans les organes nerveux; cela ne suffit même pas, il faut encore que ce changement se communique au cerveau, comme cela paroît par les ligatures & les sections des nerfs; il faut de plus que l'ame soit attentive à ce changement, & ne soit point distraite. Il s'ensuit donc de là que le fluide nerveux est le milieu par l'entremise duquel cette impression se communique. Les fibres nerveuses ne sauroient servir à cet usage, vu qu'elles n'ont aucune élasticité; & de là vient que le Créateur a attaché les idées au cours de ce fluide, qui est comme une

vapeur extrêmement électrique ; d'où il suit qu'on ne sauroit avoir aucune sensation, lorsqu'il ne se fait aucune secrétion de ce fluide dans la substance corticale du cerveau, & qu'il n'afflue point dans les nerfs, & la même chose a lieu, lorsqu'il ne se transmet point, après que la secrétion en est faite, ou qu'il ne reflue plus après avoir été transmis, ou que l'ame est concentrée dans le cerveau à cause de quelque passion violente, la terreur, par exemple, ou par une méditation profonde. Il s'ensuit donc de là, que la ligature, la coupure des nerfs, la pression de la substance médullaire du cerveau par les vaisseaux voisins, la compression de son écorce par une tumeur, un os fracturé, le gonflement des vaisseaux, la contraction des méninges, un épanchement de sang, enfin qu'une passion violente suffisent pour suspendre toute sensation ; mais à moins que la circulation ne soit interceptée dans tous les nerfs qui font mouvoir les organes extérieurs, il n'en résultera point cette privation générale de sentiment, qui produit le sommeil, laquelle laissant un libre cours au fluide dans les fibres médullaires du cerveau, qui

répondent aux parties externes, produit les *Songes*. La pression partielle du cerveau ne suffit point pour cet effet, à moins que l'ame étant détenue à cette occasion, ainsi qu'il arrive dans la frayeur & dans la tristesse, ne l'empêche d'affluer aussi dans les autres nerfs. Mais d'où vient que les nerfs cardiaques donnent passage au fluide nerveux tant que la vie subsiste, quelque lésion qu'il y ait dans le cerveau ou le cervelet, pourvu que la moelle de l'épine ne soit point offensée dans son origine ? N'est-ce pas que la nature, qui veille à la conservation de la vie, entretient cette circulation dans le cœur & la poitrine, & néglige les organes les moins nécessaires à la vie ? L'organe le plus nécessaire pour entretenir les mouvemens vitaux, n'est-ce point celui qui se trouve dans tous les animaux, je veux dire, l'origine de la moelle épiniere, qui se trouve même dans les insectes qui n'ont ni cerveau ni cervelet ? Tous le bouchers savent qu'un bœuf conserve la vie, quoiqu'on lui ait brisé le crâne à coup de massue, & qu'il ait perdu beaucoup de sang ; mais qu'il meurt dans un clin d'œil, lorsqu'on lui enfonce un couteau entre

les vertebres supérieures du cou, & que c'est le moyen dont on se sert pour tuer les chevres & les moutons. C'est la suppression du fluide nerveux qui cause l'affoiblissement des sensations & des contractions musculaires; mais ce principe qui suspend les sensations dans l'extase, ne supprime point la contraction des muscles dans la catalepsie, & de là vient qu'un homme affecté d'une extase ou d'une catalepsie ne tombe point par terre; mais lorsque les muscles cessent d'agir, comme dans l'apoplexie, le carus, ou s'affoiblissent, comme dans la léthargie, la cataphore, le corps tombe à la renverse, & ne peut plus se soutenir; car il ne sauroit se tenir debout, que tous les muscles qui font mouvoir le tronc, les pieds, les jambes, n'agissent en même temps.

On peut juger par la posture du corps, du plus ou du moins de force de la faculté motrice. Ceux qui restent debout, sont plus forts que les autres; ceux qui se couchent & qui restent assis, ont moins de force; ceux qui sont obligés de rester couchés horizontalement, sont plus foibles que ces derniers; ceux qui peuvent se coucher in-

différemment sur l'un & l'autre côté, sont infiniment plus forts que ceux qui restent continuellement couchés sur le dos; en effet, les malades qui sentent leur foiblesse, prennent la posture qui exige le moins de force, ou le moins de contraction dans les muscles; or, il n'y en a aucune qui en exige moins que celle d'un homme qui est couché horizontalement sur le dos, les bras & les jambes étendues. C'est la situation que nous prescrivons à ceux qui tombent en syncope, pour qu'ils ne dissipent point inutilement les forces qu'exige la contraction des muscles, & que la circulation ne soit point gênée par la pesanteur de leur corps.

XXV. *CATALEPSIS*, *Catalepsie.*

La catalepsie est une affection soporeuse, qui prive le malade de tout sentiment & de tout mouvement musculaire, qui affoiblit le pouls & la respiration, & qui laissant aux membres leur flexibilité, les dispose à prendre toutes les situations imaginables.

L'accès surprend les malades tout-à-coup, & revient par intervalles; il

est précédé d'un engourdissement d'esprit & de corps, ou d'une céphalalgie. Ils perdent tout-à-coup le sentiment & le mouvement, & restent dans la même posture où la maladie les a pris; ils reviennent à eux aux bout de quelques minutes, & rarement plus tard, comme d'un profond sommeil, leur tête se trouve libre, & ils vaquent à leurs fonctions ordinaires; mais ils ne se souviennent point du temps qu'a duré le paroxysme. Tant que celui-ci dure, leurs bras & leurs jambes prennent toutes les postures dont ils sont susceptibles, tant par les lois de la mécanique, que par leur structure anatomique, sur-tout si la catalepsie est absolue ou parfaite. Leur leve-t-on le bras, il ne retombe plus; rioient-ils, ou pleuroient-ils auparavant, ils conservent les mêmes traits de visage, & l'on diroit à les voir, qu'ils rient & qu'ils pleurent encore. Cette maladie est chronique, & revient périodiquement comme l'épilepsie. Elle est quelquefois simple & telle qu'on vient de la décrire, tantôt compliquée d'autres maladies, comme de vapeurs, du som-

nambulisme, mais très-rarement de spasmes.

1. *Catalepsis hysterica. Observ. Medico-practicæ, Par. 1743. pag. 248. obs. 108.* Catalepsie hystérique. P. C.

C'est celle qui affecte les femmes hystériques, & dans laquelle leurs membres, conservant leur flexibilité, restent dans les différentes postures qu'on leur fait prendre, excepté que par une aversion naturelle pour les médicamens fétides, tels que l'esprit volatil de sel ammoniac, elles se bouchent le nez avec les mains, & détournent la tête pour ne point les sentir.

Histoire. Helene Renault, âgée de dix-sept ans, & Olive son aînée, étoient sujettes depuis quelque temps aux vapeurs, parce qu'elles n'étoient point réglées. Olive guérit après six accès, au moyen des emménagogues & des anti-hystériques qu'on lui donna. Helene se trouva plus mal, & tomba, après douze accès, dans une catalepsie, durant laquelle elle sentoit l'odeur de l'esprit de sel ammoniac à dix pieds de distance, & se bouchoit le nez; elle frémissoit au nom seul de cette drogue;

& lorsqu'on lui frottoit le nez avec une plume trempée dans cet esprit, elle jetoit des cris horribles, elle tomboit en fureur, de sorte que trois hommes avoient peine à la tenir, quoique sa foiblesse l'empêchât auparavant de parler.

Ces accès la prenoient plus de dix fois par mois, & étoient souvent suivis d'une angine hystérique, dont l'oppression venant à diminuer, laissoit ses membres dans l'état d'immobilité, inséparable de la catalepsie. Après que celle-ci avoit cessé, la malade tomboit dans des vertiges ténébreux, qui l'obligeoient de rester couchée.

L'accès d'épilepsie étoit quelquefois compliqué d'une angine hystérique, à laquelle succédoient des convulsions violentes & un délire, pendant lequel la malade tenoit des propos au-dessus de la portée de son esprit.

Helene rêvoit même souvent dans le fort de l'accès; & j'ai vu arriver la même chose à la nommée Magdeleine Vincent, dont la catalepsie étoit compliquée d'un somnambulisme. Cette fille restoit alors assise sur son lit, le tronc immobile, la tête panchée, ses

yeux & ses bras prenoient la situation qu'on vouloit, & elle parloit en riant. L'accès fini, elle se trouvoit aussi saine qu'auparavant, & elle n'avoit aucune rechute à craindre; mais la moindre frayeur, la moindre nouvelle fâcheuse, la plus légere passion, la moindre odeur désagréable, telle que celle de la rhue, du castoreum, la faisoient aussi-tôt retomber en catalepsie.

Le lait de chevre, le séjour de la campagne, l'exercice, suspendirent ces accès pendant deux mois; mais elle ne fut pas plutôt de retour en ville, qu'ils recommencerent de nouveau. Ils étoient précédés d'une foiblesse extrême ou de syncopes; & si par hasard on la piquoit, ou on lui faisoit sentir quelque odeur forte, la catalepsie revenoit, & affectoit la moitié du corps. Elle eut encore trois accès d'apoplexie cataleptique ou épileptique; mais ses regles étant revenues, elle en fut exempte tant qu'elle vécut.

Cure. 1°. Tous les emménagogues qu'on lui donna, ne produisirent aucun effet; & ce fut à la nature seule qu'elle fut redevable du retour de ses menstrues. 2°. Tous les anti-hystériques fétides lui nuisirent, à l'exception

de la fumée du papier brûlé. 3°. On lui tira au moins quinze livres de sang du pied, du bras, de la jugulaire, dans le cours de sa maladie. 4°. Les émolliens aqueux lui firent beaucoup de bien. 5°. Le sirop de karabé calma les accès hystériques. 6°. La malade eut la diarrhée pendant deux mois, elle la dut aux cathartiques qu'on lui donna, & c'est à elle qu'elle a attribué sa guérison.

2. *Catalepsis verminosa*, Marcel Donat. *Hist. Med. mirab. cap. 7.* & Schenckius, *observ.* Catalepsie vermineuse. P. A.

Au mois de Juillet 1757, une fille de huit ans, qui étoit à l'hôpital-général, eut plusieurs accès de catalepsie; lorsque je la vis, elle se plaignoit de maux d'estomac, de douleurs vagues dans le bas-ventre, elle sentoit une espece de corps qui lui montoit de l'estomac vers l'œsophage. Je lui ordonnai dix grains de mercure doux, & elle ne les eut pas plutôt pris, qu'elle tomba dans un accès de catalepsie qui dura douze heures. Je fus la voir le lendemain, & je la trouvai qui pleuroit les yeux fermés. Je voulus lui relever la paupiere, mais je sentis une résistance, accompagnée d'un clignottement continuel. Elle avoit

les mâchoires collées, ses bras & ses jambes restoient dans la situation où je les mettois, mais elles conservoient quelque peu de mouvement, & ne restoient pas long-temps dans la posture que je leur avois fait prendre ; elle n'avoit d'ailleurs ni sentiment, ni mouvement, & ne répondoit à aucune des questions que je lui faisois.

On lui donna une seconde dose de mercure doux ; elle guérit, & s'est toujours bien portée depuis. Cette catalepsie n'auroit-elle pas été causée par les vers que cette fille avoit dans le bas-ventre ?

3. *Catalepsis à fumo*, Plater, *lib. 1. obs. 18*. Catalepsie causée par la fumée.

C'est celle que cause la fumée du charbon.

4. *Catalepsis à menostasiâ*, Fonseca, *lib. 2. consult. Sanguinea*, Ballonii, *cons. lib. 2. hist. 1.* Catalepsie causée par une suppression du flux menstruel.

Elle revenoit toutes les semaines, l'accès duroit six heures, & la malade n'étoit point réglée. Elle avoit le teint fort bon, quoique le chagrin eût contribué à sa maladie. Hippocrate, 2. *prorrheticor.* prétend que cette maladie est mortelle.

5. *Catalepsis melancholica*, Ballonii, *Consil. lib. 2. hist. 1.* Catalepsie causée par la mélancolie. P. L.

Une fille que l'on vouloit obliger de se marier, tomba dans cette espece de catalepsie. Forest. *obs. 41. lib. 2.* La même chose arriva à cet hypocondriaque dont parle *Hildesheim*. Cette espece ne prive point les membres de leur flexibilité.

6. *Catalepsis delirans*. Mém. de l'Acad. d'Upsal, *ann. 1742. pag. 41.* C'est proprement une catalepsie compliquée de somnambulisme. P. L.

Magdeleine Valette fut détenue plusieurs mois à l'hôpital-général, en 1737, à l'occasion d'une catalepsie dans laquelle elle tomba, en suite de quantité de chagrins qu'elle avoit eu. La catalepsie fut simple le premier mois, mais parfaite, elle revenoit plusieurs fois dans la semaine; elle avoit le pouls rare & profond, la respiration presque insensible, peu de chaleur, elle conservoit la pâleur qui lui étoit naturelle. L'accès ne duroit que quelques minutes; nous lui pliâmes pendant ce temps-là les bras, les jambes, sens dessus dessous, de maniere que son corps

ne portoit que sur les fesses; elle restoit dans cette attitude comme une statue de cire, sans qu'on apperçût en elle le moindre sentiment. Il est faux que les cataleptiques fassent un pas ou deux lorsqu'on les pousse, ou si cela arrive, ils marchent comme le feroit une statue. L'accès passé, la malade ne sentoit plus cette pesanteur de tête qu'elle avoit auparavant.

Le second mois, Magdeleine jouoit à chaque accès une espece de piece en trois actes. Elle tomboit d'abord en catalepsie, elle reprenoit ses sens au bout de quelques minutes, & faisoit tout ce qu'une fille saine, spirituelle, enjouée & gaie, a coutume de faire lorsque la joie la transporte. On peut dire cependant, qu'à l'égard des sens externes, elle ne différoit en rien d'une *marionnette*, elle chantoit, siffloit, couroit dans sa chambre, rioit & disoit le petit mot pour rire; mais elle n'avoit ni tact, ni ouie, ni vue, ni goût, ni odorat, ainsi que j'en fus convaincu par plusieurs expériences. Demi-heure après, la scene se terminoit par un autre accès de catalepsie parfaite. Vous trouverez le détail de cette maladie, dans *les Mé-*

moires des Académies d'Upsal & de Paris.

On la saigna du bras, mais le sang étoit si gluant, qu'il falloit presser la veine pour le faire sortir. On voulut lui faire prendre un bain tiede après que l'accès fut passé, mais elle ne put le supporter. Les poudres anti-épileptiques qu'on lui donna, ne firent que rendre les accès plus fréquens; lorsqu'on les tempéroit avec des bouillons, elles ne lui faisoient ni bien ni mal. Elle guérit d'elle-même, & rentra en condition. J'eus occasion de la voir deux ans après; elle me dit qu'elle n'étoit point tout-à-fait exempte de ces accès, mais qu'ils étoient moins violens; & que s'il arrivoit qu'ils la prissent dans le temps qu'elle balayoit la maison, ou qu'elle faisoit la cuisine, ils ne l'empêchoient point de continuer sa besogne, qu'elle en étoit quitte pour perdre la vue & l'ouie, qu'elle voyoit ceux qui l'entouroient confusément, & comme en songe.

7. *Catalepsis quartanaria à resolutione*, Ballonii, *cons.* 2. P. C.

Je traitai en 1727 à l'hôpital d'Alais un vieux soldat qui avoit une fievre quarte, & qui le second jour de l'ac-

cès, ne tomba point dans la manie; mais dans une ſtupidité accompagnée de délire. Il devint cataleptique le troiſieme jour, & quoiqu'entiérement privé de ſentiment, ſon bras ne reſtoit point dans la ſituation que je lui avois fait prendre, mais retomboit peu à peu.

Les deux premiers accès de catalepſie ſe diſſiperent à l'aide de l'émétique que je lui fis prendre; mais il en ſurvint un troiſieme pendant la nuit qui l'emporta. J'ai regardé cette eſpece comme une *catalepſie ſéreuſe* qui differe beaucoup de celle qui eſt cauſée par la mélancolie, ou qui eſt compliquée du ſomnambuliſme, dans leſquelles le ſang eſt gluant & comme coagulé.

Un homme m'a dit avoir vu à Paris une femme attaquée durant pluſieurs jours d'une catalepſie parfaite, qui s'éveilloit tous les jours à deux heures après midi, qui écrivoit avec ſon doigt le nom de Dieu ſur ſon lit, & qui retomboit enſuite dans ſa catalepſie.

Balloni obſerve que la catalepſie eſt ſouvent la ſuite des fievres tierces & quartes intermittentes chroniques, & prétend qu'elle eſt mortelle à cauſe de l'épuiſement des forces. Cette eſpece

est causée par une surabondance de sérosité, elle rend le visage pâle & oedémateux, & demande des cathartiques, des hydragogues & des diurétiques.

Balloni admet quatre especes de catalepsie; mais sa division est inutile, vu qu'il dérive le caractere de ces especes de leurs causes & de leurs principes cachés, sans les distinguer par aucun signe évident.

XXVI. *Extasis ; Extase.*

Elle differe de la catalepsie en ce que les membres du malade ne conservent point la posture qu'on leur fait prendre, il retient cependant celle où la maladie l'a surpris, & n'a ni sentiment ni mouvement.

Elle differe du catoche, en ce qu'elle est causée par un excès de méditation ou d'attention, ou par une passion violente, & en ce que les membres ne sont point affectés d'une rigidité spasmodique aussi violente que dans le catoche.

1. *Extasis catoche*; *Catalepsie* d'Henri de *Heers* & de *Tulpius*. Elle a cela de commun avec le catoche, qu'elle roidit le corps.

On trouva un Capucin dans sa chambre qui avoit entiérement perdu la parole. Il avoit un genou en terre, la main droite élevée vers le ciel, mais froide, de même que la gauche, comme un marbre. Il avoit les yeux ouverts & les paupieres immobiles, la bouche béante, la respiration libre, & le pouls assez plein. On l'eût pris pour une statue de Mercure. Henri de Heers, *obs.* 3.

Il revint à lui au bout de vingt heures par le moyen d'un lavement âcre qu'on lui donna, des fomentations chaudes, du vin aromatique qu'on lui appliqua sur l'épine du dos, des cordiaux & de la thériaque qu'on lui fit avaler. Son cou se roidissoit à l'approche du paroxysme, & on le prévenoit, en lui oignant l'épine avec de l'huile chaude.

Un jeune Anglois, extrêmement amoureux d'une demoiselle, n'ayant pu l'obtenir en mariage, fut tellement frappé de son refus, qu'il devint à l'instant roide comme un pieu. Il resta assis tout un jour dans la même posture, de sorte qu'on l'eût pris plutôt pour une statue que pour un homme, tant ses membres étoient roides & immobiles. On ne lui eut pas plutôt crié à haute

voix, que sa maîtresse consentoit à l'épouser, qu'il reprit ses sens, se leva de son siege, & se réveilla comme d'un profond sommeil. Nic. Tulpius, *obs. 22. lib. 1.*

2. *Extasis resoluta*; Extase causée par une résolution. A.

C'est celle qui n'est point compliquée de la rigidité des membres, & qui est causée par une frayeur ou une consternation d'esprit excessive.

Un déserteur ayant appris qu'on avoit mis la maréchaussée à ses trousses pour l'arrêter, tomba sur le champ dans une extase si violente, qu'on fut obligé de le porter à l'Hôtel-Dieu, où il fut impossible de tirer de lui la moindre parole. On le piqua dans différens endroits du corps, sans qu'il retirât les membres; il gardoit un profond silence, il étoit immobile, & fermoit les yeux à moitié. Il buvoit & mangeoit cependant lorsque la faim le pressoit. On lui ouvrit la saphene, on lui donna l'émétique, on le saigna de nouveau, & il fut parfaitement guéri. Ceci est arrivé à Montpellier en 1728.

On peut mettre au même rang la maladie de ce garçon charpentier, dont il est parlé dans les *Mém. de l'Académie de*

Paris, *année* 1702, lequel ayant frappé ſon camarade, & appris qu'il étoit mort, tomba dans une forte catalepſie, ou peut-être dans une extaſe, qui réſiſta pendant quatre mois à tous les remedes, & qui ſe diſſipa à la fin par un bain d'eau froide.

Voici un cas tout-à-fait ſemblable à celui de *Tulpius*. Un jeune homme de Montpellier qui aimoit éperdument une femme, ayant appris par une lettre qu'elle lui écrivit, qu'elle ne vouloit plus l'épouſer, n'eut pas plutôt lu ſa lettre, qu'il perdit tout ſentiment & tout mouvement, ſon pouls & ſa reſpiration s'affoiblirent, ſes yeux ſe fermerent. On le purgea & on lui donna l'émétique, mais inutilement; car il mourut au bout de dix heures. Je dois cette obſervation à M *Fizes*, Profeſſeur Royal dans l'Univerſité de Montpellier.

L'extaſe ordinaire differe du catoche, en ce qu'elle ne prive point les membres de leur flexibilité.

3. *Extaſis cataleptica*; Ektaſe cataleptique.

Une jeune fille âgée de 13 ans, qui demeuroit dans le village de S. Sébaſtien près d'Alais, fut affligée pendant

deux mois de la maladie suivante ; c'est M. *Privat*, Médecin d'Alais, qui l'a observée, & qui m'a communiqué l'histoire que je vais rapporter. Elle resta assise durant tout ce temps-là jour & nuit, sans parler, sans donner le moindre signe de vie, quelque question qu'on pût lui faire. Elle mangeoit très-peu, aussi étoit-elle extrêmement maigre, froide, & presque sans pouls. D'une minute à l'autre, elle étendoit ses bras en forme de croix, & s'écrioit en langue vulgaire, *Jean, Jean, ouvre-moi le Paradis.* Elle crioit ensuite pendant une minute, elle posoit ses mains sur ses genoux, elle restoit tranquille durant deux minutes, après quoi elle recommençoit le même manege. Ses bras étoient roides, lorsqu'elle les étendoit ; mais ses doigts étoient flexibles, & restoient dans la situation où on les mettoit. L'usage du lait la guérit du premier accès, mais le second l'emporta. Les paysans du lieu ne manquerent pas d'attribuer cette maladie à un charme. Ceci s'est passé en 1758. Cette espece differe-t-elle de la catalepsie mélancolique ? J'ai peine à le croire.

x. Il conste par un grand nombre d'ob-

ſervations qu'une frayeur exceſſive ſuffit pour cauſer une ſyncope & même une aſphyxie mortelle : en voici une preuve. Mrs. *D. F.* & *Fauville*, étudians en Médecine, voulant ſe divertir aux dépens d'un payſan, le conduiſirent à l'amphithéatre. Ce malheureux effrayé à la vue des ſquelettes & des inſtrumens qu'il apperçut, ſe laiſſa lier ſur la table ſans faire la moindre réſiſtance, & ſans proférer une ſeule parole. Le Docteur *Fauville* fit ſemblant de vouloir le diſſéquer, prit un ſcalpel, & lui fit avec le manche une inciſion cruciale ſur le bas-ventre, ce qui effraya ſi fort ce malheureux, qu'il tomba ſur le champ en ſyncope. Les Médecins, effrayés à leur tour, le firent revenir avec des cordiaux, & le payſan les remercia de ce qu'ils lui avoient ſauvé la vie, & ne l'avoient pas diſſéqué. Le Docteur *Haquenot* rapporte qu'un ſemblable badinage cauſa autrefois la mort à un charbonnier, & que peu s'en fallut que les Etudians ne perdiſſent la leur par les mains de la juſtice.

4. *Extaſis equina ; La faim vale* en terme d'Hippiatrique.

C'eſt une maladie aſſez familiere aux

chevaux, qui les prive tout-à-coup de sentiment & de mouvement, de maniere qu'ils s'arrêtent tout court à moitié chemin, sans pouvoir avancer d'un pas. Les Maréchaux l'attribuent au défaut de nourriture ; & l'on peut voir ce qu'ils en disent.

XXVII. *TYPHOMANIA*, Typhomanie ; *Coma vigil*, des Auteurs ; *Agrypnocoma*, de Brendel ; appellée par les Espagnols *Modorra* & *Modorilla*, J. Pereda ; par les Grecs, *Agrypnon coma ; Marcor*, par Linacre ; par d'autres, *Veternus.*

C'est un assoupissement simulé ou apparent ; mais sans sommeil, accompagné de délire, dont le malade revient aisément.

Le coma vigil, dit *Gorrée*, qui est familier aux léthargiques, est celui dans lequel les malades tiennent les yeux fermés, comme s'ils dormoient, mais les ouvrent quand on les touche, & regardent ceux qui les ont touchés ; ils conservent le sentiment & le mouvement,

tombent dans le délire, à cause qu'il se présente à leur imagination diverses images qui les agitent.

On l'appelle *Typhomanie*, de *typhos* fievre, & *mainomai*, je deviens fou, j'extravague.

1. *Typhomania febricosa;* Typhomanie fébrile. A. P.

C'est celle qui survient dans le troisieme, le quatrieme ou le cinquieme accès de la fievre tierce simple ou continue; *Mercatus* est le premier qui l'ait observée, & *Torti*, *Werlhof* & *Morton* en parlent fort au long.

On prétend qu'elle est épidémique en Espagne, sur-tout dans la Nouvelle Castille. Elle régna dans les environs de Nîmes en 1701. Une seule observation suffira pour la faire connoître.

M. de la *Calmette*, Président au Parlement de Metz, étant âgé de cinquante ans, eut pendant six jours alternativement une fievre rémittente avec des redoublemens; il étoit assoupi & fort enclin au délire. Le septieme jour, l'accès fut plus fort qu'à l'ordinaire, & compliqué d'un délire continuel & obscur, d'assoupissement, de ronflement par intervalles, du froid des extrémités

mités & de la foiblesse du pouls. Je fus à Nîmes, où le malade demeuroit pour lors ; le paroxysme avoit cessé, & il étoit menacé d'un quatrieme, que je prévis devoir être plus fort que le troisieme, de sorte que pour le prévenir, je lui donnai différens cordiaux, entr'autres le lilium de *Paracelse*, que je lui fis avaler une cuillerée après l'autre. Il eut pendant cinq heures les extrémités froides, le pouls foible, un assoupissement continuel accompagné d'un ronflement presque apoplectique, & d'un teint cadavereux. On l'en faisoit aisément revenir, mais le malade marmottoit sans cesse entre ses dents. Le danger étoit d'autant plus grand, qu'il étoit affoibli, les accès duroient depuis plus de seize heures, & se terminoient par des sueurs. Il avoit la langue nette, la maladie n'avoit été précédée d'aucune nausée. Les choses étoient dans cet état, lorsque je profitai de l'intervalle entre le quatrieme & le cinquieme paroxysme, pour lui faire avaler douze drachmes de quinquina ; c'étoit le seul moyen de prévenir le cinquieme paroxysme, qui l'eût infailliblement emporté ; il est vrai que la fievre continua, mais son pouls

se trouva plus développé. Il fut attaqué le onzieme jour d'un ictere critique, je lui donnai un léger purgatif, la fievre le quitta le quatorzieme jour, & il fut parfaitement guéri; ce qui causa une joie inexprimable à tous les honnêtes gens, & sur tout aux pauvres.

Cette maladie, à le bien prendre, ne differe point de la tierce continue apoplectique, ou de la tierce carotique de *Werlhoff*, eu égard au traitement qu'elle exige; mais elle a cela de particulier, que, quoique le malade fût assoupi & ronflât beaucoup, on le réveilloit aisément, il répondoit aux questions qu'on lui faisoit, & retomboit ensuite dans son assoupissement & son ronflement, au lieu que dans le carus & l'apoplexie, le malade est plongé dans un si profond assoupissement, qu'il n'entend, ni ne parle.

Cette espece est quelquefois compliquée d'une vraie fievre intermittente. Je traitai dans la même automne un autre malade à Nîmes, qui avoit un assoupissement compliqué d'une hémiplégie & d'autres symptomes qui revenoient de deux jours l'un. La fievre l'ayant quitté, il se leva; mais il mourut au cin-

quieme accès d'un coma vigil. L'urine de ces deux malades étoit extrêmement haute en couleur, & peu s'en fallut que le quinquina ne leur causât une strangurie.

Cette maladie differe de la léthargie, en ce qu'elle est compliquée d'une fievre aiguë, & d'un délire dont le malade conserve le souvenir.

2. *Typhomania continua*; Typhomanie continue, appellée *Lethargus* par Hippocrate; *Coma lethargicum* par Raymond Fortis, *consult. tom.* 1. *cent.* 1. A.

Cette espece differe de la précédente, en ce que l'assoupissement ne vient point par accès, mais est continuel.

Le coma léthargique, dit *Raymond Fortis*, n'abolit ni le sentiment, ni le mouvement, & les malades répondent aux questions qu'on leur fait.

On regarde communément la typhomanie comme un symptome des fievres continues, comme du typhus, du synochus, & même des rémittentes, dont l'accès ne commence point par le frisson, & qui par conséquent ne se guérissent point par le quinquina.

Cette maladie est accompagnée d'un délire & d'un assoupissement continuels.

Lorſque la fievre eſt parvenue à ſon accroiſſement & à ſon état, les malades marmottent ſans ceſſe entre leurs dents, répondent ſouvent aux queſtions qu'on leur fait, changent ſouvent de place; mais ſont cependant plus aſſoupis & plus tranquilles que dans la paraphrénéſie fébrile, de ſorte que lorſque la maladie tourne mal, le malade tombe dans un carus dont il ne revient plus.

Les Médecins donnent indiſtinctement à ces eſpeces le nom de fievres malignes, ſans ſe mettre en peine de les diſtinguer; mais la théorie de la typhomanie fébrile ſuffit pour prouver leur erreur à cet égard; dans celle-ci, le quinquina tire le malade du tombeau, au lieu que dans la continue, les ſecours ordinaires, tels que la ſaignée, les ſangſues, les révulſifs, les tiſanes nitreuſes, les cathartiques, n'operent que dans certains cas.

C'eſt un bon ſigne pour le malade, lorſqu'il ſurvient des parotides, & que les oreilles lui ſuppurent.

3. *Typhomania agrypnocoma; Subeth ſahara*, des Arabes; *Coma vigil*, de Sennert; *de ſomno præternaturali*, *cap.*

2. de Riviere, *lib. 1. cap. 3. Phrenitis comatosa*, d'Heurnius, *cap. 17.* A.

Le coma vigil est une espece d'assoupissement, ou une grande envie de dormir, mais sans sommeil. Le malade tient les yeux fermés, il parle entre ses dents, il ouvre les yeux lorsqu'on le touche, il regarde de travers, ou se met en colere, après quoi il retombe dans son assoupissement, lequel est troublé par divers songes qui l'empêchent de dormir.

J'ai peut-être eu occasion de voir plusieurs fois cette maladie, mais je ne l'ai observée qu'une, & je la crois rare. C'est une maladie aiguë, accompagnée d'une fievre de même nature, dans laquelle le pouls est foible & fréquent. Un jeune homme en mourut en peu de jours.

La méthode curative de *Riviere* me paroît très-bonne. Les cathartiques & les émétiques lui sont nuisibles, si je ne me trompe, & elle est plutôt causée par la phlogose du cerveau, que par son atonie.

Le typhomanique d'*Heurnius*, qui coupa la tête à un Moine qui dormoit auprès de lui, étoit furieux. Il y en a d'autres qui sont tranquilles, ce qui dé-

pend des circonſtances & du tempérament; de ſorte qu'il eſt inutile de diviſer la typhomanie en ſoporeuſe & en phrénétique.

4. *Typhomania verminoſa*, de Brendel; *Typhomanie vermineuſe*. A.

Cette eſpece eſt aſſez familiere aux enfans qui ont des vers, & qui ſont attaqués de la fievre; ils rêvent, ils parlent entre leurs dents, ils dorment ſouvent, & donnent beaucoup à faire aux Médecins. Les maladies aiguës ſont extrêmement dangereuſes chez les enfans; & il conſte par les regiſtres mortuaires de la paroiſſe de Sainte Marie de Montpellier, que de cent enfans qui naiſſent le même jour, à peine y en a-t-il trente-trois qui vivent juſqu'à l'âge de cinq ans; au lieu qu'il en meurt à peine la moitié depuis l'âge de dix ans juſqu'à cinquante. Il s'enſuit donc que la mortalité des enfans ſeroit huit fois plus grande, s'il en mouroit la moitié dans l'eſpace de cinq ans; mais comme il en meurt les deux tiers, la mortalité des enfans eſt douze fois plus grande que celle des adultes. Il eſt certain que la plupart des enfans meurent de maladies aiguës; & le danger de

mort dans les divers âges & dans les diverses maladies, est en raison composée de la mortalité de la maladie, & de la mortalité de l'âge; par exemple, si la typhomanie vermineuse est deux fois plus dangereuse que la pleurésie, la premiere sera vingt-quatre fois plus dangereuse dans un enfant, que la seconde dans un adulte.

5. *Typhomania Martinicana;* Typhomanie de la Martinique. A.

Elle est causée par la morsure de la scolopendre, à laquelle les habitans de la Martinique donnent le nom de *galere*; & elle est accompagnée d'assoupissement, de délire, de la tumeur de la partie mordue; & on la guérit en ouvrant la tumeur, ou en la faisant venir à suppuration.

XXVIII. *Lethargus; Léthargie.*

La léthargie a cela de commun avec la typhomanie continue, que l'assoupissement est léger, & que le malade s'éveille aisément; il répond aux questions qu'on lui fait, & change de place: mais elle en differe par le délire & par l'oubli où elle jette le malade; car un

léthargique eſt aſſoupi & extrêmement nonchalant, il oublie juſqu'aux choſes les plus récentes, & ne ſe met en peine de quoi que ce ſoit.

Je crois qu'on peut rapporter la typhomanie & la léthargie au même genre; d'autant plus que tout le monde connoît celle-ci, & que l'autre eſt extrêmement rare dans la pratique, à moins qu'on ne regarde comme telle toutes les maladies ſoporeuſes. *Baglivi* définit la léthargie un concours de délire continu, de fievre, d'aſſoupiſſement & d'oubli, *conſil. lib.* 2.

1. *Lethargus à febre*, Willis, *obſ.* 1. Léthargie cauſée par la fievre. A.

C'eſt celle qui accompagne ou qui ſuit les fievres continues qui ne ſe terminent point par une criſe. J'ai eu occaſion de l'obſerver dans une vieille femme qui avoit eu un ſynochus, & qui étoit continuellement alitée & plongée dans un aſſoupiſſement compliqué d'une quotidienne continue, d'une nonchalance & d'un oubli extraordinaire.

Cette affection differe de la léthargie d'*Hippocrate*, qui emporte le malade au bout de ſept jours, & qui, ſuivant l'obſervation de *Mercurialis* & de *Riviere*,

se termine par un empyeme, c'est-à-dire par la suppuration des parotides, ou par tel autre dépôt semblable.

Rien n'est meilleur dans cette maladie que les vésicatoires appliqués sur l'occiput.

2. *Lethargus pulmonicus*, Balloni, *consil. lib.* 2. Baglivi, *de raris pulmonum morbis, pag.* 91 *&* 371. *Pulmonia lethargica*, Hippocrat. *lib. de morbis*; Léthargie pulmonique. A.

La pulmonie commence toujours par une léthargie, laquelle est causée par une pituite putride & visqueuse qui sphacele le poumon, & qui est compliquée de la toux & de l'assoupissement. Lorsque le malade est sur le point de mourir, son ventre se lâche. Cette léthargie ne demande ni des remedes céphaliques ni spiritueux, mais des expectorans propres à évacuer cette lymphe. Les phthisiques tombent souvent dans une léthargie dans le cours de leur maladie, ainsi que je l'ai observé d'après *Baglivi.*

3. *Lethargus à narcoticis*, Willis, *de lethargo*; Léthargie causée par des narcotiques. A.

Les effets des narcotiques varient

ſelon leur eſpece, & ſelon la doſe qu'on en prend. 1°. Selon la doſe. On prit derniérement à Montpellier pluſieurs brigands qui dépouilloient les voyageurs, après leur avoir fait boire du vin, dans lequel ils avoient mis infuſer de la graine de ſtramonium pilée. Leur chef avoua que pluſieurs en étoient morts, qu'il ignoroit la doſe qu'il avoit employée, mais qu'elle les faiſoit tomber en léthargie, lorſqu'elle étoit trop forte. J'appris de quelques-uns que j'interrogeois, & qui en avoient pris une moindre doſe, qu'elle leur avoit ſeulement cauſé une paraphrénéſie.

Une trop forte doſe d'opium cauſe auſſi une léthargie qui eſt ſouvent mortelle, & qui eſt compliquée de la foibleſſe du pouls, d'un teint livide, d'aſſoupiſſement & de ſtupeur. Une moindre doſe, lors ſur-tout qu'on eſt accoutumé d'en prendre, réjouit le cœur, fortifie & cauſe une ivreſſe paſſagere. Le vin produit le même effet, comme tout le monde le ſait.

2°. Les ſymptomes varient auſſi ſelon l'eſpece du poiſon, & ſelon qu'on a pris du datura, de la juſquiame, de la bella-dona, de l'opium; du vin, du

conium, de la grande ciguë, du physalis somnifera, ou qu'on a flairé de la mandragore, du narcisse, &c. mais on ne les a point encore observés ni décrits assez distinctement. *Forestus* a vu une apoplexie causée par le vin, *Willis* une paraphrénésie, & d'autres, d'autres maladies causées par les mêmes poisons.

Dans tous ces cas, il faut commencer par faire rendre au malade le poison qu'il a pris, en lui donnant un vomitif, & lui donner ensuite quelque teinture cordiale, ou de la poudre de castoreum dans du vin, du lilium de Paracelse, du vinaigre, &c.

Le *lethargus traumaticus* de Willis, ou qui est causé par une plaie, ou une contusion à la tête, paroît appartenir au *carus*; & le *lethargus typhodes* du même Auteur, à la typhomanie continue, qui accompagne la fievre aiguë, ou le synochus.

4. *Lethargus cephaliticus. Voyez* Forestus, *obs. 11. lib. 10. de cerebri morbis. Lethargus apostematodes*, Pathologie méthodique. A.

C'est une léthargie aiguë, causée par l'inflammation sphaceleuse du cerveau,

ou une inflammation de cerveau soporeuse.

Un enfant tomba dans un profond assoupissement, compliqué de l'hémiplégie du côté droit; il n'avoit ni sentiment ni mouvement, & gardoit un profond silence. Tout-à-coup il se mit à marmotter entre ses dents quelques paroles qu'on n'entendoit point, & mourut le quatrieme jour. On l'ouvrit, & on ne lui trouva point de vers; mais on s'apperçut que la partie droite du cerveau & du cervelet étoit couverte de sanie, pourrie & gangrenée. Cette maladie differe de l'inflammation du cerveau, par la profondeur de l'assoupissement & l'absence de l'oubli, lequel suppose quelque insomnie : elle a beaucoup d'affinité avec la typhomanie vermineuse. *Voyez* la Léthargie aiguë de l'illustre *Preysenger.*

5. *Lethargus arthriticus*, Willis; *Léthargie arthritique.* A.

C'est une léthargie périodique, ou une hydropisie du cerveau. Carol. Pison. *Morbi à serosâ colluvie, pag.* 93.

Un Evêque, sujet tous les ans à des accès de goutte & à la fievre, tomba le septieme jour dans un sommeil léthar-

gique, qui dura une ou deux semaines, qui calma ses douleurs, & dont il ne sortoit que pour prendre de la nourriture. Cet assoupissement étoit compliqué d'un tremblement dans tout le corps, mais si foible, qu'on ne l'appercevoit que par le mouvement convulsif du pouls, & qui ne le prenoit que lorsqu'il s'assoupissoit. Il avoit les yeux fixes, humides, & dans un clignottement continuel, le visage pâle, enflé, excepté lorsque la fievre le prenoit; il n'avoit ni force ni vigueur. Son assoupissement étoit si grand, qu'il ne songeoit pas même aux choses les plus nécessaires, & qu'il avoit une indifférence extrême pour tout ce qui le concernot; il n'agissoit qu'autant qu'il y étoit forcé. Cette maladie revint pendant trois ou quatre ans avec les accès de la goutte, & l'accompagna jusqu'au tombeau. *Hippocrate* décrit cet assoupissement, *Coacorum*, *sect.* 1. 4. *sent.* 26.

J'attribue cette maladie à la matiere arthritique, qui s'étoit fixée dans la substance corticale du cerveau, & qui se résolut insensiblement dans l'espace de quinze jours; & non point comme

Pison, à une hydropisie du cerveau.

Cette affection differe du carus, en ce qu'elle est accompagnée d'une grande envie de dormir, plutôt que d'un assoupissement profond & insurmontable; de la cataphore, par la fievre qui l'accompagne.

6. *Lethargus à frigore*, P. Borelli, *centur. 1. observ. 52;* Léthargie causée par le froid.

Arnaud, Cuisinier de Castres, grand mangeur de verre, s'étant mis en chemin par un temps de neige, & ayant beaucoup souffert du froid, tomba dans une léthargie. (*Voyez* Typhomanie causée par le froid.) Il resta plusieurs jours comme mort, & l'on craignoit à tout moment qu'il ne mourût d'une suffocation.

Borel employa les véficatoires, les ventouses scarifiées, les errhines; lui fit prendre deux scrupules de castoreum, & un scrupule de scammonée avec du vinaigre rosat, dont il fit deux doses; & le malade guérit. J'ignore si sa maladie étoit une léthargie ou un carus, d'autant plus que les Anciens emploient ces noms indistinctement l'un pour l'autre.

7. *Lethargus litteratorum*, illustr. Van Swieten, §. 1010.

Ceux qui pâlissent continuellement sur les livres, menant une vie sédentaire, ayant l'esprit toujours occupé de l'objet de leurs études, sans être diverti par les exercices du corps, énervent le ton des fibres du cerveau, perdent insensiblement les forces du corps & de l'esprit; leur mémoire vacille, ils deviennent hébétés, stupides, oblivieux, & tombent enfin dans une apoplexie mortelle. Rien n'est plus utile pour acquérir les sciences, que de joindre les expériences à l'étude & à la lecture; c'est ainsi que l'hydraulique, la mécanique, la dioptrique s'apprennent aisément & avec plaisir, par le moyen des expériences appliquées à un petit nombre de principes; l'exercice que ces expériences procurent, fortifie le corps; & l'on parvient, par cette méthode, à faire dans les sciences des progrès beaucoup plus rapides, sans que la santé en soit altérée.

XXIX. *CATAPHORA.* *Coma somnolentum*, des Auteurs; *Subeth*, des Arabes.

Le coma somnolentum, est un sommeil ou un assoupissement profond & continuel, sans fievre & sans délire, dans lequel le malade parle quand on le réveille, répond aux questions qu'on lui fait, remue, ouvre les yeux, mais les referme aussi-tôt, & retombe dans le même assoupissement.

Il differe de la *typhomanie* & de la *léthargie*, en ce qu'il n'y a point de délire; de l'*apoplexie*, en ce que le malade ne ronfle que lorsqu'il est à l'agonie; du *carus*, en ce que celui-ci est compliqué de la fievre, & qu'il n'y en a point dans le coma.

1. *Cataphora somnolentia;* La somnolence. *Somnolentia continua*, Willis, *cap.* 4. appellée par quelques-uns *diathesis soporosa*. L.

Cette espece consiste dans une habitude de dormir beaucoup plus long-temps que l'âge ne le demande. Les enfans dorment plus long-temps que les personnes âgées, & c'est de-là qu'est

venu le proverbe, *Enfant qui veille, & vieillard qui dort, ne sont pas loin de la mort*; mais il est souvent faux. Ces sortes de personnes se portent d'ailleurs fort bien, elles boivent & mangent, se promenent, vaquent à leurs affaires; mais elles ont la mauvaise coutume de s'endormir en parlant & en mangeant, à moins qu'on ne les en empêche, de sorte qu'elles dorment des jours, des mois, & même des années entieres, ainsi qu'on prétend que cela est arrivé à *Epiménide*.

On attribue communément cette maladie à la trop grande humidité du cerveau; & elle dure quelquefois jusqu'à la décrépitude, sans que la vie coure aucun danger. Cependant, comme elle fait perdre inutilement la moitié de la vie, & qu'elle peut avoir des suites funestes, lorsqu'on néglige d'y remédier, il faut les prévenir en usant de caffé, d'alimens secs, en flairant des substances spiritueuses, par exemple, du sel volatil ammoniac, en buvant de la biere impregnée de drogues diurétiques, en buvant en guise de thé de la fleur de sauge, de bétoine, en usant de pillules aromatiques, de tabac, &c. observant

de se faire saigner & purger auparavant.

2. *Cataphora coma; Le Subeth* appellé par les Auteurs *coma somnolentum*, vulgairement *léthargie; Subeth asarim* par Avicenne. A.

C'est un assoupissement profond, dans lequel le malade a la bouche béante, la mâchoire inférieure abaissée, les yeux fermés, le visage pâle, le pouls rare, profond, les membres flasques, de maniere qu'il paroît comme mort. Lorsqu'on le pince, ou qu'on le pique, il ouvre les yeux, il regarde ceux qui l'entourent; mais il se rendort aussi-tôt, de sorte qu'on est obligé de le réveiller pour le faire manger. Il ne marche ni ne parle, en quoi il differe des personnes somnolentes.

Quelques-uns de ces malades meurent au bout de queques jours, à moins qu'on ne les secoure; & leur respiration, qui pendant tout le cours de la maladie, étoit calme & presque insensible, devient alors stertoreuse. Il y en a qui dorment des mois & des années entieres, témoin celui dont parle *Homberg* dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1707.* Cette variété est proprement une *Cataphore chronique*;

mais il faudroit connoître son principe, pour pouvoir la connoître lorsqu'elle commence.

Les vieillards sont extrêmement sujets à cette maladie aiguë, sans que l'on puisse connoître la cause qui y donne lieu, vu qu'elle n'est précédée ni de crapule, ni d'aucune suppression d'urine, ni de fontanelle. Le sang est très-épais dans cette maladie, & l'on vient quelquefois à bout de le résoudre en secouant le corps de plusieurs façons méchaniques. Le peuple en est si persuadé, que prenant les malades par les bras, il les fait marcher, sauter & danser par force, on les secoue de divers sens, après leur avoir passé des sangles sous les reins. On peut joindre à ces moyens le vomissement artificiel, les cathartiques âcres, les juleps céphaliques & cardiaques, les frictions, le pincement, les erthines, les antisoporeux, comme le castoreum, le karabé, les vésicatoires, l'esprit de corne de cerf, de suie, de sel ammoniac, &c. Les variétés de cette espece sont :

3. *Cataphora scorbutica; Coma somnolentum scorbuticum* de Fréd. Hoffmann, *observat.* 2. A.

On le connoît à la rougeur de l'urine, au défaut de ſoif, à la laſſitude & à la douleur des jambes dont il eſt précédé, aux fievres intermittentes, à la foibleſſe du pouls, &c. qui ſont plutôt des ſignes de cachexie que de ſcorbut.

4. *Cataphora arthritica; Coma ſomnolentum chronicum à repulſâ podagrâ*, Frid. Hoffmann, *obſ.* 9. A.

5. *Cataphora exanthematica; Coma ſomnolentum à repulſo eryſipelate*, Frid. Hoffmann, *obſ.* 3. A.

6. *Cataphora hydrocephalica*, Schneider, *de affectibus ſoporoſis, pag.* 24. Bonet, *ſepulchret. obſ.* 9. *pag.* 157. *tom.* 1. *item* 7, 8, 10, 11, 12, 13, &c.

Cette eſpece eſt occaſionnée par une ſurabondance de ſéroſité dans différentes parties du cerveau, ſoit que cet hydrocéphale externe ou interne ſe ſoit formé de lui-même, ou qu'il ait été occaſionné par la ſuppreſſion d'un flux de ventre, d'urine, &c. ou par des cauteres qui ſe ſont fermés.

7. *Cataphora chronica* d'Homberg. C. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, année* 1707. Voyez *Suidas* à l'article d'*Epiménide*. *Homberg* a vu un homme qui dormit pendant ſix mois, ſans donner aucun ſigne de vie.

Cette somnolence chronique est souvent la suite des insomnies qu'on a eues, ce qu'il est bon d'observer, & alors on ne doit la regarder que comme un sommeil excessif.

Cet assoupissement est aussi nuisible au commencement des fievres, qu'il est salutaire à ceux qui relevent de fievres aiguës.

8. *Cataphora timor*, Spigel, *de semitertianâ.*

Le *timor* est une maladie fréquente en Allemagne & dans la Hongrie; c'est le nom que lui donnent les Autrichiens, les Moraves, & les habitans de la Styrie. Elle tient le milieu entre l'apoplexie & l'épilepsie. Les malades tombent tout-à-coup à la renverse sans sentiment, ils ne perdent point le mouvement, ne s'agitent point comme les épileptiques, & ne restent point paralysés après que l'accès est passé. *Werlhoff* a vu deux fois cette maladie à Hanovre; elle étoit compliquée d'assoupissement & d'agitation dans les membres. Elle succéda aux accès d'une fievre intermittente, & il la guérit avec le quinquina.

XXX. *CARUS*, *Assoupissement carotique*, appellé par les Auteurs *Apoplexia minor;* par les Grecs, *Caros*, de *Caroustai*, s'assoupir; *Gravitas*, par Theod. Gaza; *Perculsio*, par Possidonius, chez Aëtius; *Marcor*, par Celse; *Pressura*, par Cœlius Aurelianus, *de Acutis*, *c.* 2; en Latin, *Torpor;* par quelques-uns, *Stupor; Gravis dormitatio*, par Rhasis; *Sopor*, par Mercurialis.

Le carus est un assoupissement profond, & presque insurmontable, accompagné d'une respiration foible & paisible.

Il differe de la *cataphore*, 1°. en ce que ceux qui en sont attaqués ne se réveillent pour l'ordinaire que lorsqu'ils sont guéris.

2°. Lorsqu'on les éveille à force de les pincer, ils ouvrent les yeux, ils ne remuent ni ne répondent aux questions qu'on leur fait, & retombent aussi-tôt dans leur premier assoupissement.

3°. Le carus eft une maladie aiguë de peu de jours, dans laquelle le malade a la fievre, le vifage rouge, & les yeux à demi ouverts.

Il differe de l'apoplexie, en ce que les carotiques ne ronflent point, & refpirent à leur aife. *Mercurialis* le définit un fommeil long & profond, dont on a peine à faire fortir le malade, lequel, fans nuire à la refpiration, lefe les facultés principales, fur-tout l'imagination. Vous obferverez que la typhomanie & la léthargie bleffent l'imagination, & font accompagnées de délire au lieu qu'il n'eft pas de même de la cataphore, du carus, & de l'apoplexie; d'ailleurs les malades font entiérement privés de fentiment & de mouvement, de même que dans l'apoplexie.

Ceux qui rapportent toutes les différentes efpeces d'affoupiffemens au même genre, & qui regardent le carus, la cataphore, l'apoplexie, la léthargie, &c. comme autant d'efpeces de ce genre, me paroiffent fe tromper; ils confondent l'ordre avec le genre, & fubdivifent les efpeces en plufieurs autres, en quoi ils pechent contre les regles de la Logique, qui définit le genre ce qui

eſt immédiatement compris ſous l'eſpece. Peut-être les Médecins connoîtront ils un jour les différens ſieges des maladies de chaque genre, de même que leurs principes & les remedes qui conviennent à chaque eſpece, & diſtingueront-ils plus exactement les genres des eſpeces; mais en attendant, il faut bien ſe garder de confondre les noms.

La théorie des genres eſt juſqu'aujourd'hui ſi obſcure, que l'on doit regarder comme des fictions ce que les Auteurs tels que *Willis*, *Bellini*, *Hoffmann* & d'autres ont débité là-deſſus. Le plus ſûr eſt donc d'y renoncer, d'autant plus qu'elle ne ſert à rien dans la pratique, & de déduire la pratique empyrique de l'hiſtoire & de la théorie claſſique des maladies.

Cari pyrectici; Carus fébriles.

1. *Carus ſpontaneus; Apoplexia minor ſanguinea* de Riviere. *Carus* des Auteurs; *Aphonia* d'Hippocrate. A.

Cette eſpece eſt cauſée par la céphalalgie & le vertige. Elle eſt accompagnée d'une fievre continue avec redoublement,

blement, de la rougeur du viſage, de la chaleur du corps, d'un pouls fort & fréquent, & elle attaque communément les ſujets pléthoriques, crapuleux, intempérans, les adultes & les femmes enceintes. Elle eſt ſouvent précédée d'efforts pour vomir, ce que l'on doit attribuer à la violence du mal de tête; la langue eſt d'ailleurs fort nette, & il n'y a aucun ſigne de ſaburres dans l'eſtomac. On obſervera que dans toutes les maladies ſoporeuſes, le pouls eſt beaucoup plus rare qu'il ne l'eſt naturellement, & qu'on doit le regarder comme fréquent dans le carus, lorſqu'il conſerve ſa fréquence naturelle.

Cette maladie exige pluſieurs ſaignées du bras & du pied, & de fortes doſes de tartre émétique. La fievre eſt ſynoque, & la maladie ſe termine quelquefois par une hémiplégie, comme l'apoplexie, ou cede aux remedes de l'apoplexie ſanguine, ſinon elle jette le malade dans des convulſions qui l'emportent.

2. *Carus febrilis*, Sydenham, *pag.* 238. & 395. *Cari ſecunda & tertia ſpecies*, Frid. Hoffmanni, *Cap.* 2. *n°.* 5. *Carus fébrile.* A.

Cette eſpece de carus accompagne

quelquefois la tierce continue & l'hémitritée, qui se masquent en automne pendant plusieurs jours sous la forme d'une tierce, de même que les fievres continues malignes ou typhodes, lorsqu'elles sont dans leur fort, & je l'attribue aux efforts que fait la nature pour chasser au dehors les parotides, ou pour procurer une éruption critique du sang, par le nez & par les oreilles; & j'ai remarqué que l'éruption des parotides a différens succès dans cette maladie. Cette espece differe de la typhomanie fébrile en ce que, 1°. celle-ci est accompagnée du délire & d'un sommeil léger, dont le malade sort aisément; 2°. en ce que la typhomanie est causée par le venin de la fievre intermittente, & que le quinquina donné en forte dose avant le troisieme ou le quatrieme accès, la fait ordinairement cesser, au lieu que dans le carus l'assoupissement est profond, la langue, les levres, les dents couvertes d'une croûte noire, & que l'assoupissement ne vient point dans le troisieme ou le quatrieme accès, mais plus tard: les émétiques, & les cathartiques, précédés de la saignée, préviennent ou dissipent cet assoupissement. Quoique

Torti & *Werlhoff* fassent mention d'une tierce carotique, j'ai trouvé, après l'avoir mûrement examinée, qu'elle n'est point carotique, mais typhomaniaque.

Le carus fébrile differe du spontané, en ce que dans le premier la fievre se manifeste par le frisson & le frissonnement, au lieu que dans le second, elle vient peu-à-peu sans s'annoncer, & augmente sans frisson, ce qui n'arrive point dans le fébrile.

Il y a des carus fébriles compliqués d'hémiplégie, de la fievre synoque & même du typhus. Les malades sont rarement altérés, mais leur langue se desseche peu-à-peu, devient noirâtre, la fievre redouble, la chaleur augmente, ce qui prouve que les vaisseaux du cerveau & de la moelle de l'épine sont engorgés par une matiere âcre & bilieuse. L'hémiplégie, lorsqu'elle survient à propos, prolonge la vie du malade pour plusieurs années; mais il devient extrêmement maigre, & il a moins besoin de sudorifiques, que dans l'hémiplégie pituiteuse.

3. *Carus febricosus*, Werlhoff, *obs. de febribus*, *sect.* 1 & 3. Montalte, *synops. de caro*; Galien, *comm. in prorrhetic.* 1.

Voyez ce que j'ai dit de l'apoplexie fébrile. A. P.

Ce carus s'annonce dès le premier ou le second accès des fievres intermittentes; il survient au troisieme, & emporte le malade.

Cure. Il faut profiter du temps où le malade n'est point encore profondément assoupi, pour lui donner des tempérans & des restaurans, de l'esprit volatil, des acides, du thé, en attendant l'issue de l'accès, & lui appliquer même des cantharides aux jambes. L'accès fini, il faut recourir aux remedes généraux, tels que la saignée, l'émétique, les cathartiques, bien entendu qu'ils soient indiqués. La saignée du pied est souvent nécessaire. *Werlhoff* n'osa point donner à son malade une once de vin émétique dans le fort de l'accès. Rien n'est meilleur pour lâcher le ventre que la pulpe de tamarin dans du petit-lait, lorsque la chaleur est forte, que les lavemens avec le nitre, le vin émétique, ou une infusion de coloquinte & de quinquina.

Je prescris dans le paroxysme les vésicatoires aux carpes, sur la nuque, la tête, que l'on rase auparavant, la saignée,

les errhines, tels que l'ellebore & le turbith minéral, les frictions, &c. *Radeliff* preſcrit un ſcrupule de racine de jalap dans les affections ſoporeuſes. D'autres ouvrent la jugulaire ou l'artere temporale, d'autres appliquent le cautere actuel ſur la plante des pieds de leurs malades. *Eugalenus* fait boire aux ſiens du ſuc de creſſon d'eau; *Werlhoff* y joint les eſprits volatils.

Si l'aſſoupiſſement ne ceſſe point avec le paroxyſme, ou que le malade ſoit typhomaniaque, hémiplectique, ou attaqué d'une fievre inflammatoire, c'en eſt fait de lui, ou du moins le quinquina n'opere plus. Dans tout autre cas, il faut en faire avaler une drachme au malade toutes les trois heures, de maniere qu'il en prenne une once dans l'intervalle des paroxyſmes, & lui faire boire du thé par-deſſus. Si l'on eſt obligé de le ſaigner ou de le purger, on le ſuſpendra, & on y reviendra de nouveau, en diminuant la doſe, lorſqu'on le verra hors de danger.

Obſervation. Un homme âgé de trente ans, tomba au troiſieme accès d'une tierce continue, qui avoit anticipé de huit heures, dans un profond aſſoupiſſe-

ment ; il ronfloit ; il ne pouvoit rien avaler, & avoit la bouche béante. J'ordonnai de lui appliquer des véficatoires & de le faigner enfuite. Le Chirurgien n'ofa le faire. La déglutition étant devenue plus libre fur ces entrefaites, on lui fit avaler une drachme de quinquina ; fon ventre fe lâcha, la fueur fe manifefta. On lui donna du thé, & il ouvrit les yeux ; on continua à lui donner le quinquina toutes les demi-heures, ce qui le fit beaucoup fuer. Après que la fueur eut ceffé, on le faigna du pied, on lui appliqua des véficatoires, & on lui fit prendre une potion compofée de quinquina, de fuc de creffon d'eau, de quarante gouttes d'efprit volatil de vitriol, & de vingt gouttes d'efprit de fel ammoniac. Le paroxyfme revint accompagné d'affoupiffement & d'un léger délire ; le malade fua au bout de fix heures, & la fievre le quitta. Verlhoff. *Ibidem*, *pag.* 106.

4. *Carus ifchuriofus*, Bonet, *fepulchret. obf.* 13. *Coma ex ifchuriâ*, Velfch, *obf.* 1. & 64. Nicolas Tulpius, *lib.* 2. *obf.* 45. Beverovich, *de Calculo*, *cap.* 9. Fel. Plater. *obf. pag.* 804 ; Coma caufé par une ifchurie. A.

Cette eſpece eſt ſymptomatique, & cauſée par une iſchurie vraie ou fauſſe, laquelle eſt ſuivie d'aſſoupiſſement, de ſoif, de chaleur dans les mains, de la fievre, de ſoubreſauts des tendons, & de la mort du malade. Un de mes parens mourut de cette maladie à l'âge de 90 ans. Le Chirurgien qui devoit lui faire la ponction de la veſſie, ayant voulu le ſonder, lui perça l'urethre & l'inteſtin rectum. On peut voir ce que les Chirurgiens modernes diſent de cette paracentheſe. Ils l'ordonnent en pareil cas, & ſe ſervent pour cet effet d'un trocart courbe & creux, avec lequel ils percent le périnée.

5. *Carus traumaticus*, Bonet, *ſepulchret. obſ.* 22. *ad* 28. A.

Cette eſpece dépend de principes mécaniques externes, comme une plaie, une contuſion, une fracture au crâne.

On la connoît par le rapport des aſſiſtans, par l'inſpection du crâne, l'enflure de ſes tégumens, l'échymoſe, le craquement des os, ſur-tout, ſi après avoir inciſé les tégumens, on trouve le crâne ouvert & fendu. Si le malade tombe en recevant le coup, s'il s'aſſou-

pit, s'il vomit, s'il rend du ſang par le nez & par l'oreille, ces ſymptomes ſont en peu de temps ſuivis d'une fievre aiguë, de chaleur, de rougeur; & lorſqu'on vient à ouvrir le cadavre, on lui trouve le cerveau ſphacelé, du ſang, du pus, les tables du crâne enfoncées, des contre-coups, &c.

La cure exige des ſaignées réitérées du bras, du pied, de la jugulaire, des potions délayantes & antiphlogiſtiques, des bouillons clairs & légers, que le malade tienne la tête haute, des lavemens rafraîchiſſans, & ſurtout les ſecours chirurgiques, ſavoir, le trépan, ou autres ſemblables opérations, ſur quoi l'on peut conſulter *Heiſter*, *Dionis*, & ce que d'autres Chirurgiens ont dit des fractures du crâne.

Nous avons une obſervation fort curieuſe au ſujet d'un carus, dans lequel un mendiant tomboit, toutes les fois qu'on lui preſſoit les meninges, que la carie avoit dépouillées de leur enveloppe. *Galien*, & après lui *Mercurialis*, ont vu des gens qui ſont tombés dans un carus, parce qu'on leur avoit comprimé le cerveau en les trépanant.

6. *Carus arthriticus*, Musgrave, *de arthritide*, *cap.* 16; Carus arthritique. A.

C'est celui qui est causé, à ce qu'on prétend, par la répulsion ou la métastase de la matiere arthritique, ou dans lequel tombent les personnes goutteuses, sans autre cause évidente que la cessation de la douleur, & qui cesse de lui-même dès que la goutte revient.

7. *Carus verminosus*, Sennert, *cap.* 31; Carus vermineux. A.

On voit tous les jours dans les maisons où l'on éleve des orphelins, des enfans qui tombent dans un carus compliqué d'une petite fievre, d'un feu passager au visage, d'un assoupissement profond, d'une odeur aigre douce, & qui rendent des vers lorsqu'on les purge ou qu'on leur donne l'émétique. Lorsque je suis venu à les ouvrir, je leur ai souvent trouvé de la sérosité dans les sinus du cerveau, & des vers dans les intestins. Leur mort est précédée de convulsions. *Voyez* Ecclamsie vermineuse.

8. *Carus variolosus*, Sydenham, *de variolis*, *pag.* 85, 97 & 395; Carus variolique.

C'est un assoupissement profond, qui est causé dans les différens périodes

de la petite vérole, soit discrete ou confluente, par la trop grande effervescence du sang. Cet assoupissement est tel, que le malade n'en sort jamais à moins qu'on ne le réveille ; & dans ce cas, il convient de le saigner, & de lui donner quelque potion rafraîchissante. Cette maladie paroît être causée par la distension trop forte des vaisseaux capillaires de la substance corticale du cerveau.

Cari apyreti ; Carus non fébriles, ou dans lesquels le pouls est calme & paisible.

9. *Carus hystericus*, Suffocation hystérique, en Latin, *Præfocatio uterina* ; *Strangulatus ex utero*, de Roderic ; *Apnœa*, d'Heraclide ; *Pnix hysterica*, de Galien ; *Suffocatio mulierum*, de Pline ; *Vulvæ strangulatus*, de quelques-uns ; *Flatuosa refrigeratio*, de Soranus ; vulgairement, *Mal de mere* ; autrefois l'*Amarry*, Joubert. B. P.

C'est une privation subite de tout sentiment & de tout mouvement, accompagnée d'une respiration presque

insenſible, d'un pouls profond, du froid des extrémités, & du reſſerrement des mâchoires. Ses accès ſont ſouvent précédés de quelque paſſion violente, de la crainte de la mort, d'une eſpece de reſſerrement de gorge, de la difficulté d'avaler; les malades ſentent dans le bas-ventre une eſpece de boule qui roule & remonte. L'accès paſſé, elles conviennent avec peine qu'elles ont perdu la parole, & qu'elles n'ont pu agir, qu'elles ont entendu confuſément ce qu'on leur diſoit, ce qu'elles donnent à entendre par leurs geſtes, dans le temps de l'accès.

Quoique cette maladie ſoit extrêmement fréquente, perſonne ne l'a encore exactement décrite juſqu'ici, parce qu'on s'eſt plus attaché à la cauſe, qu'aux phénomenes. Par exemple, *Paul Eginette*, que les Anciens ont preſque tous ſuivi, la définit un ſoulevement de matrice. Le reſſerrement de gorge dont les malades ſe plaignent, tant avant qu'après l'accès, a fait croire aux Médecins que la matrice remontoit effectivement; & de là vient qu'ils ont regardé cette ſuffocation comme le principal ſymptome, quoiqu'elle ne ſoit

pas plus forte dans cette maladie que dans la ſyncope ; en effet, la reſpiration eſt ſi lente, qu'on ne l'apperçoit preſque pas, & tout le corps reſte ſans mouvement; d'où vient que *Moſchion* la définit, une difficulté de reſpirer, accompagnée d'immobilité, & qu'*Héraclide* lui donne le nom d'*apnée*. On ſeroit plus en droit de dire que les apoplectiques ſont ſuffoqués, vu que leur reſpiration eſt grande & ſtertoreuſe; au lieu que dans le carus hyſtérique, le corps eſt tellement privé de mouvement, que les malades, comme l'obſerve *Mercurialis*, paroiſſent mortes. J'avoue que la plupart des maladies des hyſtériques ſont accompagnées de convulſions ſpaſmodiques; mais j'attribue la contraction des mâchoires dans le carus, au refroidiſſement de ces parties, auſſi bien qu'à celui du viſage, vû que la même choſe arrive dans les ſyncoptiques que le froid a ſaiſis. *Baglivi* regarde le froid que l'on ſent dans l'occiput, comme un ſymptome eſſentiel; d'autres, la tenſion & la contraction du pouls. Il y en a qui rendent beaucoup d'urine limpide, & ce ſont les paſſions qui influent ſur le paroxyſme.

Cette maladie est aussi indifférente pour les assistans, qu'effrayante pour la malade; & on la dissipe souvent par des fumées fétides, telles que celle du castoreum, de la rhue, &c. Il conste cependant par quantité d'observations qu'elle peut dégénérer en une asphyxie hystérique, dont plusieurs sont mortes effectivement, & qui a été cause que d'autres ont été enterrées vivantes.

Mercurialis & *Montanus* prétendent que les hommes hypocondriaques sont également sujets à cette maladie, mais je ne me suis jamais apperçu qu'elle fût autre chose qu'une angine hystérique. Plusieurs confondent l'angine avec le carus hystérique, mais il s'en faut beaucoup que ces affections soient les mêmes. Une légere saignée ne sauroit nuire dans l'accès, quoique les évacuations trop fréquentes soient nuisibles aux hystériques; elle ranime le pouls. On dissipe ce qui reste de l'accès avec des linges chauds, des potions cardiaques & anti-hystériques, des fumées fétides.

10. *Carus à plumbagine.* Ne feroit-ce point une variété du carus causé par des narcotiques? A.

Les Teinturiers qui font bouillir la plombagine dans de grandes chaudieres, pour faire le jaune paillé, ne sauroient travailler plus de six heures sans tomber dans un carus, lequel est annoncé par un grand mal de tête. Les feuilles de cette plante ont une qualité caustique qui fait mourir les punaises, guérit les chancres, &c.

11. *Carus à pathemate ;* Carus causé par les passions. A.

Un jeune homme éperdument amoureux d'une veuve, se voyant frustré de l'espérance qu'il avoit de l'épouser, par une lettre qu'elle lui écrivit, tomba tout-à-coup à la renverse sans sentiment & presque sans respiration, les yeux fermés, & le pouls extrêmement foible. Le Médecin lui ordonna une potion cordiale & émétique, qui ne produisit aucun effet; car le malade mourut le même jour. Cette maladie ne seroit-elle pas la même que la catalepsie dont parle *Tulpius?* La laxité des membres me fait croire que non.

12. *Carus ab insolatione ;* Coup de soleil. A.

C'est une cessation subite de tout sentiment & de tout mouvement,

accompagnée de la lenteur, & même de l'affoiblissement du pouls & de la respiration, sans aucune altération dans la couleur ni dans la chaleur. J'ai connu plusieurs petites filles attaquées de cette maladie, pour avoir dormi au soleil, ou pour s'y être long-temps exposées, qu'on n'a jamais pu faire revenir de leur assoupissement. Elles en sont toutes mortes en très-peu de temps, quoiqu'on les eût saignées, & qu'on leur eût baigné la tête avec de l'eau froide. Leur pouls n'avoit rien qui tînt de la fievre. Je ne leur trouvai aucune lésion dans le crâne.

13. *Carus hypochondriacus; Apoplexia hypochondriaco-spasmodica*, Frid. Hoffmann. *Consult. centur.* 1. *cas.* 19. *Vapeurs hypocondriaques*, Pomme, *obs.* 9. *Essai* 1760; Evanouissemens vaporeux. L.

On peut l'appeller, si l'on veut, carus hystérique, quand même les hommes y seroient sujets, je ne m'y opposerai point; mais il differe de l'apoplexie en ce qu'il n'est accompagné d'aucun ronflement. C'est une vraie angine hystérique, dont les phénomenes sont les mêmes que ceux du carus. En effet, lorsque le malade est sur le point de

reprendre ses sens, il donne à entendre par ses gestes, & ensuite par ses discours, que sa poitrine, son cou, sa langue sont embarrassées, qu'il ne peut rien avaler, qu'il sent un resserrement de poitrine, de gorge, & de la trachée artere; & s'il ne peut s'expliquer de vive voix, il se fait entendre par écrit. Le paroxysme le prive tout-à-coup de l'usage de la raison & des sens, il ne peut ni respirer, ni avaler, ni se remuer, ni parler; il conserve pourtant sa connoissance, mais il ne donne aucun signe de vie aux assistans. Dans le cas d'*Hoffmann*, le malade avoit les veines des mains & du visage rouges & enflées, les pieds froids, le pouls tardif, languissant à cause de la pléthore; dans celui de *Pomme*, il fut affecté d'une hémiplégie, à laquelle il donne le nom de spasmodique.

Cure. Elle exige la saignée, ne fût-ce que pour évacuer le sang épaissi, qu'il faut tâcher de délayer. On peut aussi donner quelque léger émétique au malade pour le faire vomir, pourvu qu'on appaise l'éréthisme en lui faisant boire de l'eau de poulet. On peut aussi lui donner des lavemens, des potions

nitreuſes, & quelques gouttes de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann.* *Voyez* pour le reſte *Hémiplégie hyſtérique.*

14. *Carus à narcoticis*, Sennert, *de caro*, *cap.* 31. Carus cauſé par des narcotiques. A.

Cette eſpece eſt cauſée par des poiſons narcotiques.

On peut mettre de ce nombre tous les opiats, ſoit qu'on les prenne par la bouche, ou en forme de lavement, lorſque la doſe en eſt trop forte, & qu'on n'y eſt pas accoutumé. M. *Bouillet* a même obſervé qu'ils peuvent cauſer la mort, lorſqu'on s'en frotte la poitrine. Perſonne n'ignore que beaucoup de gens ſe ſont donné la mort en avalant une forte doſe de laudanum. On prétend que les racines de juſquiame & de ſtramonium, quoique priſes en petite doſe, cauſent une paraphrénéſie & une extinction de voix, & une cataphore ou un carus, lorſque la doſe eſt forte; mais ceux qui ont été témoins de ces faits, n'ont pas aſſez diſtingué les genres de ces maladies.

Le vin, la biere, lorſqu'on en fait excès, cauſent aux uns un carus, à

d'autres une apoplexie, & il conſte par pluſieurs obſervations que la vapeur du moût qui fermente, & que les Chimiſtes nomment *Gas Sylveſtre*, a jeté pluſieurs perſonnes dans une aſphyxie dont elles ne ſont plus revenues.

Baglivi rapporte que la piqûre de la tarentule a été ſouvent ſuivie d'un carus. *Plutarque* prétend que *Cléopatre* ſe donna la mort en ſe faiſant mordre par un aſpic.

J'ai connu des gens que la fumée du charbon éteint a plongés dans un carus funeſte. Marc Donat, *lib. 12. cap. 6.* regarde cette affection plutôt comme un carus que comme une apoplexie. *Voyez* Schenckius, *lib. 1. cap. de apoplexiâ ex fumo carbonum.*

Cure. Dans le cas où les malades ont avalé des opiats, il faut les leur faire rendre par le moyen d'un vomitif. Si leur pouls eſt fort, & qu'ils ayent humé la fumée du charbon, il faut les ſaigner pluſieurs fois, leur faire flairer du vinaigre, & leur donner de l'oxycrat. Dans le cas où le pouls eſt foible, il faut avoir recours au lilium de *Paracelſe*, au vin, aux cordiaux, aux ſudo-

rifiques ; & y joindre le caſtoreum.

15. *Carus à frigore*, Montalte, *ſynopſis. Voyez* Aſphyxie des perſonnes gelées ; *lethargus ingens* ; Petr. Borelli, *obſerv. 52. centur. 1.* Carus cauſé par le froid.

Ceux qui voyagent dans les pays du Nord par un temps de neige, ainſi que cela eſt arrivé aux François dans la retraite de Prague, ſont non-ſeulement attaqués d'un ſphacele dans les extrémités, mais ſont ſi fort preſſés du ſommeil, qu'ils y ſuccombent au riſque de perdre la vie ; ils s'endorment au milieu de la neige, & y meurent, à moins qu'on ne les réveille, & qu'on ne leur rende la chaleur qu'ils ont perdu. Je tiens ces faits de pluſieurs Officiers de mes amis qui ſe ſont trouvés dans le cas. Il paroît étonnant que l'on puiſſe dormir malgré la violence du froid dont on eſt ſaiſi, & les douleurs dont il eſt ordinairement accompagné.

Les anciens Médecins, tels que *Duret*, *Frato*, &c. ont eu tort d'avancer que la ligature des arteres carotides étoit ſuivie d'un carus. Je me ſuis pluſieurs fois convaincu du contraire par des expériences que j'ai faites ſur des

chiens, & entr'autres sur celui de M. *Emett*, grand Amateur de Médecine, lequel vécut cinq jours sans aucun assoupissement, quoiqu'on lui eût étroitement lié les deux carotides, au point de les effacer.

16. *Carus ab hydrocephalo*, Lamotte, *des tumeurs*, *obs.* 107. *tom.* 1. *pag.* 485. Carus causé par un hydrocéphale. A.

Dans le cas en question, outre l'assoupissement profond dans lequel la malade étoit plongée, sa respiration étoit courte & fréquente, au lieu qu'elle est extrêmement rare dans les autres especes; elle étoit constipée & très-abattue. On employa l'émétique, la saignée & les ventouses, mais inutilement; car la malade mourut.

On l'ouvrit, & on lui trouva une hydropisie de poitrine, & un épanchement de sérosité dans les sinus du cerveau. Son mal venoit de deux ou trois loupes remplies de pus ou de matiere sebacée, placées au-dessous de la courbure de l'aorte, & de la grosseur d'un œuf de poule.

17. *Carus nystagmus*. B. P.

C'est un carus subit, accompagné de la privation de tout sentiment & de.

tout mouvement dans les membres, de la foibleſſe du pouls & de la reſpiration, & d'un clignottement continuel.

J'ai obſervé deux fois cette maladie; mais je ne ſache aucun Auteur qui l'ait décrite. Une femme graſſe & d'un tempérament délicat, en fut tout-à-coup attaquée. Elle reſta aſſiſe un quart d'heure ſans ſentiment, mais ſans aucune altération dans le pouls, la couleur, la chaleur, & ſans que ſon corps en fût moins flexible. Sa reſpiration étoit preſque inſenſible, & elle clignottoit ſans ceſſe. L'accès paſſé, elle ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, & ſe plaignit d'une grande peſanteur de tête. Les remedes anti-hyſtériques ne produiſirent aucun effet. Cette eſpece ne ſeroit-elle point un carus hyſtérique?

18. *Carus exanthematicus; catalepſis 1. obſerv.* Journal de Méd. *May 1764. pag.* 410. A.

La rentrée de la gale fit naître tout-à-coup cette maladie, qui ſuſpendit l'exercice de tout ſens & de tout mouvement volontaire. Le pouls ne paroiſſoit preſque pas fébrile. Cette maladie aiguë ſe termine par une mort apoplectique. Les remedes indiqués ſont

plusieurs saignées réitérées, l'application des vésicatoires, &c. & tout ce qui peut rappeller la gale à l'extérieur.

XXXI. *APOPLEXIA*, *Apoplexie*, d'*apoplettein*, frapper, abattre, rendre stupide, sans sentiment. *Aphonia*, d'Hippocrate, *Aphor.* 51, 7, *&c.* *Fluxio frigida*, seu *Nylsbred*, des Egyptiens; appellée *Hasselquist*, par l'Auteur du voyage de la Palestine; *Apilepsis*, par Heurnius, *de morbis capitis*, *pag* 143. Les malades *apoplectiques*, *syderati*, *attoniti*.

L'apoplexie consiste dans un assoupissement profond accompagné d'un ronflement, de la difficulté de respirer, & de la laxité de tous les membres.

Son genre est toujours le même, soit qu'elle vienne subitement ou par degrés. Celle dans laquelle tombent les moribonds est de cette derniere espece. Celle qui vient tout-à-coup, est une apoplexie de sang ou de pituite; c'est la seule dont les Auteurs fassent men-

tion, & c'eſt ſans fondement qu'ils excluent de ce genre les ſymptomatiques.

L'apoplexie differe de la cataphore, du carus, de la ſyncope, de l'aſphyxie, par le ronflement; de la léthargie, de la typhomanie, par la profondeur de l'aſſoupiſſement; de l'épilepſie, du catoche, de la catalepſie, de l'extaſe, &c. par la laxité de tous les membres.

Ce que les Scholaſtiques diſent de l'inégalité de la compreſſion de l'écorce du cerveau pour expliquer l'apoplexie, ne s'accorde point avec les principes de la ſaine phyſique. Par exemple, dans l'apoplexie traumatique, cauſée par la fracture du crâne, il eſt certain que la partie du cerveau qui ſe trouve immédiatement ſous les lames affaiſſées, eſt beaucoup plus comprimée que celles qui en ſont loin; la compreſſion eſt donc inégale; & cependant le malade perd tout-à-coup le ſentiment & le mouvement, quoique la compreſſion ſoit inégale. Je croirois plutôt avec *Willis* & les anciens Médecins, que l'ame effrayée de l'accident qu'elle vient d'éprouver, ralentit tout-à-coup le cours du fluide nerveux, comme cela paroît par la ſtupeur & la laxité que cauſe

une frayeur ſubite, & l'intercepte même tout-à-fait, lorſque l'engorgement du cerveau vient à augmenter; mais en attendant qu'on ait fait plus de progrès dans la théorie, bornons-nous à une hiſtoire exacte & fidelle de cette maladie.

1. *Apoplexia ſanguinea*, Sennert, Apoplexie de ſang. A.

Elle eſt familiere aux ſexagénaires qui ſont d'un tempérament ſanguin, & elle ſe manifeſte par des ſignes de pléthore, ſoit que les malades ſoient replets & ayent le cou court, ſoit qu'ils ſoient maigres, ſoit que la pléthore ſoit occaſionnée par l'excès de nourriture & par la ſuppreſſion des évacuations ſanguines, ſoit qu'elle ſoit émue par la violence de la fievre, de la colere, de l'exercice qu'ils ont fait. Les malades dans le moment que l'accès les prend, conſervent leur chaleur, ont le viſage vermeil, ou d'un rouge noirâtre, & le pouls plein; mais à meſure que la maladie fait du progrès, la chaleur & la couleur ſe diſſipent, bien entendu que l'apoplexie provienne d'un principe interne, & non d'une cauſe extérieure, d'une plaie, par exemple.

Cette

Cette maladie attaque rarement les enfans ; elle est quelquefois héréditaire, & pour lors elle commence par des vertiges & de légers maux de tête, d'ou vient que *Willis* l'appelle habituelle. Sa premiere attaque est très-souvent mortelle, & ceux qui en ont eu plusieurs, sont plutôt épileptiques qu'apoplectiques. Il y a cependant des attaques d'apoplexie instantanées, qui sont suivies d'hémiplégies, & l'on peut les mettre au rang des symptomes de cette derniere maladie. Elle est souvent précédée de la crapule, d'indigestion, de la boisson, d'insolation, & d'autres causes qui augmentent le volume du sang, & qui causent des stagnations dans le cerveau. Toute apoplexie de sang est violente, & celle qu'*Hippocrate* appelle légere, n'est selon moi qu'un carus. La premiere est incurable, pour l'ordinaire, le second cede difficilement aux remedes. Lorsque ces sortes d'apoplectiques ne reviennent point à eux le premier jour, ensuite de plusieurs saignées, ils périssent sans ressource.

Lorsque les apoplectiques sont dans

une posture incommode, leur anxiété augmente ; ou du moins ils ronflent davantage & respirent avec plus de peine. Lorsqu'on veut leur faire avaler quelque chose, il faut leur presser le nez, & encore courent-ils risque d'étouffer en avalant. Après avoir pris une forte dose d'émétique, ils ouvrent quelquefois les yeux, ils parlent, ou du moins ils donnent à entendre par leurs gestes qu'ils sentent des douleurs dans l'estomac & dans les intestins ; mais ils sont perdus sans ressource, lorsqu'ils perdent tout sentiment.

Les attaques d'apoplexie qui doivent être suivies d'une hémiplégie, & dans lesquelles le malade tord la bouche, balbutie, & tourne la langue du côté qui n'est point affecté, se guérissent souvent ; mais personne n'a jamais guéri une apoplexie de sang parfaite, quoiqu'elle soit moins funeste que celle de pituite. Lorsqu'on ouvre les cadavres, on leur trouve les vaisseaux de la piemere & du plexus charoïde engorgés, quelquefois rompus, & du sang épanché dans les sinus du cerveau ; quelquefois aussi, au rapport de *Willis*, on n'ap-

perçoit aucun vice apparent ni dans le cerveau, ni dans le cervelet.

On doit commencer par saigner copieusement le malade, & lui donner ensuite les mêmes remedes que pour l'apoplexie pituiteuse. Il faut le coucher sur le dos, la tête haute. Plus la respiration est grande, & le pouls concentré, plus sa mort est prochaine. Le pouls est ordinairement mollet, plein & non fréquent.

2. *Apoplexia traumatica*; *Apoplexia phlegmonosa*, Forestus, *obs.* 73. Apoplexie traumatique, phlegmoneuse. A.

C'est celle qui est causée par un coup, une plaie, une contusion à la tête, une commotion violente, une fracture au crâne, une chute, &c.

Le malade tombe tout-à-coup dans cette espece d'apoplexie, après avoir reçu le coup, & perd tout sentiment. Après qu'il est revenu à lui, il lui prend un vomissement, il rend du sang par le nez & par les oreilles, son pouls se réveille, & devient fort & fréquent, la chaleur renaît. *Boerhaave* donne à cette apoplexie le nom d'*inflammatoire*; & toute dangereuse qu'elle est, elle l'est

infiniment moins que celle de ſang, ou qui naît d'un principe interne, lorſque le ronflement eſt le même, car c'eſt par lui que l'on juge du danger de l'apoplexie.

On la guérit par des ſaignées copieuſes, & par les moyens que la chirurgie fournit.

3. *Apoplexia temulenta ; Ivreſſe apoplectique*, Henri de Heers, *obſ. 19.* Foreſt. *obſ. 34. lib. 14. Coma ſoporiferum* de Foreſtus, d'Ettmuller, *de temulentiâ*, *pag. 68.* D.

Elle eſt cauſée par l'ivreſſe, & elle reſſemble ſi fort à celle de ſang, que les Médecins y ſont ſouvent trompés, comme cela paroît par l'obſervation de *Foreſtus* & par celles de pluſieurs autres. Ceux que le vin, l'eau-de-vie, la biere ont jeté dans cette eſpece d'apoplexie, ſont ſi aſſoupis, & ronflent ſi fort, qu'on ne peut connoître ſon eſpece que par le rapport des aſſiſtans, par le vin qu'ils rendent, ou par l'odeur vineuſe de leur haleine, & qu'on la confond avec celle de ſang, à la honte de la médecine. Elle ſe guérit ſouvent d'elle-même, & il ne faut pas la confondre

avec celle de ſang qui attaque les perſonnes qui boivent peu de vin, & même qui n'en boivent point du tout, & qui eſt incurable.

4. *Apoplexia hyſterica*, Sydenham, *de paſſione hyſtericâ*, *pag.* 409. *diſſert. epiſtolaris; Apoplexia puerperarum*, Barbeyrac, *M S. Apoplexia vaporoſa*, Th. Burnet, Apoplexie hyſtérique, vaporeuſe. D.

Elle a le même principe que les vapeurs, & voici ce qu'en dit *Sydenham.*
» Les vapeurs ſe portant quelquefois
» à la tête, cauſent une apoplexie, qui
» ſe termine par une hémiplégie, &
» qui reſſemble entiérement à l'apople-
» xie ordinaire. Elle eſt cauſée par une
» pituite abondante répandue dans le
» cerveau, & qui interrompt le cours
» des eſprits animaux. Celle qui atta-
» que les femmes hyſtériques ne paroît
» pas avoir la même cauſe, vû qu'elle
» ſuccede ſouvent à l'accouchement,
» quoiqu'elles ayent perdu beaucoup
» de ſang, je l'attribue plutôt aux dou-
» leurs qu'elles ont ſouffertes, ou aux
» paſſions dont elles ont été agitées. »

Cette eſpece n'exige-t-elle que des

anti-hystériques, tels que le karabé, le lilium de *Paracelse*, le castoreum, les cordiaux & les céphaliques? *Sydenham* est le seul qui l'ait observée & décrite. A l'égard de l'apoplexie vaporeuse & hypocondriaque dont parle M. d'*Apples*, Médecin à Lausanne chez *Burnet*, je la regarde comme une apoplexie arthritique.

Voyez l'apoplexie mélancolique de Forestus, *obs.*

5. *Apoplexia arthritica*, Musgrave, *cap. 15, pag. 129*; Apoplexie arthritique.

C'est celle qui attaque les personnes goutteuses, lorsque les douleurs qu'elles sentent dans les pieds viennent à cesser, & qui est accompagnée de vertige, de céphalalgie, & d'autres symptomes semblables.

Elle exige les mêmes remedes que celle de sang, & ensuite qu'on applique des sinapismes aux pieds du malade pour le faire revenir. Vous trouverez plusieurs histoires de cette maladie, aussi bien que le traitement qu'elle exige, dans l'endroit cité.

6. *Apoplexia exanthematica*. Seroit-ce

la scorbutique dont il est parlé dans la Bibliotheque de Manget, & dans Eugalenus chez Sennert, *de scorbuto ?* Apoplexie exanthémateuse.

C'est celle qui est causée par la répercussion des maladies exanthémateuses, telles que l'érysipele, la plique, &c.

Stabel, *de Plicâ Polonicâ, histor.* 12, rapporte qu'il a vu des personnes qui, pour s'être fait couper la plique, ont été attaquées d'une inflammation de cerveau, de la fievre & d'un délire phrénétique, suivi d'assoupissement & de ronflement. *Voyez* ce que *Schenckius* dit de la plique.

J'ai vu tomber en apoplexie des sujets d'un tempérament chaud, sec, délicat, & qui étoient constipés lorsqu'ils se portoient bien, pour avoir répercuté des dartres auxquelles ils étoient sujets, faute de connoître leur tempérament, & pour avoir employé des remedes qui lui étoient contraires; & c'est à tort qu'on attribue cette maladie à la laxité, à la froideur & à l'inertie des sujets. J'avoue que l'apoplexie actuelle étant toujours mortelle, il im-

porte très-peu de connoître les principes d'où elle provient; mais je prétends qu'on ne peut la prévenir, à moins qu'on ne connoisse ses causes proégumenes.

L'apoplexie scorbutique, dont *Manget* nous a donné la description, tient plus de l'asphyxie que de l'apoplexie.

7. *Apoplexia pituitosa*, Sennert, *de Apoplex.* Bonet, *sepulchret. ab obs. 28. ad 52.* Apoplexie pituiteuse. A.

C'est celle qui est compliquée au commencement, de la foiblesse du pouls, de la pâleur du visage, de l'affoiblissement de la chaleur, & qui attaque les personnes âgées, cacochymes, foibles & pituiteuses.

De ce que les sinus du cerveau d'un cadavre sont remplis de sérosité, il ne s'ensuit point qu'elle soit la cause de l'apoplexie, vu que par-tout où les vaisseaux sanguins sont engorgés, la lymphe suinte de ses vaisseaux, & augmente à proportion qu'on differe de l'ouvrir. J'ai vu des hydrocéphales monstrueux sans aucune apoplexie, & d'autres peuvent en avoir vu comme moi. Cependant cette espece est

la plus funeste de toutes, parce qu'elle est causée par un vice invétéré dans le cerveau, & souvent par le nombre des années, & que la faculté motrice, qui seule peut remédier efficacement aux maladies, est foible & languissante. Lors cependant qu'elle est causée par un trop grand usage de l'eau, comme cela arrive à ceux qui boivent les eaux acidules, que le corps est robuste & le tempérament fort, les malades en sont quittes pour une hémiplégie, ou pour une paralysie de la langue.

La saignée, toute efficace qu'elle est, est rarement d'usage dans cette espece. Il faut commencer par de fortes doses d'émétique, & y joindre les potions cathartiques âcres, les vésicatoires, les ventouses, les lavemens de vin émétique, la fumée du tabac, les sels volatils, les élixirs céphaliques, cardiaques, &c. *Voyez* les curations du fameux Professeur *Lazerme*.

Au cas qu'il survienne une hémiplégie, il faut donner au malade pendant plusieurs jours quelque tisanne apéritive, sudorifique & cathartique, jusqu'à ce qu'il puisse se transporter aux

eaux de Balaruc, ou à telle autre semblable. Il en boira pendant trois jours, avec quelque peu de sel cathartique, après quoi il prendra quelques douces, à la source même, ou dans une baignoire, sur-tout sur la tête & l'épine du dos. Il boira ensuite de la décoction d'esquine, de salsepareille, &c.

8. *Apoplexia epileptica*, Lancisi, *de mort. subit. cap. 8;* Apoplexie épileptique. A. P.

Cette espece, comme l'observe Hippocrate, *lib. de glandulis*, doit son origine à un accès passager d'épilepsie, & est compliquée d'une légere convulsion. Elle se guérit assez souvent d'elle-même, & si le Médecin y fait attention, il s'appercevra que la mâchoire, ou le doigt, ou les muscles du bas-ventre, sont affectés d'un spasme. Il y a cependant des cas où l'on ne sauroit découvrir la partie convulsée. On se tromperoit si l'on croyoit qu'un homme est apoplectique parce qu'il ronfle, vu que l'épilepsie se manifeste assez par l'agitation de la poitrine & du corps qui précede.

Ramazzini, *lib. de morbis artificum*,

cap. 1. assure que ceux qui travaillent aux mines des métaux, sont sujets à l'apoplexie. J'ai vu à Alais plusieurs ouvriers qui travaillent à celles de plomb, attaqués d'hémiplégies & de tremblemens, mais je n'ai ni vu, ni oui dire qu'ils soient plus sujets que les autres à l'apoplexie. Il reste donc à savoir si cela est ou non. Les narcotiques ne valent rien dans l'apoplexie rachialgique; mais j'approuverois assez la méthode dont les Médecins de Paris se servent pour guérir la colique de Poitou.

9. *Apoplexia febricosa*, voyez Werlhoff, *obs. de febribus*, *pag.* 21. Apoplexie fébrile. A. P.

C'est celle qui survient dans l'accès des fievres rémittentes ou intermittentes, & qui est accompagnée d'assoupissement & de ronflement.

Voici les signes qui l'annoncent, 1°. Le malade s'assoupit dès le premier ou le second accès, sa tête s'appesantit, il tombe dans un léger délire, lors même qu'il est debout; 2°. son urine est épaisse, d'un brun tané, lixivielle; elle sent mauvais, couverte d'une pellicule

graſſe ; il piſſe ſouvent, ou bien il a une dyſurie ; 3°. ſon ſang eſt vermeil, quelquefois bigarré, & couvert d'une croûte pleurétique ou gélatineuſe ; il rend quelquefois des aſcarides ou des vers cucurbitains ; 4°. elle eſt précédée de douleurs dans le foie ; 5°. ou d'une cardialgie ; 6°. elle ſurvient ſouvent après qu'on a purgé le malade trop tôt, ou avant qu'on apperçût des ſignes de coction ou ſans qu'il en eût beſoin ; 7°. ou enſuite des remedes, ou des potions ſpiritueuſes, des anti-fébriles chauds qu'on lui a donnés, tels que le lilium, les huiles diſtillées, &c. 8°. elle eſt cauſée par la violence de l'accès fébrile, & celle-ci par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, d'un virus ſcabieux, de quelque erreur dans le régime, &c. Ces choſes ſont aſſez fréquentes dans la tierce continue, de même que dans la tierce ſimple, & le troiſieme paroxyſme eſt preſque toujours ſuivi d'une apoplexie, ou d'un carus.

Il n'eſt pas aiſé de guérir cette apoplexie, non plus que la typhomanie, lors ſur-tout que la fievre eſt inflammatoire. On peut cependant la prévenir

avant le troisieme accès, non point par les remedes généraux, tels que la saignée, les émétiques, les cathartiques, les vésicatoires; mais par de fortes doses de quinquina. *Voyez* ce que *Werlhoff*, Médecin à Hanovre dit de la cure de cette maladie, & ce que j'ai dit du carus fébrile.

Voyez aussi ce que *Morton* a écrit sur cette maladie, *Pyretologiæ pag. 33. & 75.* Cette maladie ne differe point quant au traitement de la typhomanie fébrile, ni du carus fébrile.

10. *Apoplexia suspiriosa*, Cusson, A.

Il y a quelques années, à ce que dit le Docteur *Cusson*, que cette maladie régna beaucoup parmi les enfans. Ensuite d'une légere convulsion, ils tomboient tout-à-coup dans un profond assoupissement, accompagné de la privation du sentiment & du mouvement. Leur respiration étoit très-rare, & chaque expiration accompagnée de soupirs; ils avoient le visage pâle, le corps froid & quelque peu enflé.

La saignée n'étoit point indiquée. On leur donna demi-once de vin émétique, qui les fit aller copieusement par

haut & par bas. On passa de là aux purgatifs, on leur appliqua des vésicatoires derriere les oreilles; ils guérirent en peu de jours, & pas un ne mourut.

Ne feroit-on pas mieux d'appeller cette maladie *carus suspiriosus?*

11. *Apoplexia polyposa*; Oosterdyk Schacht, *Inst. Med. pract.* Apoplexie polypeuse.

Elle est précédée de palpitations de cœur fréquentes, d'une vibration dans les vaisseaux du cou, d'un pouls extrêmement irrégulier, d'un vertige ténébreux, de la difficulté de respirer, lors sur-tout qu'on remue & que la chaleur augmente, ce qui donne lieu de croire qu'elle est causée par une concrétion polypeuse.

La cure n'est que prophylactique, & elle consiste dans la saignée, l'usage du nitre, du camphre, du petit-lait; mais nous n'avons aucune observation qui puisse nous guider dans le diagnostic, ni nous diriger dans la cure.

L'apoplexie polypeuse de *Boerhaave* ne me paroît pas fondée sur la réalité, elle n'existe, je crois, que dans l'imagination. En effet des grumeaux poly-

peux qui pénétreroient dans les carotides, ne donneroient point lieu à l'apoplexie; j'ai lié très-étroitement les deux troncs des carotides à un chien qui survécut pendant une semaine sans donner aucun signe d'assoupissement; l'ayant tué alors, pour m'assurer si les ligatures avoient été assez serrées, je trouvai l'une des carotides coupées par la ligature.

12. *Apoplexia atrabilaria*, Ill. Morgagni, *epist.* Preysinger, *spec. 6.* Apoplexie atrabilaire.

Cette espece survient fréquemment dans le troisieme degré de la mélancolie; elle est précédée par les signes de la maladie atrabilaire. La substance médullaire du cerveau étoit d'un brun noirâtre.

13. *Apoplexia inflammatoria*, Van Swieten, *Comm.* §. *1010.* Apoplexie inflammatoire.

Cette espece commence par un mal de tête violent, accompagné d'une fievre, aiguë, continue, & d'un délire phrénétique qui jette le malade dans les plus grandes fureurs, & lorsque l'engorgement de la moelle du cerveau

eſt conſidérablement augmenté, il ſurvient un ſommeil profond, ou une apoplexie qui tue le malade en peu de temps; elle eſt annoncée par un viſage d'un rouge noirâtre, par des yeux enflammés, par l'écoulement involontaire des larmes & la dureté du pouls. Le ſang qu'on tire au malade ſe couvre d'une croûte inflammatoire. La cure de cette maladie eſt la même que celle de l'inflammation du cerveau.

14. *Apoplexia mephitica;* Apoplexie méphitique, cauſée par la fumée des charbons, de Meyſerey, *maladie des armées*, *n°.* 24. A.

Il conſte par cette hiſtoire que la fumée du charbon peut occaſionner une vraie apoplexie accompagnée de râlement. Le ſang qui paroiſſoit diſſous dans les cadavres, engorgeoit les vaiſſeaux du cerveau, de même que ceux des poumons, & les cadavres conſervoient très-long-temps leur chaleur naturelle. Il faut dans cette maladie, expoſer au plutôt le malade à un air froid, lui faire reſpirer la vapeur du vinaigre, lui faire avaler de l'oxycrat, & le faire ſaigner promptement.

15. *Apoplexie vermineuse*, D. Marteau de Grandvilliers, *Journal de Médecine*, *Juillet 1762.*

Signes : diarrhée habituelle, faim canine suivie alternativement d'anorexie, tumeurs & tensions passageres & douloureuses de l'abdomen, déjections vermineuses. Cette espece est souvent précédée par des vertiges, des mouvemens convulsifs, &c. on la guérit par l'usage des anti-vermineux, associés aux remedes généraux.

Fin du cinquieme Volume.



TABLE DES ORDRES ET GENRES DE MALADIES

Qui sont contenus dans ce cinquieme Volume.

ORDRE SECOND.

ORDRE TROISIEME.

ORDRE QUATRIEME.

ORDRE CINQUIEME.

Fin de la Table du ſixieme Volume.